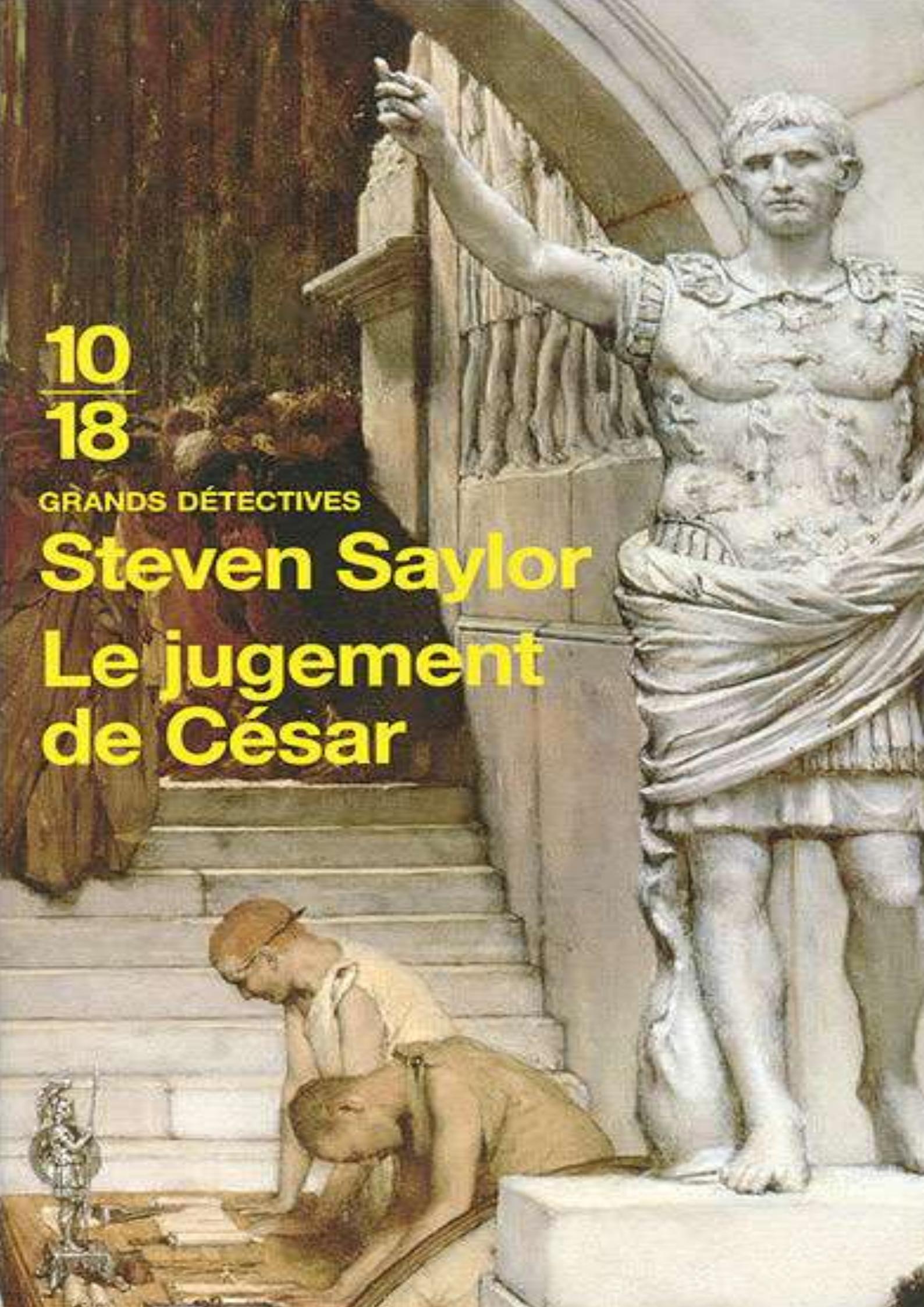


10
18

GRANDS DÉTECTIVES

Steven Saylor
Le jugement
de César



Sur l'auteur

Steven Saylor est né au Texas en 1956. Diplômé d'histoire de l'université du Texas, il devient rédacteur en chef du *Sentinel* de San Francisco, puis agent littéraire, avant de se lancer dans l'écriture. Sa parfaite connaissance de l'Antiquité lui a permis de créer, en 1991, cette série originale des *Mystères de Rome*, qui comprend déjà dix volumes. Steven Saylor partage son temps entre Berkeley en Californie et Austin au Texas.

STEVEN SAYLOR

LE JUGEMENT
DE CÉSAR

GORDIEN-09

Titre original
The jugement of Ceasar 2004

Traduit de l'américain par
Georges Brasel



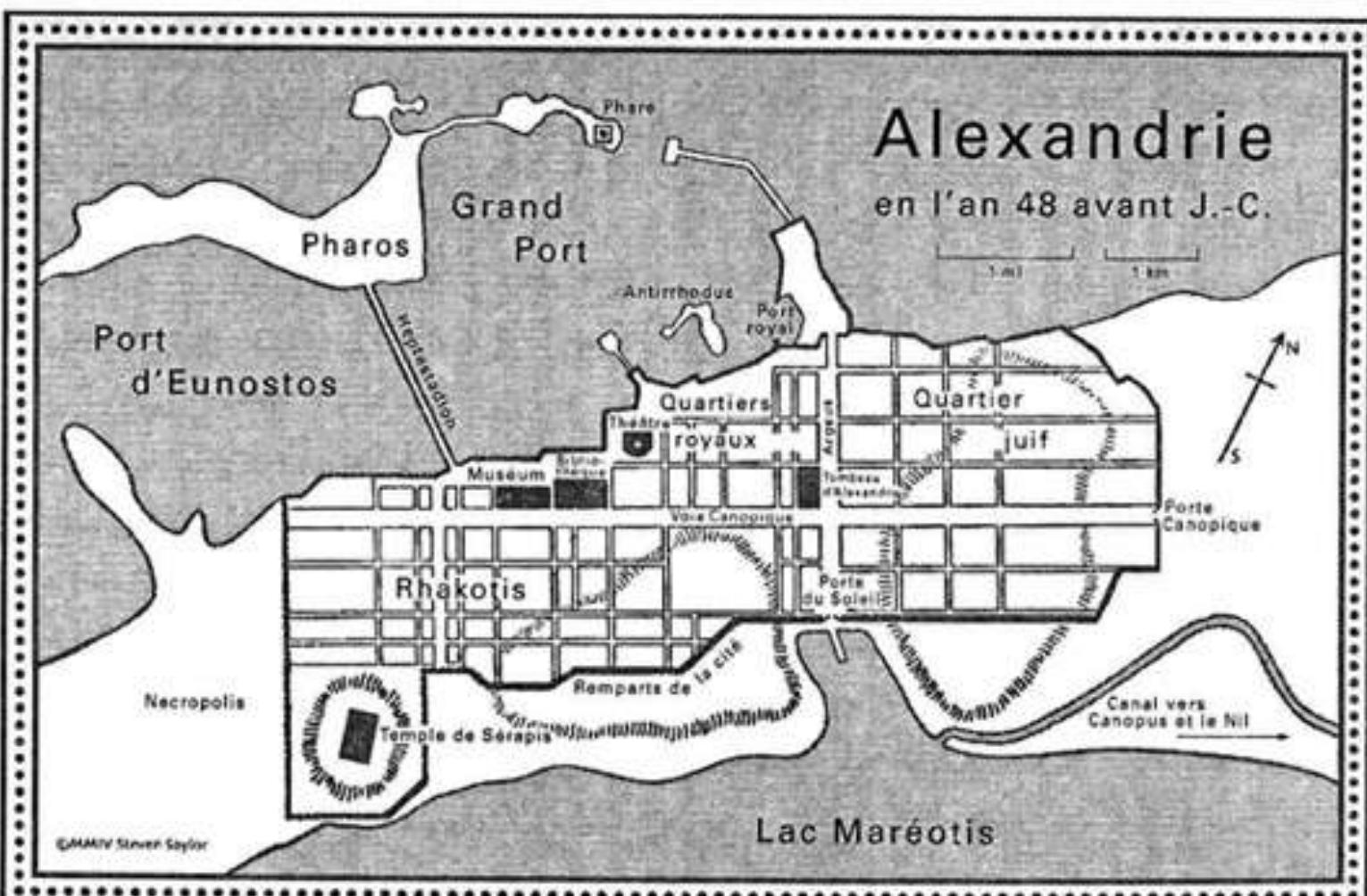
10/18
« *Grands Déetectives* »
Éditions Le Masque

Au ka de Sir Henry Rider Haggard, qui écrivit sur Cléopâtre et sur le désir du monde¹.

¹ Le ka, ou l'essence de la vie, qui persiste au-delà de la mort et s'incarne dans la statue du défunt (*N.d.T.*).

*Cléopâtre : Je suis feu, je suis air ; mes autres éléments,
Je les laisse à l'ignoble vie.*

Shakespeare, *Antoine et Cléopâtre*, Acte V, scène 2, 289-290
(trad. Pierre Leiris, Club français du Livre, 1959,1983)



À propos des dates

En l'an 48 avant Jésus-Christ, époque où se situe ce roman, le calendrier romain, fautif, avait deux mois d'avance sur les saisons véritables. De ce fait, alors que cette histoire commence le 27 septembre dans le calendrier romain, nous sommes en réalité en plein été, et la date, rapportée à nos modernes éphémérides, serait plus proche du 23 juillet.

1

« Là ! Le vois-tu ? Le phare ! » Béthesda s’agrippa à mon bras et désigna une étincelle sur l’horizon très noir. C’était l’heure avant l’aube. Le pont du navire oscillait doucement sous nos pieds. Je clignai des yeux et suivis son regard.

Toute cette nuit-là, Béthesda était restée éveillée, dans l’attente de la première lueur du grand phare d’Alexandrie. « On va pouvoir le voir d’une minute à l’autre, maintenant », nous avait annoncé le capitaine la veille, au crépuscule, et Béthesda s’était réservé une place à la proue, le regard fixé sur la ligne d’horizon, où la mer bleu-vert rejoignait le ciel d’azur. Lentement, les tons bleus s’étaient assombris, pour virer au violet le plus sombre, puis au noir.

Un croissant de lune traversa le ciel, mais le phare refusait encore de se montrer. Apparemment, nous n’étions pas aussi proches d’Alexandrie que l’avait cru le capitaine, et pourtant, nous avions toute confiance en ses capacités de navigation. Jusqu’à présent, le voyage depuis Rome avait été rapide et sans histoire, et je pouvais même affirmer, à la vue des étoiles, que notre cap était bien établi au sud. La brise constante qui soufflait dans notre dos nous portait sur une mer calme en direction de l’Égypte.

Toute la nuit, j’étais resté debout à côté de Béthesda, pour l’accompagner dans sa veille. La nuit était chaude, mais elle frissonnait de temps à autre, et je la tenais contre moi. Voici bien des années, nous étions partis d’Alexandrie en bateau, et des heures durant nous avions regardé cette flamme en haut du phare lentement décliner et finalement disparaître de notre vue. Et maintenant, nous retournions à Alexandrie, et nous nous trouvions de nouveau ensemble à bord d’un vaisseau, à scruter l’horizon, en quête de la première lueur de cette même flamme immortelle.

« Là ! » fit-elle, et cette fois ce fut un chuchotis.

Je clignai des yeux, hésitant. Se pouvait-il que cette lueur ne soit rien de plus que le scintillement d'une étoile juste au-dessus de l'eau ? Mais non, cette lumière était trop nette pour être celle d'une étoile, et elle se faisait de plus en plus vive à mesure que nous l'observions.

« Pharos », murmurai-je.

Tel était le nom du phare, ainsi que celui de l'île sur lequel il s'élevait – le plus ancien phare du monde, et de loin le plus grand. Avec la flamme la plus vive jamais créée par les hommes juchée au sommet de la plus haute tour jamais construite, il a guidé des navires vers Alexandrie depuis des siècles.

« Alexandrie ! » murmura à son tour Béthesda.

Elle était née là-bas, et c'est là que je l'avais rencontrée lors d'un de mes voyages, quand j'étais jeune homme. Je l'avais ramenée avec moi, à Rome, et nous n'y étions plus jamais retournés. Mais personne n'oublie Alexandrie. Toutes ces années, j'avais souvent rêvé aux larges avenues de cette cité et à ses temples magnifiques. Ces derniers jours, alors que notre bateau ne cessait de nous en rapprocher, un flot de souvenirs était remonté en moi, me submergeant – pas seulement des visions et des bruits, mais aussi des parfums et des odeurs, et des impressions tactiles. Je me pâmai au souvenir des vagues de chaleur des pavés de la voie Canopique par une chaude journée, du baiser sec de la brise du désert dans les palmiers, d'un bain rafraîchissant dans le lac Maréotis, les toits de la ville en surplomb.

Durant ce périple, Béthesda et moi nous étions livrés à ce jeu consistant à partager nos souvenirs, à les échanger comme des enfants qui jouent à chat. Et en cet instant, avec la lumière de Pharos qui brillait au loin, elle serra ma main dans la sienne et me chuchota :

« Scarabée. »

Je soupirai.

« Le bijoutier, avec cette petite échoppe juste au pied de la colline du temple de Sérapis. »

Béthesda hocha la tête.

« Oui, cet homme au nez crochu.

— Non, lui, c'était son aide. Le bijoutier, lui...

— ... il avait le crâne dégarni et un double menton. Oui, je me souviens maintenant.

— Comment pourrais-tu oublier, Béthesda ? Il t'a accusée d'avoir volé ce pendentif au scarabée juste sous le nez crochu de son commis.

— Le nez du commis n'était pas la seule chose crochue chez lui. C'était lui qui avait dérobé ce scarabée !

— Ce que j'ai découvert par la suite. Le pauvre bougre doitachever de purger sa peine dans les mines de sel, à présent.

— Pauvre bougre ! Il n'aurait jamais dû accepter de laisser accuser une pauvre fille. »

Ses yeux étincelèrent, et je vis un éclair de cette malice qui subsistait en elle, malgré la terrible maladie qui l'avait frappée. Je pressai sa main dans la mienne. Elle me la serra à son tour, et la faiblesse de sa poigne me fendit le cœur.

La maladie de Béthesda était la raison de notre venue en Égypte. Depuis des mois, ce mal la tourmentait, sapait ses forces et sa joie de vivre, déjouant tous les remèdes proposés par les médecins que nous avions consultés à Rome. Enfin, Béthesda avait proposé son propre remède : il fallait qu'elle retourne dans son pays.

Il fallait qu'elle se baigne dans les eaux du Nil. Alors seulement, elle retrouverait sa plénitude, elle guérirait.

D'où Béthesda tenait-elle ce savoir ? Je n'en avais aucune idée. Un matin, elle avait tout simplement annoncé qu'elle devait partir pour Alexandrie. Disposant de quelque argent, je n'avais aucun motif de le lui refuser. Pour nous tenir lieu de garde du corps, nous avions emmené avec nous le dernier venu dans ma maisonnée, un jeune muet imposant du nom de Rupa. Nous avions aussi choisi mes deux esclaves, deux frères, Mopsus et Androclès. Il était à espérer que leur promptitude et leur habileté surpassent leur penchant à se créer des ennuis.

Nous étions les seuls passagers du navire. En cette époque si troublée, rares étaient ceux qui voyageaient s'ils pouvaient l'éviter.

Rupa et les jeunes gens dormaient, comme l'essentiel de l'équipage. Dans la tranquillité immobile de cette dernière heure avant le point du jour, il semblait n'y avoir à bord que

deux êtres vivants, Béthesda et moi, et on eût dit que le fanal de Pharos, de plus en plus lumineux, et qui grandissait peu à peu, ne brillait que pour nous seuls.

Petit à petit, le ciel s'éclairait. Je regardai derrière nous et m'aperçus que le pont grouillait maintenant de marins affairés sur les cordages et dans les gréements. Depuis combien de temps étaient-ils là ? Apparemment, j'avais dû somnoler en observant le lever du jour, et pourtant j'aurais juré ne pas avoir fermé les yeux. La lumière de Pharos m'avait laissé songeur. Je clignai des yeux et secouai la tête. Je regardai les marins plus attentivement. Ils avaient l'air sévère, nullement joyeux. J'entrevis le capitaine au milieu d'eux : son visage était le plus sévère de tous. C'était un personnage affable, un Grec grisonnant, à peu près de mon âge, la soixantaine environ, et nous nous étions liés d'amitié au cours de notre traversée. Il me vit l'observer fixement et s'approcha de moi à grandes enjambées en allant beugler un ordre à l'un de ses hommes. Il marmonna dans sa barbe :

« Le ciel est rouge. Cela ne me plaît guère. » Je me tournai vers Béthesda. Ses yeux se plissèrent, ses lèvres s'entrouvrirent. Elle ne quittait pas le fanal de Pharos du regard, sans prêter garde à tout ce remue-ménage derrière nous. Pour la première fois, je parvenais à peine à discerner la tour du phare, une fine tige de pierre claire sous le point lumineux. « Si proche ! » murmura Béthesda. Il suffisait de maintenir le cap et de conserver une progression constante, et la tour de Pharos grandirait peu à peu, se dessinerait plus distinctement – elle atteindrait la taille d'un ongle, d'un doigt, d'une main. Nous commencerions à discerner les cannelures de la pierre qui en décoraient l'extérieur. Nous apercevrions les statues des dieux et des rois qui ornaient la base de l'ouvrage et les encorbellements de ses étages supérieurs. Au-delà de Pharos, nous repérerions les vaisseaux massés dans le Grand Port et la mosaïque des toits, caractéristique de la silhouette d'Alexandrie.

Je sentis qu'on me tirait par la manche de ma tunique et je me tournai pour découvrir le petit Androclès qui me dévisageait, les yeux levés vers moi. Son frère Mopsus, légèrement plus

grand, se tenait derrière lui, et Rupa, qui se frottait les yeux pour en dissiper le sommeil, les dominait de sa stature.

« Maître, fit Androclès, qu'est-ce qui ne va pas ? » Depuis le milieu du navire, le capitaine me lança un regard et aboya :

« Écartez-moi ces deux garçons de là ! » Et il s'adressa aux matelots : « Amenez la voile ! Relevez vos avirons ! »

Soudain, une rafale de vent surgit de l'ouest, arrachant un pan de voile mal assuré des mains des marins qui tentaient de la ferler. Tout à coup, le pont s'inclina et bascula sous nos pieds. À hauteur de la proue, la coque gifla les vagues, et nous fûmes recouverts d'une écume salée. Béthesda battit des paupières et frissonna, puis elle détacha enfin son regard de Pharos. Elle me regarda avec lassitude.

« Mon époux, que se passe-t-il ?

— Je ne sais, avouai-je. Peut-être devrions-nous aller nous abriter à l'arrière. »

Je la pris par le bras, dans l'intention de les conduire, elle et les autres êtres dont j'avais la charge, dans la petite cabine à la poupe. Mais il était trop tard. La tempête surgie de nulle part était sur nous, et le capitaine, d'un geste affolé, nous ordonna de rester là où nous étions, hors du chemin de ses hommes.

« Agrippez-vous à ce que vous pourrez ! » hurla-t-il, et sa voix était à peine audible, subitement couverte par un cri perçant du vent.

Des gouttes de pluie me piquèrent le visage et me laissèrent dans la bouche du sable qui crissait contre mes dents. Je poussai un juron et crachai. J'avais entendu parler de telles tempêtes, quand je vivais à Alexandrie, sans en avoir essuyé moi-même – ces tempêtes de sable du désert qui balayaient la mer en se combinant à des orages déchaînés pour s'abattre sur les vaisseaux secoués par le vent et les noyer sous des trombes de terre et d'eau. Une fois, après l'un de ces coups de tabac, un navire était entré dans le port d'Alexandrie chargé de sable, et le soleil cuisant avait fait s'évaporer l'eau pour laisser sur le pont de hautes dunes.

La lumière rouge du soleil levant n'était plus qu'un souvenir, banni par l'obscurité et les hululements des rafales. Béthesda se serra contre moi. J'ouvris les yeux, juste assez pour entrevoir

Rupa près de nous, qui retenait les deux garçons entre ses bras, tout en réussissant à s'accrocher au bastingage. Mopsus et Androclès enfouirent leurs visages dans son large torse.

Le vent cinglant retomba aussi vite qu'il avait frappé. Le hululement diminua sans cesser pour autant. Il donnait l'impression de battre en retraite un peu dans toutes les directions, de nous entourer sans plus nous guetter. Un trou s'ouvrit dans le ciel au-dessus de nous, une tache bleue au milieu de ce tourbillon de noirceur qui nous encerclait.

« Vois-tu le phare ? » chuchota Béthesda.

Je regardai au-delà de la proue, dans une brume violacée des plus sombres, percée d'éclairs d'un gris opalescent. Je ne vis pas trace de l'horizon, et encore moins la lumière fugitive de Pharos. J'avais la sensation troublante qu'Alexandrie ne s'étendait plus là-bas, face à notre proue. Le vaisseau avait été tellement ballotté que je ne savais plus avec certitude où se trouvait le sud. Je me tournai vers le capitaine, qui se tenait au milieu du pont ; hormis sa respiration véhément, il demeurait cloué sur place, le poing fermé sur un gréement tendu, avec une telle force qu'il en avait les phalanges toutes blanches.

« Avez-vous déjà vu une tempête comme celle-là ? » dis-je en baissant la voix, car le cercle de calme plat autour du navire était inquiétant.

Le capitaine ne fit aucune réponse, mais à en juger par son silence je compris qu'il était aussi déconcerté que moi.

« Étrange époque, dit-il finalement, dans les cieux comme sur la terre. »

Ce commentaire ne réclamait aucune explication. Partout, de tout temps, les hommes étaient en quête de présages et d'augures. Depuis le jour où César avait franchi le Rubicon pour marcher sur Rome avec son armée, entraînant la totalité du monde dans une guerre civile ruineuse, il ne s'était pas écoulé une journée qui se puisse dire normale. J'avais moi-même été témoin de batailles sur la mer et sur la terre, j'avais été pris au piège dans des cités en état de siège, j'avais failli être piétiné par des citoyens mourant de faim, poussés à l'émeute sur le Forum, à force de désespoir. J'avais vu des hommes brûlés vifs en mer et des femmes noyées dans une galerie sous la terre. J'avais

commis des actes dont je m'étais cru incapable – j'avais tué un homme de sang-froid, renié mon fils bien-aimé, j'étais tombé amoureux d'une inconnue qui était morte dans mes bras. J'avais délibérément tourné le dos à César et à ses folles ambitions, et pourtant il continuait de m'appeler son ami. C'est avec davantage de succès que j'étais parvenu à m'aliéner Pompée, son rival, qui avait tenté de m'étrangler de ses propres mains. Le chaos régnait sur la terre et, dans les deux, les hommes pouvaient lire le reflet de ce chaos-là : on avait vu des oiseaux voler à reculons ; des temples frappés par la foudre ; des nuages rouge sang former des visions d'armées au combat. Dans les quelques jours qui avaient précédé mon départ pour Alexandrie, le bruit d'un changement brutal dans le cours des choses s'était propagé dans tout Rome : César et Pompée s'étaient affrontés à Pharsale, en Grèce, et les forces de Pompée avaient été complètement anéanties. Le monde retenait son souffle, attendant la prochaine manœuvre de cette grande partie. Il n'était donc guère surprenant qu'un homme comme notre capitaine n'ait pu s'empêcher de voir dans une tempête aussi étonnante une autre manifestation du chaos qu'avait lâché la meute des chiens de guerre.

Comme pour confirmer cette terreur superstitieuse, le cercle de ciel bleu au-dessus de nous disparut subitement, et le bateau fut de nouveau giflé par la pluie. Mais cette pluie n'apportait pas de sable avec elle. Ce fut un plus gros objet qui me frappa au visage et me fit sursauter. Béthesda se dégagea de mon étreinte. Elle se pencha pour ramasser cette chose qui s'était écrasée sur le pont. La chose lui glissa des doigts, mais elle la rattrapa d'un geste leste. Je frémis, m'attendant à ce que Béthesda pousse un cri perçant et jette loin d'elle cette créature qui gigotait, au lieu de quoi elle la nicha dans ses mains et la cajola avec ravissement.

« Vois-tu ce que c'est, mon époux ? Une minuscule grenouille du Nil ! Tombée du ciel, et à des lieues du delta. Impossible ! Et pourtant elle est là. Ce doit être un signe des dieux, assurément.

— Mais un signe de quoi ? » fis-je à mi-voix, avec un borborygme de dégoût, tandis que d'autres créatures humides s'abattaient du haut du ciel et me heurtaient le visage.

Je regardai autour de moi et vis que le pont grouillait de ces bestioles bondissantes. Des marins riaient. D'autres fronçaient le nez avec répugnance. D'autres encore sautaient pour éviter d'être touchés par ces grenouilles et glapissaient de frayeur.

Un éclair fendit le ciel, suivi presque aussitôt d'un roulement de tonnerre qui me fit claquer des dents. La grenouille sauta des mains de Béthesda, par-dessus le parapet, dans le vide. Le pont pivota sous nos pieds, me soulevant le cœur. Je fus gagné par l'illusion étrange que le vent avait emporté le vaisseau et que nous effleurions la crête des vagues, en filant dans les airs.

Je perdis toute notion du temps, mais il dut s'écouler des heures, que nous passâmes ainsi, agrippés les uns aux autres, arc-boutés contre la puissance de la tempête. Et puis, enfin, la mer retrouva brusquement son calme. Des nuages noirs refluèrent de toutes les directions, dans une cascade de volutes, si bien qu'ils paraissaient s'empiler à l'horizon comme les parois d'une montagne raide, lisse et noire. Des pointes de feu saillaient sur leurs crêtes déchiquetées et ils bâient par intervalles sur des lueurs d'une insoutenable splendeur, tandis que des éclairs griffaient leur base comme une spirale d'écriture. Au-dessus de nos têtes, le soleil était petit et rouge comme du sang, obscurci par un linceul diaphane de vapeur noire. Jamais, lors de tous mes voyages sur terre ou sur mer, il ne m'avait été donné de voir cette lumière irréelle qui se répandait sur le monde en cet instant – un halo épouvantable qui ne semblait émaner de nulle part. Mais devant nous, dans le lointain, nous vîmes une faille de ciel bleu à l'horizon, où une lumière jaune brillait sur une mer émeraude étincelante. Le capitaine avisa cette ouverture dans les ténèbres et ordonna à ses hommes de faire voile vers elle.

On déferla la voile. Les rameurs regagnèrent leur poste. La faille à l'horizon était si tranchée que je m'attendais presque à émerger des ténèbres d'un coup, comme au sortir d'une grotte. Au lieu de quoi, alors que les rameurs assuraient une progression régulière, relevant et plongeant leurs avirons à

l'unisson, nous sortions peu à peu d'un monde d'obscurité vers un monde de lumière. Au-dessus de nous, la brume noire s'étiola et se dispersa, et le soleil vira du rouge sang à l'or. Sur notre droite, une bande de terre brune apparut à l'horizon. Nous faisions route vers l'est, et le soleil orienté au couchant, qui nous réchauffait les épaules et le dos trempés de pluie, était au moins à deux heures passées de midi. Je regardai par-dessus le parapet et vis que l'eau était un mélange de vert et de brun, le brun de la boue du Nil. La tempête nous avait emportés très au-delà d'Alexandrie, en un point situé après le delta en forme d'éventail du Nil.

Le capitaine était si soucieux d'atteindre des eaux plus calmes qu'il ne remarqua pas plusieurs navires en face de nous, avec leurs voiles aussi claires que de l'ivoire sous le soleil aveuglant. Certains de ces vaisseaux semblaient être des bâtiments de guerre. Une telle formation, rencontrée plus près d'Alexandrie, n'aurait éveillé aucune crainte, car le port et sa flotte protectrice nous aurait protégés des vagabonds et des pirates. Mais nous étions apparemment loin de tout port digne de ce nom, comme en pleine mer. Nous étions très vulnérables à l'attaque et au pillage. Je songeais à tout cela quand le capitaine sembla enfin s'apercevoir de la présence de ces vaisseaux devant nous. Il donna l'ordre de virer au sud, vers la terre, quand bien même cette portion de rivage aride et monotone ne me paraissait guère offrir de secours ou de cachette.

Mais les autres navires nous avaient déjà repérés, et quelles que fussent leurs intentions, ils ne semblaient guère enclins à nous laisser aller sans venir à notre rencontre. Deux plus petits esquifs souquèrent vers nous.

Le capitaine conservait son calme apparent, un léger plissement d'yeux trahissant son anxiété, tandis qu'il observait les navires lancés à notre poursuite. Mais à son commandement aux rameurs d'accélérer, c'est un accent de crainte qui résonna à mes oreilles comme l'appel d'une trompette. Ils doublèrent la cadence si brutalement que le pont bondit en avant.

« Rupa ! » m'écriai-je, dans le seul but d'attirer son attention.

Mais le robuste muet devança ma demande et plongea la main dans sa tunique pour me montrer qu'il avait déjà sa dague à portée. Le petit Mopsus, apercevant le reflet de la lame, eut peine à avaler sa salive. Son jeune frère saisit cette occasion pour le taquiner d'un coup de coude. Je jalousai le courage innocent d'Androclès. Il est peu de perspectives plus redoutées des voyageurs que celle de se voir accostés en mer par des marins hostiles, loin de tout espoir de secours. On sait qu'en mer les dieux n'offrent guère leur miséricorde. Peut-être le reflet du soleil sur les eaux leur masque-t-il la vue, du haut des cieux. À mon tour, je plongeai la main dans ma tunique pour m'assurer d'avoir une prise ferme sur ma dague. Si tout allait de mal en pis, je serais au moins en mesure d'épargner à Béthesda l'avilissement d'une capture. Avec quelques fils d'argent dans sa chevelure, elle n'était sans doute plus jeune mais, même dans son état de faiblesse, elle était encore désirable, tout au moins à mes yeux.

Nous atteignîmes une vitesse respectable, mais nos poursuivants étaient plus rapides. La côte se rapprochait lentement, et ils gagnaient sur nous, leurs voiles blanches gonflées par le vent. Des hommes en armes étaient massés sur les ponts. C'étaient bien des bâtiments de guerre, pas des navires marchands.

Il était inutile d'essayer de leur échapper, mais le capitaine était en proie à la panique. Il avait su garder la tête froide dans la tempête, qui aurait pu chavirer notre bateau et nous tuer tous en un instant, et il perdait la tête dès qu'il était confronté à une menace humaine. Cette erreur de jugement me mit de méchante humeur. Si une rencontre était inévitable, forcer nos poursuivants à nous donner la chasse ne ferait que leur agiter les sangs davantage, ce qui rendrait d'autant plus dangereux même les hommes aux intentions les plus inoffensives. Il eût été plus sage de la part du capitaine de réduire la voile et de faire demi-tour pour les accueillir avec le peu de dignité et de bravoure qu'il serait encore capable de puiser en lui, au lieu de quoi il donna l'ordre, de sa voix rauque, de ramer à pleine nage.

Le rivage se rapprochait, mais il restait tout aussi anonyme. C'était à peine plus qu'une tache d'un brun grisâtre sur

l'horizon, sans même un palmier pour trahir le moindre signe de vie. Cette terre sans espoir reflétait le désespoir que j'éprouvais en cet instant, mais Béthesda serra ma main dans la sienne.

« Ce sont peut-être les vaisseaux de César, mon époux. Ne disais-tu pas qu'il risquait de faire route vers l'Égypte, si les rumeurs de sa victoire en Grèce sont vraies ?

— Oui.

— Et César a toujours été ton ami, n'est-ce pas, mon époux... même quand tu t'es montré tout sauf amical avec lui ? »

Je souris presque à cette raillerie. Béthesda était encore capable de me piquer au vif, en dépit de la maladie qui la minait. Tout ce qui constituait une trace de l'esprit qui avait été le sien était une cause d'espérance.

« Tu as raison, reconnus-je. Ces gaillards qui nous poursuivent ont l'air de Levantins, mais il pourrait s'agir des hommes de César, ou d'hommes qu'il a conquis sur Pompée, si Pompée a bien été vaincu ou s'il est mort. Si cette flotte appartient à César, et si nous l'avons croisée sur sa route vers Alexandrie, alors... »

Je ne formulai pas ma pensée jusqu'au bout, car Béthesda savait ce que j'allais dire, et prononcer son nom à voix haute serait trop douloureux. S'il avait survécu à l'adversité de la bataille, il était fort probable que mon fils Méto soit au côté de César. Je l'avais vu la dernière fois à Massilia, en Gaule, où je l'avais réprimandé et publiquement renié pour les intrigues et les tromperies auxquelles il s'était livré, au nom de César. Dans ma famille, personne, et surtout pas Béthesda, n'avait vraiment compris pourquoi j'avais tourné le dos à un fils que j'avais adopté, qui m'avait toujours été très cher. Je n'ai moi-même jamais tout à fait expliqué la violence de ma réaction. Si ces vaisseaux appartenaient à César, s'il était parmi eux, et si Méto était avec César, quelle farce ce serait, de la part des dieux, de me priver d'une arrivée tranquille à Alexandrie et de me déposer au milieu de cette flotte, de me confronter à des retrouvailles dont je ne pouvais supporter la perspective.

Ces pensées, si lugubres fussent-elles, m'évitaient au moins d'imaginer d'autres alternatives plus redoutables – que ces

navires ne soient en fin de compte pas ceux de César. Ces hommes pourraient être des pirates ou des soldats renégats, ou pire encore...

En tout cas, c'étaient des marins chevronnés dotés d'un savoir-faire considérable en matière de poursuite et de capture. Coordonnant leurs mouvements avec une précision remarquable, ils se séparèrent pour venir se porter à notre hauteur côtés bâbord et tribord, puis ils ralentirent leur marche pour la régler sur la nôtre. Ils étaient maintenant assez proches pour que je puisse distinguer les visages durs des hommes en armes sur le pont. Visaient-ils notre destruction, ou la chasse les rendait-elle simplement euphoriques ? Depuis le navire situé à bâbord, un officier nous héla :

« Renoncez, capitaine ! Nous vous avons rattrapés à la régulière. Relevez vos avirons, sinon nous nous en débarrasserons à votre place ! »

La menace était à prendre au pied de la lettre. J'avais déjà vu des navires recourir à une telle manœuvre, se placer au flanc d'un bâtiment ennemi, virer tout près de lui, puis effacer leurs avirons pour que le flanc de leur coque vienne sectionner ceux de l'adversaire, toujours déployés, le réduisant ainsi à l'impuissance. Avec deux vaisseaux, on pouvait exécuter une telle manœuvre des deux côtés à la fois. Étant donné le talent dont nos poursuivants avaient fait preuve jusque-là, je ne doutais pas qu'ils sauraient la mener à bien.

Le capitaine était encore sous le coup de la panique, figé sur place, sans voix. Ses hommes se tournèrent vers lui, pour recevoir ses ordres, en vain. Nous poursuivîmes à pleine vitesse, et nos chasseurs relevèrent le défi en nous serrant de part et d'autre.

« Par Hercule ! » hurlai-je en m'arrachant à l'étreinte de Béthesda pour courir auprès du capitaine. Je l'attrapai par le bras. « Donnez l'ordre de relever ces avirons ! »

Le capitaine me dévisagea, l'œil vide. Je le giflai en plein visage. Il sursauta et fit mine de me rendre ce coup, puis l'étincelle de la raison éclaira son regard. Il respira profondément et leva les bras.

« Relevez les avirons ! cria-t-il. Réduisez la voile ! »

Les marins obéirent sur-le-champ, haletant sous l'effort. Avec un art consommé de la navigation, nos poursuivants se réglèrent sur nos mouvements, et les trois navires demeurèrent côté à côté, alors que les vagues commençaient à freiner notre progression.

Le bâtiment situé à tribord se rapprocha encore davantage. Le soldat qui nous avait ordonné de mettre en panne reprit la parole, et il était désormais si près qu'il n'eut guère besoin d'élever la voix. Je vis qu'il portait l'insigne d'un centurion romain.

« Identifiez-vous ! »

Le capitaine s'éclaircit la gorge :

« Nous sommes *l'Andromède*, un navire athénien avec un équipage grec.

— Et vous ?

— Cretheus, propriétaire et capitaine.

— Pourquoi avez-vous pris la fuite à notre approche ?

— Qui serait assez sot pour ne pas en faire autant ? »

Le centurion éclata de rire. Au moins, il n'était pas dépourvu d'humour.

« D'où venez-vous ?

— D'Ostie, le port de Rome.

— Destination ?

— Alexandrie. Nous y serions déjà, s'il n'y avait eu...

— Répondez aux questions, c'est tout ! Cargaison ?

— Huile d'olive et vin. À Alexandrie, nous allons charger du lin grège et...

— Des passagers ?

— Un groupe seulement, un homme et sa femme...

— C'est lui, à côté de vous ? » Je m'exprimai.

« Mon nom est Gordianus. Je suis un citoyen romain.

— Vous l'êtes à ce jour ? » Le centurion m'observa.

« Combien êtes-vous dans votre groupe ?

— Mon épouse, un garde du corps, deux esclaves.

— Sommes-nous libres de reprendre notre route ? s'enquit le capitaine.

— Pas encore. Nous avons ordre de monter à bord de tous les bâtiments sans exception et de les fouiller, et les noms des

passagers doivent être remis au Grand Général en personne. Pour vous, aucun motif de vous alarmer. Procédure normale. Maintenant, faites demi-tour, et nous allons vous escorter jusqu'à la flotte. »

Je lançai un regard mélancolique vers cette côte désolée qui s'éloignait. Nous n'étions pas tombés entre les mains de César, de pirates ou de soldats renégats. C'était bien pire. Seul un homme au monde pouvait se faire appeler *Magnus*, le Grand Général : Pompée. Les Parques m'avaient remis entre les mains d'un homme qui avait fait serment de me voir mort.

2

La « flotte », comme l'avait appelée le centurion, était un conglomérat plus disparate qu'il n'avait semblé, à distance. Il y avait là quelques unités de guerre, comme de juste, mais qui paraissaient toutes délabrées à divers degrés, leurs voiles usées jusqu'à la corde, leurs coques abîmées et leurs rames dépareillées. Les autres étaient des bateaux de transport. Les soldats qui peuplaient les ponts avaient l'allure égarée, indisciplinée des esclaves enrôlés de force. J'avais vu assez de ces hommes-là, depuis le début de la guerre, car dans leur quête d'un avantage à tout prix, les deux camps avaient incorporé toutes sortes d'esclaves dans leurs rangs, des gladiateurs, des garçons de ferme et même des ecclésiastiques. Ces soldats, avec leurs grimaces, leur air hébété et leurs armures cabossées, n'étaient certainement pas les troupes d'élite que Pompée avait réunies pour sa campagne de Grèce. Ces dernières avaient probablement disparu à Pharsale, décimées par les légions de César ou graciées et absorbées dans leurs rangs.

Pompée s'était échappé de Pharsale, il avait eu la vie sauve, mais guère plus. Selon la rumeur, sa défaite l'avait pris complètement au dépourvu. L'affrontement avait eu lieu à l'aube. Au début de la bataille, Pompée était si sûr de vaincre qu'il s'était retiré sous son pavillon de commandement pour se détendre et s'offrir un banquet à la mi-journée. Mais soudain les forces de César s'étaient rendues maîtresses de leur adversaire, le mettant en fuite. Quand elles avaient atteint la position occupée par Pompée, elles avaient pris les remparts d'assaut et envahi le camp. César en personne avait été le premier à atteindre la tente de Pompée. À son entrée, il avait découvert des meubles somptueux, des coussins épars encore chauds au toucher, une table de banquet dressée avec des plats en argent chargés de mets délicats encore fumants, et des amphores de

vin de Falerne encore scellées. Si Pompée avait eu l'intention de banqueter après sa victoire, la fête s'était révélée prématurée. Au dernier moment, apprenant que tout était perdu, le Grand Général s'était défait de sa grande cape écarlate et des autres insignes de son rang, avait enfourché le premier cheval qu'il avait pu trouver, et était sorti du camp par la porte de derrière.

Et maintenant, voilà que la flotte de bric et de broc de ses guerriers avait jeté l'ancre au large de la côte d'Égypte. Et j'étais, moi, sous la coupe de Pompée.

Mon estomac émit un grognement, et je me rendis compte qu'à force d'arpenter le pont de ce petit bateau et d'attendre que le centurion se manifeste après qu'il eut diligemment noté mon nom avant de rejoindre à la rame le bâtiment de son commandant pour y recevoir ses ordres, j'avais finalement faim. Le capitaine de *l'Andromède* se tenait non loin de moi et me regardait de travers. Enfin, il se racla la gorge et vida son sac :

« Dites, Gordianus, vous n'êtes pas... je veux dire, vous n'êtes pas dangereux, non ? »

Je souris.

« Cela dépend. Pensez-vous que je puisse prendre le meilleur sur vous en combat singulier, Cretheus ? Nous sommes à peu près du même âge, de la même corpulence...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, et vous le savez.

— Suis-je dangereux à fréquenter, pensez-vous ? Suis-je une cargaison compromettante ? »

Il opina.

« Nous sommes tombés sur Pompée. Je n'ai jamais eu affaire à l'homme en personne, mais tout le monde connaît sa réputation. Il a l'habitude d'obtenir ce qu'il veut, et rien ne l'arrête. »

J'approvai de la tête, me remémorant une anecdote fameuse datant du début de la carrière du Grand Général, quand il avait écrasé les Siciliens sans faire grand cas d'eux. Ils s'étaient plaints de ses actes illégaux, lors de la reprise en main de leur île ; la réponse de Pompée : « Cessez d'invoquer les lois devant nous, nous portons l'épée ! » Pompée avait toujours fait ce qu'il fallait pour l'emporter, et tout au long de sa carrière il n'avait jamais goûté à la défaite – jusqu'à ce jour.

« Considérant ce qui s'est passé à Pharsale, j'imagine que le Grand Général doit être d'assez méchante humeur, remarquai-je.

— Donc vous le connaissez, Gordianus ? »

Je hochai la tête.

« Pompée et moi avons quelques liens.

— Et quand cet officier lui dira que vous êtes à bord de mon bateau, sera-t-il content ou mécontent ? »

Je ris sans joie.

« Mécontent d'apprendre que je respire encore. Content d'avoir une chance d'y remédier. »

Le front du capitaine se rida.

« Il vous hait à ce point ?

— Oui.

— Parce que vous êtes un partisan de César ? »

Je secouai la tête.

« Je ne suis pas dans le camp de César et je ne l'ai jamais été, en dépit du fait que mon fils... mon fils désavoué... »

Je laissai ma phrase inachevée.

« Vous avez un fils qui combat avec César ?

— Ils sont plus intimes que cela. Méto dort sous la même tente, mange dans le même bol. Il contribue à écrire la propagande que César présente comme ses mémoires. »

Le capitaine me considéra d'un œil neuf.

« Qui aurait pensé... ?

— Qu'un individu d'allure aussi ordinaire ait un lien aussi étroit avec le nouveau seigneur et maître du monde ?

— Quelque chose de cet ordre. Alors, qu'avez-vous fait pour offenser Pompée ? »

Je m'accoudai au bastingage et fixai l'eau du regard.

« Ça, capitaine, ce sont mes affaires.

— Et les miennes, si cela signifie que Pompée décide de confisquer mon navire et de me jeter par-dessus bord, de me punir pour vous avoir pris comme passager. Je vous le demande à nouveau : qu'avez-vous fait pour offenser Pompée le Grand ?

— Pendant que César marchait sur Rome et que Pompée s'enfuyait précipitamment, un de ses jeunes cousins, l'un de ses

favoris, a été assassiné. Juste avant de quitter Rome, Pompée m'a chargé de trouver le meurtrier.

— Et vous avez échoué ?

— Pas exactement. Mais le Grand Pompée n'a pas été satisfait du résultat. »

Je repensai à Pompée, lorsque je l'avais revu pour la dernière fois – les mains serrées sur ma gorge, les yeux exorbités, déterminé à me voir mort. Il avait entrepris de s'enfuir d'Italie par la mer, de débarquer à Brundisium, alors que César envahissait la cité. J'avais tout juste réussi à m'échapper, à m'arracher à son étreinte, en plongeant dans les eaux profondes et ne refaisant surface qu'au milieu des débris en flammes, en me traînant jusqu'au rivage, tandis que Pompée faisait voile pour affronter un jour nouveau.

Je m'ébrouai, pour dissiper ce souvenir.

« Vous n'avez rien fait qui soit insultant pour la dignité du Grand Général, capitaine. Il n'a aucune raison de vous punir. Si Pompée confisque votre navire, ce sera parce qu'il a besoin de plus de place pour cette bande de soldats à la triste mine qui encombrent le pont de ses transports. Mais il aura aussi besoin de quelqu'un pour piloter ce navire, alors pourquoi vous jeter par-dessus bord ? Ah, mais peut-être connaîtrons-nous assez vite les intentions du Grand Pompée. Je vois une yole qui approche, et je crois que notre ami est à bord, ce centurion qui nous retenait captifs. »

La yole vint se poster à flanc. Le centurion nous appela :

« Ohé, capitaine.

— Ohé à vous. Vos hommes ont fini de fouiller ma cargaison depuis une heure. Alors ? Suis-je libre de repartir ?

— Pas encore. Ce passager que vous transportez... »

Je me penchai par-dessus le bastingage pour montrer mon visage.

« Est-ce à moi que tu fais allusion, centurion ?

— En effet. Es-tu le même Gordianus qu'on appelle le Limier, et qui vit à Rome ?

— Je suppose qu'il ne sert à rien de le nier.

— Alors tu dois être un personnage assez important. Le Grand Pompée lui-même voudrait s'entretenir avec toi. Si tu

veux bien nous rejoindre dans cette embarcation, nous allons t'escorter jusqu'à sa galère. »

Béthesda, qui se tenait à l'écart avec Rupa et les garçons, s'approcha et me saisit par la main.

« Mon époux...

— Tout ira bien, j'en suis sûr », dis-je.

Elle resserra l'étreinte de ses doigts sur les miens et détourna les yeux.

« Nous avons fait tout ce chemin, mon époux.

— Pour revenir à notre point de départ, toi et moi. Enfin, presque. Nous ne sommes pas tout à fait arrivés à Alexandrie, mais nous avons vu le phare, n'est-ce pas ? »

Elle secoua la tête.

« Je n'aurais jamais dû insister pour entreprendre ce voyage.

— Ridicule ! De nos jours, aucun endroit n'est plus sûr qu'un autre. Nous sommes venus en Égypte pour que tu puisses te baigner dans les eaux du Nil et te laver de cette maladie qui te tourmente, et tu dois le faire. Promets-moi que tu le feras, et peu importe que je sois là ou non pour le voir...

— Ne dis pas une chose pareille ! » s'exclama-t-elle à mi-voix.

Je lui pris les deux mains, mais juste un bref instant.

« Le Grand Général n'apprécie pas qu'on le fasse attendre, lui dis-je, laissant à contrecœur ses doigts échapper aux miens. Rupa, veille sur elle après mon départ. Et vous, les garçons, sachez vous tenir ! »

Androclès et Mopsus me regardèrent tous deux d'un air perplexe, sentant la menace.

Un homme de mon âge ne devrait jamais être obligé de descendre dans un esquif par une échelle de corde, mais je réussis cette descente malaisée avec plus d'élégance que je ne l'aurais cru. Peut-être après tout que les dieux m'observaient, et qu'ils jugèrent bon de permettre à un vieux Romain de conserver un rien de dignité dans sa route vers son destin.

« Une belle journée, dis-je au centurion. Pas le moindre signe de cette tempête qui nous a poussés jusque par ici. On ne croirait pas qu'elle vient de souffler. Rien que du ciel bleu. »

Le centurion approuva, mais sans dire mot. Ses réserves de bonhomie étaient apparemment épuisées. Le visage était sombre.

« Pas de très joyeux drilles », observai-je en désignant les rameurs.

Ils restèrent le regard fixé droit devant, et n'eurent pas de réaction.

Nous dépassâmes des bâtiments de guerre et de transport, pour nous diriger vers le cœur de la flotte. La galère de Pompée se distinguait des autres. Sa voile était ornée de cramoisi, sa coque armée scintillait au soleil, et les soldats sur le pont étaient de loin les mieux équipés de tous ceux que nous avions aperçus. C'était sans conteste le plus beau vaisseau de la flotte, et pourtant, de manière impalpable, c'était aussi le plus sinistre. Cette atmosphère menaçante qui semblait s'épaissir autour de nous à mesure que chaque coup de rames nous en rapprochait n'était-elle que le fruit de mon imagination ?

Le défi d'une tentative d'ascension à l'échelle me fut épargné, car la galère était équipée d'une passerelle qui se dépliait depuis le pont supérieur. Je posai le pied dessus, un peu déséquilibré. Le centurion me saisit par le coude pour me remettre d'aplomb, et je me retournai pour le remercier. Mais sa manière de détourner les yeux, comme si le simple fait de me voir risquait de le contaminer, me laissa perplexe. Rassemblant tout mon courage, je fis face à la passerelle et montai.

Dès l'instant où je posai le pied sur le pont, on me fouilla. On découvrit ma dague et on me la retira. On me pria ensuite d'ôter mes souliers, que l'on emporta aussi. Je suppose qu'un assassin hardi aurait trouvé le moyen d'y dissimuler une arme mortelle. Même la corde que j'utilisais en guise de ceinture me fut arrachée. Des gardes armés m'escortèrent vers la cabine de poupe de la galère. La porte était ouverte et, bien avant de l'atteindre, j'entendis Pompée éléver la voix de l'intérieur :

« Dites à ce sale gosse et à son eunuque préféré que je les rencontrerai à terre demain à midi... pas une heure plus tôt, et pas une heure plus tard. Selon ce qu'ils me serviront à déjeuner, je serai en mesure de juger si ces Égyptiens ont l'intention de se soumettre. S'ils me présentent une viande de crocodile et de la

langue d'hirondelle avec un vin italien correct, je demanderai aussi à ce rejeton-roi de m'essuyer le derrière. S'ils s'imaginent qu'ils vont pouvoir s'en tirer en me servant du mulet du Nil et de la bière égyptienne, je saurai que j'ai du pain sur la planche. »

Ce propos fut ponctué d'un vigoureux éclat de rire qui me glaça le sang.

Une autre voix lui répondit, plus discrète :

« À tes ordres, Grand Pompée. »

Et, un instant après, un officier émergea de la cabine, vêtu de ses plus beaux atours, un casque orné d'une aigrette sous le bras. Il m'inspecta du regard et haussa le sourcil.

« Est-ce là celui que l'on appelle Gordianus, centurion Macro ?

— Oui, commandant.

— Eh bien, citoyen Gordianus, je ne t'envie guère. Mais enfin, tu ne m'envies probablement pas non plus. Je pars pour le continent parlementer avec ce rejeton-roi très hautain et ses insupportables conseillers. Le Grand Pompée compte être reçu de manière appropriée quand il se rendra à terre, demain, mais nous avons la nette impression que le rejeton-roi préfère se lancer dans une nouvelle bataille contre sa sœur et ses rebelles, du côté du désert. » L'officier eut un mouvement de lassitude. « Ce genre de chose était bien plus simple avant Pharsale ! Il suffisait que je claque des doigts, et les autochtones rampaient. Maintenant, ils me considèrent comme si je... » Il eut l'air de comprendre qu'il en avait trop dit, et se renfrogna. « Ah, enfin, peut-être te reverrai-je à mon retour. Ou peut-être pas. »

Il me flanqua dans les côtes un coup de coude qui était bien trop sec pour être amical, puis passa devant moi. Je regardai cet officier descendre la passerelle et disparaître.

Je restai troublé par ces propos, mais l'un des gardes avait dû annoncer mon arrivée, car, sans autre préambule, le centurion Macro me poussa en direction de la cabine. J'entrai, et il referma la porte derrière moi.

La petite pièce me parut sombre, après le grand soleil. Le temps que mes yeux s'accommodeent, le premier visage que je vis fut celui d'une jeune femme, une matrone romaine d'une

beauté saisissante qui était assise dans un coin, les mains croisées sur les genoux, et qui me fixait d'un regard condescendant. Même en mer, elle avait réussi à se donner un mal considérable pour prendre soin de son apparence. Ses cheveux étaient teints au henné et relevés sur la tête en une coiffure compliquée. Son étole lie-de-vin, retenue par des chaînes en or, ceignait son buste bien galbé, et c'était encore de l'or qui scintillait au pectoral incrusté de pierreries qui ornait sa gorge, au milieu des pendentifs en lapis qui oscillaient à ses lobes d'oreilles. La jeune épouse de Pompée avait sans aucun doute emporté avec elle une belle quantité de bijoux en fuyant Rome avec son époux ; elle avait dû traîner ces joyaux de campement en campement, à mesure que le théâtre de la bataille se déplaçait. Si une femme avait appris à se montrer sous son meilleur jour tout en voyageant, et si une femme estimait avoir le droit de porter ses plus belles parures en toute occasion, c'était bien la très patiente Cornelia.

Pompée n'était pas son premier mari. Son mariage précédent l'avait unie à Publius Crassus, fils de Marcus Crassus, l'éternel rival de César et Pompée. Quand Crassus l'aîné était parti à la conquête du royaume parthe, quelque cinq ans auparavant, il avait emmené son fils avec lui. Les deux hommes avaient péri quand les Parthes avaient massacré les envahisseurs romains. Encore jeune et belle, et réputée pour être très versée dans la littérature, la musique, la géométrie et la philosophie, Cornelia n'était pas restée veuve longtemps. Certains disaient que son mariage avec Pompée était une union politique, d'autres un mariage d'amour. Quelle que soit la nature de leur relation, dans le bonheur comme dans l'adversité, elle était demeurée ferme et loyale à son côté.

« C'est donc toi, Limier ! »

La voix, si rude qu'elle me fit tressaillir, venait de l'angle opposé. Pompée s'avança, surgissant des ombres les plus épaisse de la pièce.

La dernière fois que je l'avais vu, il était en proie à une fureur surnaturelle. Et à cette minute, il avait dans les yeux un reflet de la même fureur. Il était vêtu comme pour la bataille, d'une armure étincelante, et se tenait raide, le menton levé, les

épaules droites – un modèle romain de dignité et de sang-froid. Mais ce reflet de fureur allait de pair avec une lueur d'autre chose – de la peur, de l'incertitude, la défaite. Ces émotions, tenues soigneusement en respect, minaient tout de même cette façade formelle et raide qu'il offrait aux regards, et il me semblait que derrière l'armure étincelante et le maintien sévère, Pompée le Grand était un homme creux.

Creux, pensai-je – mais pas inoffensif pour autant. Il me fixait d'un regard si intense que je dus lutter pour ne pas baisser les yeux. Quand il vit que je refusais de trembler, il éructa de rire.

« Gordianus ! Toujours aussi rebelle... ou juste stupide ? Non, pas stupide. Cela ne se peut, car tout le monde te prête une grande, une très grande intelligence. Mais l'intelligence compte pour rien, sans la faveur des dieux, et je crois que les dieux ont dû t'abandonner, non ? Car te voici, livré entre mes mains... la dernière personne sur terre que j'aurais cru voir en ce jour. Et je dois être la dernière personne que tu comptais rencontrer ici !

— Nous avons suivi des voies différentes vers le même lieu, Grand Général. Peut-être est-ce parce que les dieux nous ont déjà retiré leurs faveurs à tous les deux. »

Il blêmit.

« Tu es un sot, et je veillerai à ce que tu finisses comme un sot. Je te croyais déjà mort quand j'ai quitté Brundisium, noyé comme un rat après que tu avais sauté de mon navire. Ensuite, Domitius Ahénobarbus m'a rejoint en Grèce et m'a appris qu'il t'avait vu vivant à Massilia. « Impossible ! lui ai-je rétorqué. C'est le lémure du Limier que tu as vu.

— Non, l'homme en personne », m'a-t-il assuré. Et maintenant te voilà devant moi en chair et en os, et c'est Domitius qui s'est changé en lémure. Maudit Antoine ! Maudit César ! Mais qui sait ?

« Retiens bien mes propos, César risque bien d'avoir ce qu'il mérite, et quand il s'y attendra le moins. Les dieux abandonneront César... comme ça ! » Il claquait des doigts. « Il sera en vie, mijotant son prochain triomphe, et à la minute suivante... il sera mort comme le roi Numa ! Je te vois moqueur, Limier, mais crois-moi, César recevra son dû. »

De quoi parlait-il ? Avait-il des espions et des assassins près de César, complotant d'en finir avec lui ? Je soutins son regard, sans rien dire.

« Baisse les yeux, maudit ! Un homme dans ta position... songe à ceux qui voyagent avec toi, si tu ne penses pas à toi. Vous êtes tous à ma merci ! »

Irait-il vraiment jusqu'à s'en prendre à Béthesda pour se venger de moi ? Je m'efforçai de maîtriser le chevrotement de ma voix :

« Je voyage avec un jeune muet, qui est un simple d'esprit, deux jeunes esclaves et mon épouse, qui n'est pas bien. J'ai du mal à croire que le Grand Pompée s'abaisserait à chercher vengeance auprès de tels...

— Oh, silence ! »

Pompée lâcha un borborygme de dégoût et lança un regard oblique à sa femme. Ils eurent un échange tacite, qui parut le calmer. Je sentais que Cornelia était son ancre, la seule force sur laquelle il pouvait compter, quand tout le reste, y compris son propre jugement, l'avait abandonné de si lamentable façon.

C'était maintenant Pompée qui refusait de poser les yeux sur moi.

« Allons, sors d'ici ! » grinça-t-il entre ses dents.

Je clignai des yeux, peu disposé à croire qu'il me congédiait en me laissant la tête sur les épaules.

« Eh bien, qu'attends-tu ? »

Je me retournai pour m'en aller.

« Mais ne crois pas que j'en aie fini avec toi, Limier ! s'écria Pompée, cassant. Pour l'heure, j'ai trop d'affaires en tête pour pleinement goûter le spectacle de la vie que l'on t'arrachera. Après ma rencontre avec le jeune roi Ptolémée, quand ma fortune se sera raffermie... alors je te ferai de nouveau venir, quand je serai à même de m'occuper de toi tout à loisir. »

Le centurion Macro me raccompagna à la yole.

« Tu es aussi pâle qu'un ventre de poisson, me dit-il.

— Vraiment ?

— Fais attention où tu mettras les pieds, en montant en bateau. On m'a donné ordre qu'il ne t'arrive rien de fâcheux.

— La dague qui m'a été retirée ? »

Il rit.

« Tu ne la reverras pas. Pompée a insisté, il ne faut pas que tu sois blessé. »

3

La nuit tombait. La mer était calme, le ciel limpide. Très loin vers l'ouest, au-delà des basses terres marécageuses du delta du Nil, je crus discerner le Pharos, un point lumineux sur un horizon incertain.

« Là ! dis-je à Béthesda, qui se tenait à côté de moi au bastingage. Le vois-tu ? Le Pharos. »

Elle cligna des yeux et fronça les sourcils.

« Non.

— En es-tu sûre ?

— Ma vue s'est obscurcie, ce soir. »

Je la serrai contre moi.

« Te sens-tu mal ? »

Elle grimça.

« Cela paraît si peu de chose, maintenant. Être venus de si loin dans un but si vénier... »

— Pas si vénier, mon épouse. Il faut que tu ailles mieux.

— Pourquoi ? Nos enfants ont grandi.

— Éco et Diane nous ont tous deux donné des petits-enfants, et maintenant Diane en attend un autre.

— Et il ne fait aucun doute qu'ils sauront les élever à merveille, avec ou sans leur grand-mère. J'ai vécu sur la terre un temps heureux, maître... »

Maître ? À quoi songeait-elle donc, pour m'appeler ainsi ? Bien des années s'étaient écoulées depuis que je l'avais affranchie et épousée. Depuis ce jour-là, elle m'avait appelée son époux, et pas une fois je ne l'avais surprise commettant un faux pas et s'adressant à moi comme à son maître. C'était le retour en Égypte, me dis-je, ce rappel du passé, qui la rendait confuse vis-à-vis du présent.

« Ton temps sur cette terre est loin d'être arrivé à son terme, mon épouse.

— Et le tien, mon époux ? » Rien chez elle ne pouvait laisser penser qu'elle avait saisi son erreur de tout à l'heure. « À votre retour, aujourd'hui, j'ai remercié Isis, car cela m'est apparu comme un miracle. Mais le centurion a interdit au capitaine de hisser la voile. Cela signifie que le Grand Pompée n'en a pas terminé avec toi.

— Le Grand Pompée a d'autres sujets de préoccupation plus importants que moi. Il est venu chercher l'aide du roi Ptolémée. Tous ses autres alliés – les potentats d'Orient, ses prêteurs et ses mercenaires qui lui avaient prêté allégeance avant Pharsale – l'ont abandonné. Mais ses liens avec l'Égypte sont forts. S'il parvient à persuader le roi Ptolémée de se ranger à ses côtés, alors il conserve encore un espoir de défaire César. L'Égypte possède du blé et de l'or. L'Égypte a même une armée romaine, en garnison sur sa terre depuis ces sept dernières années, pour maintenir la paix.

— Et en l'espèce elle aura essuyé un échec retentissant, si Ptolémée s'engage dans une guerre civile contre sa sœur Cléopâtre, remarqua Béthesda.

— Il en a toujours été ainsi en Égypte, en tout cas depuis notre naissance. Pour emporter le pouvoir, les enfants de Ptolémée se marient entre eux, conspirent les uns contre les autres, et s'assassinent même les uns les autres. La sœur épouse le frère, le frère tue la sœur... quelle famille ! Aussi sauvage et aussi singulière que ces dieux à têtes d'animaux qu'adorent les gens du cru.

— Ne te moque pas, maître, tu es désormais au royaume de ces dieux. »

Elle recommençait. Je ne fis aucune remarque, mais je soupirai et la serrai contre moi.

« Donc tu vois que Pompée a bien trop de choses en tête pour se préoccuper de ma personne. »

J'avais prononcé ces mots avec toute la conviction que j'avais pu puiser en moi.

Quand le sommeil reste insaisissable, la nuit est longue. Béthesda et moi étions allongés tous deux sur notre petite couchette, dans la cabine exiguë des passagers, séparés de Rupa

et des garçons par un mince rideau tissé de paille. Rupa ronflait doucement. Les garçons avaient une respiration régulière, enfouis qu'ils étaient dans le profond sommeil des enfants. Le bateau oscillait très légèrement sur la mer calme. J'étais las, l'esprit engourdi, mais le sommeil refusait de venir.

S'il n'y avait eu cette tempête, nous aurions passé cette nuit à Alexandrie, en sécurité et douillettement installés dans une petite auberge du quartier de Rhakotis, avec un sol en dur sous nos pieds et un toit véritable au-dessus de nos têtes, le ventre plein de douceurs achetées sur le marché, la tête tourbillonnant de toutes les visions et tous les bruits d'une ville fourmillant de vie que je n'avais plus revue depuis ma jeunesse. Dès le point du jour, j'aurais loué une barque qui nous aurait conduits par le long canal vers les rives du Nil. Béthesda aurait fait ce qu'elle était venue faire, et moi de même – car j'avais moi aussi une raison de venir en visite sur le Nil, un motif dont Béthesda ignorait tout...

Au pied de notre couche, il y avait une malle de voyage qui servait tous les matins de coiffeuse à Béthesda et tous les soirs de table pour notre dîner à tous les cinq. Dans cette malle, nichée au milieu des vêtements, des souliers, des pièces de monnaie et des onguents, reposait une urne scellée en bronze. Elle contenait les cendres d'une femme nommée Cassandre. C'était la sœur de Rupa, et plus encore que cela, son protecteur, car Rupa était aussi simple d'esprit qu'il était muet, et incapable d'évoluer seul dans le monde. Pour moi, Cassandre avait occupé une place très particulière aussi, et pourtant notre relation avait failli se révéler fatale à tous les deux. Je n'étais parvenu à garder le secret de cette liaison vis-à-vis de Béthesda qu'en raison de sa maladie, qui avait émoussé son intuition en même temps que ses autres sens. D'Alexandrie, Cassandre et Rupa étaient venus à Rome. Rupa voulait maintenant rapporter les restes de sa sœur sur la terre de leur jeunesse et disperser ses cendres dans le Nil, afin de rendre ses restes au grand cycle de la terre, de l'air, du feu et de l'eau. L'urne se dessinait dans mon esprit comme une sixième passagère parmi nous, invisible et inaudible, mais souvent présente dans mes pensées.

Si tout s'était bien passé, demain, Béthesda se serait baignée dans le Nil, et les cendres de Cassandre se seraient mêlées aux eaux sacrées de la rivière : tous devoirs accomplis, la santé rétablie, la clôture d'un sombre chapitre et, je l'avais espéré, l'ouverture d'un autre, plus lumineux. Mais ce n'était pas ainsi que le vent avait tourné.

Étais-je responsable de mon sort ? J'avais tué un homme, renié mon Méto bien-aimé, j'étais tombé amoureux de Cassandre, dont les cendres n'étaient qu'à quelques pas de moi. Était-il étonnant que les dieux m'aient abandonné ? Pendant soixante-deux ans, ils avaient veillé sur moi et m'avaient tiré d'affaire, soit parce qu'ils m'appréciaient, soit simplement parce qu'ils s'amusaient des rebondissements étonnans de l'histoire de ma vie. S'étaient-ils maintenant laissé gagner par le désintérêt, distraire par le drame plus grandiose de la guerre qui balayait le monde ? Ou avaient-ils surveillé mes actes, m'avaient-ils jugé avec sévérité et avaient-ils estimé que je n'étais plus digne de vivre ? Assurément, un dieu, quelque part, avait dû rire l'après-midi où Pompée et moi nous étions retrouvés, deux hommes brisés au bord de la ruine.

Tel était le cours de mes pensées cette nuit-là, et elles tenaient le sommeil à distance.

Béthesda dormait et elle devait rêver, à entendre ses murmures feutrés et le tressaillement de ses doigts, par intervalles. Ses songes semblaient agités, mais je ne la réveillai pas. Réveillez un dormeur au milieu d'un rêve, et les noirs fantômes s'attardent. Laissez le rêve aller à son terme, et le dormeur se réveillera sans en conserver aucun souvenir. Bientôt, Béthesda allait devoir affronter un cauchemar dont on ne se réveillait pas. Après quoi, quel souvenir conserverait-elle de moi ? Avant toute chose, un Romain doit lutter pour affronter sa fin avec dignité. Il faudrait que je sache m'en rappeler et que je pense à Béthesda et au dernier souvenir qu'elle emporterait de moi, la prochaine fois que le Grand Pompée me convoquerait.

À un moment de cette très longue et très sombre nuit, Béthesda remua et chercha ma main à tâtons. Elle entrecroisa

ses doigts avec les miens et les serra si fort que je craignis qu'elle ne souffre.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » chuchotai-je.

Elle se tourna vers moi et posa un doigt sur mes lèvres pour me faire taire. Dans l'obscurité, je discernai la lueur de ses prunelles, sans pouvoir lire l'expression de son visage. Je murmurai tout contre son doigt :

« Béthesda, ma bien-aimée...

— Chut ! souffla-t-elle.

— Mais... »

Elle retira son doigt et, à la place, posa ses lèvres sur les miennes, colla sa bouche à la mienne, dans un baiser profond, à perdre haleine.

Nous ne nous étions plus embrassés ainsi depuis très longtemps, plus depuis le début de sa maladie. Son baiser me rappelait Cassandre, et l'espace d'un court instant j'eus l'illusion que c'était elle, à côté de moi, dans ce lit, ses cendres redevenues chair. Mais ce baiser se prolongea, mon souvenir de Cassandre s'effaça et je me souvins de Béthesda, quand elle et moi étions très jeunes, quand notre passion était si neuve qu'il nous semblait que jamais l'on en avait connu de telle dans le monde – une porte ouverte sur une terre inconnue.

Elle se blottit contre moi et passa les bras autour de moi. L'odeur de ses cheveux était enivrante. Ni la maladie ni le voyage ne l'avaient empêchée de respecter son rituel consistant à laver, coiffer et parfumer sa longue crinière noire, parsemée d'argent, qui cascadait presque jusqu'à sa taille. Elle roula sur moi, et ses tresses me firent prisonnier, balayèrent mes épaules nues et mes joues, se mêlant aux larmes qui jaillirent soudain de mes yeux.

Le bateau oscillait doucement sur la houle, Rupa et les garçons étaient tout près de nous et l'urne contenant Cassandre encore plus, et nous avons fait l'amour, en silence, dans la lenteur, avec des sentiments d'une profondeur que nous n'avions plus partagés depuis très longtemps. Au début, je redoutai qu'elle ne s'épuise en allant au-delà de ses limites, mais ce fut elle qui imposa son allure, en m'amenant promptement

au bord de l'extase, pour m'y maintenir tout à loisir, étirant chaque seconde vers un infini exquis.

Le paroxysme secoua tout son corps, puis une deuxième fois, et la troisième fois je me joignis à elle, j'atteignis un sommet et je sombrai dans l'abandon. Nous nous séparâmes, mais nous demeurâmes côté à côté, nous n'étions qu'un seul souffle, et je sentis que son corps s'était complètement détendu – si complètement que je lui pris la main, craignant qu'il n'y eût aucune réaction. Mais elle referma ses doigts sur les miens, alors que le reste de sa personne restait dans le relâchement total, comme si ses articulations s'étaient affaissées, comme si ses membres étaient devenus aussi mous que de la cire. Ce fut seulement à cet instant que je compris quelle ferme maîtrise elle avait imposé à son corps, mois après mois, même dans son sommeil. Elle lâcha un long soupir de contentement.

« Béthesda, dis-je calmement.

— Dors », chuchota-t-elle.

Ce mot parut exercer l'effet d'une formule magique. Presque aussitôt, je sentis toute conscience m'abandonner et je plongeai dans l'océan chaud et sans limites du Somnus. Les dernières choses que j'entendis furent un chuchotis aigu suivi d'un glouissement étouffé. À un moment ou un autre, Androclès et Mopsus avaient dû se réveiller et copieusement se divertir de ces bruits dans la chambre. En d'autres circonstances, j'aurais pu me mettre en colère, mais je dus m'endormir avec le sourire aux lèvres, car c'est ainsi que je me réveillai.

Ce sourire s'effaça vite, dès que je me souvins où j'étais. Je clignai des yeux dans la faible lumière qui filtrait par la porte de la cabine. Je perçus du mouvement. À l'extérieur de la cabine, j'entendis les marins s'interpeller. La voile claqua. Les avirons grincèrent. Le capitaine avait appareillé – mais pour où ?

Je ressentis un frisson d'espoir. Avions-nous réussi, sous le couvert de l'obscurité, à échapper à la flotte de Pompée ? Alexandrie était-elle en vue ? Je sautai de ma couchette, enfilai ma tunique, ouvris la porte et sortis.

Mes espérances s'évanouirent dans l'instant. Nous étions au milieu de la flotte de Pompée, entourés de vaisseaux de tous

côtés. Ils étaient tous en mouvement, tirant profit d'une brise de mer qui nous rapprochait de la côte.

Le capitaine me vit et s'approcha.

« Avez-vous eu une bonne nuit de sommeil ? s'enquit-il. J'imagine que vous en aviez besoin. Je n'ai pas eu le cœur de vous réveiller.

— Que se passe-t-il ?

— Je n'en suis pas tout à fait sûr, mais je soupçonne que cela doit avoir un rapport avec eux. »

Il désigna la côte de son bras tendu. Là où la veille le littoral n'était qu'une langue brune anonyme sans aucun signe de vie, ce matin c'était une grande multitude de soldats qui s'y étaient massés, dûment alignés, leurs lances projetant de longues ombres et leurs amures étincelant sous le soleil oblique du matin ; l'aigrette au sommet de leur casque donnait l'impression de frémir comme les feuilles de certains arbres sous la brise la plus légère. Des pavillons aux couleurs éclatantes, oriflammes flottant au vent, avaient été dressés en haut de ces modestes éminences. Le plus grand et le plus impressionnant de ces pavillons était visible au cœur de l'armée, sur la plus haute de ces collines. Sous cette toile, un trône était juché sur un dais – un siège d'or miroitant serti de joyaux, digne de recevoir un roi. À cet instant, le trône était vacant, et j'eus beau plisser les paupières, je ne vis personne sous cette tente royale.

« L'armée du roi Ptolémée, annonça le capitaine.

— Et l'enfant-roi en personne, si tant est que ce trône nous renseigne. Il est venu parlementer avec Pompée.

— Certains de ses soldats sont vêtus comme des Romains.

— Et ce sont des Romains, confirmai-je. Une légion romaine a été stationnée en garnison ici, il y a sept ans, pour aider le roi Ptolémée à conserver son trône et à maintenir la paix. Certains de ces soldats ont servi jadis sous Pompée, si mon souvenir est exact. On dit que les Romains en poste ici sont devenus des autochtones, ont épousé des Égyptiennes et oublié les manières romaines. Mais ils n'auront pas oublié Pompée. Il compte sur eux pour qu'ils se rallient à son camp. »

Sur le signal d'un navire croisant à proximité, le capitaine appela ses hommes à relever leurs avirons. La flotte était arrivée

aussi près du rivage que le permettaient ces eaux peu profondes. Je tournai le regard vers la galère de Pompée et sentis mon cœur se serrer. Le petit esquif qui m'avait transporté la veille se dirigeait vers nous.

L'embarcation nous accosta par le flanc. Le centurion Macro ne prononça pas un mot, inclina simplement la tête, avec un geste pour me prier d'embarquer.

Le capitaine me parla à l'oreille.

« J'entends les autres qui remuent, me dit-il. Dois-je les réveiller ? »

Je regardai vers la porte de la cabine.

« Non. J'ai fait mes adieux hier... et aussi la nuit dernière. »

Je descendis par l'échelle de corde. Des taches lumineuses dansaient devant mes yeux et mon cœur se mit à battre la chamade. Je tâchai de me souvenir que la dignité d'un Romain n'importe jamais tant qu'au moment de sa mort, et que la substance de la vie d'un homme se résume à la manière dont il fait face à sa fin. En montant à bord de la yole, je trébuchai et l'embarcation bascula. Le centurion Macro m'agrippa le bras pour me stabiliser. Aucun des rameurs ne sourit ni ne ricana. Au lieu de quoi, ils détournèrent les yeux et marmonnèrent des prières pour parer à l'infortune que laissait présager un tel mauvais augure.

Tandis que nous ramions vers la galère de Pompée, j'étais déterminé à ne pas regarder en arrière. Avec cette étrange perspicacité qu'un homme acquiert avec les années, je sentis des yeux dans mon dos, et pourtant je restai tourné droit devant. Quand nous abordâmes au flanc de la galère, je ne pus toutefois pas résister à un dernier coup d'œil par-dessus mon épaule. À cette distance, ils étaient minuscules, mais je les aperçus tous debout le long du bastingage – non seulement le capitaine et ses matelots, mais Rupa, qui frottait ses paupières ensommeillées, et les garçons vêtus de leur pagne, dans lequel ils avaient dormi, et Béthesda en chemise de nuit. Quand elle vit que je me retournais, elle leva les mains et se masqua le visage.

Le centurion Macro m'escorta jusqu'au pont. Un groupe d'officiers s'étaient rassemblés à la proue de la galère, massés autour de Pompée soi-même, à en juger par la magnifique

aigrette de couleur pourpre hérissee sur le casque de l'homme qui se tenait au milieu de la troupe, dissimulé par la foule environnante. J'eus du mal à avaler ma salive et je me ressaisis pour affronter Pompée, mais le centurion m'attrapa le coude et me dirigea à l'opposé, vers la cabine où l'on m'avait reçu la veille. Il tapota à la porte. Cornelia elle-même ouvrit.

« Entre, Limier », fit-elle sans éléver la voix.

Elle ferma derrière moi.

La pièce était étouffante, enfumée par la lampe à huile. Contre une cloison, la courtepointe jetée sur le lit que Pompée et son épouse partageaient sans doute était tirée et froissée d'un côté, mais intacte de l'autre.

« As-tu bien dormi la nuit dernière ? » demandai-je.

Elle haussa le sourcil.

« Assez bien, somme toute.

— Mais le Grand Pompée ne s'est pas du tout mis au lit. »

Elle suivit mon regard vers la couche à moitié défaite.

« Mon époux m'a prévenue que tu étais habile à déceler de tels détails.

— Une mauvaise habitude avec laquelle je suis incapable de rompre, semble-t-il. Elle m'a servi à gagner ma vie. Ces temps-ci, elle ne sert apparemment qu'à m'attirer des ennuis.

— Toutes les vertus finissent par se transformer en vices, si l'on vit assez longtemps. Mon époux en est un exemple cardinal.

— Vraiment ?

— Quand je me suis unie à lui, il n'était déjà plus jeune, mais il était encore insolent, intrépide, doté d'une confiance suprême dans les dieux, qui ne pouvaient être que de son côté. Ces vertus lui ont valu une existence de victoires, et ses victoires lui ont valu le droit de s'appeler le Grand et d'exiger que les autres s'adressent à lui ainsi. Mais l'insolence peut se muer en arrogance, l'intrépidité en témérité, et la confiance peut devenir ce vice que les Grecs nomment *l'hubris*... une fierté envahissante qui donne envie aux dieux d'abattre un homme.

— Tout ceci en guise d'explication de ce qui s'est passé à Pharsale, je présume ? »

Elle blêmit, comme Pompée la veille.

« Tu es tout à fait capable *d'hubris* toi-même, Limier.

— Est-ce de *l'hubris* que de dire la vérité à ses semblables mortels ? Pompée n'est pas un dieu. Ni toi. Résister à l'un ou l'autre de vous deux n'est pas insulter le ciel. »

Elle respira, les narines dilatées, me fixa d'un regard de félin. Enfin, elle cligna des paupières et baissa les yeux.

« Sais-tu quel jour nous sommes ?

— La date ? Trois jours avant les calendes d'octobre, à moins que je ne m'égare.

— C'est l'anniversaire de mon époux... et l'anniversaire de sa grande parade triomphale à Rome, voici treize ans. Il avait anéanti les pirates qui infestaient les mers. Il avait écrasé Sertorius en Espagne et les rebelles partisans de Marius en Afrique. Il avait soumis le roi Mithridate et une kyrielle de potentats de moindre importance en Asie. Avec toutes ces victoires derrière lui, il est rentré à Rome en qualité de Pompée le Grand, invincible sur terre et sur mer. Il a traversé la ville sur un char incrusté de pierreries, suivi de son entourage de princes et de princesses d'Asie et d'un gigantesque portrait de lui-même entièrement confectionné de perles. En ce temps-là, César n'était rien. Pompée n'avait pas de rivaux. Il aurait pu se couronner roi de Rome. Au lieu de quoi, il choisit de respecter les institutions de ses ancêtres. Ce fut le plus grand jour de sa vie. Nous fêtons toujours ce jour-là d'un dîner spécial, pour commémorer l'anniversaire de ce triomphe. Peut-être ce soir, si tout va bien... » Elle secoua la tête. « En un sens, nous nous sommes écartés de ton observation initiale, selon laquelle l'homme que j'ai épousé a encore passé une nuit sans sommeil. Depuis Pharsale, il n'a guère dormi. Il s'assied là, à sa table de travail, il beugle après les esclaves pour qu'ils viennent remplir sa lampe d'huile, il médite sur ces piles de documents, trie des morceaux de parchemins, gratte des noms, griffonne des notes... et tout cela pour rien ! Sais-tu ce qu'il y a dans cette pile ? Des listes d'approvisionnement pour des troupes qui n'existent plus, des recommandations d'avancement pour des officiers que l'on a laissés pourrir sous le soleil de Grèce, des notes logistiques pour des batailles qui ne seront jamais menées. Être privé de sommeil suffit à démonter un homme.

Cela suscite le déséquilibre entre les quatre humeurs qui le constituent.

— La terre, l'air, le feu et l'eau. »

Cornelia approuva de la tête.

« À présent, il n'y a plus en lui que du feu. Il brûle et dessèche tous ceux qu'il touche. Il va se consumer lui-même. Il n'y aura plus de Pompée le Grand, rien qu'une enveloppe de chair carbonisée, qui fut jadis un homme.

— Mais il vit dans l'espérance. Cette rencontre avec le roi Ptolémée...

— Comme si l'Égypte pouvait nous sauver !

— Ne le peut-elle pas ? Toute la richesse du Nil, la puissance de l'armée égyptienne, alliée avec celle de l'ancienne garnison romaine en poste ici. Un refuge pour permettre aux forces dispersées après Pharsale de se regrouper avec les alliés que Pompée conserve en Afrique.

— Oui, peut-être... peut-être la situation n'est-elle pas entièrement désespérée... pourvu que le roi Ptolémée penche de notre côté.

— Pourquoi ne le ferait-il pas ? »

Elle haussa les épaules.

« Le roi n'est qu'un jeune garçon, il n'a que quinze ans. Qui sait ce que pensent ces eunuques moitié égyptiens, moitié grecs qui le conseillent. L'Égypte est parvenue à conserver son indépendance aussi longtemps en jouant les Romains contre les Romains. Qu'ils se rangent dans le camp de Pompée à présent, et le sort en est jeté. Une fois la lutte achevée, l'Égypte appartiendra à Pompée – ou à son rival – et ne sera plus l'Égypte, mais une province romaine comme une autre... Voici la teneur de leur réflexion.

— Mais ont-ils le choix ? C'est soit Pompée tout de suite, ou alors... » Comme elle n'avait pas prononcé le nom de César, je m'en abstins aussi. « C'est assurément un bon signe que le roi soit venu accueillir le Grand Général dans tout son apparat. »

Cornelia soupira.

« Je suppose. Mais je n'aurais pas imaginé que cela se déroulerait ainsi... ici, au milieu de nulle part, en présence d'une flotte de baquets percés, et nous arrivons la tête basse comme

des mendians après l'orage. Et Gnasus... » Laissant toute solennité, elle mentionnait son époux par son prénom. « Gnaeus est dans une position si difficile. Tu aurais dû le voir, hier, après ton départ. Il a fulminé pendant une heure, détaillant par le menu les tortures qu'il allait t'infliger, te hisser par des cordes, te flageller en public, commander aux troupes des autres navires de se tenir au garde-à-vous et de regarder. Il a perdu tout sens des proportions. Il y a en lui une sorte de folie. »

Je fus pris d'un étourdissement et dus lutter pour ne pas perdre l'équilibre.

« Par Hadès, pourquoi me confies-tu tout cela ? Que veux-tu de moi, Cornelia ? »

Elle sortit un objet d'un meuble et me le plaça dans la main. C'était une petite fiole d'albâtre sculpté, avec un bouchon en liège, le genre de flacon qui aurait pu contenir de l'huile.

« Qu'est-ce que c'est ? dis-je.

— Quelque chose que j'ai conservé pour moi... si l'occasion se présentait. On ne sait jamais à quel moment une issue rapide et élégante peut s'avérer nécessaire. »

Je levai la fiole à la lumière et vis qu'elle contenait un liquide clair.

« C'est ton soupirail personnel vers l'oubli ?

— Oui. Mais je te le donne, à toi, Limier. L'homme auprès de qui je l'ai acquis appelle cela sa Némésis en bouteille. Cela agit très vite, et la douleur est minime.

— Comment le sais-tu ?

— Car j'ai essayé un extrait de cette liqueur sur une esclave, naturellement. Elle a rendu l'âme avec un gémissement à peine audible.

— Et maintenant tu crois...

— Je crois que tu seras en mesure de préserver ta dignité de Romain bien plus aisément par ce moyen, plutôt que par ceux que t'imposera mon époux. Les hommes s'imaginent que leur volonté est forte, qu'ils ne crieront pas, ne sangloteront pas, mais ils oublient à quel point leur corps est faible, et que l'on peut faire souffrir ces corps si frêles très longtemps avant qu'ils

ne cèdent aux lémures. Crois-moi, Limier, cela vaudra bien mieux ainsi, pour tous ceux qui sont concernés.

— Y compris Pompée ? »

Son visage se durcit.

« Je ne veux pas le voir transformer ta mort en spectacle, surtout pas sous les yeux du roi Ptolémée. Il se défoulera sur toi de toute sa rage contre César. Peux-tu t'imaginer le caractère lamentable d'un tel tableau ? Il devrait se montrer plus avisé, mais il a perdu tout jugement. »

Je fixai la fiole dans ma main.

« Si on le prive de cette occasion de me châtier, il sera furieux.

— Pas si les dieux décident de t'emporter les premiers. C'est ce que l'on croira. Tu vas en avaler le contenu... même le goût n'est pas déplaisant, à ce que l'on m'a dit... et ensuite je jetterai la fiole par-dessus bord. Tu mourras subitement et en silence. Tu n'es plus un jeune homme, Limier. Personne ne s'étonnera que ton cœur ait flanché. On supposera que tu es mort de terreur à la perspective d'affronter la colère de Pompée. Mon époux sera déçu, mais il surmontera sa déception... surtout si nous réussissons, d'une manière ou d'une autre, à arracher la victoire aux mâchoires de la défaite. Alors il aura d'innombrables multitudes sur lesquelles se décharger de sa rage.

— Tu as l'intention de me faire avaler ceci tout de suite ?

— Non, attends. Pompée est sur le point de monter à bord d'une petite embarcation qui doit le conduire à terre parlementer avec le roi Ptolémée. Avale-le après son départ.

— De sorte qu'à son retour je serai froid ? »

Elle opina.

« Et si je refuse ?

— Je vais te faire une promesse, Limier. Accepte ce cadeau de ma part, et je veillerai à ce qu'il ne soit fait aucun mal à ta famille. Je le jure sur les ombres de mes ancêtres. »

J'extirpai le bouchon et observai fixement le liquide incolore à l'intérieur : une Némésis dans une bouteille. J'approchai la fiole de mon nez et détectai une vague odeur sucrée qui n'était pas désagréable. La mort par le poison ne figurait pas parmi les

nombreuses façons de mourir ou de frôler la mort que je m'étais imaginées toutes ces années durant. Était-ce donc ainsi que j'allais quitter le monde des vivants – pour rendre service à une femme qui souhaitait me voir épargner à son époux l'embarras de me mettre à mort ?

Quelques coups frappés à la porte me firent sursauter. La fiole faillit m'échapper des doigts. Cornelia me saisit la main et referma les siens autour.

« Fais attention ! me souffla-t-elle en me lançant un regard courroucé. Range-la. »

Je rebouchai le flacon et le glissai dans la bourse cousue à l'intérieur de ma tunique.

C'était le centurion Macro, sur le seuil.

« Le Grand Pompée est presque prêt à s'en aller. Si tu souhaites lui dire adieu...

— Bien sûr. »

Cornelia se reprit, respira profondément et sortit de la cabine. Le centurion me conduisit dehors. Gardant la main dans le repli de ma tunique, je serrai la fiole d'albâtre.

4

Pompée emprunta la passerelle qui, à mi-navire, descendait vers une yole royale égyptienne à peine arrivée. En dépit de sa taille réduite, cette embarcation était richement décorée : des effigies de crocodiles, de grues et d'hippopotames du Nil étaient sculptées sur tout le pourtour du bordage, revêtues d'un placage d'argent repoussé et incrustées de blocs de lapis-lazuli et de turquoise. La proue reproduisait la silhouette d'un ibis dressé, les ailes déployées. Outre les rameurs, trois soldats se tenaient à bord. L'un d'eux était visiblement un Égyptien de très haut rang, à en juger par les filigranes d'or qui ornaient le plastron en argent de sa cuirasse. Les deux autres n'étaient pas vêtus comme des Égyptiens, mais comme des centurions romains. C'étaient sans doute des officiers des forces romaines postées ici pour maintenir la paix sur la terre des Pharaons. Si l'officier égyptien se tint en retrait, les deux Romains s'avancèrent et saluèrent Pompée à sa descente de la passerelle, s'adressant à lui à l'unisson : « Grand Pompée ! »

Ce dernier sourit, l'air ravi de s'entendre ainsi saluer comme il convenait. Il fit un signe de tête à l'un de ces deux hommes, croyant le reconnaître. « Septimius, n'est-ce pas ? » L'homme inclina le front.

« Grand Pompée, je suis surpris que tu te souviennes de moi.

— Un bon commandant n'oublie jamais un homme qui a servi jadis sous ses ordres, malgré les années qui se sont écoulées. Comment se passe la vie militaire en Égypte ?

— Nous vivons des temps mouvementés, Grand Pompée. Je ne puis me plaindre, je ne m'ennuie pas.

— Et toi, centurion ? Quel est ton nom ?

— Salvius, Grand Pompée. »

L'autre Romain baissa les yeux, n'osant soutenir le regard du chef. Pompée se rembrunit, puis il regarda, au-delà des deux

hommes, l'Égyptien qu'ils escortaient. C'était un personnage solidement charpenté, aux larges épaules, aux membres robustes. Il avait les yeux bleus d'un Grec et la peau sombre d'un Égyptien. Tout près de moi, je surpris ce propos du centurion Macro à l'oreille de Cornelia :

« C'est le mastiff bâtard de l'enfant-roi. Ce gaillard est moitié grec, comme son maître, et pour partie égyptien. Son nom...

— Achillas, fit l'homme d'une voix tonitruante en se présentant à Pompée. Capitaine de la garde du roi. J'aurai l'honneur de t'escorter jusqu'en présence du roi Ptolémée... Grand Pompée », ajouta-t-il, mais sur les dernières syllabes, sa voix rendit un accent faux.

Pompée hocha à peine la tête, puis il fit signe à sa suite d'embarquer à son tour. Seuls quatre hommes l'accompagnèrent : Macro et un autre centurion, comme gardes du corps, un esclave avec un coffret contenant des outils d'écriture, qui lui tenait lieu de scribe, et le loyal affranchi de Pompée, Philippe, un petit être nerveux à la barbe soigneusement taillée qui assistait, disait-on, à toutes les entrevues importantes du Grand Général, en raison de sa capacité à ne jamais oublier un nom, un visage ou une date.

Après que les autres eurent embarqué, Pompée, assisté de Philippe, posa à son tour le pied sur le bateau.

Alors que les autres s'asseyaient, Pompée demeura un instant debout. Il se retourna et scruta les visages de ceux qui s'étaient rassemblés à bord de la galère pour le voir partir. Cette foule s'écarta pour faire place à Cornelia, qui descendit la passerelle et lui tendit la main. Leurs doigts se touchèrent brièvement, puis se séparèrent lorsque les rameurs plongèrent leurs avirons. La yole s'éloigna.

« N'oublie pas tes manières, mon cher, lança Cornelia d'une voix tremblante. Ce n'est peut-être qu'un garçon de quinze ans, il n'en est pas moins roi. »

Pompée sourit, avec un geste théâtral de soumission, les bras grands ouverts, en esquissant un bref salut.

« Quiconque franchit la porte d'un tyran devient son esclave, même s'il est venu en homme libre », fit-il.

— Un emprunt à Euripide, marmonna l'un des officiers à mon côté.

— Sophocle, si je ne m'abuse », rectifiai-je.

L'homme me lança un regard noir.

Pompée eut un dernier mouvement de la tête pour Cornelia, en guise d'adieu, puis il alla s'asseoir, avec l'aide de Philippe. Il leva subitement les yeux sur moi. Cela ne dura qu'un instant, car le simple fait de prendre place sur cette embarcation en mouvement réclamait toute son attention, mais il lui suffit de cet instant pour, en une succession rapide, me reconnaître, exprimer une légère surprise, un éclair de haine pure et la promesse implicite qu'il s'occuperait de mon sort plus tard, à loisir. Ma gorge se serra, et je pressai la fiole, dans ma poche.

Je ne valais pas davantage que ce simple coup d'œil. À la minute suivante, Pompée achevait de s'installer et tournait son attention vers le rivage et l'aréopage qui l'attendait à hauteur du pavillon royal.

C'est sans un mot que nous autres, à bord de la galère, suivions la progression de la yole. Tout le monde, depuis les autres navires, observait également, ainsi que les rangs de soldats alignés sur le rivage. Ce moment semblait un peu irréel, le temps paraissait s'étirer. Si près du rivage, l'eau était trouble, décolorée par la boue que le Nil tout proche charriaït avec le flot des inondations annuelles. Le ciel était sans nuages, mais voilé d'une brume uniforme, d'un ton gris perle plutôt que bleu. Aucune brise ne s'était levée, l'atmosphère était maussade et chargée d'humidité. Le moindre bruit portait avec une singulière clarté. J'entendis distinctement Pompée s'éclaircir la gorge à bord de l'embarcation qui s'éloignait, et son marmonnement feutré quand il essaya d'engager la conversation avec les centurions Septimius et Salvius. Ils ne lui répondraient pas, se contentant de détourner le regard, tout comme les hommes qui étaient venus me chercher ce matin avaient détourné les yeux. Le rivage aride et terne revêtait un aspect particulièrement peu accueillant. Le trône disposé devant le pavillon royal restait vide. Le roi Ptolémée ne daignait toujours pas se montrer.

Cornelia s'écarta de la foule massée le long du bastingage et se mit à arpenter le pont, sans quitter la yole royale des yeux. Elle porta la main à sa bouche, dans un geste inquiet.

La tension qui planait dans l'atmosphère devint si oppressante que je finis par croire qu'elle émanait de moi seul. Peut-être ce ciel, vu avec d'autres yeux, serait-il apparu d'un bleu normal, et ce moment n'aurait pas laissé d'impression plus étrange qu'un autre – sauf pour moi, confronté à ma propre mort. « Le plus vite sera le mieux », dit le proverbe étrusque. Je tâtais la fiole dans ma tunique. Un goût qui n'était pas déplaisant, un menu malaise, et ensuite l'oubli...

La yole royale atteignit le rivage, où l'attendait une garde d'honneur. Les rameurs sautèrent à l'eau et tirèrent le bateau vers l'avant, jusqu'à ce que la coque s'échoue dans l'écume sablonneuse. Salvius et Achillas sortirent du bateau à leur tour, suivis de Philippe, qui se tourna et offrit sa main à Pompée.

Cornelia poussa un cri.

Peut-être fut-elle traversée d'une prémonition. Peut-être observait-elle la scène plus attentivement que le reste d'entre nous. Je fixai le bateau et, de prime abord, ne vis que confusion, des mouvements soudains. Ce n'est qu'après coup, en revenant sur ces images flottant dans ma mémoire, que je compris le déroulement de la scène.

Les rameurs entourés d'écume furent rejoints par les soldats qui attendaient sur le rivage, se saisirent du centurion Macro et de l'autre garde du corps de Pompée, et les tirèrent hors du bateau. Septimius, qui était resté à bord à côté de Pompée, dégaina son épée de son fourreau. Alors qu'il la levait pour frapper, le cri de Macro ne nous parvint qu'avec retard, suivi, dans une étrange seconde de suspens, par le raclement de l'épée de Septimius qui tirait son arme. La lame s'abattit à angle droit, plongeant entre les omoplates de Pompée. Le Grand Général se raidit et se convulsa. Dans ce qui ressemblait à une étrange imitation de son geste d'adieu à Cornelia, il ouvrit grand les bras.

Les soldats sur la plage s'emparèrent de Philippe, qui avait la bouche ouverte sur un cri d'effroi, et le tirèrent à eux. Salvius et Achillas sortirent leurs épées et se hissèrent à bord de la yole.

De part et d'autre de la coque, on maintint les deux gardes du corps de Pompée sous l'eau, jusqu'à ce qu'ils cessent peu à peu de se débattre. À bord, tandis que le scribe de Pompée se baissait et se recroquevillait, le Grand Général s'effondrait, et Achillas, Salvius et Septimius fondirent sur lui, leurs lames étincelant au soleil.

Subitement, les coups cessèrent. Tandis que Salvius et Septimius reculaient, le souffle court, leur plastron de cuirasse éclaboussé de sang, Achillas s'agenouilla dans l'embarcation et effectua une dernière opération. Quelques instants plus tard, il se releva, son épée sanguinolente dans une main et la tête tranchée de Pompée levée dans l'autre.

Nous tous, sur la galère de Pompée, restâmes figés et muets. Depuis tous les vaisseaux autour de nous, des cris et des hurlement épars se répercuteurent sur les eaux lisses et calmes, ponctuant le silence surnaturel. Achillas avait mis un point d'honneur à exhiber la tête de Pompée à la flotte qui mouillait au large. Les yeux du Grand Général étaient demeurés grands ouverts. Sa bouche béait. Des matières sanguinolentes dégoulinaien de son cou tranché. Ensuite, Achillas se retourna pour montrer cette tête aux troupes à terre. Parmi elles, devant le pavillon royal, le roi Ptolémée s'était enfin montré. Durant cette mise à mort, il avait pris place sur son trône, entouré d'un cercle de serviteurs. Vu à distance, il paraissait de petite taille, ses traits étaient difficiles à discerner, mais il était aussitôt reconnaissable à la couronne d'uræus scintillant des pharaons égyptiens posée sur sa tête, à son bandeau d'or incrusté de pierreries, un cobra dressé en son centre. Entre ses bras croisés, le roi serrait un fléau et un bâton recourbé à son extrémité, tous deux faits de bandeaux d'or et de lapis-lazuli entrecroisés. Un conseiller parla à son oreille, et le roi répondit en levant son bâton, en salut à Achillas. Les troupes égyptiennes rassemblées éclatèrent en acclamations saisissantes qui balayèrent les eaux comme un coup de tonnerre.

Je me retournai et levai les yeux vers Cornelia. Elle était blanche comme de l'ivoire, le visage déformé comme un masque de tragédie. Le capitaine de la galère se précipita vers elle, chuchota à son oreille et désigna l'ouest. L'air hébété, elle

tourna la tête. Depuis le Nil, une flotte de vaisseaux avait fait son apparition à l'horizon. « Des navires de guerre égyptiens ! » entendis-je s'écrier le capitaine, qui prit Cornelia par le bras pour la sortir de son état de transe.

Elle fixa ces bâtiments du regard, puis le rivage, et de nouveau la flotte à l'approche. Les muscles de son visage tressaillaient, comme si elle s'efforçait de parler, sans y parvenir. Elle frissonna, battit des paupières.

« Levez l'ancre ! Appareillez ! Appareillez ! » s'exclama-t-elle enfin.

Son cri rompit le sortilège qui nous tenait tous figés. Sur le pont, ce fut une éruption de mouvements effrénés. Des soldats et des matelots se ruèrent en tous sens. On me bouscula, on m'envoya dinguer et on faillit me renverser à terre.

Au milieu de ce chaos, je gagnai un point d'observation plus en hauteur et scrutai les vaisseaux voisins. Tous les bateaux levaient l'ancre en même temps, et leurs rameurs se démenaient pour leur imprimer un demi-tour, tandis que les matelots déployaient les voiles avec des gestes de forcenés. Enfin, je repérai *l'Andromède*. Béthesda se tenait au bastingage, ne détachant pas les yeux de la galère de Pompée, mais manifestement elle ne me voyait pas, au milieu de toute cette frénésie sur le pont. Elle était sur la pointe des pieds et faisait signe des deux mains. Je la regardai faire, et je vis Rupa l'attraper par-derrière et l'éloigner du bastingage pour la reconduire vers sa cabine, en tâchant d'éviter qu'elle ne soit heurtée par les marins qui allaient et venaient. J'agitai le bras et hurlai son nom, mais en vain. Un instant après, elle disparaissait dans la cabine avec Rupa et nos deux esclaves.

Je sautai sur le pont et courus à la passerelle d'où Pompée était parti. Des marins hissaient des cordages pour sortir la rampe hors de l'eau. Je courus jusqu'à son extrémité et plongeai dans les flots.

Le sel me piquait les narines. Mon cœur cognait dans ma poitrine. Je crevai la surface et, à bout de force, aspirai une grande goulée d'air. Tous les bateaux faisaient mouvement, semant le désordre dans mon esprit au point que j'en perdis le sens de l'orientation. J'avais l'impression que chaque capitaine

agissait pour son compte, sans aucune coordination avec ses pairs. À moins d'un jet de pierre de la galère de Pompée, deux embarcations de plus petite taille entrèrent en collision, projetant quelques-uns de leurs marins par-dessus bord. Je fouettai l'eau, fis volte-face et tâchai de m'orienter, à la recherche de *l'Andromède*. Je croyais savoir dans quelle direction je l'avais aperçu pour la dernière fois, mais un navire qui passait me barrait la vue. Néanmoins, je me mis à nager dans cette direction, loin de la côte.

Le mouvement de toutes ces rames à bord de tant de navires créait des vagues qui se mêlaient et se giflaient. L'eau me jaillissait dans les narines. J'avalai de l'air et plongeai sous l'eau. Il devenait impossible de nager. Rien que pour maintenir la tête hors de l'eau, il fallait lutter. Une galère surgie de nulle part me frôla à pleine vitesse, avec sa longue rangée de rames qui fracassaient les flots l'une après l'autre juste à côté de mon crâne, provoquant des remous qui me ballottaient de toutes parts et m'entraînaient vers le fond, en m'envoyant tournebouler dans les vagues.

Le temps que je reprenne le dessus, j'étais encore plus désorienté qu'auparavant, ne sachant même plus où se trouvait le rivage. Il me fallut puiser dans toute mon énergie pour rester à flot. Je crus entrevoir un instant *l'Andromède* et, avec l'énergie du désespoir, j'essayai de nager à sa suite, en brûlant mes dernières forces pour crier le nom de Béthesda. Mais ce pouvait fort bien être un autre bateau, et quoi qu'il en soit cette poursuite était vaine. Le navire s'éloignait à vive allure, et avec lui tout espoir de jamais revoir Béthesda.

À la fin, je renonçai ou, plus précisément, je capitulai. Neptune nourrissait pour moi d'autres visées, et j'abandonnai toute maîtrise au dieu. Mes membres se changèrent en plomb, et je crus que j'allais couler, mais c'est la main du dieu qui me tint à flot, bien droit, le chaud soleil en plein visage. La mer battue par les rames se calmait. La multitude des voiles refluait dans le lointain. J'entendis un grand remue-ménage, quelque part, comme une armée qui lève le camp, mais ce bruit-là s'estompa aussi petit à petit et je n'entendis bientôt plus que le souffle de ma respiration et le doux clapot des vagues sur la

grève. Un banc de sable se matérialisa dans mon dos. Les vagues ne me bousculaient plus en tous sens, elles me roulaient juste de-ci de-là. Autour de moi, c'étaient le soupir et le chuchotement d'une masse d'écume peu profonde. Je laissai échapper un gémissement et fermai les yeux.

J'ai dû dormir, mais pas très longtemps. J'entendis un autre son que ne couvrait pas le soupir du ressac : le bourdonnement des mouches, une nuée d'insectes, quelque part, tout près. J'ouvris les yeux et vis un visage barbu au-dessus de moi. Les yeux étaient mouillés de larmes. Les lèvres tremblaient.

« Aide-moi, fit ce visage. Pour l'amour de Jupiter, je t'en prie, aide-moi ! »

Je le reconnus : Philippe, le fidèle affranchi qui avait accompagné Pompée à terre.

« Je t'en prie, répéta-t-il. Je ne peux y arriver tout seul. Il est trop lourd. Je suis trop las. Je t'ai vu sur la galère, avant notre départ. Tu étais à côté de Cornelia. Le connaissais-tu bien ? As-tu combattu à son côté ? Je croyais connaître tous ses amis, mais... »

Je tentai de me lever, mais mes membres étaient encore de plomb. Philippe m'aida à rouler sur le flanc, puis à me mettre à quatre pattes. Je réussis à me redresser sur les genoux, je les sentis s'enfoncer dans le sable détrempé. La main de Philippe sur mon épaule m'aida à garder mon équilibre.

La plage était déserte. Les pavillons avaient disparu. Les soldats s'étaient tous évanouis. Le silence de l'endroit était surnaturel. Je n'entendais que le doux murmure des vagues et le bourdonnement sourd des mouches.

Je tournai la tête et regardai vers la mer. Cette même brume qui blanchissait le ciel masquait aussi l'horizon lointain. Sur cette étendue d'eau plate aux limites incertaines, il n'y avait pas une voile en vue. La terre et la mer étaient toutes deux vides, mais pas le ciel. Je levai les yeux et vis des charognards décrire des cercles.

Impatient de me voir sur pied, Philippe glissa ses mains sous mes aisselles et me souleva. Le gaillard était petit, mais à l'évidence très fort, certainement davantage que moi. Il prétendait avoir besoin de mon aide, mais à en juger par

l'expression de son regard, c'était ma compagnie qu'il désirait, la présence d'un autre mortel en vie, dans ce lieu de désolation. Philippe ne voulait pas être seul, et quand il me conduisit sur la plage, jusqu'à l'endroit où la yole royale avait touché terre, je compris pourquoi.

La yole n'était plus là.

« Où... ? dis-je, sans pouvoir achever.

— Ils l'ont chargée dans un chariot. Peux-tu le croire ? Ils n'ont roulé ce véhicule ici que pour amener Pompée à terre, et quand tout fut terminé, ils ont nettoyé le sang avec des seaux d'eau de mer, puis ils ont retourné le bateau et l'ont installé sur le chariot pour l'emporter, par ces basses collines. Toute l'armée a fait volte-face et, en l'espace de quelques minutes, elle avait disparu. C'était étrange, comme une armée de fantômes. On eût presque pu s'imaginer qu'ils n'avaient jamais été là. »

Mais l'armée du roi Ptolémée était bel et bien venue là, et la preuve gisait à nos pieds, entourée d'un essaim de mouches bourdonnantes. Quelqu'un – Philippe, présumai-je – avait traîné les cadavres de Macro et de son camarade centurion sur la plage et les avait étendus sur le dos, côté à côté. Il y avait près d'eux l'esclave qui avait accompagné ce détachement pour servir de scribe. Il était couché à côté de son coffret d'outils d'écriture, sa tunique maculée du sang de plusieurs blessures.

« Il a dû s'interposer quand Achillas et Salvius sont remontés à bord leur épée à la main, expliqua Philippe. Ils n'avaient aucune raison de le tuer. Ils ne m'ont pas tué, moi. Le pauvre scribe, il a tout simplement dû se mettre en travers de leur chemin. »

J'opinai, pour lui signifier que j'avais compris, puis je tournai enfin le regard vers le spectacle que j'avais évité jusqu'alors. Aux côtés des gardes du corps et du scribe, c'étaient les restes du Grand Pompée, un corps mutilé, sans tête. C'est autour de son cadavre, et surtout du sang coagulé, là où l'on avait tranché le cou, que les mouches essaient avec la plus grande profusion.

« Ils ont emporté sa tête, se lamenta Philippe, et sa voix se brisa. Ils lui ont coupé la tête et ils l'ont emportée en trophée ! Et son doigt... »

Je vis que l'on avait coupé un doigt de sa main droite. Un essaim plus petit bourdonnait autour du moignon saignant.

« Pour lui prendre sa bague, tu vois. Ils ne parvenaient pas à la lui retirer. Ils lui ont coupé le doigt et l'ont jeté dans le sable, ou dans l'écume... qui sait où... »

Philippe sanglotait et, pris d'un accès de frénésie soudaine, il arracha sa tunique et s'en servit comme d'un fléau pour chasser les mouches. Elles se dispersèrent, mais ce ne fut que pour revenir en force.

Philippe renonça et reprit la parole, d'une voix entrecoupée de sanglots :

« J'ai pu lui retirer ses vêtements. J'ai lavé ses blessures à l'eau de mer. Même ainsi, les mouches refusent de s'en aller. Il faut édifier un bûcher funéraire. Il doit y avoir assez de bois flottant un peu partout sur cette grève. J'en ai réuni un peu, mais il nous en faut plus. Tu vas m'aider, n'est-ce pas ? »

Je contemplai le corps de Pompée et j'approvai. Jeune homme, il avait été fameux pour sa beauté ainsi que sa bravoure. Son physique était celui d'un jeune Hercule, la poitrine et les épaules muscleuses, la taille fine, des membres superbement galbés. Comme beaucoup d'hommes, avec le passage du temps, il avait molli et épaissi. Et j'avais à mes pieds une masse de chair affaissée qu'aucun sculpteur n'aurait jugée digne d'être reproduite dans le marbre. En considérant ce qui restait de Pompée, je n'éprouvai ni pitié ni répulsion. Cette chose n'était pas Pompée, pas plus que la tête avec laquelle les Égyptiens avaient pris la fuite. Pompée était une essence, une force de la nature, une volonté qui commandait à des richesses fantastiques, des flottes de combat, des légions de guerriers. La dépouille que j'avais à mes pieds n'était pas Pompée. Pourtant, il allait falloir s'en défaire. J'en conclus que Neptune lui-même m'avait sauvé de l'oubli marin à seule fin de me voir rendre hommage aux restes de Pompée.

« Il aurait dû mourir à Pharsale, dit Philippe. Au moment et à la manière de son choix. Quand il a compris que tout était perdu, il a résolu d'agir en ce sens. « Aide-moi, Philippe, m'a-t-il dit. Aide-moi à rassembler tout mon courage. J'ai perdu la partie, et je n'ai pas le cran d'en supporter les conséquences.

Que ce lieu soit celui de ma fin, qu'il soit écrit dans les livres d'histoire que Pompée le Grand est mort à Pharsale. » Mais au dernier moment, il a perdu son sang-froid. Pompée le Grand a flanché et il a fui, et moi j'ai couru après lui. Pour en arriver là, avec sa tête portée en trophée, pour ce roi ! »

Philippe se laissa tomber à genoux sur le sable et pleura. Je me détournai et balayai la plage du regard, en quête de morceaux de bois.

Le soleil atteignit son zénith et plongea vers l'ouest, et nous ramassions encore du bois, nous aventurant sans cesse plus loin, d'un bout de la plage à l'autre. Philippe insista pour que nous élevions trois bûchers, un pour le scribe assassiné, un autre pour les deux centurions, et le troisième, nettement plus grand que les autres, pour Pompée. Quand nous les eûmes construits, les corps allongés à leur sommet, le soleil sombrait à l'occident, et les ombres s'étiraient. Philippe alluma un feu avec du petit bois et un silex, et enflamma les bûchers.

L'obscurité s'abattit, les flammes bondissaient vers le ciel, et je me demandai si Cornelia, à bord de sa galère, serait en mesure de voir le bûcher funéraire de son époux, telle une tache de lumière dans le lointain. Je me demandai aussi si Béthesda, où qu'elle soit, serait capable de voir cette même flamme, et si elle lui rappellerait le Pharos, si elle la ferait pleurer, comme je pleurai cette nuit-là, devant ce coup du sort qui avait transformé un voyage d'espoir en voyage de désespoir.

5

Ce soir-là, mon organisme était à bout de forces, mes membres engourdis, et je tombai de sommeil avec les flammes du bûcher funéraire de Pompée qui dansaient devant mes paupières, avec l'odeur de sa chair carbonisée dans les narines. Je dormis comme un homme mort.

C'est la faim qui me réveilla. Je n'avais rien mangé la veille, et très peu le jour précédent. Mon estomac gronda, et je fus remué par un rêve de poisson en train de rôtir sur une broche, en plein air. Je humai le poisson cuit. Ce fantasme était si réel qu'il ne me quitta pas, même après que j'eus ouvert les yeux.

J'étais allongé sur le dos, dans le sable. Le soleil était déjà haut. La lumière me fit cligner des yeux et je levai la main pour les protéger, puis l'ombre d'un homme s'interposa entre la lumière solaire et moi. Je ne vis qu'une silhouette indistincte, mais je sus tout de suite qu'il ne s'agissait pas de Philippe, car cet homme-ci était bien plus grand. Je sursautai et me redressai vivement, en prenant appui sur les coudes, et je sursautai de nouveau en sentant un objet effilé pointé vers moi. Mon estomac rugissait quasiment de faim. Cette chose dans la main de l'homme, c'était un bâton taillé. Et sur ce bâton, un poisson rôti, encore chaud, à peine sorti des flammes.

L'homme debout devant moi lâcha un grognement qui m'était familier, en pointant encore vers moi ce poisson sur cette pique, dans un geste d'invite.

« Rupa ? murmurai-je. C'est toi ? »

Je m'abritai les yeux, je plissai les paupières et n'aperçus son visage qu'un bref instant, avant que les larmes ne me brouillent la vue.

Quelques battements de paupières chassèrent ces pleurs et je tendis la main vers cette pique. Ensuite, tout ce que je sais, c'est que, sur cette pique, dans ma main, il n'y avait plus qu'un

squelette de poisson, et mon ventre avait cessé de gronder. Au-dessus de moi, Rupa arborait un grand sourire.

Je m'essuyai la bouche et regardai plus haut sur la plage, l'endroit où Rupa avait creusé une fosse dans le sable, qu'il avait remplie des charbons de bois des bûchers funéraires. Deux bouts de bois flotté calés de part et d'autre servaient de supports aux piques, sur lesquelles d'autres poissons grillaient. Je me tournai vers la mer et je vis Androclès et Mopsus, en compagnie de Philippe, qui barbotaient dans le ressac, armés de tiges aiguisées, leurs tuniques leur servant de filet de pêche. Sous mes yeux, Androclès embrocha adroitement un poisson et le leva fièrement en l'air, riant de plaisir.

Je balayai la plage du regard et je fus saisi d'une bouffée de panique.

« Mais où est... ?

— Ici, mon époux. »

Je tournai la tête et vis Béthesda assise sur un monticule de sable, adossée à notre malle de voyage. Elle m'adressa un sourire las. Je rampai jusqu'à elle et posai ma tête sur ses genoux. Elle me caressa doucement le front. Je soupirai et fermai les yeux. Le soleil était chaud sur mon visage. Le doux fracas du ressac était comme une berceuse. Les mouches de la veille avaient disparu. Mon corps était reposé, ma faim assouvie, et Béthesda m'était rendue, tout cela en l'espace d'une seule minute. Je battis des paupières en levant le regard vers elle. Je tendis la main et touchai son visage, pour m'assurer de n'être pas encore en train de dormir et de rêver.

« Mais... comment ? » demandai-je.

Elle prit une profonde inspiration et se renversa de nouveau contre la malle, s'installant pour me conter son récit.

« Après avoir assisté au meurtre de Pompée et vu ces navires égyptiens faire leur apparition, le capitaine a levé l'ancre et pris la fuite avec tous les autres. Mais les bâtiments égyptiens ont mis en panne. Ils ne cherchaient pas le combat. Ils voulaient juste effrayer la flotte de Pompée. Quoi qu'il en soit, nous nous retrouvâmes encerclés de tous côtés par les navires de Pompée, et le capitaine avait peur de faire voile seul. Donc il a attendu son heure. À la tombée de la nuit, il a saisi sa chance et s'est

détaché de la flotte pour se diriger vers le sud. Personne ne nous a pris en chasse.

« À ma connaissance, tu étais encore à bord de la galère de Pompée avec sa veuve, s'il ne t'avait pas mis à mort avant de se mettre en route pour rencontrer le roi Ptolémée. Je voulais que le capitaine fasse demi-tour et rejoigne la flotte, mais il refusa. Ensuite, nous avons aperçu ces flammes sur le rivage, encore très loin de nous. Était-ce un signal de ta part ? Je priai pour qu'il en soit ainsi, et j'avais le cœur brisé, car je croyais que le capitaine avait l'intention de nous conduire directement à Alexandrie, et dans ce cas, comment serions-nous parvenus à te retrouver ? Mais le capitaine voulait se débarrasser de nous le plus vite possible. Nous avons de la chance qu'il ne nous ait pas tous jetés par-dessus bord. Il m'a déclaré que nous devions être maudits des dieux et que, tant que nous resterions à son bord, nous ne lui apporterions rien d'autre que des ennuis. Il a fait voile pour revenir vers cet endroit, peut-être parce que c'était la langue de terre la plus proche, ou alors parce que le feu lui a servi de fanal.

« Le temps que nous arrivions sur place, le feu n'était plus que braises. Quand on nous a conduits à terre sur une barque, le ciel commençait à s'éclairer. Puis la barque a regagné le bateau et il a disparu. Quand je t'ai vu couché là sur cette plage, je t'ai cru mort. Mais en m'approchant, je t'ai entendu ronfler, si fort que j'en ai ri et pleuré en même temps. Je voulais te réveiller, mais l'affranchi de Pompée m'a priée de n'en rien faire. Il m'a prévenu que, quand tu t'étais endormi, la nuit dernière, tu étais comme un homme mort, harassé. »

Béthesda baissa la voix, prit un ton feutré de conspiratrice, alors même que Philippe marchait dans le ressac, au milieu des éclaboussures, et ne pouvait donc en aucun cas surprendre nos propos.

« Il me semble croire que tu es un personnage important, un vieux vétéran aux tempes grisonnantes qui conservait un lien particulier avec Pompée. Il s'imagine que le spectacle de Pompée le Grand décapité t'a laissé tellement sous le coup du chagrin que, mû par une folle impulsion, tu as nagé jusqu'au rivage pour le pleurer. »

Je lâchai un borborygme.

« C'est vers toi que j'ai essayé de nager, mais j'ai bien failli me noyer. J'ai eu de la chance d'atteindre la grève. Ce capitaine grec est un imbécile. Nous ne sommes pas maudits des dieux, Béthesda, nous sommes bénis par eux ! »

Je lui pris la main et la portai à mes lèvres.

Elle me sourit faiblement.

« Et donc je suis restée assise là et j'ai attendu toute la matinée, à t'écouter ronfler pendant que Rupa et les garçons nous préparaient un repas. En veux-tu davantage ? »

Je vis Rupa s'approcher avec un autre poisson grillé. J'en avais l'eau à la bouche, et mon estomac se remit à grogner.

« Pourquoi ne le prends-tu pas ? » demandai-je.

Béthesda secoua la tête.

« Je n'ai pas faim. »

Je tâchai de penser à la dernière fois que je l'avais vue manger, et j'en éprouvai un picotement d'anxiété.

N'était-elle pas encore plus pâle qu'auparavant, plus frêle que jamais ? Ou était-elle simplement épuisée par les événements de ces derniers jours, comme n'importe quelle femme le serait ?

Je m'assis et attrapai le poisson que me proposait Rupa. J'avais dévoré le premier sans réfléchir, mais j'étais à même de savourer le second. Béthesda me sourit, mon appétit lui faisait plaisir.

Je me léchai les doigts, m'essuyai la main sur ma tunique, et je sentis quelque chose dans ma bourse : le poison que Cornelia m'avait donné. Vile substance ! Et si je l'avais avalé, dans un moment de faiblesse et de désespoir ? Cornelia regrettait-elle son présent, aurait-elle préféré se le réserver pour elle-même ? *Je devrais en verser le contenu sur les cendres de Pompée et jeter la fiole dans la mer*, songeai-je, mais ce fut tout simplement la paresse qui m'en empêcha. Il était bien plus plaisant de rester assis à côté de Béthesda, de sentir la chaleur du soleil sur mon visage, et de regarder les garçons pêcher au milieu de ces vaguelettes étincelantes.

Cet après-midi-là, Philippe et moi reconnûmes les alentours et découvrîmes un petit village de pêcheurs, juste derrière une pointe, vers l'est. Occupant un territoire objet de dispute entre Ptolémée et sa sœur Cléopâtre, les villageois, lassés de la guerre, se méfiaient des inconnus, mais n'éprouvaient aucune aversion pour les sesterces romains que je pus leur offrir. Les temps étaient durs, en Égypte, et l'argent romain ouvrait bien des portes. Moyennant un prix raisonnable, je pus louer une charrette et deux mules pour la tirer.

Mon égyptien était fort rouillé, et les villageois ne parlaient aucune autre langue. Philippe, qui en parlait couramment plusieurs, négocia l'affaire et me transmit l'assurance du propriétaire de cette charrette que la route côtière était bien entretenue jusqu'à Alexandrie. Je lui demandai comment nous traverserions le Nil, et il me répondit qu'à chaque gué des nombreux bras du delta, les passeurs se bousculeraient pour nous aider à gagner l'autre rive. L'homme avait un cousin dans la capitale. À notre arrivée, je devais laisser la charrette et les mules chez lui.

Philippe resta au village, car il avait l'intention de se diriger vers l'est, et non à l'ouest. Ainsi, nous nous séparâmes. Pour lui permettre de prendre la route, je lui remis quelques sesterces. Il m'étreignit du fond du cœur, entretenant toujours l'illusion que je faisais partie des vétérans dévoués de Pompée.

« Chaque fois que l'on voyage, on doit se préparer à des changements d'itinéraires, expliquai-je à mon entourage réuni sur la plage ce soir-là, devant un dîner de poissons réchauffés agrémenté de pain sans levain acheté auprès des villageois. Je vous l'accorde, nous avons fait un détour, mais maintenant il faut continuer vers Alexandrie, comme prévu, si ce n'est que Béthesda se baignera dans le Nil un peu avant notre arrivée là-bas, puisque le fleuve se situe entre nous et la cité. »

Et Rupa pourra disperser les cendres de sa sœur, pensai-je, et je rendis grâce en silence à Cassandre, car c'était le legs qu'elle m'avait octroyé qui payait cette expédition – le voyage en bateau, les mules et la charrette, et même les morceaux de pain sans levain qu'Androclès et Mopsus se fourraient dans la bouche.

Les villageois m'avaient indiqué qu'Alexandrie se trouvait à quelque cent cinquante milles de distance – un voyage de plusieurs jours en terrain plat. Chaque fois que la route franchissait un bras du Nil, il y aurait un village, ou à tout le moins une taverne ou une auberge. Le relief serait surtout composé de terres marécageuses entrecoupées de champs cultivés où des fermiers et des esclaves s'affaireraient à l'entretien de fossés d'irrigation et de roues hydrauliques. En effet, la crue annuelle, dont dépendait la vie du pays, avait commencé. Le voyage risquait d'être monotone, mais sans périls particuliers, et nous pourrions dormir en toute sécurité dans notre charrette, arrêtée le long du chemin, si nous le désirions. Rançonner les voyageurs, nous affirmèrent les villageois, ne faisait pas partie du caractère des Égyptiens. Si c'était là sans nul doute un vœu pieux – le banditisme existait partout, tout comme les victimes et les héros –, il était vrai que nous entrions dans une région du monde qui était bien plus vieille et sans conteste bien plus civilisée que l'Italie. Décapiter avec brutalité un conquérant potentiel avant qu'il ne puisse poser le pied sur le sol d'Égypte, c'était une chose. Le banditisme ordinaire, c'en était une autre, et de cela je ne devais pas me soucier.

Le lendemain matin, très tôt, nous nous mêmes en route pour Alexandrie. Il faisait chaud, l'atmosphère était lourde et humide, et le ciel semé de nuages floconneux. Avec ses ornières et ses accotements meubles et friables, la route pavée de pierres n'était franchement pas à la hauteur des exigences romaines. Béthesda était brinquebalée plus que je ne l'aurais voulu, mais les mules avançaient d'un pas régulier.

Nous atteignîmes le bras le plus oriental du delta du Nil à hauteur de la ville fortifiée très animée de Pelusium. Les bâdauds de l'échoppe où nous achetâmes des provisions nourrissaient toutes sortes de spéculations sur la guerre entre le roi Ptolémée et sa sœur Cléopâtre. C'est ce que j'appris grâce à Béthesda, qui comprenait les indigènes bien mieux que moi. Elle avait grandi à Alexandrie, et elle avait beau prétendre que le dialecte pratiqué par les habitants de Pelusium était rudimentaire et fruste, elle semblait n'avoir aucune peine à les

comprendre. Dès que nous aurions rejoint Alexandrie, tout le monde parlerait un peu le grec. Le grec était la langue des Ptolémées et la langue officielle de la bureaucratie d'État, et les classes supérieures n'en parlaient aucune autre. Mais à l'extérieur de la capitale, les natifs d'Égypte, même après un siècle ou deux de loi ptolémaïque, s'accrochaient obstinément à leur langue natale.

Selon Béthesda, la nouvelle du débarquement fatal de Pompée était déjà connue à Pelusium, mais ce n'était encore qu'une rumeur. Certains autochtones croyaient à cette histoire, d'autres non. Juste comme nous étions sur le point de montrer nos achats au boutiquier, une petite femme très imbue d'elle-même, le nez en l'air, passa devant nous pour acheter un panier de dattes, et s'adressa ensuite à tous ceux qui étaient à portée de voix.

« Qui est cette dinde ? chuchotai-je à Béthesda.

— La femme d'un magistrat local, j'imagine.

— Que raconte-t-elle ? »

Béthesda écouta un moment, puis elle s'étrangla de rire.

« Des sottises à propos de la fin de Pompée. Elle soutient qu'il y a eu bataille entre les Romains et les Égyptiens, et que l'enfant-roi lui-même aurait terrassé Pompée, le faisant chuter à terre avant de lui couper la tête. Quelle dinde ridicule ! »

Saisissant le ton de voix de Béthesda sans comprendre son latin, la femme se retourna, les narines dilatées. Je m'apprêtais à une algarade, mais Béthesda se mordit les lèvres et baissa les yeux, et la femme poursuivit son récit. Cet épisode me laissa un sentiment de malaise. Que Béthesda se soumette si promptement aux bavardages d'une mouche du coche prétentieuse, j'y voyais là encore un autre symptôme de sa maladie.

En vérité, à chaque mille supplémentaire, elle me semblait de plus en plus manquer d'entrain, de sorte que je m'en voulais de lui faire subir un surcroît de tension en lui imposant de traiter avec les gens du cru. À mesure que notre voyage avançait, elle s'enveloppait d'un silence surnaturel. Elle fixait d'un regard vide les marais et les champs boueux. Je tâchai de la sortir de ses pensées, comme je l'avais fait lors de notre

traversée, mais elle paraissait distante et se désintéresser de tout.

Même s'agissant de ses intentions, elle en disait peu. Nous avions touché le Nil, objet de notre périple, et je lui demandai si elle avait l'intention de se baigner et ce qui était requis en vue du rituel de purification qu'elle avait en tête.

« Pas ici, me répondit-elle. Pas encore. Je reconnaîtrai le lieu adéquat quand nous y arriverons. Osiris me montrera où je dois entrer dans la rivière. La rivière me montrera ce que je dois faire. »

Plus nous nous enfoncions dans cette terre, plus je trouvais les villageois mal à l'aise. Invariablement, la nouvelle de la mort de Pompée nous précédait et constituait le principal sujet de conversation. Apparemment, le Nil n'avait pas réussi à monter autant que les années précédentes. Une année de faible crue signifiait des récoltes moindres, avec la faim et les épreuves qui s'ensuivaient. Pour provoquer une crue si médiocre, il fallait que quelque chose ait déplu aux dieux – car, en Égypte, le Nil était un dieu lui-même. Avant cela, on en avait fait porter le blâme sur la guerre civile entre Ptolémée et sa sœur Cléopâtre, car ils étaient eux aussi d'origine divine, et la lutte entre un dieu et une déesse entraînait des répercussions dans les deux mondes, celui de la nature et celui du surnaturel. Mais à présent on comprenait que le Nil avait bridé cette crue dans l'attente d'un événement encore plus cataclysmique, le meurtre de Pompée le Grand, le seul homme à revendiquer un titre pareil depuis Alexandre en personne. La discorde de la guerre civile s'était répandue partout sur la terre, provoquant un désastre après l'autre, et le peuple redoutait qu'un autre événement encore plus terrible ne survienne.

Nous passâmes donc de Pelusium à Tanis, puis à Thmuis, et ensuite à Busiris, au cœur du delta. Le soleil d'été se faisait chaque jour plus chaud et l'air était de plus en plus étouffant et humide. L'odeur rance du Nil limoneux imprégnait tous mes pores. En chemin, suivant les préceptes de Béthesda, nous fîmes de nombreuses excursions en amont et en aval, qui n'aboutirent à rien. Elle arrivait en quelque endroit, qu'elle jugeait convenable, annonçant qu'elle s'y baignerait le lendemain, pour

changer d'avis dès que le jour se levait. Au-delà de Busiris, nous atteignîmes le petit village particulièrement ignoble de Sais. Estimant la lumière du soleil trop violente, Béthesda demeura dans la chambre qui nous était dévolue, à l'intérieur de la modeste auberge délabrée de cette bourgade, et elle refusa de sortir. Rupa, Androclès, Mopsus et moi trouvâmes fort peu de quoi nous occuper, à Saïs, et je passai plusieurs journées dans l'oisiveté, à boire de la bière égyptienne, écrasé de chaleur, d'ennui et habité par un pressentiment de plus en plus insistant.

Enfin, nous repartîmes de Sais et entrâmes à Naucratis, un village situé sur le bras le plus occidental du Nil. Nous avions traversé le delta tout entier, et pourtant Béthesda n'avait encore trouvé aucun lieu convenable pour ce rituel de purification.

Chaque jour, à mesure que le périple se prolongeait, Béthesda me causait de plus en plus d'inquiétude. Elle ne mangeait presque rien. Quand je la questionnais à ce sujet, elle me répondait que jeûner faisait partie du rituel de purification. Elle restait assise dans notre charrette, sans un mouvement, des heures durant, et quand j'insistais pour qu'elle remue, elle n'obéissait qu'avec une grande lenteur, dans des gestes posés. Elle semblait de moins en moins occuper une place dans le monde, et résider dans quelque autre royaume invisible du reste d'entre nous. Il m'arrivait parfois de lui lancer un regard et, l'espace d'un instant, je demeurais saisi, croyant voir au travers de sa personne comme si elle était devenue transparente. Ensuite, il suffisait d'un clignement d'yeux, cette illusion se dissipait, et je me disais que ce n'était là qu'un tour que me jouaient la chaleur et l'air chargé de moiteur.

6

Après Naucratis, la route inclinait vers le nord. Le Nil et son delta étaient sur notre droite. La route courait parallèlement au fleuve, mais plus loin elle obliquait à l'ouest et laissait le delta derrière elle.

« Bientôt ? » m'enquis-je auprès de Béthesda.

Elle fixait le fleuve du regard, le reflet de la surface lui éclairait le visage, ses traits étaient si impassibles que je crus qu'elle ne m'avait pas entendu.

« Bientôt », confirma-t-elle finalement, et elle ferma les yeux, comme si cette simple réponse l'avait épuisée.

Au milieu de la matinée, nous arrivâmes à hauteur d'une partie de la rivière où les palmiers et les dattiers croissaient à profusion. Le fleuve se resserrait et, entre ses rives boueuses, là où le courant était plus vif, l'exacte démarcation était masquée par de hauts roseaux. Des sources souterraines alimentaient le Nil, rendant la végétation singulièrement luxuriante. Des arbustes bas sur l'eau poussaient en rangs serrés, accompagnés partout d'une foison de plantes grimpantes. Des roseaux encerclaient des lagons miniatures où des lotus et des nénuphars s'élargissaient en tapis sur l'eau. Des libellules voletaient ça et là, et des nuées de moucherons tourbillonnaient au-dessus de l'eau. Cet endroit regorgeait de vie. Il semblait à la fois intemporel et très ancien, un lieu à part, détaché du reste du monde.

« Ici », annonça Béthesda, d'une voix qui n'était ni triste ni heureuse.

J'arrêtai les mules. Mopsus et Androclès sautèrent de la charrette, impatients de se dégourdir les membres.

« Tu es le Cyclope et je suis Ulysse ! Attrape-moi si tu en es capable ! » hurla Androclès, en giflant le front de son frère avant de s'éloigner à la course.

Mopsus lâcha un glapissement et courut après lui. Rupa fut le suivant à sauter à terre ; il contourna la charrette par-devant et tendit la main pour aider Béthesda. Avec mon aide et la sienne, moi la retenant par en haut, et lui la soutenant par en bas, elle descendit.

Non loin de nous, Androclès lâcha un cri perçant quand son frère le rattrapa et le plaqua sur une portion de rivage recouverte de mousse. Je leur aurais volontiers crié de mieux se conduire, mais je ne quittais pas Béthesda des yeux. Elle s'éloignait vers l'aval à lentes foulées, mais d'un pas régulier, en direction d'un carré de roseaux, d'arbustes et de plantes grimpantes particulièrement dense. Je sautai de notre véhicule et la suivis, mais Rupa m'attrapa par la cheville. Je tentai de me libérer de sa poigne, mais il raffermit son emprise. Il me désigna la malle, dans la charrette. À en juger par l'expression plaintive de son visage, je compris ce qu'il voulait.

La clef était pendue à une chaîne autour de mon cou. Je passai la chaîne par-dessus ma tête et m'approchai de la malle pour la déverrouiller, mais mes doigts ripèrent. Je tâchai d'ouvrir, et mes gestes restaient maladroits. Cette clef semblait résolue à me contrarier. Enfin, j'ouvris la serrure et repoussai le couvercle. Il me fallut fouiller pour mettre la main sur l'urne, qui s'était enfouie tout au fond de la malle.

Le bronze donnait une impression de froid au toucher. Je n'avais plus tenu l'urne depuis que je l'avais ajoutée à nos bagages. J'avais oublié à quel point elle était lourde. Tout ce qui restait de Cassandre se trouvait enfermé dedans, les cendres et les morceaux d'ossements, et les dents récupérées dans son bûcher funéraire.

J'observai ce vase un long moment, plongé dans mes souvenirs, puis je me rendis compte que Rupa avait fait le tour de la charrette et qu'il se tenait tout près de moi, en contrebas, les deux mains tendues. À contrecœur, je me penchai en avant et lui tendis l'urne, puis je sautai au bas de notre véhicule.

« C'est ici, alors ? » lui demandai-je.

Il hocha la tête.

« Vais-je t'accompagner ? »

Il fronça le sourcil. Il n'était pas déraisonnable qu'il veuille être seul avec les restes de sa sœur, pour les disperser dans le Nil. Depuis leur naissance, ils avaient été rarement séparés, et ils s'étaient aimés plus que tout au monde. Quelle que fût la force de ma passion pour elle, à sa mort, je ne connaissais Cassandre que depuis quelques mois. Je n'avais vécu tout au plus que quelques heures, certes exceptionnelles, avec elle. Il était juste que ce soit Rupa, et non moi, qui disperse ses cendres pour leur dernier voyage vers la mer, et s'il souhaitait le faire dans l'intimité, je n'avais aucun droit de m'y opposer.

Je posai ma main sur son épaule pour lui signifier que je comprenais. Il tenait l'urne de bronze contre sa poitrine, baissa la tête, des larmes dans les yeux, puis il se retourna et se mit à marcher vers l'amont. De crainte qu'ils ne puissent tomber sur lui et le déranger, j'appelai Androclès et Mopsus pour qu'ils viennent me rejoindre.

Entre-temps, Béthesda était arrivée dans le boqueteau envahi d'arbres, situé plus en aval, et elle cherchait un moyen d'y pénétrer. Je l'observais : elle finit par repérer un sentier, et, sans prendre la peine de jeter le moindre regard derrière elle, entra dans le feuillage et s'effaça, hors de ma vue.

« Venez par ici, les garçons ! » m'écriai-je, et je pris le même chemin.

J'atteignis le boqueteau à mon tour et restai interdit devant l'endroit où je l'avais vue disparaître. Se pouvait-il que ce sentier se soit ouvert et refermé sur son passage ? Où que je tourne mon regard, les roseaux jaillissaient du sol limoneux, et un écheveau de plantes grimpantes venait à leur rencontre, ne laissant percevoir aucune brèche.

J'appelai Béthesda par son nom. Elle ne fit aucune réponse.

J'inspectai le sol meuble, en quête de traces de pas. Je les trouvai enfin, stupéfait de constater la légèreté des empreintes qu'elle avait laissées, comparées non seulement à mes propres pas, mais aussi à ceux des garçons. Ces derniers jours, elle avait vraiment dépéri, elle s'était fanée, de sorte qu'à présent elle marchait sur la terre avec la légèreté d'un enfant.

« Elle a dû partir par là, fit Mopsus, fixant le sol des yeux.

— Non, par ici ! insista Androclès.

— Vous deux, reculez, avant de brouiller toutes les pistes », ordonnai-je, et je suivis les allers et retours des empreintes de Béthesda, scrutant les traces de sa recherche hésitante dans la profondeur de ce boqueteau.

Je les découvris enfin. Un enchevêtrement de plantes grimpantes était là en suspens, masquant totalement l'entrée, à moins que l'on ne s'approche sous le bon angle.

« Béthesda ! » appelai-je en pénétrant dans le massif.

Les garçons me suivirent et recommencèrent leurs chamailleries.

« Je t'ai dit que c'était par là, protesta Mopsus.

— Non, pas du tout ! Tu m'as dit... »

Androclès se tut, car soudain la pénombre pommelée de lumière se referma sur nous. Les garçons ressentaient ce que je ressentais. Nous étions entrés dans un lieu qui n'avait pas son pareil : le chant de la rivière était audible, tout près de là, ainsi que le bourdonnement sourd des insectes et les cris des oiseaux sur la cime des arbres.

Devant nous, à travers les plantes grimpantes, j'aperçus un rayon de soleil sur une pierre. Nous arrivâmes dans une clairière ceinturée de végétation, mais ouverte sur le ciel. Le petit temple en son centre était éclairé par un puits de lumière, envahi d'un tel nuage de particules de poussière qu'il semblait composé de matière dure, et je n'aurais pas été surpris de voir des libellules immobiles en suspension dans cette colonne, prises au piège comme des insectes dans un bloc d'ambre. Mais ces libellules voltigeaient et voletaient sans entraves, ouvrant le chemin à Béthesda, qui approchait du temple, gravit la courte volée de marches menant au porche à colonnades et disparut à l'intérieur.

Le temple était de style égyptien, avec un toit plat, des colonnes trapues surmontées de chapiteaux sculptés de feuilles de lotus, et partout, une profusion de hiéroglyphes patinés. Il ne trahissait aucun signe d'influence grecque, ce qui faisait remonter sa construction à une époque antérieure à la conquête d'Alexandre et au règne des Ptolémées. Il était vieux de plusieurs centaines, voire plusieurs milliers d'années. Plus ancien qu'Alexandrie, plus ancien que Rome, peut-être aussi

vieux que les pyramides. Tout près, le filet d'eau d'une source s'écoulait d'un entablement de pierre couvert de fougères, formant un petit bassin.

La source était la vie même. Elle expliquait cette oasis luxuriante toute proche des rives changeantes du Nil, le charme sacré qu'exerçait cet endroit, et le temple érigé juste à côté. J'observai les hiéroglyphes de l'édifice. J'écoutai le murmure discret de l'eau. Je sentais la lumière chaude du soleil sur mes épaules, mais je frissonnai, car ce lieu me paraissait étrangement familier. Je portai un doigt à mes lèvres, invitant les garçons à garder le silence, et je traversai la clairière vers les marches du temple.

Je humai le parfum de la myrrhe qui se consumait. J'entendis le murmure de deux voix s'échapper de l'intérieur. L'une d'elles appartenait à Béthesda. L'autre aurait pu être masculine ou féminine, j'étais incapable de le dire. Je montai les marches du porche, penchai la tête vers cette ouverture et plissai les yeux devant les ténèbres de l'intérieur. Par brefs éclairs irréguliers, une lampe vacillante éclairait les murs peints de couleurs vives, des images et des glyphes insolites. La plus grandiose de ces représentations était celle du dieu Osiris : c'était la figure d'un homme de grande taille enveloppé de bandages blancs de momie, tenant le fléau et le crochet entre ses bras croisés et coiffé de la couronne, *l'atef*, un haut cône blanc orné de plumes d'autruche sur ses deux flancs et d'un petit disque en or sur son sommet renflé en forme de bulbe.

Je perçus plus distinctement ces voix de l'intérieur, mais la langue qu'elles parlaient m'était inconnue – ce n'était aucune de ces variétés de l'égyptien dont j'avais pu avoir connaissance. D'entendre la voix de Béthesda prononcer des sons aussi peu familiers, j'eus l'échine parcourue d'un frisson. C'était comme si un autre être humain avait emprunté sa voix, une créature qui m'était étrangère. Je ne fis aucun geste pour entrer dans le temple, je restai là où j'étais, sur le seuil.

De l'intérieur, la prêtresse de l'endroit – car peu à peu j'avais fini par déduire qu'il s'agissait d'une voix de femme – entonna un chant psalmodié. Ce chant s'amplifia, jusqu'à ce que je m'aperçoive que les garçons devaient l'entendre eux aussi. Je

regardai derrière moi et les vis à la lisière de la clairière, comme s'ils avaient pris racine, les yeux rivés à l'entrée du temple, la bouche close.

Combien de temps dura cette psalmodie, je n'ai aucun moyen de le savoir, car elle nous avait tous envoûtés. Le temps s'était arrêté. Même les particules de poussière en suspension dans l'air avaient cessé leur lente danse tournoyante, et les libellules, effarouchées par cette magie, s'étaient dispersées. Je fermai les yeux et essayai de discerner si ce chant était porteur d'un message de guérison et d'espoir, car Béthesda n'était-elle pas venue ici pour y trouver un remède à sa maladie ? Mais ces mots m'étaient étrangers, et le sentiment que ce chant m'inspirait n'était pas d'espoir mais de résignation. De résignation à quoi ? Non pas aux Parques de la Fortune, mais à quelque chose d'encore plus ancien, à cette force qui nous donne la mesure de toute chose sous le soleil.

Les dieux d'Égypte sont plus anciens que ceux de Rome. Un Romain qui arrive dans ce pays se trouve loin des divinités qu'il connaît, à la merci de forces plus vieilles que la vie elle-même, de puissances qui n'ont pas de nom car elles existaient avant que les hommes ne puissent leur en choisir un. Je me sentais dépouillé de toute prétention à la sagesse et à l'attachement aux biens de ce monde. J'étais nu devant l'univers, et je tremblais.

Le chant cessa. Il y eut du mouvement à l'intérieur du temple. Une silhouette émergea de sa lumière incertaine, et l'instant d'après Béthesda se tenait devant moi.

« Il est temps, dit-elle.

— Temps ?

— Pour moi de me baigner dans le Nil.

— Ce temple... tu es déjà venue ici ? »

Elle acquiesça.

« Je connais cet endroit.

— Mais comment ?

— Peut-être ma mère m'a-t-elle amenée ici jadis, quand j'étais enfant. Je n'en suis pas sûre. Peut-être l'ai-je simplement déjà entrevu dans mes rêves. Mais tout se passe comme si je m'en étais souvenue... ou comme si je l'avais rêvé.

— Il me semble l'avoir déjà vu, moi aussi. Mais c'est impossible.

— Peut-être est-ce un lieu dont tout le monde rêve, que l'on se remémore ses songes ou non. » Béthesda semblait se satisfaire de cette explication, parce qu'elle sourit, très faiblement. « Je dois me baigner dans le fleuve, maintenant, mon époux. »

Je m'écartai pour la laisser passer.

« Je vais venir avec toi, dis-je.

— Non. La prêtresse de sagesse me prie d'y aller seule.

— La prêtresse de sagesse ? »

Une figure sortit de la pénombre d'où Béthesda avait émergé. C'était une vieille femme qui portait une simple robe en lin avec un manteau en laine effiloché, jeté sur ses épaules, malgré la chaleur du jour. Elle avait les cheveux blancs, tirés et noués sur la nuque. Sa peau était comme un bois ancien, tannée, noircie par le soleil et creusée de rides profondes. Elle ne portait aucun bijou. Ses mains noueuses, agrippées au manteau de laine, semblaient très petites. Ainsi que ses pieds. Ses sandales étaient usées, en lambeaux. Un chat, à la fourrure lisse aussi noire que la nuit, suivit la vieille femme à sa sortie des ténèbres et se frotta contre ses chevilles.

« Est-ce que ma femme t'a fait une offrande suffisante ? »

Je plongeai la main dans la poche de ma bourse où j'avais quelques pièces.

La femme leva la main en l'air.

« Le dieu n'exige aucune offrande pour satisfaire la requête de votre épouse.

— Le dieu ?

— Ce lieu est consacré à Osiris. La source est l'alliée du Nil, et en ce lieu l'union des eaux reçoit la bénédiction perpétuelle d'Osiris. »

Je courbai la tête, sans comprendre, mais je m'inclinai devant l'autorité de cette femme. Béthesda descendit les marches. J'allais la suivre, mais elle m'arrêta d'un geste.

« Non, mon époux. Ne me suis pas. Ce que je dois faire, je vais le faire seule.

— Alors emmène au moins les garçons avec toi, ils se tiendront prêts, au cas où tu aurais besoin d'eux. Au cas où quelqu'un...

— Cet endroit est sacré, mon époux. Personne ne me dérangera. »

Je la suivis jusqu'à la petite grotte née de la source. Elle traversa le petit bassin et disparut de ma vue, en suivant un étroit chemin qui avait l'air de mener à la berge du fleuve.

Je l'aurais suivie, mais une certaine force m'en empêcha. À la place, je me surpris à considérer le petit bassin formé par la source qui s'écoulait en un filet d'eau. Des taches de soleil scintillaient à sa surface. De minuscules créatures translucides frétillaient sous l'eau.

J'entendis un profond soupir et tournai de nouveau les yeux vers la prêtresse. Elle se pencha, se baissa dans un mouvement laborieux, pour s'asseoir sur les marches du temple. Je me précipitai pour l'aider, puis je m'assis à côté d'elle.

Le chat noir, qui ronronnait fort, s'insinua entre nous et leva le menton, invitant la femme à lui caresser le poitrail de son index noueux. À Rome, les chats étaient une rareté, et peu aimés, mais ici, ces créatures étaient jugées divines. Jadis, à Alexandrie, j'avais été témoin d'une scène où une foule furibonde avait démembré un homme qui avait commis le crime de tuer un chat. Celui-ci dressa le museau vers moi et miaula avec force, comme s'il m'ordonnait de lui procurer du plaisir. Je me montrai serviable, en lui caressant le dos.

La femme désigna le côté opposé de la clairière.

« Ces deux-là doivent vous créer des difficultés sans fin. »

Je suivis son regard et constatai que Mopsus et Androclès avaient disparu. Je souris et haussai les épaules.

« Ils ne sont pas pires que les autres de leur âge. Tenez, je me souviens du temps où j'ai adopté Méto... »

Je me repris, et me tus.

« Le nom de ton fils te fait souffrir ? »

Elle frissonna et rajusta son manteau sur ses épaules.

« J'ai juré de ne plus en reparler. Parfois, je l'oublie. »

J'observai les plantes grimpantes tachetées de soleil et écoutai le gazouillis des oiseaux. La magie du lieu commença de

s'effacer. La prêtresse n'était plus, après tout, qu'une vieille femme frêle, au sang trop clair. Le chat n'était rien de plus qu'un animal. Le temple était un banal refuge de pierre bâti par des mortels qui s'étaient éteints et que l'on avait oubliés depuis très longtemps. La source n'était qu'un suintement et, sous mes yeux, à l'instant, un nuage minuscule réussit à masquer le soleil, et les feuilles mouchetées virèrent de leur couleur or à celle du cuivre terni.

« Ta femme t'aime beaucoup », reprit la vieille.

Je souris. Était-ce de cela que ces femmes s'entretenaient en secret quand l'une venait consulter l'autre comme suppliante devant une prêtresse – d'affaires de ménage ? Je caressais doucement le chat, je sentais la vibration de son ronronnement sous ma paume.

« Je l'aime beaucoup moi-même. »

Elle opina.

« Alors, tu dois être en paix. Ceux qui se noient dans le Nil sont tout particulièrement bénis d'Osiris. »

Des doigts froids se resserrèrent sur mon cœur.

« Tu veux dire : ceux qui se baignent dans le Nil... ? »

La vieille femme resta coite.

J'étais incapable de parler. Je me levai, j'étais pris d'étourdissement. Ma tête était aussi légère que la fumée. Je n'entendais plus rien que l'afflux du sang dans mes oreilles, je ne voyais que des lumières et des ombres. Je me ruai vers la source. Je piétinai maladroitement dans le bassin et suivis la direction que Béthesda avait prise.

Au bout de quelques pas seulement, le chemin bifurquait. Je pris à droite.

Le sentier ne cessait de descendre. Au travers de l'écheveau des feuillages, je vis scintiller la rivière. Mais avant que je n'atteigne le bord de l'eau, les feuillages se firent encore plus denses et enchevêtrés, et je compris que Béthesda n'avait pu passer par là. Quoi qu'il en soit, je continuai à me frayer un chemin dans les plantes rampantes et les ajoncs, jusqu'à ce que j'arrive au bord de l'eau. Je contemplai le Nil et remarquai que le courant emportait le flot de la droite vers la gauche.

Subitement, l'eau devant moi devint étrangement trouble. Je fixai cette vision, perplexe, jusqu'à ce que je comprenne de quoi il s'agissait. Quelque part en amont, Rupa venait de disperser les cendres de sa sœur dans l'eau, qui, au lieu de disparaître aussitôt dans le flot, étaient restées groupées, changeant de forme pour se dissoudre avec lenteur, comme les nuages changent de forme pour se dissiper dans le ciel brûlant. Les cendres de Cassandre passèrent sous mes yeux, à la surface de l'eau, et, dans le miroitement de la rivière, l'image de sa figure me dévisageait.

Pendant un long moment, je restai interdit et songeur devant cette illusion étrange. Puis la clamour discordante d'un garçon me força à reprendre mes esprits.

Ce cri venait de tout près, un peu en aval. C'était Androclès qui appelait à l'aide.

« Maître ! Oh, maître, viens vite ! »

Mopsus se mit à crier à son tour :

« Quelqu'un ! À l'aide ! Venez nous aider. Quelqu'un, je vous en prie ! »

Au milieu des hurlements, j'entendis des éclaboussements. J'en eus des frissons à la base du cou.

Saisi, je me raidis et fis demi-tour, forçant le passage au milieu des frondaisons, jusqu'à ce que j'arrive à la bifurcation. Je pris à gauche et courus vers la berge. Je heurtai quelqu'un et j'entendis un glapissement haut perché en m'écroulant cul par-dessus tête : c'était Mopsus. À quatre pattes, je regardai par-dessus mon épaule et je le vis étendu sur le dos, agité de sanglots convulsifs. J'entendis encore d'autres pleurs et je me retournai pour découvrir Androclès, sur le chemin, devant moi. Il était trempé.

« Que s'est-il passé ? articulai-je dans un chuchotement rauque.

— Disparue ! s'écria Androclès. Elle a disparu !

— Que veux-tu dire ? »

Je titubai et l'empoignai par les épaules.

« Nous t'avons entendu dire qu'il fallait y aller avec elle, donc nous l'avons suivie, quand bien même elle voulait s'y

rendre seule. C'était l'idée de Mopsus. Je crois qu'il voulait juste la regarder se baigner...

— Qu'est-il arrivé ? Qu'avez-vous vu ? Androclès, parle-moi ! »

Il frissonna, se blottit et bredouilla, subitement envahi de sanglots si violents qu'il ne parvenait plus à former un seul mot.

Je le plantai là, m'éloignai au pas de course vers la rive. L'endroit était calme et retiré, un dais de feuillages au-dessus de ma tête et des ajoncs un peu partout. Béthesda n'était nulle part en vue. J'appelai son nom. Mon cri délogea une compagnie d'oiseaux qui surgirent du sous-bois en battant des ailes et filèrent vers le ciel en croissant. Je scrutai l'eau et j'aperçus ce même nuage trouble que j'avais entrevu tout à l'heure, en amont. Les cendres de Cassandre passaient devant moi, plus diluées et plus dispersées à présent, mais toujours discernables. Le soleil scintillait à la surface, et j'eus la certitude de voir un visage dans l'eau. Béthesda ? Cassandre ? J'étais incapable de trancher. Je m'agenouillai et plongeai la main dans l'eau, mais je ne trouvai que des galets et de la mousse.

« Nous l'avons observée depuis les ajoncs. » C'était Mopsus qui parlait. Il avait dû se remettre de notre collision et il m'avait suivi. Il avait un tremblement dans la voix, mais il n'était pas en proie à la nervosité comme son petit frère. « Tu m'as dit qu'il fallait l'accompagner, alors nous l'avons accompagnée. Et pas pour la voir se baigner, comme l'a prétendu Androclès ! De toute façon, elle n'a pas retiré ses vêtements. Elle s'est mise à genoux, près de l'eau, un moment, et puis elle s'est levée et elle est entrée dedans.

— Et après ?

— Elle a continué d'avancer, jusqu'à ce que la rivière... » Il cherchait ses mots. « La rivière l'a avalée. Elle a juste... disparu sous l'eau, et elle n'a pas réapparu ! Nous sommes allés la chercher, mais c'est trop profond... »

J'approchai du fleuve à grandes enjambées. Le fond sablonneux et dur laissa vite la place à une vase visqueuse qui enveloppait mes pieds. L'eau me monta jusqu'à la poitrine, je fis encore un pas et elle me vint au menton.

« Oh, Béthesda ! » murmurai-je en tournant le regard vers l'aval.

Les ajoncs se balançaient dans la brise chaude. Le soleil scintillait sur l'eau. La surface tranquille du Nil ne livrait aucun indice de son éphémère passage.

Tant que dura la lumière du jour, nous l'avons cherchée.

Mopsus a couru pour ramener Rupa. C'était un nageur puissant. Tandis que les garçons allaient et venaient le long de la berge, Rupa se défit de sa tunique et plongea sans relâche, en vain.

Sans aucune source pour l'alimenter, la rive opposée était envahie par le sable et relativement nue, mais les ajoncs le long du bord auraient pu tout de même dissimuler un corps. Je nageai jusque-là et fouillai ce côté du fleuve aussi. Nous cherchâmes ainsi toute la journée, sans trouver trace de Béthesda.

À un moment, à moitié fou de chagrin, je courus de nouveau vers le temple. J'avais l'intention de me confronter à la prêtresse, mais elle avait disparu, ainsi que le chat. À l'intérieur de la salle, une seule lampe brûlait, une flamme très faible, son huile presque entièrement-consommée. Mais c'est sous cette lumière vacillante que je considérai les images sur les murs – des dieux au corps de femme et à tête de bête, des hiéroglyphes de scarabée et d'oiseau, des yeux fixes qui ne signifiaient rien pour moi et, dominant tout le reste, la figure d'Osiris, le dieu momifié. Quels mots s'étaient échangés entre cette sibylle et ma femme ? Béthesda avait-elle eu simplement l'intention de s'immerger dans l'eau, et été victime d'une mésaventure ? Ou avait-elle eu d'emblée l'intention de sombrer dans le Nil et de ne jamais plus en émerger ?

Je sortis du temple, dans la clairière. Là encore, j'éprouvai un frisson mystérieux, une impression de déjà-vu. Avais-je déjà visité ces lieux, dans des rêves oubliés depuis lors ? Si jamais je devais revoir cet endroit dans mon sommeil, ce ne pourrait être que lors d'un cauchemar.

Tout au long de cette journée malheureuse, il arrivait de temps à autre à mes doigts sans cesse agités de venir par hasard au contact de la fiole que Cornelia m'avait donnée, encore

cachée dans ma tunique. L'idée que je la possédais encore restait ma seule source de réconfort.

Enfin, l'obscurité s'abattit, et toute recherche devint impossible. Nous fîmes retraite dans notre carriole et établîmes un campement pour la nuit. Personne n'avait faim, je préparai néanmoins un petit feu à proximité du chemin, pour avoir quelque chose où accrocher mon regard.

Les garçons s'étaient blottis l'un contre l'autre et dormaient. Rupa donnait lui aussi, dans le souvenir de sa sœur, à qui il avait adressé un ultime adieu ce jour. Malgré son mutisme, ses sanglots silencieux résonnaient comme ceux de n'importe quel être humain. Hébété, épuisé, je ne pleurai pas. Je fixai simplement le feu, jusqu'à ce que, par quelque miracle de Somnus, le sommeil vienne, porteur du don de l'oubli.

7

Je fus réveillé par une pointe de lance logée contre mes côtes.

Une voix parlait, sur cette tonalité aiguë propre aux hellénophones en Égypte :

« Je vous le dis, commandant, c'est le gaillard que j'ai vu. Il a aidé l'affranchi à édifier le bûcher funéraire.

— Alors que fait-il ici, à l'autre bout du delta ? »

La voix était grave et pleine d'autorité.

« Bonne question, monsieur.

— Voyons ce qu'il nous répond. Toi ! Réveille-toi ! À moins que tu ne veuilles que cette lance te perce les côtes. »

J'ouvris les yeux pour découvrir deux hommes debout devant moi, qui me dominaient de toute leur stature. L'un était resplendissant, dans son uniforme d'officier égyptien, vêtu d'une tunique verte sous une cuirasse de bronze et un casque qui se terminait en pointe. Le soleil du petit matin qui ricochait sur son armure me fit battre des paupières et me força à me protéger les yeux. L'autre homme portait une tunique de paysan, mais il avait le maintien hautain et une lueur de renard dans le regard. J'en conclus aussitôt qu'il s'agissait d'un espion. D'autres soldats se tenaient derrière eux.

L'officier enfonça de nouveau la pointe de sa lance dans mes côtes.

Subitement il y eut une agitation, un mouvement flou, j'en fus tellement saisi que je me couvris le visage. J'entendis un cheval hennir et, entre mes doigts entrelacés, j'aperçus deux mains qui s'emparèrent de la lance et l'arrachèrent à la poigne de l'officier égyptien. Il y eut une échauffourée, et je réussis tant bien que mal à me remettre sur pied pour voir une bande de soldats se jeter sur Rupa, lui faire sauter la lance des mains et lui replier les bras dans le dos.

« Ne lui faites pas de mal ! criai-je. C'est mon garde du corps. Il voulait juste me protéger.

— Il a assailli un officier de la garde du roi Ptolémée », rectifia dans une grimace l'homme qui avait pointé sa lance contre mon torse, en s'époussetant les avant-bras d'un geste ostentatoire.

Un de ses sbires, inclinant la tête avec obséquiosité, lui rendit sa lance. L'officier la lui arracha sans même un signe de remerciement et me l'appuya sur l'abdomen, en me faisant reculer contre le chariot. La pointe déchira ma tunique et érafla ma chair dénudée. Je baissai le regard et vis une goutte de sang perler sur le métal brillant.

« Nous sommes de paisibles voyageurs, protestai-je.

— De Rome, je présume, à en juger par votre accent. Je pense que vous êtes des espions, prévint l'officier.

— Comme ce gaillard ? »

Je tançai l'homme à la tunique.

« Il suffit d'en connaître un pour les connaître tous », lâcha l'officier. Il se tourna vers l'espion. « Et toi, tu aurais dû remarquer que le garde du corps manquait à l'appel. Probablement parti vers la rivière se soulager, au moment où nous sommes arrivés. À nous prendre par surprise de la sorte, il aurait pu me tuer ! Combien d'autres individus as-tu repérés dans cette troupe de Romains ?

— Juste les deux jeunes esclaves, ceux qui sont là-bas. »

Androclès et Mopsus, ayant tous les deux le sommeil lourd, s'étaient fait houspiller par les hommes d'armes et se mettaient debout, en se frottant les yeux et en regardant autour d'eux, l'air perdu.

« Et puis une femme, ajouta l'espion. Un peu plus jeune que son compagnon, mais probablement son épouse. »

Il braqua sur moi un regard plein de colère, imprégné de l'hostilité dont l'officier s'était déchargé sur lui.

« Où est ta femme, Romain, celle qui t'a rejoint le lendemain du jour où tu brûlas Pompée ? L'as-tu perdue quelque part dans les eaux du delta ? »

J'éprouvai un tenaillement de douleur, plus aigu que celui provoqué par ce fer de lance appuyé contre mon ventre. Si

terrifiants qu'aient été ces derniers moments, au moins avaient-ils chassé de mon esprit toute pensée de Béthesda, fût-ce temporairement.

« Mon épouse... est descendue se baigner dans la rivière, hier. Elle n'est pas revenue. »

L'officier ricana.

« Quelle histoire invraisemblable ! Tu ne fais qu'éveiller mes soupçons encore davantage, Romain. » Il s'adressa à l'un de ses subordonnés. « Prends un groupe d'hommes et cherchez cette femme. Elle n'a pu aller très loin.

— Je vous le répète, elle a disparu hier dans le fleuve.

— Peut-être. Ou peut-être est-elle aussi une espionne, partie en mission de son côté.

— C'est absurde.

— Ah oui ? » L'officier enfonça sa pointe de lance encore plus profondément dans mes chairs. « Nous avons quelque idée de qui tu es, Romain.

— Ah oui ? Cela me surprendrait. »

L'espion prit la parole :

« Je tiens cela de Philippe. Ah, cela te surprend, n'est-ce pas ? »

Son ton narquois était particulièrement grinçant.

« Philippe ? L'affranchi de Pompée ? De quoi parles-tu ?

— Tu croyais cette grève déserte, l'après-midi où tu as édifié le bûcher funéraire de Pompée. Mais quand l'armée de Ptolémée s'est retirée, je suis resté en arrière, pour observer. J'ai surveillé l'affranchi, qui se lamentait sur le corps sans tête de son ancien maître. Et ensuite tu es venu t'échouer sur cette plage. Tu ne pouvais venir que d'un des navires de Pompée. Je n'étais pas assez proche pour entendre vos paroles, mais je vous ai regardés, tous les deux, rassembler du bois de flottage et ériger ce bûcher. Et le lendemain, ce navire marchand a amené le reste de votre troupe... la femme et le muet, et puis les deux garçons. Oh oui, il y avait une femme, de cela, je suis sûr ! Et le lendemain, vous vous êtes séparés, Philippe et toi, au village de pêcheurs. Il me fallait choisir qui j'allais suivre, et Philippe me semblait le choix le plus évident. J'ai rejoint quelques soldats, et nous l'avons appréhendé sur la route en direction de l'est.

— Que lui as-tu fait ?

— C'est nous qui allons poser les questions, Romain », fit l'officier en me flanquant encore sa pointe de lance dans la peau.

L'espion se mit à rire.

« Aucun mal n'a été fait à Philippe. Il est parfaitement à son aise, il voyage sous bonne garde, dans l'escorte de Ptolémée. Qui sait quelles informations importantes il pourrait nous livrer au cours des jours à venir. Mais il nous a déjà parlé de toi.

— Qu'a-t-il bien pu vous dire ? Je ne l'avais jamais rencontré avant cette journée.

— C'est exact... et c'est précisément ce que j'ai jugé si intrigant, car Philippe dit t'avoir vu sur la galère de Pompée juste avant que le soi-disant Grand Général ne touche terre, et tu semblais être en termes très proches avec son épouse. Philippe affirme que tu dois être l'un des vétérans des premiers jours... Et pourtant il ne te connaissait pas, lui qui connaissait tous ceux qui étaient liés à son maître. Comment cela se pouvait-il, à moins que tu n'aies été l'un des... comment formuler cela ?... l'un des complices secrets de Pompée. Un agent, un voyageur incognito. Un espion !

— Ridicule ! » m'exclamai-je, quand bien même une telle présomption possédait une logique parfaite.

Je marchai sur le fil de la dague, tâchant de décider quelle part de la vérité je devais lui révéler. Espion de Pompée, je ne l'étais certes pas, mais en réalité j'avais travaillé pour lui plus d'une fois par le passé, à exhumer des secrets. Quelle était la qualité des renseignements de cet espion ? Reconnaîtrait-il le nom de Gordianus ? Même s'il ne lui évoquait rien, quelqu'un d'autre, dans la hiérarchie des espions du roi Ptolémée, aurait très certainement entendu prononcer ce nom-là. Si je mentais et racontais à cet homme que je ne connaissais pas Pompée, il risquait de découvrir la vérité et d'en conclure que je dissimulais quelques faits plus nocifs encore. Si j'en disais trop, il pouvait formuler ses propres supputations. Je secouai la tête face à cette ironie du destin : Pompée avait voulu ma mort, et dans la mort il n'était pas impossible qu'il ait atteint son but, me condamner par contumace.

« Je m'appelle Gordianus », annonçai-je.

À ce nom, l'espion ne manifesta aucune réaction.

« Je suis romain, oui. Mais ma femme est née ici, en Égypte.

Nous nous sommes rencontrés à Alexandrie il y a de nombreuses années. Ces derniers mois, elle est tombée malade. Elle avait fini par croire que seul un voyage de retour en Égypte, afin de se baigner dans le Nil, pourrait la sauver. C'est pourquoi nous sommes venus ici, à bord d'un navire marchand grec. Le phare de Pharos était en vue quand un orage nous a repoussés vers l'est. C'est ainsi que j'ai croisé Pompée. Oui, je le connaissais, depuis des années, mais je n'étais certainement pas son espion. Quand il a été tué, après que sa flotte eut pris la mer, dans la confusion j'ai chuté par-dessus bord. J'ai eu la chance d'atteindre le rivage vivant.

Philippe m'a demandé de l'aider à construire ce bûcher pour son ancien maître. J'aurais eu peine à refuser.

— Et ta suite ? Comment se fait-il qu'elle a pu poser le pied sur la rive ?

— Le capitaine grec était déterminé à se débarrasser d'eux, car ils lui portaient malchance, estimait-il. Après avoir pris congé de Philippe, nous nous sommes dirigés ici et avons découvert cet endroit, au bord du Nil. Il y a un temple dans cette clairière, avec une prêtresse qui sert Osiris. Ma femme l'a consultée, hier. Elle est allée se baigner dans la rivière, seule. Elle n'est pas revenue. »

Je soutins le regard de l'espion, et ma vue se brouilla de larmes.

L'homme refusait de s'en laisser conter.

« Tu admets donc être déjà venu en Égypte ! C'est sans nul doute la raison pour laquelle tu as été choisi dans cette mission, parce que tu connaissais le terrain.

— Quelle mission ? C'est absurde ! Je n'ai pas mis le pied en Égypte une fois en trente ans...

— C'est ce que tu dis. Peut-être ta femme, quand nous l'aurons retrouvée, nous chantera-t-elle une autre chanson. Le temple dont tu parles est à l'abandon depuis des lustres. La vieille femme qui hante les lieux n'est pas une prêtresse. C'est une espèce de sorcière à moitié folle. »

L'officier l'interrompit :

« Voilà qui ne nous mène nulle part. Notre corps d'armée principal est loin derrière nous. J'ai besoin d'avancer plus, avec l'avant-garde. Je vais laisser derrière nous assez d'hommes pour surveiller ces prisonniers, et tu pourras les confier au capitaine Achillas dès qu'il se montrera.

— Et la femme ? Si nous ne parvenons pas à la trouver ? »

L'officier me regarda un long moment. Son fer de lance se fit un peu moins insistant.

« Si tu veux mon avis, fit-il, je pense que le Romain dit la vérité, en tout cas au sujet de cette femme. Mais qu'est-ce que j'en sais, moi ? Je ne suis qu'un soldat. Je n'ai pas l'esprit retors d'un espion. »

Il recula et abaissa sa lance, enfouit l'extrémité dans la terre pour en nettoyer les coulures de sang. Sur son signal, des soldats s'avancèrent pour m'attacher les mains dans le dos, tandis que l'on avait déjà ligoté Rupa et les garçons.

« Et notre chariot, nos mules ? m'enquis-je.

— Ils vous seront confisqués, m'informa l'espion, ainsi que ce coffre que vous transportez avec vous. Je suis curieux de voir ce qu'il contient. »

Il ordonna aux soldats de descendre le coffre du chariot.

« Si vous tenez à fouiller dans nos vêtements sales et dans les affaires de toilette de ma femme, je vous souhaite bien du plaisir », ironisai-je.

On nous enchaîna par les chevilles et on nous fit asseoir dans le chariot, les garçons installés à l'avant, l'un à côté de l'autre, et Rupa et moi chacun d'un côté, face à face. L'espion vida la malle sur l'accotement de la route et fouilla dans son contenu. Il ne se révéla pas plus recommandable qu'un vulgaire voleur, empochant les pièces de monnaie et les quelques objets de valeur, comme un peigne en argent et ébène que Béthesda avait tenu à emporter avec elle. Il plongea aussi la main dans la poche de ma tunique et en sortit la fiole d'albâtre.

« Ah, qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria-t-il.

— Un cadeau d'une dame.

— Du parfum ? Les Romains se parfument-ils comme des mignons, ces temps-ci ?

— Une fiole peut contenir autre chose que du parfum », rectifiai-je.

Il m'adressa un regard entendu.

« Du poison, je parie. Un expédient que les espions emportent sur eux, pour le cas où ils souhaiteraient faire une sortie rapide et propre. À moins que vous ne complotiez de l'utiliser sur quelqu'un ? Sur le roi Ptolémée en personne, pourquoi pas ? Ha ! Quel que soit son contenu, c'est un joli petit récipient », admit-il en l'empochant avec les pièces et le peigne.

Peu de temps après, j'entendis, en provenance de Naucratis, le hennissement lointain des chevaux, des ordres hurlés, les grincements des roues du chariot, le martèlement des tambours militaires et le piétinement d'une multitude marchant d'un seul pas. Il est peu de sons aussi reconnaissables, ou aussi perturbants, que celui de l'approche d'une grande armée. Les oiseaux prennent leur envol, l'atmosphère est toute vibrante des échos de ce brouhaha, et la terre elle-même tremble.

L'espion rassembla les objets sans intérêt à ses yeux et les entassa dans la malle, puis il ordonna aux soldats de la remettre en place dans le chariot. Les garçons lâchèrent un glapissement, reculèrent leurs pieds pour éviter de se faire écraser les orteils, mais ce fut Rupa, avec ses longues jambes, qui fut le plus gêné.

Depuis mon poste d'observation exigu, dans le chariot – le dos tourné à la route, face à Rupa, et la rivière au-delà –, je dus tendre le cou pour voir les fanions flottant au vent et les casques emplumés de l'armée à l'approche. Elle était de plus en plus près, et les soldats entonnèrent une marche. Les paroles étaient en égyptien, mais à force de les entendre les répéter sans cesse, je finis par en recueillir le sens :

*Il est venu frapper à la porte de Ptolémée,
Mais n'a jamais posé le pied sur le rivage d'Égypte.
Il était encore à bord de son bateau,
Et le capitaine Achillas lui a tranché la gorge.
À présent il est donc mort,
Le Romain est mort.
Et tous ils le sauront
Quand ils découvriront sa tête !*

*Hourrah ! Hourrah !
Et tous ils le sauront
Quand ils découvriront la tête
De ce prétendu grand général
Qui est mort à présent !
Prétendu ! Prétendu grand général.
Ce n'était pas l'égal d'Alexandre.
C'est Pompée que l'on a coupé en deux,
Pas le nœud gordien !
Hourrah ! Hourrah !
Ce chant est bref, mais longue est la marche,
Et nous entonnons donc à nouveau ce chant :
Hourrah ! Hourrah !
Il est venu frapper à la porte de Ptolémée,
Mais n'a jamais posé le pied sur le rivage d'Égypte...*

Les gardes restèrent postés autour du chariot, mais l'espion s'éloigna pour se porter à la rencontre des troupes, et nous le perdîmes de vue. Le piétinement des pas se fit de plus en plus fort. Les anneaux en fer cadenassés en haut de l'armature du chariot se mirent à brinquebaler et à danser contre le bois, tant la vibration était puissante. Je me serais bouché les oreilles, si j'avais eu les mains libres. Je regardai les garçons et je lus la peur dans leurs yeux. Rupa se contorsionnait avec nervosité, les jambes calées contre la malle. Ils cherchaient tous mon regard, afin de se rassurer, et je m'efforçai donc de conserver un visage impassible, en dépit du frisson de panique que j'éprouvais. Des grues prirent leur essor depuis les ajoncs en bordure du Nil, battant des ailes et émettant des cris perçants. Je suivis leur envol avec envie.

L'armée arriva à notre hauteur et poursuivit dans un grondement. Ce chant était assourdissant :

*C'est Pompée que l'on a coupé en deux,
Pas le nœud gordien !...*

Et cela continua de la sorte, avec le passage de ces milliers d'hommes. Puis ce fut le fracas des sabots de la cavalerie. Après

la cavalerie vinrent les chariots portant les armes et les provisions. Au milieu du tonnerre des roues, je crus entendre la voix aiguë de l'espion, à proximité, s'entretenant avec quelqu'un. Il semblait que l'on soit parvenu à une décision, car la conversation toucha à son terme, et un soldat monta à bord de notre chariot et fit avancer les mules. Nous rejoignîmes la procession du roi Ptolémée, et l'espion jeta un œil dans notre réduit, pour m'adresser un regard sardonique.

« Nous n'avons pas trouvé trace de ta femme, Romain. Elle doit être tout à fait maligne, pour effacer aussi complètement toute marque de son passage. Je n'apprécie pas qu'une espionne me dame le pion et me fausse compagnie. Je la retrouverai, tôt ou tard. Et quand j'en serai là... »

Il retroussa la lèvre, dans une mimique qui me glaça le sang, et disparut.

8

À la tombée de la nuit, l'armée atteignit une forteresse quelque part à l'est d'Alexandrie.

Je sentis vaguement que notre chariot s'était arrêté. Je somnolais, non pas sous le coup de la fatigue physique, mais à cause d'une sorte de stupeur mentale. Ce n'est qu'en s'immergeant dans des rêves à moitié consistants que mon esprit parvint à s'échapper de l'intolérable réalité, mélange d'ennui et de peur, d'inconfort physique et de l'hébétude du chagrin.

On me libéra de mes chaînes aux chevilles. Quelque chose de pointu me rappela à l'ordre.

« Debout, Romain ! »

L'espion, secondé par quelques soldats, nous expulsa du chariot. Mes os me faisaient mal d'avoir été secoués toute la journée sur une route particulièrement semée d'ornières. Mes jambes étaient sans force d'être restées à l'étroit pendant des heures. Je titubais comme un infirme, avec une lance dans le dos pour me pousser à avancer.

Nous étions entourés de hauts murs, des remparts de terre tassée. Dans la vaste enceinte de la forteresse, l'armée vaquait à ses tâches de déchargement des provisions et se préparait pour la nuit. Les bâtiments enclos par les murs de la forteresse étaient surtout ordinaires et de caractère utilitaire, sauf l'un d'eux qui se détachait par son opulence. De magnifiques colonnes peintes de couleurs vives soutenaient un toit de cuivre étincelant. C'est vers cet édifice que l'espion nous conduisait.

Avec Rupa et les garçons, j'attendis à l'extérieur, entouré d'un cercle de soldats, pendant que l'espion entrait. Il s'absenta un temps considérable. Au-dessus de nous, les cieux du désert étaient en feu. Dans sa chute, le soleil illuminait des nuages écarlates et safran qui rougeoyaient comme du métal en fusion,

avant de virer au bleu terne du fer qui refroidit, puis de s'assombrir vers des tonalités dans les bleus, de plus en plus sombres, piquées d'étoiles argentées. J'avais oublié la beauté imposante d'un coucher de soleil égyptien, mais la splendeur du jour qui meurt ne m'apportait que malheur. Béthesda n'était pas là pour la partager avec moi.

Enfin, l'espion revint, l'air content de lui.

« Quel jour de chance pour toi, le Romain ! Tu vas avoir le grand honneur de rencontrer le capitaine Achillas en personne ! »

Le meurtrier ? faillis-je répondre. Il était difficile d'imaginer un autre terme pour désigner le responsable de la mort de Pompée. C'était clair, Achillas était un homme dont je ne pouvais attendre aucune miséricorde.

Des lampes en forme de tête de serpent montées sur des trépieds en fer s'alignaient d'un bout à l'autre d'un corridor décoré d'une invraisemblable profusion de hiéroglyphes. L'espion nous mena dans une salle haute de plafond décorée plus à la mode grecque qu'égyptienne, avec des tapis à motifs géométriques sous nos pieds et d'immenses fresques murales dépeignant des batailles. Des scribes et d'autres clercs s'affairaient ça et là dans ce vaste espace. Au centre de toute cette animation, deux hommes d'allures très différentes, leurs têtes proches à se toucher, étaient engagés dans une vive conversation.

Je reconnus tout de suite Achillas, pour l'avoir vu à bord de la galère de Pompée. Il était paré de divers insignes royaux qui marquaient son grade de capitaine des gardes du roi, avec une aigrette de crin de cheval rouge ornant son casque à pointe. Son visage bronzé avait l'air très sombre, et son physique musculeux lui donnait vraiment un air de taureau à côté de la silhouette pâle et mince qui se tenait à son côté. Cet homme plus longiligne avait un visage tout en longueur et des yeux verts saisissants. Sa tunique jaune avait un ourlet brodé d'or, et un bandeau d'or massif lui ceignait le front ; un magnifique pectoral en or filigrané ornait sa poitrine étroite. Il était bien trop âgé pour qu'il puisse s'agir du roi Ptolémée, et pourtant il

avait l'allure d'un homme habitué à donner des ordres et à être obéi.

Tandis que nous nous approchions, les deux hommes regardèrent dans notre direction et cessèrent de converser.

L'espion s'inclina si bas que son nez en toucha presque le sol. En tant que Romain, je n'étais pas habitué à de tels déploiements de servilité, qui font partie de la trame même de la vie égyptienne et, en vérité, de la vie dans n'importe quel État dirigé par un monarque absolu.

« Vos Excellences, siffla l'espion en gardant les yeux baissés, voici l'homme dont je vous ai parlé, l'espion romain que j'ai appréhendé ce matin près du sanctuaire abandonné d'Osiris, en aval de Naucratis. »

Les deux hommes me dévisagèrent – quoique le terme d'homme ne soit pas tout à fait approprié en ce qui concernait le pâle personnage, songeai-je, car je finis par comprendre qu'il s'agissait d'un eunuque ; un autre trait de la vie de la cour dans une monarchie héréditaire auquel les Romains ne sont pas accoutumés.

Achillas me considéra et se rembrunit.

« Comment dis-tu qu'il s'appelle ?

— Gordanius, votre Excellence.

— Gordianus », rectifiai-je.

Le ton égal de ma voix me surprit moi-même. Habitué à entendre leurs subalternes s'exprimer sur un ton feutré de flagorneur, Achillas et son compagnon parurent éberlués de découvrir un captif qui prenait la parole de lui-même, en osant les regarder dans les yeux.

Le capitaine des gardes du roi fronça le sourcil. Son compagnon me fixait sans ciller.

« Gordianus, répéta Achillas, toujours sombre. Ce nom ne me dit rien.

— Comme je te l'ai rapporté, Excellence, il a été vu à bord de la galère de Pompée, au moment où vous étiez vous-même sur le départ avec le soi-disant Grand Général, à bord de la yole royale.

— Moi, je ne l'ai pas remarqué. Gordianus ? Gordianus ? Ce nom t'évoque-t-il quoi que ce soit, Pothinus ? »

L'eunuque joignit le bout des doigts et plissa les lèvres dans une moue.

« Peut-être », glissa-t-il, et il frappa dans ses mains.

Un scribe apparut sur-le-champ, à qui Pothinus s'adressa d'une voix feutrée, sans me quitter du regard, l'air pensif. Le scribe disparut par un seuil de porte tendu d'un rideau.

« Et les autres ? s'enquit Achillas.

— Les compagnons de voyage du Romain. Comme tu peux le voir...

— Je ne parlais pas à toi », le coupa le capitaine.

L'espion tressaillit et se prosterna à plat ventre.

Je m'éclaircis la gorge :

« Le grand gaillard s'appelle Rupa. Il est muet de naissance, mais pas sourd. Il tenait le rôle de l'hercule dans une troupe de mimes, à Alexandrie, puis il est arrivé à Rome. Par obligation envers sa sœur défunte, je l'ai adopté au sein de ma famille. Les deux garçons sont des esclaves, ils sont frères. Même à eux trois, je ne suis pas certain que l'on puisse réunir assez d'esprit pour faire un espion passable.

— Maître ! » protestèrent Mopsus et Androclès d'une seule voix très haut perchée.

Rupa plissa le front, car il ne suivait pas tout à fait le fil de mes remarques. Sa simplicité avait pour vertu d'en faire un homme endurci face aux insultes.

Achillas lâcha un borborygme et réprima un sourire. Le visage de l'eunuque demeura impassible et conserva cette absence d'expression même quand le scribe revint d'un pas pressé, un rouleau de papyrus dans les mains. Ce rouleau laissait apparaître un passage bien précis, que le scribe désigna du doigt en le tendant à Pothinus.

« Gordianus, qu'on appelle le Limier, lut Pothinus. Donc, en fin de compte, tu figures dans mon livre des noms. Romain, né sous le consulat de Spurius Postumius Albinus et Marcus Minucius Rufus, en l'année romaine 643... ce qui te donnerait, quoi, soixante-deux ans ? Et tu les fais bien, pas un de plus, pas un de moins, je dois dire ! Épouse : moitié égyptienne, moitié juive, prénommée Béthesda, anciennement son esclave (acquise à Alexandrie), mère de sa fille. Deux fils, tous deux adoptés, l'un

est né libre, il se nomme Éco, l'autre est né esclave et s'appelle Méto – à son sujet, voir addenda. »

Pothinus posa sur le scribe un regard qui en disait long, et ce dernier baissa la tête comme un chien que l'on réprimande avant de courir chercher un autre rouleau. L'eunuque était sur le point de continuer sa lecture quand, apercevant quelqu'un derrière moi, il prit brusquement une posture soumise, les bras ballants et la tête inclinée. Achillas fit de même.

Le son d'une flûte accompagna l'arrivée du jeune roi. Dans la salle, toute activité cessa. Les divers scribes et autres officiers s'arrêtèrent dans leurs tâches de l'instant, comme pétrifiés par Méduse. Une forme de hiérarchie, inconnue de moi, autorisait apparemment certains à rester debout tandis que d'autres tombaient à genoux ; d'autres encore se prosternaient complètement, le visage aplati contre terre, les bras tendus devant eux. Si j'avais eu un doute sur le geste protocolaire qui m'incombait, l'espion sut le dissiper.

« À terre, espèce de chien de Romain ! À genoux, face contre le sol ! »

Il ponctua cet ordre de plusieurs coups dans mes côtes.

Je ne fis qu'entrevoir le souverain, resplendissant dans ses surplis d'or et d'argent et coiffé de sa couronne d'uræus à tête de serpent. Les mains liées dans le dos, il ne m'était pas très aisé de me mettre à genoux et d'abaisser le visage jusqu'au sol. Cette posture était humiliante. Derrière moi, j'entendis Androclès chuchoter à son frère :

« Regarde le maître avec son derrière levé en l'air ! »

Ce propos fut suivi d'un menu jappement, car l'espion venait de décocher un coup de pied à Androclès pour lui rappeler qu'il devait prendre cette même position, tout aussi humiliante et vulnérable. L'espion se mit ensuite à genoux, alors que le roi et sa suite passaient à grandes enjambées.

« Capitaine Achillas, et mon grand chambellan », fit Ptolémée.

Il avait beau être un jeune garçon, sa voix avait déjà mué pour devenir celle d'un homme, car elle était plus grave que je ne m'y serais attendu.

« Votre Majesté, répondirent les deux personnages à l'unisson.

— Mes loyaux sujets peuvent se lever et vaquer à leurs affaires », déclara Ptolémée.

Pothinus transmit cet ordre. Aussitôt, la salle bruissa de mouvements en tous sens, comme si des statues étaient tout à coup revenues à la vie.

L'espion se releva. Je fis mine de l'imiter, mais il me décocha un coup de pied.

« Reste où tu es ! » me siffla-t-il.

De ma place, et dans ma position, je voyais peu de choses, mais j'entendais tout. Le flûtiste continuait de jouer, mais plus doucement. C'était un air curieux, simple à la première écoute mais qui se répétait en d'étranges variations. Le père de Ptolémée avait été surnommé Ptolémée Aulète, le Flûtiste, en raison de son amour pour cet instrument. Était-ce là l'une des dernières compositions du défunt roi ? Pour le jeune Ptolémée, aller et venir accompagné par ce lien avec son père était le genre d'artifice dont usaient aussi les politiciens romains. Dans la lutte à mort avec sa sœur Cléopâtre, il appartenait au jeune souverain d'user de tous les moyens possibles pour affirmer ses prétentions à l'héritage paternel.

« Je pensais que vous vous délasseriez dans vos appartements royaux, Votre Majesté, après les rigueurs du trajet de ce jour », fit Pothinus.

Ptolémée ne répondit pas tout de suite. Il se détourna de Pothinus et s'avança vers moi, jusqu'à ce que je puisse sentir sa présence juste en surplomb, si proche que je pus respirer le cuir parfumé de ses sandales.

« On m'a appris que tu avais capturé un espion romain, grand chambellan.

— Peut-être, Votre Majesté. Peut-être pas. J'essaie de creuser la question. Ah, voici l'un de mes scribes, à présent, avec les informations complémentaires que j'ai demandées. »

J'en déduisis que l'on avait apporté un second rouleau. Tandis que Pothinus lisait, en marmonnant entre ses lèvres, le roi demeura debout à ma hauteur. Je suivis du regard un

scarabée longicorne qui traversait le carré de sol situé juste devant mon nez.

« Eh bien, grand chambellan ? reprit le roi. Qu'as-tu découvert ? »

Pothinus se racla la gorge.

« Cet homme est Gordianus, surnommé le Limier. Il s'est créé une carrière en rassemblant des preuves pour les avocats dans les tribunaux romains. C'est pourquoi il semble qu'il ait gagné la confiance d'un certain nombre de puissants Romains, au long de toutes ces années : Cicéron, Marc Antoine...

— Et Pompée ! » s'exclama l'espion, debout derrière moi.

Il y eut un moment de silence gêné. L'homme avait pris la parole de façon très déplacée, et j'imaginais Pothinus le tançant d'un regard courroucé.

« Oui, en effet, lâcha l'eunuque avec sécheresse. Mais selon mes sources, ces deux-là ont eu un grave affrontement au début de la guerre entre Pompée et César. De ce fait, il est vraiment peu plausible que ce Romain soit un espion de Pompée, comme le prétend celui qui l'a capturé. C'est bien l'inverse, selon toute probabilité !

— Que veux-tu dire, grand chambellan ?

— Ce gaillard a un fils, Votre Majesté, qui s'appelle Méto, et ce fils se trouve être l'un des plus proches confidents de César. À cet égard, les soldats l'appellent « le compagnon de tente de César ». »

Je gémis intérieurement. La relation de Méto avec son imperator était longtemps restée pour moi un sujet de perplexité, et une contrariété quand les autres colportaient des ragots à ce sujet. Et voilà que ces spéculations étaient parvenues jusqu'ici, en Égypte !

Ptolémée était intrigué.

« Le compagnon de tente de César ? Qu'est-ce que cela signifie au juste, grand chambellan ? »

L'eunuque se raidit.

« Les Romains ne cessent de propager des ragots sexuels d'une grande vulgarité sur leurs congénères, Votre Majesté. Les politiciens insultent leurs rivaux en lançant contre eux des accusations laissant entendre qu'ils se livreraient à tel ou tel

agissement coupable. De simples citoyens racontent ce qui leur plaît sur ceux qui les gouvernent. Les soldats inventent des énigmes et des chansonnettes, et même des chants de marche qui vantent les conquêtes sexuelles de leur commandant, ou qui le taquinient sur ses penchants plus embarrassants.

— Le taquinient ? Ses soldats... taquinient... César ?

— Les Romains ne sont pas comme nous, Votre Majesté. Dès qu'il s'agit d'affaires sexuelles, ils sont assez enfantins, et ils ne se respectent pas les uns les autres, pas plus qu'ils ne respectent leurs dieux. Leur forme primitive de gouvernement, avec tous leurs citoyens en guerre mutuelle, lancés dans une lutte sans fin pour les richesses et le pouvoir, les a rendus aussi impies que brutaux.

— Les soldats de César sont d'une loyauté fantastique. Ils combattent pour lui jusqu'à la mort, ajouta tranquillement le roi Ptolémée. N'est-ce pas ce que tu m'as dit, grand chambellan ?

— C'est ce que tendraient à indiquer nos sources de renseignement. Il existe maints exemples qui le démontrent, comme le récit à propos de ce soldat, lors d'un engagement naval à Massilia, qui continua de se battre même après avoir perdu plusieurs de ses membres, et qui est mort en hurlant le nom de César, et puis aussi...

— Et pourtant ils se sentent libres de le traiter avec légèreté. Comment cela se peut-il ? J'aurais cru que ses hommes devaient être d'un dévouement farouche envers César parce qu'ils reconnaissaient en lui quelque caractère divin et s'y soumettaient volontiers. Ne dit-on pas qu'il est le descendant de cette déesse romaine, Vénus ? Mais un mortel ne se moque pas d'un dieu, pas plus qu'un dieu ne permet que ses adorateurs le tournent en ridicule.

— Comme je l'ai dit, Votre Majesté, les Romains sont un peuple impie, politiquement corrompu, peu raffiné sur le plan sexuel, et souillé sur le plan spirituel. C'est pourquoi nous devons prendre toutes les précautions contre eux. »

Ptolémée s'approcha encore davantage de moi. Sous mon nez, le scarabée détala, s'écarta du chemin pour faire place nette à la pointe de la sandale royale. Les ongles des orteils, je ne pus

m'empêcher de le remarquer, étaient soignés, impeccables. Les pieds du roi sentaient l'eau de rose.

« Donc grand chambellan, cet homme connaît César ?

— Oui, Votre Majesté. Et si c'est un espion, au lieu d'avoir été employé par Pompée, il me paraît plus vraisemblable qu'il ait été envoyé ici par César pour espionner Pompée et assister à son arrivée sur nos rives.

— En ce cas, nous lui avons certes donné de quoi se repaître ! s'exclama Achillas, en intervenant brusquement dans la conversation.

— Lève-toi, Romain, à genoux », fit Ptolémée.

J'émis un grognement et sentis un élancement de douleur dans le dos, à cause de l'effort que cela représentait pour moi de me lever sans m'aider de mes mains. Le roi recula de quelques pas et me toisa de haut. J'osai lui rendre son regard l'espace d'un court instant, avant de baisser les yeux. Son visage était vraiment celui d'un garçon de quinze ans. Son ascendance grecque était évidente, à cause des yeux bleus et de la peau claire. Il n'était pas particulièrement beau, avec sa bouche trop large et un nez trop gros pour satisfaire aux idéaux de la beauté hellène, mais ses yeux pétillaient d'intelligence, et la commissure des lèvres un peu retroussée trahissait un sens de l'humour plein de malice.

« Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier, c'est ton nom ?

— Oui, Votre Majesté.

— L'espion qui t'a capturé t'accuse d'avoir été employé par Pompée. Vrai ou faux ?

— Ce n'est pas vrai, Votre Majesté.

— Mon grand chambellan suggère que tu serais à la solde de César.

— Ce n'est pas vrai non plus, Votre Majesté.

— Mais il est vrai que tu le connais ?

— Oui, Votre Majesté. »

Je vis bien qu'il était intrigué par César, et que c'était cette relation incertaine que j'aurais eue avec ce dernier qui le rendait curieux à mon endroit. Je m'éclaircis la gorge :

« S'il plaît à Votre Majesté, je pourrais être en mesure de lui évoquer une ou deux choses au sujet de César, pourvu que je sois autorisé à conserver ma tête, naturellement. »

Sans regarder dans sa direction, je vis tout de même ses lèvres se plisser dans un petit sourire en coin. Le jeune roi d'Égypte était amusé.

« Toi, l'espion. Comment te nommes-tu ? » L'homme donna un nom composé de nombreuses syllabes, de consonance égyptienne et non grecque. À l'évidence, Ptolémée ne prendrait guère la peine de le prononcer, car il continua de s'adresser à l'homme par son titre :

« Qu'est-ce qui t'a amené à penser, espion, que ce Romain était l'homme de Pompée ? »

De sa voix de crêcelle, l'espion se mit en devoir de faire au souverain le récit des circonstances où il m'avait vu pour la première fois, et de la manière dont il était tombé sur moi, près du temple, à proximité du Nil. Ptolémée se tourna de nouveau vers moi. « Eh bien, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier, qu'as-tu à dire pour ta défense ? »

Je répétai le récit de ma venue en Égypte et de ma rencontre avec la flotte de Pompée, pour achever sur la disparition de Béthesda, la veille, et ma capture le matin même.

Jusque-là, nous parlions tous grec. Subitement, Ptolémée s'adressa à moi en latin. Son accent était curieux, mais sa grammaire impeccable.

« L'espion me paraît un peu idiot. Que me réponds-tu à cela, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier ? » Du coin de l'œil, je vis que l'espion se renfrognait, incapable qu'il était de suivre ce changement de langue.

« Qui suis-je, pour contrevénir au jugement de Votre Majesté ?

— Il semblerait que tu sois un homme d'une expérience considérable, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier. En vérité, qu'aurais-tu à dire à propos de cet espion ? Parle avec franchise. Je l'ordonne ! » Je me raclai la gorge :

« Cet homme peut être ou non un idiot, Votre Majesté, mais je sais de source sûre que c'est un voleur.

— Et comment cela ?

— Après que l'on m'a ligoté, il a fouillé dans ma malle de voyage, manifestement en quête d'une pièce à conviction permettant de m'accuser. Comme il ne trouvait rien de ce genre, il a volé les quelques objets de valeur qu'elle contenait. »

Le coin de la bouche de Ptolémée se tordit dans l'autre sens, affichant cette fois une grimace contrariée. Fixant les yeux sur l'espion, il se remit à parler en grec :

« Qu'as-tu volé à ce Romain ? »

L'espion en resta bouche bée et trembla. Il demeura silencieux une fraction de seconde de trop.

« Rien, Votre Majesté.

— Tout butin ravi à l'ennemi est la propriété du roi, que les officiers peuvent se distribuer seulement en accord avec les souhaits du souverain. N'as-tu pas connaissance de cette règle, espion ?

— Bien sûr que oui, Votre Majesté. Je n'aurais jamais cru... je veux dire, je n'aurais jamais songé à rien dérober à un prisonnier, sans d'abord... sans le remettre en main propre à... »

En latin, Ptolémée s'adressa à moi :

« Que t'a-t-il volé, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier ?

— Des pièces, Votre Majesté.

— Des sesterces romains ?

— Oui, Votre Majesté.

— Si l'homme a des pièces romaines sur lui, ou même un sac rempli de ces pièces, cela ne constituerait guère la preuve qu'il te les aurait volées.

— Je le suppose, Votre Majesté.

— Formuler une accusation non étayée d'une telle gravité contre un agent du roi est un délit passible de mort. »

J'essayai d'avaler ma salive, mais j'avais la bouche sèche comme de la craie.

« Il m'a volé autre chose, dans cette malle.

— Quoi ?

— Un peigne, Votre Majesté. Un bel objet en argent et ébène. Mon épouse avait insisté pour l'apporter avec elle... pour des raisons sentimentales. »

Ma voix se serra dans ma gorge.

Ptolémée tourna le regard vers l'espion. L'homme n'avait pas du tout suivi notre échange en latin, mais malgré cela il tremblait et grinçait des dents.

« Capitaine ! »

Achillas s'avança.

« Votre Majesté ?

— Que tes hommes dévêtent cet espion de sa tunique et de tout ce qu'il porte sur lui. Retournez-lui les poches et videz ses bourses, voyez ce que vous trouverez.

— Tout de suite, Votre Majesté. »

Les soldats firent cercle. En l'espace d'un battement de cil, l'espion fut déshabillé, mis à nu. Il bredouilla, s'indigna et vira à l'écarlate, de la tête aux pieds. Je détournai les yeux et croisai par hasard le regard de Pothinus. Était-ce le fruit de mon imagination, ou l'eunuque observait-il discrètement l'entrejambe du personnage nu ?

Dans le fond, le flûtiste continuait de jouer. Depuis un moment, j'avais cessé de remarquer sa musique, et pourtant il avait interprété le même morceau, sans relâche, en d'infinites variations.

« Qu'ont trouvé tes hommes, capitaine ?

— Des pièces, Votre Majesté. Des bouts de parchemin. Une fiole de parfum en albâtre. Quelques...

— Un peigne ?

— Oui, Votre Majesté. »

Achillas le présenta sous les yeux du souverain, qui considéra l'objet de haut, sans le toucher.

« Un peigne en argent et ébène », observa Ptolémée.

L'espion, qui se tenait seul et nu, se tordait les mains et tremblait violemment. Il y eut un bruit d'éclaboussure, et je m'aperçus que sa vessie se vidait. Il avait les pieds dans une flaque de sa propre urine, il rougissait furieusement, se mordait les lèvres en geignant.

Le flûtiste continuait de jouer. L'air changea, sur une note plus gaie et un tempo plus vif.

« Ayez pitié de moi, Majesté, je vous en supplie ! bafouilla l'espion.

— Capitaine.

— Votre Majesté ?

— Fais exécuter cet homme immédiatement. »

Pothinus s'interposa :

« Votre Majesté, cet homme est un agent précieux. Il possède un grand fonds de connaissances très singulières. Considérez, je vous en prie...

— Cet homme a volé le roi. Il a menti. Tu as été toi-même témoin de ce mensonge. Es-tu en train de me dire, grand chambellan, qu'il y aurait un argument à invoquer pour qu'il ne soit pas exécuté ? »

Pothinus baissa les yeux.

« Non, Votre Majesté. Les propos du roi sont pour moi une leçon d'humilité.

— Capitaine Achillas.

— Votre Majesté ?

— Exécute cet homme sur-le-champ, là où il est, pour que tous les présents puissent être témoins de la promptitude de la justice royale. »

Achillas s'approcha à grandes enjambées. Les soldats saisirent l'espion par les bras, pas seulement pour l'immobiliser, mais aussi pour le maintenir debout. Ses jambes se dérobaient sous lui, et sans leur soutien il se serait effondré par terre. Achillas plaça ses deux mains énormes autour du cou de l'homme et se mit à l'étrangler. La face de l'homme vira du rouge au violacé. Son corps se convulsa. Des bruits bizarres sortirent de sa bouche, jusqu'à ce qu'un craquement répugnant mette un terme à ses gargouillis. Avec un grognement de dégoût, Achillas le relâcha. La tête de l'homme s'affaissa sur un côté, et son corps flasque s'écroula sur le sol.

La salle plongea dans le silence, rompu seulement par l'air joyeux du flûtiste.

« Grand chambellan.

— Votre Majesté ?

— Veille à ce que ce Romain et ses compagnons soient libérés de leurs entraves. Que les objets qu'on lui a volés lui soient restitués, qu'on lui attribue des appartements convenables et qu'on l'installe confortablement. Tiens-le à disposition, pour le cas où le roi voudrait lui parler. »

Pothinus s'inclina profondément.

« Il en sera fait selon les ordres de Votre Majesté. »

À présent, les mêmes soldats qui avaient déshabillé et immobilisé l'espion m'entourèrent et se mirent en devoir de dénouer les cordes autour de mes poignets. Entre-temps, sur un nouvel air plus vivant joué par son flûtiste, le roi Ptolémée gagna la sortie.

C'est ainsi que je fis connaissance du souverain d'Égypte et de ses conseillers, et que je reçus un premier avant-goût de la vie à la cour.

9

Nos appartements étaient simples, mais corrects : une pièce aux murs de pierre, avec des couches pour chacun de nous – Mopsus et Androclès partageant la leur –, un pot de chambre en cuivre dans un coin, un tapis par terre et une petite lampe suspendue à un crochet du plafond. Il y avait même une étroite fenêtre qui donnait sur une cour sablonneuse où des soldats campaient. Plus loin, au-dessus du mur incurvé de la fenêtre, le ciel était noir et rempli d'étoiles.

Pour nous restaurer, on nous apporta un bol de soupe de lentilles à chacun, un biscuit au millet et aussi quelques dattes et des figues séchées. Tous ces aliments furent engloutis presque aussitôt.

Par la suite, deux soldats arrivèrent à la porte, chargés de ma malle. Ils la déposèrent au milieu de la pièce et s'en furent. J'ouvris le couvercle. Le peigne en argent et ébène de Béthesda était posé sur le reste de son contenu. Je le pris et passai le bout des doigts sur les dents. Sous le peigne, il y avait un sac plein de pièces, et à côté, presque cachée sous le pli rabattu d'un vêtement, la fiole d'albâtre que Cornelia m'avait remise.

J'éteignis la lampe et m'allongeai sur ma couche, en serrant le peigne en argent et ébène. Je songeai à Diane et Éco, restés à Rome. Ils seraient anéantis d'apprendre ce qui était arrivé à Béthesda. Comment parviendrais-je à le leur annoncer ? Et en aurais-je jamais l'occasion ? Rome semblait si lointaine. Un grand froid m'envahit, et je songeai à cette fiole en albâtre. Peut-être était-ce la volonté des dieux de me voir consommer son contenu, somme toute...

Près de moi, Mopsus et Androclès bavardaient d'une voix feutrée. J'étais sur le point de les enjoindre de se taire quand Mopsus haussa le ton :

« Maître, est-ce que Rome va ressembler à cela ?

— Que veux-tu dire, Mopsus ? »

Au-dehors, j'entendis une sentinelle signaler que tout était calme et tranquille. Le vent soupirait au faîte des palmiers, à l'extérieur des murailles de la forteresse. Le monde était devenu très silencieux et très immobile.

« Quand César rentrera à Rome et se fera couronner roi, est-ce que Rome ressemblera à cette ville ? répéta Mopsus.

— Je ne comprends toujours pas ce que tu veux dire.

— Ce qu'il veut dire, précisa Androclès, voyant que la question de son frère réclamait une clarification, c'est ceci : est-ce que tout le monde sera obligé de ramper et de faire des courbettes devant César, de lui rabâcher des flatteries et de l'appeler « Votre Majesté », même les citoyens libres comme toi, maître ?

— Oui, maître, renchérit Mopsus, et est-ce que César aura le droit de déclarer « Je n'aime pas ce personnage, alors tuez-le tout de suite ! » Et aussi sec, juste parce que le roi César l'aura voulu, l'homme se fera étrangler jusqu'à ce que mort s'ensuive ? »

Il accompagna son propos du geste, en serrant les deux mains autour de la gorge de son frère. Androclès se prêta à cette démonstration en battant des bras et des jambes contre sa couche et en émettant un borborygme étouffé.

Sur sa couche, juste à côté d'eux, Rupa lâcha un glouissement amusé, mais je ne voyais pas ce qu'il y avait de risible.

« Je ne sais pas, les garçons. Quand nous serons de retour... (Je faillis dire : *Si nous sommes de retour un jour*, mais il ne servait à rien d'instiller en eux de tels doutes)... Rome sera déjà certainement très différente. Les Égyptiens ont toujours été gouvernés par un roi. Avant la dynastie des Ptolémées, il y a eu les pharaons, dont le règne remonte à des milliers d'années, aux temps des pyramides et du sphinx. Mais nous, nous n'avons jamais eu de roi... enfin, pas depuis quatre cent cinquante ans, ou à peu près. Et aucun Romain n'a jamais été roi, pas même César. Nous n'avons aucune expérience de la monarchie, nous ne connaissons aucune des règles qui vont de pair. J'imagine, comme le gâchis de cette guerre, que cela s'apparentera plutôt à

une pièce que les acteurs inventeront au fur et à mesure. Maintenant arrêtez-moi ce remue-ménage et dormez !

— Et si nous ne voulons pas, ordonneras-tu à Rupa de nous étrangler, maître ?

— Ne me pousse pas à bout, Mopsus ! »

Là-dessus, ils s'apaisèrent, et je finis par entendre à nouveau la brise où vint se mêler un autre bruit, et je m'endormis avec dans l'oreille l'air qu'avait joué le flûtiste de Ptolémée, qui se répétait à l'infini.

Le lendemain matin, nous partîmes pour Alexandrie.

Selon nos informations, le corps d'armée principal allait rester stationné dans la forteresse, sous le commandement d'Achillas, tandis que le roi et une formation militaire plus réduite, quoique substantielle, poursuivraient en direction de la capitale.

Des soldats chargèrent ma malle dans le chariot. Un autre soldat fut assigné à la conduite des mules tandis que je montais à l'arrière, avec Rupa et les garçons, non plus attaché comme la veille, mais libre de mes mouvements.

La route était orientée vers l'ouest, elle s'écartait du Nil, longeant un large canal qui apportait de l'eau douce de la rivière vers la capitale et autorisait la navigation dans les deux sens à bord d'un petit bateau. Je me demandai comment Ptolémée se transporterait jusque dans sa ville, et j'avais supposé qu'il y arriverait en chariot, mais j'aperçus ensuite, par-delà les rangs des soldats en marche, une barge ornée de dorures voguant sur le canal. Elle était dotée d'un équipage de haleurs qui la poussaient en amont du courant au moyen de longues perches. Torses nus, leurs épaules et leurs bras musclés luisant de sueur, ces haleurs travaillaient avec une grâce efficace, arc-boutant leurs perches sur le fond du canal, l'un après l'autre, pour ensuite répéter la séquence.

La partie médiane de la barge était ombragée par un grand dais de couleur safran, sous lequel j'entrevis fugitivement le roi et sa suite, y compris l'eunuque Pothinus. Par intervalles, quand la brise se levait en provenance du canal, je percevais quelques

notes de la musique jouée par le flûtiste et, malgré la chaleur montante du jour, j'en éprouvai un frisson.

Nous approchions de l'heure de midi quand un soldat à pied s'approcha du chariot.

« Es-tu Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier ? »

Il parlait égyptien, mais si lentement et si distinctement que même moi je pus le comprendre.

« En effet.

— Viens avec moi.

— Quelque chose ne va pas ?

— Sa Majesté a ordonné de venir te quérir.

— Et les autres membres de mon entourage ?

— Ils restent où ils sont. Toi, tu viens avec moi. »

Rupa m'aida à descendre du chariot. Je lui soufflai quelques mots à l'oreille :

« Pendant mon absence, prends soin des garçons. Évite-leur de s'attirer des ennuis. Ils se croient plus malins que toi, mais le plus fort, c'est toi. N'aie pas peur de leur montrer qui commande. Tu m'as compris ? »

Il me considéra, le regard incertain, mais il opina.

J'appelai les garçons. Quand ils se présentèrent vers l'arrière du chariot et se penchèrent, je les attrapai l'un et l'autre par une oreille, celle qui me tomba sous les doigts, et je les attirai à moi.

« Pendant mon absence, vous ne vous créerez pas de difficulté, j'insiste, vous ne vous créerez aucun ennui. Vous ferez ce que Rupa vous dira de faire.

— Nous dira de faire ? s'écria Mopsus. Mais il ne peut pas parler... »

Sa phrase s'acheva sur un glapissement, car je lui tordis l'oreille.

« Tu sais fort bien ce que je veux dire. À mon retour, si je découvre que vous m'avez désobéi, je vous tords l'oreille jusqu'à ce qu'elle se détache. M'as-tu compris ?

— Oui, maître ! s'exclama Mopsus.

— Et toi, Androclès ? »

Son frère, estimant judicieux de garder la bouche close, se contenta de hocher la tête. Je les relâchai tous deux. Le soldat

m’empoigna le bras d’une main ferme, me pressant de me mettre en chemin.

« Quand seras-tu de retour ? s’enquit Mopsus en se frottant l’oreille.

— Bientôt, j’en suis certain », lui lançai-je, et pourtant je n’étais sûr de rien.

Nous cheminâmes entre les rangs de l’infanterie en marche, et le soldat me conduisit de l’autre côté de la route, puis nous descendîmes par une passerelle installée sur la berge du canal, où la barge royale avait fait halte, le long d’une aire d’amarrage. Les haleurs avaient profité de cette escale pour se reposer un moment, appuyés sur leurs perches. Dès que j’eus mis le pied à bord, le chef d’équipage les invita à reprendre leur travail de halage. Les hommes postés en tête de barge, de part et d’autre, levèrent leurs perches et les rabattirent vers le bas. La barge se mit lentement en mouvement.

Pothinus jeta un œil hors du dais et me fit signe de le suivre. Des marches descendaient vers le carré royal, situé en réalité au-dessous du niveau de l’eau. Il régnait dans cette retraite ombragée, dans ce renfoncement, une délicieuse fraîcheur. Le dais couleur safran adoucissait la brûlure aveuglante du soleil, de somptueux tapis amortissaient mes pas. Ça et là, des courtisans se tenaient par petits groupes. Beaucoup portaient le *nemes*, une coiffe en lin plissé semblable à celle du sphinx, aux couleurs et aux motifs divers, de manière à marquer le rang, tandis que d’autres arboraient des perruques de cérémonie sur leur crâne que l’on pouvait supposer rasé. Ils s’écartèrent pour me laisser passer, jusqu’à ce que je voie, au centre de la barge, le roi Ptolémée assis sur son trône. Deux autres sièges, à peine moins opulents, étaient disposés en face du sien. Tous deux étaient ornés d’argent repoussé incrusté de pièces d’ivoire et d’ébène, et l’assise très large était semée de coussins rebondis. Dans l’un de ces sièges Pothinus avait pris place. L’autre était vide.

« Assieds-toi », fit l’eunuque.

Je m’exécutai, et je compris que le trône de Ptolémée était érigé en surélévation sur une estrade. Cette plate-forme n’était

pas très haute, mais suffisante pour m'obliger à relever le menton en l'air, si j'osais le regarder. Si je baissais les yeux, ils venaient naturellement se poser sur une grande jarre en argile fermée par un couvercle, à côté d'un des deux pieds du roi. Il me vint à l'esprit que cette jarre avait juste la taille qu'il fallait pour contenir la tête d'un homme.

« As-tu bien dormi, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier ?

— Tout à fait bien, Votre Majesté.

— Tes appartements étaient convenables ?

— Oui, Votre Majesté.

— Bien. As-tu faim ?

— Peut-être, Votre Majesté.

— Alors Pothinus et toi devez partager quelques mets. Pour ma part, je n'ai jamais faim à midi. Grand chambellan, appelle pour que l'on vous serve. »

On apporta de petites tables, sur lesquelles étaient agencés des plateaux en argent chargés de délices : des olives vertes et noires fourrées au poivre et à la pâte de noix, des gâteaux de poisson saupoudrés de graines de pavot, des gâteaux au millet sucrés au miel et trempés dans du vin de grenade.

Malgré cet étalage de mets plantureux, j'eus du mal à trouver l'appétit, car je ne pouvais m'empêcher d'imaginer ce que renfermait cette jarre en argile, aux pieds du roi. Tandis que nous mangions, Pothinus et moi, le flûtiste du roi joua un morceau. L'homme était assis à l'écart, derrière Ptolémée, à même le sol, en tailleur. L'air était différent de celui qu'il avait joué la veille au soir.

Ptolémée parut lire dans mes pensées.

« Aimes-tu la musique ?

— Beaucoup, avouai-je, ce qui me semblait la réponse la plus sûre. Puis-je demander qui a composé ce morceau ?

— Mon père. »

Je hochai la tête. C'était ce que j'avais pensé : Ptolémée se déplaçait accompagné par sa musique, afin de renforcer le lien avec le Flûtiste et, par ce biais, sa légitimité en tant que successeur du souverain. Mais il ajouta un propos qui m'incita à reconsiderer cette interprétation cynique de ses motivations :

« Mon père possédait un remarquable talent pour la musique. Rien qu'en jouant, il avait la faculté de faire rire un homme, puis de le faire pleurer à la minute suivante. Il détenait une sorte de magie dans ses doigts et dans ses lèvres. Ce personnage qui joue ses airs saisit les notes, mais pas toujours l'esprit. Pourtant, entendre la musique de l'auteur de mes jours suffit à me le remettre en mémoire, comme rien d'autre ne le pourrait. Songez un peu : les monuments que les hommes laissent derrière eux, même les plus grands hommes, n'atteignent que l'un des cinq sens, notre vue. Nous regardons l'effigie sur une pièce de monnaie, nous admirons une statue, ou nous lisons les mots qui ont été écrits. Nous voyons, et nous nous remémorons. Mais qu'en est-il du rire d'un homme, de sa manière de chanter et du timbre de sa voix ? Aucun art ne saurait saisir ces facettes d'un individu pour la postérité. Une fois qu'un homme est mort, sa voix, son chant et son rire meurent avec lui, disparus à jamais, et notre souvenir se fait de moins en moins exact, à mesure que le temps passe. Eh bien, j'ai eu de la chance que mon père ait écrit de la musique et que d'autres, fût-ce sans la précision de son talent, aient pu la reproduire. Je ne pourrai plus jamais entendre mon père prononcer mon nom, mais je peux entendre les mélodies qu'il a composées, et ressentir ainsi sa présence parmi les vivants. »

J'osai lever les yeux pour les plonger dans ceux de Ptolémée, mais le roi regardait à quelques pas devant lui. Il semblait étrange d'entendre un homme si jeune exprimer des sentiments si doux-amers. Mais, après tout, Ptolémée n'était pas un jeune homme ordinaire. Il était le descendant d'une longue lignée de rois et de reines qui remontaient jusqu'au bras droit d'Alexandre le Grand. Il avait été élevé dans l'idée qu'il était d'ascendance à moitié divine et qu'il demeurait le titulaire d'une destinée unique. Avait-il jamais joué avec l'abandon et l'insouciance propres à de jeunes garçons comme Mopsus et Androclès ? Cela semblait peu probable. J'avais interprété la présence du flûtiste comme un procédé purement politique, un stratagème dûment calculé. À Rome, cela aurait été le cas, mais en considérant Ptolémée avec des yeux de Romain blasé, j'avais

manqué quelque chose. Se pouvait-il que Ptolémée soit à la fois plus mortel et plus royal que je ne l'avais cru ?

« Le lien entre le père et le fils est de nature très singulière », dis-je calmement, et mes pensées revêtirent un tour plus sombre.

Là encore, Ptolémée me donna l'impression d'avoir lu dans mes pensées.

« Tu as deux fils, à ce que l'on m'a dit. Celui qui s'appelle Éco vit à Rome, et l'autre, qui se nomme Méto, voyage avec César. Mais celui-ci, tu ne l'appelles plus ton fils.

— C'est exact, Votre Majesté.

— Avez-vous eu un différend ?

— Oui, Votre Majesté. À Massilia... »

Pour la première fois, je l'entendis rire, mais sans joie aucune.

« Tu n'as pas besoin de t'expliquer, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier. J'ai eu mon lot de disputes, avec les membres de ma famille. Si ma dernière excursion militaire avait été réussie, je serais rentré à Alexandrie avec deux têtes à montrer au peuple, et pas seulement une ! »

En face de moi, Pothinus fit la moue, mais s'il jugeait que le roi venait de tenir des propos imprudents, il se garda de rien dire.

Le roi poursuivit :

« Dis-moi, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier, que dit-on de l'Égypte, là d'où tu viens ? Que pensent les citoyens de Rome de notre petite querelle intérieure ? »

Voilà qui nous menait en terrain dangereux. Je répondis avec prudence :

« Votre père était bien connu à Rome, naturellement, car il y résida un certain temps. »

En réalité, le Flûtiste avait été chassé d'Égypte par les émeutes de la foule et il avait habité pendant un certain laps de temps en exil à Rome, tandis que sa fille aînée, Bérénice, profitait de son absence pour s'emparer du gouvernement.

« J'étais très jeune alors, observa le roi. Trop jeune pour accompagner mon père. En quelle estime les Romains le tenaient-ils ?

— Tout le temps qu'il vécut là-bas, votre père fut apprécié. On vantait beaucoup sa... générosité. (Distribuant l'argent et les promesses pécuniaires, le Flûtiste avait sollicité le Sénat romain pour obtenir une aide militaire destinée à lui restituer son trône. En somme, il avait levé une rançon sur la richesse future de son pays auprès des sénateurs et des banquiers romains.) Durant des mois, Votre Majesté, la politique de Rome tourna autour de la « question égyptienne ». (La question : remettre le Flûtiste sur le trône comme une marionnette de Rome, ou prendre le pays et le transformer en province romaine ?) Ce fut une affaire délicate, dont on débattit sans fin. (César et Pompée se livrèrent à une bataille titanique pour décider qui devait recevoir ce commandement, mais le choix de l'un ou l'autre de ces deux protagonistes menaçait de renverser l'équilibre précaire du pouvoir à Rome. En fin de compte, le Sénat choisit une personnalité relativement sans intérêt, Aulus Gabinius, pour pacifier l'Égypte.) Le peuple de Rome s'est réjoui quand votre père s'est vu restituer son trône, en toute légitimité. »

Gabinius, avec l'aide d'un jeune et fringant capitaine de cavalerie du nom de Marc Antoine, mit en déroute les forces de Bérénice. Dès son retour au pouvoir, le premier acte du Flûtiste fut d'exécuter sa fille rebelle, et le second fut d'augmenter les impôts, afin d'engager le remboursement des sommes considérables qu'il avait promises sous forme de pots-de-vin aux sénateurs et aux banquiers de Rome. L'Égypte en fut appauvrie, et le peuple égyptien gémit sous le joug, mais l'imposante garnison romaine laissée sur place par Gabinius assurait le maintien au pouvoir du Flûtiste. Je m'éclaircis la gorge :

« La mort soudaine de votre père, voici deux ans, a suscité le chagrin et la consternation dans Rome. »

Les sénateurs et les banquiers s'inquiétaient de ce que le chaos submerge l'Égypte et que les futurs versements de celui qui succéderait au Flûtiste ne se tarissent. Il y eut des récriminations haineuses de la part de ceux qui avaient défendu la thèse d'une annexion de l'Égypte, du temps où la collecte était encore facile. Le roi eut un hochement de tête pensif. « Et quelle

est l'attitude des citoyens de Rome, en ce qui concerne les affaires de l'Égypte, depuis la mort de mon père ? »

Le terrain devenait encore plus glissant. « Pour être franc, Votre Majesté, depuis la mort de votre père, ma connaissance et, je le crains, la connaissance de la plupart des Romains concernant les événements d'Égypte est plutôt floue. Au cours de ces dernières années, nos propres « querelles intestines » ont accaparé toute notre attention. Nous n'avons guère consacré de temps à réfléchir aux affaires d'Égypte, tout au moins parmi les citoyens du commun.

— Mais qu'a-t-on dit du testament de mon père, à l'époque de son décès ?

— Le testament d'un homme est une chose sacrée, pour un Romain. Quelles que soient les dispositions décrétées par votre père, elles seront respectées. »

En vérité, la déception avait été grande de voir le Flûtiste se refuser à transmettre le gouvernement de l'Égypte au Sénat romain. D'autres monarques, proches de la mort, et fortement endettés vis-à-vis de Rome, souhaitant épargner à leur pays une guerre et une conquête inévitables, avaient agi exactement de la sorte. Mais le Flûtiste avait choisi de laisser l'Égypte à sa fille aînée survivante, Cléopâtre, et à son jeune frère, Ptolémée, pour qu'elle soit gouvernée conjointement par ses deux enfants. Sans doute le frère et la sœur s'étaient-ils mariés, comme c'était la coutume chez les descendants de la famille Ptolémée appelés à régner de concert. L'inceste était odieux aux Romains et considéré comme un symptôme supplémentaire de la décadence de la monarchie, tout comme les eunuques de la cour, un appareil ostentatoire et des exécutions décidées sur un caprice.

Mal à l'aise, le roi changea de position sur son trône et se rembrunit.

« Mon père m'a laissé l'Égypte... à moi et à ma sœur Cléopâtre. Le savais-tu, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier ?

— C'était aussi ce que j'avais compris, oui.

— Mon père rêvait de la paix au sein de sa famille et de la prospérité pour l'Égypte. Mais dans ce monde de chair et d'os, même les rêves d'un dieu ne trouvent pas toujours leur accomplissement. Les Parques ont décrété que ce temps soit

sous l'emprise de la guerre civile, partout sur la terre. Il en est ainsi à Rome. Il en est ainsi en Égypte. Il en est ainsi, je l'apprends, même au sein de ta propre famille, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier. »

J'inclinai le front.

« Vous parlez encore de mon fils.

— Méto, le compagnon de tente de César », compléta-t-il, en m'observant de près.

Je me mordis la lèvre.

« Ah, cela a-t-il quelque rapport avec votre désunion ? L'aigle aurait-il pris ton fils un peu trop sous son aile ? »

Je soupirai.

« Je trouve étrange que Votre Majesté témoigne un tel intérêt pour les affaires de famille d'un simple citoyen de Rome.

— Je m'intéresse à toutes les affaires qui ont un rapport avec César », reprit-il.

Et la lueur dans son regard était pour partie celle d'un garçon de quinze ans, pour partie celle d'un politicien fin calculateur.

« Pour plus d'un Romain, dis-je en m'exprimant à voix basse, avec mesure, le choix entre César et Pompée ne fut pas facile. Cicéron rechercha une troisième voie avec la dernière énergie, mais n'en trouva aucune et se rangea finalement dans le camp de Pompée... à son grand regret. Marcus Caelius sauta dans celui de César, n'en tira qu'insatisfaction croissante et le trahit. Milo s'évada de son exil à Massilia et tenta de lever une armée à lui...

— Et tu as connu tous ces hommes ? » Ptolémée se redressa sur le bord de son siège. « Ces héros, ces aventuriers et ces fous dont nous n'entendons que des échos, ici, en Égypte ? »

J'opinai.

« La plupart d'entre eux, je les ai fréquentés davantage que je ne l'aurais souhaité, en tout cas certainement de trop près pour que cela me soit bénéfique.

— Et tu connais César aussi bien ?

— Oui.

— Et n'est-il pas le plus grand de tous, le plus proche de la divinité ?

— Je le connais en tant qu’homme, pas en tant que dieu.

— Un homme de grand pouvoir.

— Oui.

— Et pourtant tu dédaignes la préférence marquée qu’il affiche envers ton fils ?

— L’affaire est complexe, Votre Majesté. »

Ma réponse me fit presque sourire, considérant que la personne à qui je parlais était mariée à une sœur qu’il détestait et qu’une autre de ses sœurs avait été exécutée par leur père. Je jetai un coup d’œil à cette jarre en terre cuite, aux pieds de Ptolémée. Je me sentais légèrement nauséieux.

« Si César vient en Égypte, ajoutai-je, le ferez-vous décapiter comme Pompée ? »

Le roi échangea un regard avec Pothinus qui, visiblement, désapprouvait le tour que prenait cette conversation.

« Votre Majesté... », dit-il avec l’intention de changer de sujet.

Mais le roi couvrit sa voix, obligeant Pothinus à se taire :

« Le tuer fut d’une facilité remarquable, n’est-ce pas... Pompée, veux-je dire. Les dieux l’ont abandonné, à Pharsale. Le temps qu’il soit prêt à poser le pied sur la terre d’Égypte, il ne restait plus un seul lambeau de divinité accroché à sa malheureuse personne. Les dieux lui avaient arraché son armure, et quand les lames se sont abattues, elles n’ont plus rencontré que la molle résistance d’une faible chair. Il croyait arpenter notre rivage, me rappeler les dettes de mon père à son égard, et prendre l’Égypte sous son commandement, comme si notre trésor, nos greniers et nos armes n’étaient là que pour qu’il s’en saisisse. Il ne devait pas en être ainsi. « Mettez un terme à la vie du soi-disant Pompée le Grand avant que ses pieds ne touchent le sol égyptien ! » N’étaient-ce pas tes propos exacts, Pothinus ? Tu as même cité l’un des épigrammes favoris de mon tuteur Théodore : « Les morts ne mordent pas. » J’ai réfléchi longuement, profondément à cette question. En rêve, je recherchais le conseil d’Osiris et Sérapis. Les dieux s’accordaient avec Pothinus. Si je m’étais porté au secours de Pompée, la malédiction qui s’était abattue sur lui se serait emparée de l’Égypte. Quant à César, ce peut être une autre

affaire. Je considère que les dieux sont encore avec lui. Son caractère divin doit grandir à chaque conquête. Viendra-t-il en Égypte, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier, en quête de notre blé et de notre or, comme le fit Pompée ?

— Peut-être, Votre Majesté.

— Et s'il vient, sera-t-il aussi facile à tuer que l'a été Pompée ? »

Je ne répondis pas. Ptolémée se tourna vers l'eunuque.

« Qu'en penses-tu, grand chambellan ?

— Je pense, Votre Majesté, fit Pothinus, en adressant au roi un regard rusé, que vous avez promis audience à un certain nombre de vos sujets aujourd'hui, ici, à bord de votre barge royale. Peut-être votre conversation avec ce Romain pourrait-elle être repoussée à une heure où vous traiterez d'affaires moins officielles. »

Ptolémée soupira.

« Qui vient à moi, en ce jour ?

— Plusieurs délégations sont ici pour vous informer de l'état de la crue annuelle dans les régions du Nil supérieur. Nous avons reçu des rapports d'Ombos, d'Hemonthis, de Latopolis et d'ailleurs. Les nouvelles qu'ils apportent ne sont pas bonnes, je le crains. Nous avons aussi un groupe de marchands de Clysma, sur le golfe de la mer Rouge, qui viennent présenter une requête d'exonération de l'impôt. L'an dernier, un feu a détruit plusieurs entrepôts et des embarcadères, et il leur faut de l'argent pour reconstruire. J'ai lu leurs rapports et leurs pétitions, mais vous seul pouvez accorder les dispenses dont ils font requête.

— Dois-je rencontrer ces gens tout de suite, grand chambellan ?

— Tous ces groupes ont parcouru une très longue route, Votre Majesté, et je pense qu'il vaudrait mieux régler ces questions avant que nous n'arrivions à Alexandrie, où Votre Majesté sera certainement accueillie par un grand nombre de nécessités pressantes, des affaires qui ont évolué en son absence. »

Le roi ferma les yeux.

« Très bien, grand chambellan. »

Pothinus se leva.

« Je vais ordonner que la barge s'arrête au prochain débarcadère, et que l'on trouve une escorte convenable pour ramener le Romain à son...

— Non, que Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier reste.

— Mais, Votre Majesté...

— Qu'il reste là où il est. »

Ptolémée le tança d'un regard sévère.

« Comme Votre Majesté le désire. »

J'aurais cru que, par un climat aussi chaud, toute activité aurait cessé durant ces heures juste après midi, mais tel n'était pas le cas. J'étais assis, et je luttais pour ne pas sombrer en somnolence – ronfler durant une audience royale, voilà qui serait sûrement désapprouvé. Une succession d'émissaires fut admise en la présence du roi. Ce qui m'impressionna le plus fut la facilité de Ptolémée dans le maniement des langues et des dialectes. Tous ces émissaires parlaient un peu le grec, mais après quelques salutations rituelles, nombre d'entre eux épuaient les limites de leur vocabulaire, sur quoi le roi se mettait à converser avec une parfaite aisance dans la langue la mieux adaptée à ses sujets. Durant tout ce temps, le joueur de flûte jouait en retrait.

Enfin, le dernier envoyé prêta allégeance et prit congé du roi. Pothinus reconduisit cet homme. En chemin, il fut approché par un messager qui lui murmura quelques mots à l'oreille. Le message semblait à la fois assez long et assez compliqué. En l'entendant, l'eunuque parut d'abord inquiet, puis amusé. Finalement, il revint vite auprès de Ptolémée.

« Votre Majesté ! Vous aurez bientôt l'occasion de considérer le maître de Rome de vos propres yeux. Votre avant-garde a atteint Alexandrie. Ils nous envoient des nouvelles : les vaisseaux de César sont dans le port. »

Ptolémée respira avec âpreté.

« Dans le port ? César, comme Pompée, attend-il ma venue avant de poser le pied sur le sol égyptien ? »

Pothinus afficha un sourire.

« En réalité, Votre Majesté, César est arrivé depuis quelques jours. On me dit qu'il a posé le pied sur un débarcadère ouvert à tous et qu'il a essayé d'aller faire quelques pas sur l'un des

marchés. Il semble qu'il ait voulu impressionner le peuple, car il est arrivé vêtu de tous les ornements d'un consul romain. Il portait sa toge ourlée de pourpre, et douze hommes en armes, que l'on appelle des licteurs, marchaient devant lui en brandissant les faisceaux.

— Les faisceaux ?

— Des fagots de verges de bouleau qui servent de fourreaux à des haches de fer... d'anciennes armes cérémonielles qui font partie des ornements d'un magistrat romain quand il sort dans un lieu public. Adaptés à Rome, sans doute, mais pas à Alexandrie ! C'est en tout cas l'avis du peuple. La foule était outrée devant cet affront à la dignité de Votre Majesté — qu'un Romain vienne se pavanner dans la ville en l'absence du roi, comme si l'Égypte était une province de Rome — au point qu'ils ont crié haro et rassemblé tout ce qu'ils avaient à portée de main sur les étals, des fruits, des légumes, des poissons... dont ils ont bombardé les Romains jusqu'à ce qu'ils se retirent à bord de leurs navires. À présent, César attend votre arrivée avant d'oser remettre le pied dans la cité. »

Ptolémée rit.

« Il semblerait qu'il y ait eu bataille, et que César ait été constraint de battre en retraite ! Comme mon père le disait toujours, cela n'est jamais payant de se retrouver du mauvais côté de la populace d'Alexandrie. Nous allons devoir réfléchir à la manière d'accueillir le consul de Rome de façon plus convenable. »

Il baissa les yeux sur la jarre posée à ses pieds, et sourit.

10

L'approche d'Alexandrie à bord d'une barge royale était pour moi une nouvelle expérience, plutôt douce-amère. Chaque fois que j'éprouvais l'aiguillon de la nouveauté, je ressentais aussi un élancement de douleur, car Béthesda n'était pas là pour partager cette aventure.

À quinze milles à l'est d'Alexandrie, le canal du Nil traverse une bourgade du nom de Canopus, villégiature réputée pour les riches oisifs de la ville. Par pure curiosité, j'avais déjà visité cet endroit, une fois, quand je vivais à Alexandrie, jeune homme, mais, à cette époque, même les babioles dans les échoppes de souvenirs étaient au-delà de mes maigres moyens, et je n'avais pu que glisser un œil dans les établissements culinaires, les maisons de jeux et les bordels le long du canal. Quarante ans plus tard, je traversais de nouveau cette ville, mais cette fois assis à côté du roi en personne !

Les amateurs de plaisirs s'étaient massés sur le front de fleuve pour apercevoir la barge royale et jeter un œil à la dérobée sur son occupant. Ptolémée demeurait assis sur son trône, au milieu du navire, et ignorait la foule qui faisait signe, mais je crus entrevoir l'ombre d'un sourire quand il entendit les spectateurs l'acclamer et crier son nom. L'Égypte avait beau être déchirée par la guerre civile, au sein de la caste hédoniste d'Alexandrie, les prétentions de Ptolémée au trône n'étaient apparemment pas contestées.

De Canopus à Alexandrie, le canal s'élargissait considérablement pour accueillir les nombreuses embarcations qui croisaient dans les deux sens. En gage de déférence envers le vaisseau royal, tous les autres bâtiments s'écartaient et s'arrêtaient là où ils nous avaient croisés, pour ne pas entraver notre progression. Nous dépassions barge après barge ; certaines d'entre elles, qui appartenaient à des propriétaires

privés, étaient luxueusement équipées, d'autres servaient d'embarcations de transport collectif proposant plusieurs classes à leur bord. Jeune homme, j'avais voyagé jusqu'à Canopus debout sur un de ces bateaux si chargés de monde que j'avais redouté qu'il ne coule. Nous en croisâmes plusieurs de cette sorte, et leurs occupants semblaient nettement moins enthousiastes au sujet de leur monarque que les dîneurs et les joueurs le long des quais, à Canopus. Certains visages nous fixaient avec un air franchement hostile. Dans la lutte pour la succession, leurs faveurs allaient-elles plutôt à Cléopâtre ? Ou étaient-ils tout à fait des Ptolémées et du chaos qu'ils avaient infligé à l'Égypte ces dernières années ?

Aux abords d'Alexandrie, le canal se séparait en deux embranchements, et nous prîmes celui de gauche. Une formation de palmiers apparut à l'horizon rectiligne, loin devant nous, bordant le rivage du lac Maréotis. Reflétant le soleil au-dessus de lui, l'étendue d'eau apparaissait comme une ligne scintillante au pied des silhouettes des troncs d'arbres. Avec les arbres qui se rapprochaient, cette ligne se muait en étendue d'eau bien visible. Les berges du canal devenaient aussi plus sauvages, avec des ajoncs de part et d'autre. Nous contournâmes une petite courbe et pénétrâmes sur le lac Maréotis, plus une mer intérieure qu'un lac véritable. En face de nous, le long de la rive, à distance, nous aperçûmes la ligne confuse et accidentée des toits d'Alexandrie, avec le phare de Pharos en surplomb, à l'arrière-plan.

Des bateaux de pêche et des vaisseaux privés reculèrent pour faire place au roi. Deux petits navires de guerre peuplés de soldats en armure de cérémonie firent voile vers nous pour nous accueillir, puis exécutèrent un demi-tour et formèrent une escorte pour l'arrivée de la barge royale.

En contrebas des murailles de la ville, dans le port très animé, en front de lac, des courtisans et des soldats nous attendaient sur une jetée ornée de festons et de fanions. La barge vint se ranger le long du ponton, ralentit et s'immobilisa en douceur. Ptolémée se leva de son trône, s'arma de sa crosse et de son fléau. Des courtisans lui emboîtèrent le pas, chacun d'eux sachant apparemment quelle était sa place exacte dans

l'ordre protocolaire. Je me tenais en arrière, hésitant sur la place qui devait être la mienne. Pothinus me chuchota à l'oreille :

« Contente-toi de me suivre, et tais-toi. »

Une cérémonie rituelle attendait le roi pour son arrivée sur la jetée, avec divers membres de la cour accueillant le retour de Ptolémée dans sa capitale. Après quoi, le monarque s'installa dans une litière aux décos fabuleuses, avec un dais frangé de pompons rose et jaune, des montants et des portants sculptés dans l'ébène repoussé d'argent – un véhicule porté à l'épaule par une cohorte d'esclaves à la musculature imposante, nus comme des chevaux, uniquement vêtus de quelques lanières de cuir et autres bandages de lin.

Derrière la litière du roi suivait un autre véhicule, presque aussi magnifique. Pothinus m'invita à y monter, avant de m'y rejoindre. On nous hissa au-dessus du sol. Entourés de gardes armés et précédés d'un véritable orchestre de flûtistes – jouant à l'unisson un air festif qui m'était désormais familier –, on nous porta au bout de la longue jetée. Les murailles d'Alexandrie se prolongeaient de part et d'autre. Devant nous, les hauts vantaux en bronze de la Porte du Soleil nous dominaient. Ils s'ouvrirent. Une brise chaude s'échappa de l'intérieur, comme si la cité elle-même laissait échapper un soupir au retour du souverain. La procession royale pénétra dans la ville.

Après tant de retards et de détours, j'étais de retour à Alexandrie. Le parfum de la cité – car, comme une femme, Alexandrie avait son propre parfum, un mélange d'air de la mer, de fleurs et de chaudes brises du désert – m'enveloppa, et avec lui une nostalgie bien plus puissante et plus envahissante que tout ce que j'avais pu anticiper. Cet afflux de souvenirs me laissa tout tremblant. L'absence de Béthesda me fit pleurer. Si j'avais retrouvé son corps, j'aurais au moins pu lui offrir, dans la mort, le retour à sa terre natale qu'elle avait tant désiré. Mais cette menue consolation m'était refusée. Je ne possédais aucune urne remplie de cendres, aucun coffret contenant ses restes momifiés. Réprimant un sanglot, je murmurai au ciel :

« Nous voici enfin là, après tant d'années si loin ! »

Mais il n'y avait personne pour m'entendre, honnis Pothinus, qui me glissa un curieux regard en coin et détourna les yeux.

Nous continuâmes jusqu'à l'Argeus, la principale artère de la ville, orientée nord-sud, une magnifique promenade large d'une trentaine de mètres, avec des fontaines, des obélisques et des palmiers le long de sa ligne médiane et une colonnade de statues de marbre peint et de colonnes cannelées, de part et d'autre. La foule se rassembla pour admirer à distance prudente, en se tenant soigneusement à l'écart des gardes armés qui flanquaient la procession royale. Beaucoup lançaient des vivats, d'autres demeuraient en retrait, l'air renfrogné ; d'autres encore poussaient des cris perçants, débitaient des litanies et se prosternaient, comme saisis d'un effroi de nature religieuse. J'en déduisis que Ptolémée représentait pour ces gens bien des choses : un roi, un héros, un usurpateur, un persécuteur, un dieu. En serait-il ainsi à Rome, quand César y retournerait dans toute sa gloire ? Il était difficile de s'imaginer un citoyen romain s'inclinant devant un autre homme comme s'il était d'origine divine, mais le destin du monde avait suivi un chemin si tortueux, ces dernières années, que tout semblait possible.

En raison de son relief plat, Alexandrie présente un caractère inhabituel, au regard des grandes cités : elle est agencée suivant une grille, avec des intersections de rues à angle droit, qui forment des blocs rectangulaires. À Rome, ville de collines et de vallées, on arrive à un croisement de plusieurs rues, chaque voie est étroite et serpente dans une direction différente, certaines partent dans le sens de la montée et d'autres dans le sens de la descente. Chaque intersection est unique, et au total elles déploient une suite infinie de perspectives intrigantes. À Alexandrie, l'horizon est bas, et les larges avenues offrent des panoramas lointains dans toutes les directions. Le point de repère qui domine tout le reste, c'est le phare de Pharos, qui surplombe de toute sa hauteur invraisemblable le Grand Port, et son fanal flamboyant rivalise avec le soleil.

Il serait difficile de dire quelle ville me semble la plus grande. Rome est un agglomérat surpeuplé d'échoppes, de logements, de temples et de palais, tout est bâti dans l'empilement et sans aucun sens des proportions ; un village

jadis pittoresque a connu une croissance folle qui échappe à toute maîtrise, débordant d'une vitalité criarde et insolente. Alexandrie est une ville de larges avenues, de grandes places, de temples magnifiques, de fontaines impressionnantes et de jardins isolés. La précision de son architecture grecque dégage une aura d'ancienne richesse et une passion de l'ordre. Même dans les humbles habitations du quartier de Rhakotis ou dans les recoins les plus pauvres du Quartier juif, une invincible propreté tient le sordide en lisière. Mais si les Alexandrins aiment la beauté et la précision, la chaleur du soleil égyptien entraîne une certaine langueur, et la tension entre ces deux éléments – l'ordre et la lassitude – confère à la cité son caractère unique et souvent déroutant. Pour un Romain, Alexandrie semblerait plutôt endormie et trop satisfaite d'elle-même, trop sophistiquée pour que cela ne lui joue des tours – sophistiquée au point d'être lasse du monde, comme une courtisane vieillissante qui a passé l'âge de se soucier de ce que pense autrui. Pour un Alexandrin, Rome doit être d'une vulgarité sans nom, pleine d'individus bruyants, vantards, de politiciens grandiloquents, d'architectures qui jurent et de rues suscitant la claustrophobie.

Nous arrivâmes aux grands carrefours de la capitale – les carrefours du monde, diraient certains –, là où l'Argeus coupe la grande avenue est-ouest, la voie Canopique, tout aussi large, peut-être la plus longue rue du monde. L'intersection de ces deux avenues forme une vaste place avec une magnifique fontaine en son centre, où les naïades et les dryades en marbre s'ebattent avec des crocodiles et des chevaux de rivière du Nil – ces *hippopotami*, comme les Grecs les appellent – autour d'un obélisque imposant. L'intersection de l'Argeus et de la voie Canopique marque le début du district royal de la ville, avec ses bureaux étatiques, ses temples, ses casernes militaires et ses résidences royales. Occupant chacun des quatre coins du carrefour, des édifices à colonnade abritent les tombes des rois et des reines ptolémaïques d'Égypte. La plus opulente de ces tombes reste celle du fondateur de la cité, Alexandre le Grand, dont les restes momifiés sont un objet d'émerveillement pour les visiteurs qui font le voyage et viennent d'un peu partout dans

le monde pour les contempler. De grandes tablettes ornent les parois du mausolée, avec des reliefs peints qui proposent aux regards les nombreux exploits du conquérant. En ce jour, comme tous les jours, une longue file de gens attendaient leur tour pour pénétrer à l'intérieur. Un par un, ils seraient autorisés à passer d'un pas traînant devant le corps d'Alexandre, afin de voir, l'espace d'un instant – et à distance, car le sarcophage ouvert reposait derrière une chaîne protectrice et une rangée de gardes – le visage de l'homme le plus fameux de l'histoire. Au cours des années où j'avais vécu à Alexandrie, je n'étais jamais entré dans le tombeau du conquérant. Le prix de l'accès était bien trop élevé pour un jeune vagabond de Romain sans revenu régulier.

Tandis que nous dépassions le tombeau, les gens de la file d'attente se retournèrent pour suivre des yeux la procession royale. En ce jour, ils auraient non seulement entraperçu Alexandre, mais aussi son héritier vivant.

À côté de moi, dans la litière, Pothinus laissa échapper un profond soupir. Je me tournai vers lui et vis qu'il considérait les ongles de ses mains d'un air absent.

« À Casium, nous la tenions presque ! » marmonna-t-il.

Je ne dis rien, mais il se tourna vers moi et lut la perplexité sur mon visage.

« Cléopâtre, expliqua-t-il. La sœur du roi. Au sud du village de Casium, à la frontière la plus orientale, nous l'avons presque capturée.

— Il y a eu bataille ? m'enquis-je en m'efforçant de lui manifester un intérêt poli.

— Pour être précis, il n'y a pas eu bataille, corrigea Pothinus. Si nous avions été en mesure de l'affronter lors d'un engagement décisif, c'eût été la fin de Cléopâtre et de son ramassis de brigands et de mercenaires. L'armée du roi est plus importante, mieux entraînée, mieux équipée... et bien plus encombrante. Cela reviendrait un peu à aligner un cheval de rivière contre un moineau. La bête n'aurait aucun mal à écraser l'oiseau, pourvu qu'elle puisse l'attraper au préalable. Elle nous a échappé, maintes et maintes fois. Nous étions occupés à élaborer un piège dans les collines, non loin de Casium, quand

la nouvelle nous est parvenue de l'arrivée de Pompée et sa flotte au large des côtes.

— Vous auriez pu écraser d'abord Cléopâtre, avant de venir à la rencontre de Pompée.

— C'était le conseil d'Achillas. Mais le risque semblait trop important. Et si Cléopâtre nous échappait une fois encore... et si c'était à elle que Pompée faisait ses ouvertures ? Alors nous aurions eu Cléopâtre et Pompée sur un flanc, et César sur l'autre. Pas la meilleure des positions. Mieux valait aborder les menaces l'une après l'autre.

— En commençant par celle dont vous pouviez vous défaire le plus promptement ? suggérai-je. Quelle cible facile s'est révélé le pauvre Pompée !

— Nous avons évalué la menace qu'il faisait planer et, comme vous le diriez, nous avons décidé d'y couper court. »

Pothinus eut un sourire, il semblait content de lui. Certes, c'était Achillas qui avait porté le coup, mais j'en conclus que Pothinus était l'auteur de ce plan, et qu'il ne dédaignait pas l'idée de s'en attribuer le mérite.

« Le roi en personne a-t-il approuvé cette décision ?

— Rien n'est fait au nom du roi qui n'ait reçu son approbation.

— Voilà une formule qui m'a l'air bien convenue.

— Mais c'est la vérité. Ne te laisse pas égarer par la jeunesse du roi. Il est tout à fait le fils de son père, le point culminant de treize générations de souverains. Je suis sa voix. Achillas est son bras armé. Mais il possède une volonté bien à lui.

— En est-il de même avec sa sœur ?

— Elle aussi, elle est la fille de son père. Si ce n'est que, étant de quelques années plus âgée, elle est encore plus sûre d'elle-même que son frère. »

Et encore moins susceptible de se soumettre à l'influence de conseillers comme Pothinus, songeai-je. Était-ce pour cela que l'eunuque s'était rangé au côté de l'un plutôt que de l'autre ?

« Et donc, dis-je, vous étant débarrassés de Pompée...

— Nous espérions nous tourner aussitôt vers le problème Cléopâtre. Mais les vaisseaux qui ont donné la chasse à la flotte de Pompée sont revenus avec de nouveaux renseignements

concernant César. On nous apprit qu'il avait jeté l'ancre au large de l'île de Rhodes, et qu'il projetait de venir à Alexandrie dès que possible. Une fois de plus, il semblait prudent de consacrer notre attention à la « question romaine » et de remettre à plus tard nos relations avec la sœur du roi.

— Alors, César sera-t-il traité comme Pompée ? »

Je ressentis un frisson de frayeur, m'imaginant la tête de César dans un panier, posée à côté de celle de Pompée le Grand. Qu'arriverait-il à Méto s'il advenait un tel dénouement ? Je me maudis moi-même de m'interroger de la sorte. Méto avait choisi de vivre dans la fourberie et l'effusion de sang, et son destin n'avait rien à voir avec le mien.

« César présente un défi plus ardu, admit Pothinus, qui requiert une réponse plus subtile.

— Parce qu'il arrive dans le sillage de son triomphe à Pharsale ?

— Clairement, les dieux l'aiment, reconnut encore Pothinus.

— Mais Ptolémée n'est-il pas un dieu ?

— La volonté du roi au sujet de César se manifestera en temps et en heure. Tout d'abord, nous allons voir ce qui nous attend au port. »

Pothinus me regarda de son air astucieux.

« On dit, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier, que les dieux t'ont accordé un talent incontestable, celui d'un franc-parler sans détour face à ceux que tu rencontres. Des inconnus se confient à toi. Des hommes comme César et Pompée s'épanchent auprès de toi. Même le roi ne semble pas immunisé contre ce pouvoir impérieux d'une parole qui ne cache rien. Même moi, il me semble que j'y suis sensible.

— On dit...repris-je.

— Tout est dans ton dossier. Les services de renseignement du roi sont de grande envergure. Ses yeux et ses oreilles sont partout.

— Même à Rome ?

— Surtout à Rome. C'est ainsi que ta réputation te précède. Le roi lui-même a consacré une heure hier soir à consulter ton dossier et à poser des questions à ce propos.

— Je suppose que je devrais me sentir flatté.

— Ou chanceux d'être encore en vie. Ah, mais nous sommes arrivés aux portes de la résidence royale. L'heure est venue de quelques formalités supplémentaires, je le crains, et de mettre un terme à notre conversation. »

Les portes s'ouvrirent, et la procession s'avança dans un ensemble de résidences royales alignées le long du front de lac. On prétend que chaque souverain de la lignée des Ptolémées s'est senti obligé d'ajouter à ces habitations royales. Et c'est ainsi qu'avec les siècles, cet ensemble est devenu la plus somptueuse concentration de richesse et de luxe du monde — une ville dans la ville, avec ses temples, ses cours, ses quartiers animés et ses jardins, criblés de chambres et de passages secrets.

Les portes se refermèrent derrière nous. Nous nous trouvions dans une cour de proportions étroites ceinte de hauts murs. Les litières furent posées sur des supports. Pothinus en descendit et alla assister le roi, qui sortait de la sienne, accueilli par les salutations de courtisans flagorneurs. Pour l'heure, on m'avait apparemment oublié, et je me renfonçai contre les coussins, songeur devant les tours du destin qui m'avaient amené en un lieu si curieux. J'en éprouvai un picotement d'anxiété, me demandant ce qu'étaient devenus Rupa et les garçons ; et aussitôt après, ce fut un mal du pays qui m'envahit : Rome me manquait. Ma fille Diane, enceinte de son deuxième enfant, que faisait-elle en ce moment ? Et son fils, le petit Aulus ; et son gros ange de mari, Davus ? Comme ils me manquaient ! Comme j'aurais aimé être là-bas avec eux, et avec Béthesda, et comme j'aurais préféré ne jamais avoir quitté Rome, pour elle aussi bien que pour moi !

Quelque part en arrière-plan de ces pensées, j'entendis la musique du flûtiste de Ptolémée faire écho entre les murs étroits et refluer dans le lointain. La cour, où s'affairaient des domestiques, était à présent déserte. Je clignai des yeux et me retournai, pour découvrir une jeune femme debout à côté de la litière, et qui me dévisageait.

Sa peau avait la couleur et le lustre de l'ébène poli. Sa chevelure était coiffée pour tirer avantage de son épaisseur, tant et si bien qu'elle formait un halo circulaire autour de son visage,

comme un cadre flottant de fumée noire qui s'effilait en mèches aux extrémités. Ses yeux étaient d'un vert inattendu, une teinte que je n'avais encore jamais vue chez une Nubienne, mais ses pommettes saillantes et des lèvres charnues étaient bien emblématiques de la beauté des femmes de cette contrée.

Elle m'adressa un sourire sage et baissa les yeux.

« Mon nom est Merianis, m'annonça-t-elle en latin. Si tu daignes descendre de la litière, je vais te conduire à ta chambre.

— J'ai une chambre dans le palais ?

— En effet. Dois-je t'y mener tout de suite ? »

Je pris une profonde inspiration et descendis de la litière.

« Montre-moi le chemin. »

Je la suivis dans une succession de passages, de corridors, de cours et de jardins. Nous nous rapprochions du port. De temps à autre, par une ouverture dans les murs, j'apercevais des voiles et le miroitement du soleil sur l'eau et, parfois, au-dessus des toits, je voyais surgir le phare de Pharos à l'arrière-plan. Nous gravîmes plusieurs volées de marches, puis nous empruntâmes à grands pas une longue galerie, nous franchîmes un pont de pierre entre deux bâtiments et poursuivîmes par une autre longue galerie.

« Ici », dit-elle en ouvrant une porte en bois.

La pièce était vaste et meublée avec simplicité : un lit contre un mur, une petite table et une chaise contre l'autre, et un tapis rouge et jaune au motif grec géométrique sur le sol. L'absence d'ornementation était plus que compensée par la vue à couper le souffle qu'offrait la haute fenêtre, d'où l'on avait écarté des tentures jaune pâle. Aucune peinture, aucune mosaïque n'auraient pu rivaliser avec l'image majestueuse du Pharos, parfaitement encadré par la fenêtre, et une vue du Grand Port semé de vaisseaux, dans le fond.

« Magnifique ! chuchotai-je.

— Rome présente-t-elle un spectacle qui soit à la hauteur ? s'enquit Merianis.

— Rome a de superbes panoramas, mais aucune ville ne propose à l'œil ceci. As-tu été à Rome ?

— Je ne suis jamais sortie d'Alexandrie.

— Mais ton latin est excellent.

— Merci. Nous pouvons parler grec, si tu veux.

— Que préfères-tu, Merianis ?

— J'apprécie toute occasion qui m'est donnée de pratiquer mon latin.

— Alors c'est un plaisir pour moi de consentir à ta préférence. »

Elle sourit.

« Après cette journée de voyage, tu dois être affamé. Dois-je te faire apporter de la nourriture ?

— Je n'ai pas faim.

— Alors je pourrais peut-être contribuer à te soulager de tes épreuves. »

Mes yeux remontèrent de ses pieds, chaussés de sandales incrustées de lapis-lazuli, jusqu'à la jupe de lin brut qui dénudait ses chevilles joliment proportionnées, et sa mante en lin plissé jetée sur ses épaules et ses seins ronds. La mante laissait son cou découvert. Un collier de babioles en lapis reposait sur la peau satinée de sa gorge.

« Je suis assez fatigué, Merianis.

— Si je te fais un simple massage, cela ne réclamera aucune dépense d'énergie de ta part. »

Je lui répondis d'un sourire que j'imaginai très en biais.

« Je crois que je vais juste m'allonger un moment. Qu'y a-t-il là, derrière, au fait ? demandai-je en remarquant une porte étroite masquée par un rideau, dans le mur à côté du lit.

— Les quartiers de tes esclaves et du jeune homme qui voyagent avec toi.

— Rupa et les garçons ? Où sont-ils ?

— Ils seront bientôt là, ainsi que ta malle. Le chariot dans lequel ils ont voyagé et les mules qui le tiraientseront confiés au cousin de leur propriétaire, selon tes intentions. »

Je l'observai plus attentivement, scrutant ses yeux d'émeraude.

« Je t'avais prise pour une esclave, Merianis.

— Je suis une esclave... d'Isis. Je sers la déesse et je lui appartiens corps et âme, dans ce monde et dans le prochain.

— Es-tu une prêtresse ?

— Oui. Je suis attachée au temple d'Isis, dans l'enceinte du palais. Mais en son absence...

— Son absence ? Isis n'est assurément pas partie quelque part en voyage...

— Mais si, ma maîtresse s'est bel et bien éloignée du palais. »
Je hochai la tête.

« Tu parlais de la reine Cléopâtre.

— Qui est aussi Isis. Elles ne font qu'une seule et même personne. La reine Cléopâtre est l'incarnation d'Isis, tout comme le roi Ptolémée est l'incarnation d'Osiris.

— Je vois. Pourquoi n'es-tu pas à son côté, à cette minute ? »
Merianis hésita.

« Quand elle a pris congé, ma maîtresse a quitté le palais... assez brusquement. Je n'ai pas été en mesure de l'accompagner. En outre, mon devoir me retient ici, près du temple. Parmi mes nombreuses autres tâches, je veille au confort des visiteurs de marque comme toi-même. »

Je ris.

« Je ne suis pas sûr de savoir ce qui me distingue d'autres visiteurs, si ce n'est une multitude d'infortunes. Mais je te sais gré de ton hospitalité, Merianis. »

Elle inclina la tête dans un salut.

« Isis sera comblée.

— Veilleras-tu au confort de cet autre Romain distingué qui est venu en visite à Alexandrie ? »

Elle pencha la tête de côté, d'un air interrogateur.

J'approchai à grands pas de la fenêtre.

« Celui qui attend dans le port. Tu auras certainement remarqué la flotte des navires de guerre romains, là-bas ? »

Elle me rejoignit à la fenêtre.

« Il y a en tout trente-cinq vaisseaux romains. Je les ai comptés moi-même. Est-il vrai que tu connaisses César ? »

Je m'apprêtais à répondre, mais je m'abstins. La lassitude et l'excès d'émotions m'avaient engourdi l'esprit. Sans quoi j'aurais compris avant cet instant que, selon toute probabilité, cette femme qui se tenait devant moi – exotique, belle, au langage soigné, offerte et attrayante – était davantage qu'une servante ou une prêtresse. Avec le roi et la reine en guerre l'un

contre l'autre, le palais devait regorger d'espions. Je glissai un regard oblique à Merianis, je percevais sa proximité, je humais le parfum entêtant du nard indien sur sa peau sombre, et j'imaginais volontiers un homme baissant la garde en sa présence, prononçant des propos qu'il eût mieux valu taire.

Je tournai le regard vers le port. Cette longue journée déclinait peu à peu vers son crépuscule. Des navires projetaient leurs ombres démesurées sur l'eau plate percée par les éclairs aveuglants des reflets du soleil. C'était le Pharos qui inscrivait l'ombre la plus puissante de toutes, assombrissant l'entrée de la rade. Au-delà, la mer s'étendait sur une apparente infinité. Je songeai au Nil qui se vidait sans relâche dans cette mer, emportant tout ce qui s'était perdu, tout ce qui s'était éparpillé dans ses eaux...

« Je suis las, Merianis. Laisse-moi maintenant.

— Comme tu voudras. »

Elle partit sans un mot de plus, laissant derrière elle une légère senteur de nard indien.

Combien de temps suis-je resté à cette fenêtre, je n'en ai aucune idée. Le soleil continua de sombrer jusqu'à ce qu'il touche l'horizon, là où la terre rejoint la mer. Et puis il fut avalé dans une émulsion de brume pourpre et violette. Le Grand Port fut plongé dans l'obscurité. À bord des galères romaines, des fanaux étaient allumés. D'autres lampes étaient aussi allumées sur la grande chaussée, l'Heptastadion, qui s'étendait de la ville en direction de l'île de Pharos. Au-delà de cette chaussée s'ouvrait une autre rade plus petite, au sud, l'Eunostos, ou port du Bon Retour. Non loin de son centre, un passage voûté le reliant à l'Heptastadion permettait aux navires de naviguer d'un port à l'autre.

On frappa à la porte. Merianis, pensai-je, et pour une part, cela ne me déplut pas.

Mais quand j'ouvris la porte, je ne vis pas la prêtresse d'Isis, mais le visage de Rupa, les yeux écarquillés, dont l'expression trahissait la stupéfaction de se trouver ainsi dans le palais royal. Je baissai les yeux et vis deux autres visages hébétés, les yeux fixés sur moi.

« Androclès ! Mopsus ! Vous n'avez pas idée...

— Comme nous sommes contents de te voir ! » s'écrièrent les garçons à l'unisson, me serrant dans leurs bras.

Rupa m'aurait sûrement volontiers embrassé, lui aussi, s'il y avait eu assez de place pour trois sur le seuil étroit de la pièce.

« Mais où es-tu resté tout ce temps, maître ?

— Et c'est vraiment toi que nous avons aperçu dans la barge du roi ? ajouta Mopsus.

— Et regardez ça ! s'écria Androclès en courant à la fenêtre. C'est le phare, plus grand qu'une montagne ! Et tous ces bateaux dans le port ! Des galères romaines, d'après ce que m'a dit quelqu'un, avec César en personne à bord de l'une d'elles. »

Des esclaves portèrent ma malle dans la chambre, suivis d'autres esclaves avec des plateaux chargés de plats fumants. Ce n'est que lorsque l'odeur atteignit mes narines que je compris à quel point j'avais faim.

« Quand tu étais avec le roi, t'a-t-il montré la tête de..., s'enquit Mopsus.

— Pour l'heure tu manges, tu parleras plus tard », fis-je, car mon estomac grondait.

Quand nous nous exprimerions, il nous faudrait être prudents, car en un lieu pareil, les sols avaient des oreilles, et les murs des yeux pour nous surveiller. Mais après que nous eûmes mangé – de grands bols fumants de soupe d'orge, de la viande de pigeon rôtie sur des brochettes, des fourrés aux lentilles épicées et de la bière pour faire passer le tout –, il n'y eut plus aucun bavardage, rien que du sommeil, car je m'affalai sur mon oreiller et laissai Rupa et les garçons retrouver leur propre couche.

11

« Trente-trois, trente-quatre, trente-cinq. Oui ! Trente-cinq galères romaines dans le port », déclara Mopsus, qui venait de les compter pour la seconde fois.

La lumière du matin scintillait sur l'eau et éclairait la façade du Pharos. La pièce sentait le pain fraîchement cuit que les esclaves nous avaient apporté pour notre collation. Je me redressai contre les coussins de mon lit et je mordis dans un morceau de croûte dure, tandis que les garçons se tenaient à la fenêtre. Rupa était assis sur la malle, il secouait la tête, amusé par les garçons et leurs perpétuelles chamailleries.

« Trente-cinq ? Tu en as manqué une. J'en ai compté trente-six ! insista Androclès.

— Alors c'est que tu as mal compté, fit Mopsus.

— Pas du tout !

— Tu n'as jamais su compter plus loin que le total de tes doigts et de tes orteils, continua Mopsus.

— Ridicule ! Tu en as manqué une, c'est évident. Est-ce que tu as compté celle qui a une tête de gorgone à la proue ? Je n'ai jamais vu d'éperon aussi effrayant sur un bateau !

— Où ça ?

— Tu peux à peine la voir, parce qu'elle est cachée par les bâtiments sur cette île. Quel est le nom de cette île dans le port, maître ?

— L'île s'appelle Antirrhodus, et elle appartient au roi. Ces bâtiments sont sa propriété privée, avec leur port particulier à l'intérieur du Grand Port.

— Ce doit être fabuleux, comme endroit, à visiter.

— On peut aller voir là-bas, maître ? demanda Mopsus.

— Je pense qu'il faut être un personnage plus important que nous ne le sommes pour recevoir une invitation à Antirrhodus.

— Et pourtant, nous sommes bien ici, avec notre chambre attitrée, dans ce palais, releva Androclès. Imaginez un peu !

— Peut-être César va-t-il s'emparer d'Antirrhodus, y établir son quartier général, et alors...

— Mopsus, chut ! Tu ne dois pas prononcer un mot à propos de César tant que nous sommes ici, au palais. Ne mentionne même pas son nom. Est-ce compris ? »

Mopsus se rembrunit, puis il vit le sérieux de mon expression et acquiesça d'un mouvement de la tête. Ces dernières années, à Rome, les garçons avaient appris une chose ou deux en matière de secret et d'espionnage. Mopsus reporta son attention sur le port.

« Certains de ces navires transportent la cavalerie, remarqua-t-il. Ceux qui sont les plus proches du phare ont des chevaux sur le pont.

— Imagine, amener ces chevaux depuis la Grèce, fit Androclès. Tu crois qu'il pourrait s'agir des chevaux que... tu sais qui... a jeté dans la bataille à Pharsale pour piétiner... quel nom portait-il, déjà... ?

— Quelle tête portait-il, tu veux dire ! s'écria Mopsus en riant.

— Mais regarde donc ! D'autres soldats romains sont en train de débarquer de ce plus gros bateau sur l'autre, qui est plus petit, celui qui n'arrête pas de faire la navette du palais pour les déposer sur ce débarcadère, là-bas.

— D'autres soldats ? Un débarcadère ? dis-je. Depuis combien de temps ce manège dure-t-il ?

— Oh, depuis un bon bout de temps, répondit Androclès. Le débarcadère, une espèce de grande place, en retrait du quai ; il commence à se remplir, oui, avec tous ces soldats romains et tous ces soldats égyptiens, et tout ce monde en habits déguisés, et tous ces étendards et ces fanions. Est-ce que tu crois qu'il va y avoir une espèce de rencontre officielle entre le roi et... euh... enfin qui tu sais ? Ce pourrait fort bien être lui, là, maintenant, au milieu de ses hommes, sur cette galère romaine. » Il cligna des yeux. « Il porte une armure qui m'a l'air drôlement recherchée, et une grande cape rouge... comme qui tu sais.

— Et il est chauve, comme qui tu sais. Le soleil qui ricoche sur son crâne m'aveugle ! ajouta Mopsus en riant.

— De quoi parlez-vous, tous les deux ? »

Je me levai de mon lit pour jeter un œil, mais avant que j'aie pu atteindre la fenêtre, on frappa bruyamment à la porte.

Je fis un signe de tête à Rupa, qui se leva d'un bond et ouvrit. Merianis se tenait dans le corridor.

Rupa écarquilla les yeux, puis se tint bien droit et redressa ses épaules impressionnantes. Les garçons restèrent tout simplement bouche bée.

Elle était vêtue d'une robe extraordinaire coupée dans une étoffe verte, brodée de fils d'argent et ceinte sous la poitrine par un cordon d'argent. Ce vert était assorti à ses yeux. Comme auparavant, elle portait ses sandales incrustées de lapis-lazuli et un collier de la même pierre mais, à côté du vert de la robe, ces dernières prenaient une nuance de couleur très différente. L'effet, conjugué à sa peau d'ébène, était tout à fait remarquable.

« Peux-tu être prêt dans une demi-heure ? me demanda-t-elle.

— Prêt à quoi ?

— Le grand chambellan suggère que tu choisisse ta meilleure tenue. J'imagine que tu dois avoir quelque chose de convenable, dans cette malle ?

— Rien qui approche l'élégance de ce que tu portes toi-même.

— Mais, maître, fit Mopsus, tu ne te souviens pas ? Avant de quitter notre maison, à Rome, au tout dernier moment tu as décidé d'emporter ta plus belle toge.

— Ah oui, vraiment, fis-je.

— Une toge, ce serait splendide ! s'exclama Merianis. La vue de ce vêtement mettra notre visiteur tout à fait à l'aise.

— Notre visiteur ?

— Tu as sûrement suivi la cérémonie d'accueil qui a eu lieu sur le débarcadère royal ? Le roi désire que tu assistes à l'arrivée de César.

— Je vois. Je suppose qu'en l'occurrence je n'ai guère le choix ?

— Aucun, en effet. Je serai de retour dans une demi-heure pour t'accompagner. »

Merianis sourit, et elle s'en fut.

Rupa m'adressa un regard qui faisait écho à la question que les garçons posèrent tous deux en choeur.

« Qui était-ce ?

— Je vous expliquerai ça en m'habillant. Rupa, veux-tu aller me chercher ma toge ? Elle doit être quelque part dans cette malle, espérons qu'elle ne soit pas trop fripée. Androclès, Mopsus, assistez-moi. Vous connaissez la manœuvre. »

Les garçons m'aidaient à enfiler cette toge depuis que je les avais achetés tous deux. Mis à part l'inévitable prise de bec sur qui devait pincer et tenir, et qui devait draper et plier, ils avaient porté cet art à la perfection. L'esclave qui a appris à habiller un citoyen romain de sa toge pour qu'il ait de l'allure et n'ait pas l'air d'un tas de laine chiffonnée, cet esclave-là est précieux.

J'avais interdit aux garçons de prononcer le nom de l'homme qui était sur le point de poser le pied dans Alexandrie. Mais il était un autre personnage qui, selon toute vraisemblance, allait aussi faire son apparition ce matin, et les garçons savaient déjà qu'il valait mieux se garder de le nommer en ma présence. Devant la perspective d'aller saluer le maître présomptif du monde romain, j'éprouvai une curieuse absence d'émotion. Mais mon cœur se mit à battre la chamade et mon front devint moite lorsque je songeai à l'idée de me trouver face à face, dans une heure, avec l'homme que j'avais jadis appelé mon fils.

Comme les architectes des Ptolémées avaient su se montrer habiles, génération après génération. De l'extérieur, l'ensemble palatial semblait majestueux, intimidant et impénétrable. En revanche, une fois à l'intérieur de cet édifice grandiose, on éprouvait non pas une sensation de confinement glacial, mais les simples plaisirs de la marche dans des galeries illuminées de soleil et des cours pittoresques, avec la musique du chant des oiseaux et du clapotis des fontaines. Nous aurions fort bien pu flâner dans les élégants jardins paysagers et les salles au splendide ordonnancement d'une villa grecque idéalisée, si ce n'est que cette villa ne connaissait pas de limites. Tel était le cours de mes réflexions, d'autant plus indiqué qu'il me

distrayait de ce que j'avais réellement à l'esprit tandis que je suivais Merianis.

« Les deux garçons, tes esclaves et ton ami muet m'ont eu l'air très désappointé quand j'ai annoncé qu'il leur fallait rester là où ils étaient, remarqua-t-elle.

— Je pense qu'ils désiraient simplement avoir plus de temps pour t'admirer. Surtout Rupa. »

Elle sourit.

« Tu as splendide allure toi-même. »

Je ris.

« Je suis une figure grisonnante et ridée qui pointe un œil, enveloppé dans sa toge grise et fripée.

— Je te trouve plutôt distingué.

— Et je te trouve plutôt fourbe, Merianis. Mais tant que je resterai à ton côté, je pense que de toute manière personne ne relèvera ma présence. C'est encore loin ?

— Non. En fait... »

Nous tournâmes à l'angle d'un mur et entrâmes dans un carré de soleil. Je clignai des yeux sous le ciel d'un bleu éclatant au-dessus de nos têtes et sentis la brise fraîche de la mer sur ma face. C'était une vaste place pavée, peuplée de courtisans portant une perruque de cérémonie ou une coiffe multicolore et une tunique recherchée, qui s'ouvrait devant nous. Là où la place s'achevait en marches d'escalier menant à la mer, une longue rangée de soldats romains se tenaient au garde-à-vous. Des compagnies de fantassins égyptiens étaient stationnées à chaque angle de la place, et en plein centre je vis un dais orné de glands rose et jaune, et je compris que Ptolémée devait être installé dessous, assis sur son trône.

Je supposai que nous resterions sur le pourtour de cette foule, mais Merianis avança d'un pas résolu. Quand elle vit que je demeurais en arrière, elle sourit et me prit la main, me conduisant comme un enfant en direction du dais aux couleurs voyantes. Des courtisans s'effacèrent, des groupes d'eunuques reculèrent pour la laisser passer, et même le cercle de lanciers qui entourait le roi et sa suite rompit les rangs pour nous consentir un accès. Pothinus se tenait près du roi. Il nous repéra et s'avança à grands pas.

Il s'exprima avec nervosité :

« Enfin ! Qu'est-ce qui t'a retenu si longtemps, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier ? Le roi va être soulagé. Il a fortement insisté pour que tu sois présent. Observe tout, ne dis rien. As-tu compris ? »

J'opinai.

« Et pourquoi diable vous tenez-vous par la main, vous deux ? »

Les doigts de Merianis se dénouèrent des miens.

Pothinus retourna au côté du monarque. Il y eut une sonnerie de trompettes. Un petit esquif était venu accoster au pied des marches. Ses occupants débarquèrent et, au travers de la foule, j'entrevis brièvement un crâne dégarni qui m'était familier. Mon cœur s'emballa.

Les soldats romains formèrent un cordon qui menait jusqu'au dais. Dans le corridor tracé par leur alignement, un petit groupe s'approcha du roi à grandes enjambées. En tête de ce groupe venait César en personne. Il était vêtu non pas de son habit d'imperator, avec ses attributs militaires et une cape écarlate, mais en tant que consul du peuple romain, d'une toge ourlée de pourpre.

La dernière fois que je l'avais vu, c'était à Massilia, sur la côte méridionale de la Gaule, le jour où ses forces étaient entrées dans la cité à la suite d'un siège interminable. César lui-même revenait d'Espagne, où il avait défait ses ennemis, et il était sur la route du retour vers Rome, d'où il partirait pour la Grèce et un affrontement direct avec Pompée. Son escale à Massilia n'était guère plus qu'une visite de courtoisie, une occasion de témoigner de son penchant fameux pour la miséricorde – tout en soumettant à l'assujettissement une fière cité qui avait conservé son indépendance durant des centaines d'années. Pressés par les circonstances, les Massiliotes s'étaient rangés avec Pompée contre César, et ils avaient tout perdu. Moi-même, j'avais été pris au piège dans la ville, au cours des tout derniers jours du siège, à la recherche de mon fils Méto, dont je redoutais la mort. Mais sa disparition faisait tout honnement partie du plan de César pour prendre la ville, et quand ce dernier était apparu triomphalement, Méto était à son côté, rayonnant de

joie. À cet instant, l'absurdité de la guerre et la cruauté de la tromperie exercée par mon fils m'avaient bouleversé. Au lieu d'embrasser Méto, je l'avais rejeté, je l'avais publiquement désavoué devant César et le monde. Depuis ce moment, je n'avais revu ni l'un ni l'autre, même si leurs ombres à tous les deux n'avaient cessé de planer sur mon existence.

À présent, à presque un monde de distance de Massilia, nos chemins se croisaient de nouveau.

Quand je l'avais vu pour la dernière fois, César était dans l'ivresse de la victoire, un dieu-guerrier infligeant les rigueurs d'une justice sévère aux Massiliotes avant de se diriger vers le plus grand défi de son existence. Il arrivait à Alexandrie encore auréolé de son triomphe à Pharsale, en maître indiscuté du monde romain. Ses lèvres minces dessinaient une ligne droite, la mâchoire était serrée, mais le regard scintillait et trahissait toute l'intensité avec laquelle il jouissait de ce moment.

Son menton prononcé, ses pommettes saillantes et son crâne dégarni lui conféraient une allure austère, mais la vigueur de son pas appartenait à un homme moitié plus jeune que lui. Parvenir à un tel moment devait figurer parmi les réussites suprêmes de sa carrière, le genre de grande occasion que les peintres et les sculpteurs risquaient de commémorer pour les générations à venir. Le maître du nouvel ordre du monde était sur le point de rencontrer le souverain du plus ancien royaume du monde. Le nouvel Alexandre était sur le point de se mesurer à l'héritier d'Alexandre le Grand, dans la ville qu'Alexandre en personne avait fondée. Dans le maintien de César, je vis un homme pleinement conscient de l'importance de l'instant et irradiant la confiance.

Et Ptolémée ? L'expression du roi était plus obscure. Depuis l'enfance, on avait dû lui apprendre à composer son visage comme un masque adapté à diverses situations officielles – consacrer des temples, prononcer des châtiments, accorder des faveurs, transmettre les bénédictrices des dieux –, mais il n'avait certainement jamais vécu de circonstances comme celle-ci. Son visage semblait presque totalement dépourvu d'émotion, à un degré quasi surnaturel, si ce n'est de temps à autre un éclat dans le regard qui, sous la couronne, trahissait le jeune homme

survolté. Assis sur son trône, serrant son fléau et sa crosse contre sa poitrine, il demeura absolument immobile, la fixité qui sied à un monarque occupant le centre immuable du monde – excepté les doigts de son pied gauche. Pendant que je l’observais, ses orteils se contractèrent et se relâchèrent à plusieurs reprises contre la semelle de sa sandale incrustée de pierreries.

Pothinus s’avança. Comme la plupart des Romains, César n’éprouvait certainement que dégoût pour les eunuques, mais son visage ne manifesta aucune réaction.

L’eunuque parla d’une voix trop basse pour que je l’entende, il demandait sans nul doute à César de quelle manière celui-ci souhaitait être présenté et lui expliquait le protocole à respecter dans sa façon d’aborder le roi. César répondit lui aussi à voix basse, mais à en juger par le rythme de son verbe, je compris que l’entretien se déroulait en grec.

Il semblait qu’il y aurait un échange de présents. César leva la main et fit un geste à un membre de sa suite, pour que ce dernier s’avance. J’en eus le souffle court, car je reconnus Méto, qui portait un pectoral tout luisant et arborait une tenue militaire de grand apparat.

Comme il a l’air jeune ! Ce fut la seule pensée cohérente qui me traversa l’esprit, parmi tant d’autres qu’il m’était impossible de formuler par des mots. J’éprouvai dans mon cœur une douleur, et j’ai dû proférer un cri étouffé, car Merianis m’adressa un regard déconcerté et posa sa main sur la mienne.

Méto paraissait sain et sauf, en bonne santé, alerte. Il semblait s’être sorti indemne des champs de bataille de la Grèce. Il portait un coffret d’argent martelé, avec un fermoir en bronze en forme de tête de lion. Il approcha du trône, les bras tendus. Quand il eut atteint le dais, il se laissa tomber sur un genou et baissa la tête, présentant le coffret à Ptolémée. Pothinus accepta le présent au nom du souverain, l’ouvrit brièvement pour jeter un œil à l’intérieur, puis sourit.

Méto se retira. Je le regardai reculer, jusqu’à ce qu’il se fonde dans l’escorte, derrière César, puis mon regard revint de nouveau sur Pothinus, qui s’était tourné vers le trône et présentait le coffret ouvert pour que le roi puisse le découvrir.

Ce dernier hocha la tête en signe d'acceptation du cadeau, sur quoi Pothinus sortit l'objet du coffret et le souleva en l'air. C'était une ceinture spectaculaire composée de pièces d'or finement martelées en forme de feuilles de lierre entrelacées qui frémissaient et tintinnabulaient dans la brise marine. Il y eut des murmures appréciateurs parmi les membres de la suite royale.

Pothinus reposa la ceinture d'or dans le coffret, le tendit à un subalterne, puis s'approcha de César. Le son de leurs voix flotta jusqu'à mes oreilles :

« Un cadeau magnifique, consul, fit Pothinus, digne même de Sa Majesté. Vient-il, je me le demande, du butin récupéré parmi les possessions du soi-disant Grand Pompée ? »

Le visage de César accusa à peine le déplaisir que lui inspirait la perspicacité de l'eunuque.

« En vérité, oui. L'objet faisait partie des trésors qu'il abandonna à Pharsale. On m'a dit que cette ceinture était d'origine royale, un objet vraiment rare en provenance du royaume des Parthes, entré en possession de Pompée quand il conquit les terres de Mithridate. C'était l'un des trésors qu'il détenait depuis le plus longtemps, et l'un de ceux auxquels il accordait le plus de prix.

— Comme ce choix est approprié ! » Pothinus sourit. « Les cadeaux que le roi a réunis pour toi viennent aussi de Pompée. Quant à l'un de ces objets, il l'a possédé toute sa vie, et j'ose affirmer qu'il le chérissait davantage que tous les autres. »

Le front de César se plissa. Puis l'allure d'un petit groupe attira son attention. Parmi ces nouveaux arrivants, il y avait Philippe, l'affranchi de Pompée. Je ne l'avais plus revu depuis que nous nous étions séparés après avoir brûlé le Grand Pompée sur le bûcher funéraire. Il n'avait pas l'allure d'un homme maltraité, mais il avait tout de même le teint blême et l'air hagard.

« Le premier cadeau, consul », annonça Pothinus avec un geste à Philippe, afin que celui-ci s'avance.

César se rembrunit.

« Si Philippe fut jadis un esclave, je crois que Pompée a fait de lui un homme libre. Un citoyen romain ne peut pas être offert en cadeau à un autre. »

Pothinus eut un sourire crispé.

« Alors le cadeau sera le plaisir de sa compagnie. Philippe est un homme qui possède maintes vertus.

Puisse-t-il être aussi loyal envers César qu'il l'a été envers le Romain qu'il a servi avant lui. »

Philippe garda les yeux baissés.

César le considéra avec gravité.

« Tu étais là-bas avec lui, à la fin ?

— Oui, consul.

— On dit que tu lui as dispensé tous les rites funéraires.

— J'ai fait ce que j'ai pu, consul. »

César posa la main sur l'épaule de l'homme. Avec un hochement de la tête, il fit signe à Philippe de rejoindre les autres membres de son escorte.

Suivant Philippe, deux courtisans porteurs de présents firent un pas en avant. Ces courtisans étaient en eux-mêmes remarquables. L'un était aussi noir que Merianis et plus petit qu'un garçonnet, avec des membres de la taille de ceux d'un enfant mais un visage de vieil homme. L'autre avait le front osseux, la joue creuse, c'était un albinos dominant d'au moins une tête le plus grand des hommes présents. Le minuscule personnage portait un grand panier en rotin. Le géant portait un panier identique, en miniature. Le caractère grotesque de cette mise en scène était dérangeant, en tout cas à mes yeux. Les autres, notamment Merianis, trouvèrent fort divertissante la vision de ces deux courtisans si mal appariés porteurs de charges elles-mêmes si dissemblables. Elle éclata d'un rire sonore. Pothinus grimaça un rictus d'amusement. Même le roi laissa échapper un léger soupçon de sourire.

Le géant albinos présenta son premier cadeau. Il tendit un long bras osseux et dénudé, amenant ainsi le petit panier plus près de César. Ce fut Méto qui s'interposa pour l'accepter. Il leva les yeux sur l'albinos comme s'il scrutait le visage terne du géant, en quête d'un signe de sournoiserie, puis il gratifia César

d'un regard différent, et ce dernier, d'un mouvement de la tête, signifia à Méto qu'il devait ouvrir ce panier.

Méto retira le couvercle, en inspecta l'intérieur un instant, fronça le sourcil, puis plongea la main dedans et en sortit un objet scintillant. Je me souvins du doigt manquant sur le cadavre de Pompée – ce moignon sanglant, l'essaim de mouches – et je compris la nature du présent avant même que mes yeux ne discernent la forme de l'anneau que Méto tenait entre son pouce et son index.

César en eut brièvement le souffle coupé, puis il eut un geste pour prendre la bague de la main de Méto. Il lança un regard sec à Pothinus, puis au roi. Pour un Romain, peu d'objets étaient plus sacrés que sa bague. Chaque citoyen en possédait une, marque de son statut. Je portais moi-même un simple jonc de fer, comme la plupart des Romains, mais les hommes de plus haute position arboraient des anneaux d'un métal plus précieux, ornés d'une devise et de gravures qui proclamaient leurs exploits. La bague de Pompée, que je n'avais fait qu'entrapercevoir, était en or et portait le seul mot MAGNUS, dont les lettres étaient en creux, pour servir de sceau. Cette bague dans la main de César était trop loin de moi pour que je la voie en détail, mais il ne pouvait y avoir de doute, à en juger par l'expression qui lui traversa le visage : c'était bien celle de Pompée.

César avait déjà appris le décès de son adversaire. Mais l'anneau était la preuve tangible de sa mort. En aucune autre circonstance on n'aurait pu le retirer du doigt de Pompée le Grand pour le présenter en cadeau à son rival. Un flot d'émotions assaillit la figure de l'imperator. Que ressentait-il ? Le triomphe, assurément, car c'était ici la preuve indéfectible que la défaite de son ennemi était complète et irréversible. Mais peut-être aussi l'impression d'avoir été trompé, car on lui avait soustrait le destin de Pompée. Et aussi, pourquoi pas, un peu de colère, qu'un Romain d'une telle stature ait été traîtreusement liquidé par des inconnus agissant sous les ordres d'un roi étranger, et que ses biens les plus précieux soient traités avec un tel mépris. Un anneau de citoyenneté, symbole du lien sacré entre l'État romain et ses membres, était ainsi réduit à un

vulgaire trophée pillé sur un cadavre. Le présentait-on à César pour lui signifier l'estime du roi, ou pour lui transmettre un message plus sinistre ?

César leva les yeux de cette bague dans sa paume et posa un regard scrutateur sur le roi Ptolémée, assis dans son trône. Le visage de l'imperator était aussi impénétrable que celui du roi, qui lui rendit son regard.

« Le cadeau du roi fait-il plaisir à César ? » s'enquit Pothinus.

César ne répondit pas, pas avant un long moment. Puis enfin :

« César accepte le cadeau du roi.

— Ah, bien ! Mais il y en a un autre qui, j'ose l'affirmer, plaira encore davantage à César. Un bien qui était encore plus précieux pour Pompée que sa bague. »

Pothinus fit un geste au nain noir, que ce dernier s'approche. L'homme s'exécuta, il charriaît son chargement avec maladresse. Le panier était presque aussi gros que son porteur. Il le posa aux pieds de César et, avec un grand geste, retira le couvercle et plongea la main à l'intérieur.

Soudain soupçonneux, César recula. Méto s'avança d'un pas, en agrippant le pommeau de son épée dans son fourreau. Pothinus rit. Le nain sortit l'objet du panier et le leva en l'air, une main le saisissant par les cheveux et l'autre venant se placer en conque sous le cou tranché. Dans un état d'excellente conservation – car les Égyptiens savaient tout ce qu'il fallait savoir sur l'embaumement des chairs mortes –, la tête de Pompée fut exhibée à l'intention de César et de son entourage.

L'imperator ne tenta pas de dissimuler son dégoût. Sa lèvre supérieure se retroussa et dénuda ses dents. Il détourna les yeux un instant, puis considéra cette tête sans artifice, visiblement fasciné.

Pothinus inclina la tête.

« César est satisfait ? »

Ce dernier se rembrunit. Un tressaillement d'émotion traversa son visage. Ses yeux scintillaient, comme s'ils s'étaient soudain emplis de larmes.

Le regard de Pothinus passa de César à la tête de Pompée, avant de revenir au consul.

« César accepte-t-il ce présent ? s'enquit-il, hésitant.

— César... » Sa voix était chargée d'émotion. « César n'a certes aucune intention de remettre ce... cadeau... entre les mains de ceux qui le lui offrent. Méto ! Veille à ce que cette tête soit remise dans ce panier et emporte-le à mon bord. Dans la mesure du possible, fais-la purifier. Une pièce dans la bouche, et le reste, dans l'honorabilité. »

En se détournant encore une fois de cette tête, et de Pothinus, le regard de César tomba par hasard sur moi. Peut-être était-ce la toge que je portais qui attira son attention. La vision singulière d'un Romain au milieu de la foule des courtisans égyptiens piqua son intérêt. Il étudia mon visage et, l'espace d'un instant, n'indiqua par aucun signe qu'il m'avait reconnu. Puis il afficha cet étrange mélange de doute et de reconnaissance, quand on voit un visage familier dans un contexte extravagant et déplacé – car assurément Gordianus, le Limier, était bien la dernière personne qu'il se serait attendu à voir au milieu de la suite du roi Ptolémée.

Méto était occupé à soulever le panier de la tête de Pompée, mais quand il passa tout près, César, sans me quitter du regard, le retint par le bras et lui parla à l'oreille. Je saisis un léger mouvement, quand Méto entama le geste de tourner la tête vers moi. Mû par une impulsion subite, je reculai pour me fondre dans la foule, pour me soustraire aux regards.

Mais je pouvais toujours voir Merianis. Elle se tenait droite, tendue, l'air captivé, le regard fixe en direction de l'escorte de César, ses yeux plongés dans les yeux de l'autre, là-bas. Je sus aussitôt ce qui s'était produit. Au lieu de se poser sur moi, le regard de Méto était tombé sur Merianis. Pour elle, en tout cas – à en juger par son expression –, ce moment était chargé de sens.

12

« Quand Alexandre avait quinze ans, il passa par hasard devant l'endroit où le cheval sauvage Bucéphale était enfermé en cage. Il entendit un hennissement terrifiant et interrogea les domestiques. « Quel est ce vacarme à vous glacer le sang ? » Le jeune général Ptolémée répondit : « Maître, c'est le cheval Bucéphale que votre père le roi a fait enfermer parce que cet animal est un mangeur d'hommes très brutal. Personne ne parvient à le dompter, et encore moins à le monter. Aucun homme ne saurait même s'en approcher en toute sécurité. » Alexandre se rendit près de la cage et prononça le nom du cheval. Bucéphale, en entendant la voix d'Alexandre, hennit de nouveau, non plus de cette manière terrifiante comme en toute occasion, mais avec douceur et clarté. Quand Alexandre s'approcha encore davantage, aussitôt le cheval plaça sa patte antérieure en avant et lui lécha la main, reconnaissant le maître que les dieux lui avaient assigné. Sur quoi Alexandre...

— Et ensuite, qu'est-ce qui se passe ? » demanda Mopsus, assis sur le rebord de fenêtre, le regard perdu vers le port.

Les deux garçons avaient l'air de céder à la fascination sans fin des manœuvres en cours à bord des vaisseaux de César, aux allées et venues des bateaux marchands et au jeu sans cesse changeant des ombres sur la façade du phare. À en juger par son ton de voix absorbé et distrait, il était évident que la question de Mopsus ne concernait pas le récit que je lisais à voix haute.

Sur ses genoux, un chat gris aux yeux verts ronronnait avec force. Autour de son cou, la bête arborait un collier en argent massif sur lequel étaient enfilées des perles minuscules de lapis, consacrant l'animal pupille sacré du palais. Le chat allait et venait selon son bon plaisir. Mopsus et Androclès s'étaient tout à fait attachés à lui, et ils gardaient des miettes de nourriture à

portée de la main pour l'attirer sur leurs genoux quand il daignait nous rendre visite.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée de César. Durant ce laps de temps, on nous avait autorisés à nous déplacer librement dans la partie du palais comprenant nos appartements. Nos repas nous étaient servis dans une salle commune où un certain nombre de courtisans prenaient les leurs. Ils ne frayaient guère avec nous et m'adressaient peu la parole. Merianis venait nous voir de temps à autre, et elle m'assurait que le roi ne m'avait pas oublié et me faisait savoir, de manière subtile mais sans ambiguïté, que si j'étais officiellement un invité, et non un prisonnier, je ne devais pas non plus quitter mes appartements pour circuler dans le palais. Néanmoins, j'avais la permission d'en sortir et d'aller me promener en ville pour peu que je sois de retour à la tombée de la nuit. Mais ces excursions étaient devenues de plus en plus problématiques.

Alexandrie était une ville de grand tumulte. Tous les jours, depuis l'arrivée de César, dans tel ou tel quartier, des émeutes éclataient. Certaines de ces émeutes étaient limitées et facilement dispersées par les gardes du roi. D'autres étaient de vrais tourbillons qui balayaient des quartiers entiers, avec leur cortège d'incendies criminels, de pillage et de mort. Au cours du plus sanglant de ces incidents, une compagnie de soldats romains partis en reconnaissance amicale depuis le palais vers le temple de Sérapis était tombée dans une embuscade et s'était fait lapider à mort, anéantir jusqu'au dernier homme, en dépit des armures qui les protégeaient et de leurs épées. La fureur de la foule alexandrine est une chose terrifiante.

Lors de mes pérégrinations dans la cité, je n'avais pas été pris moi-même dans des situations dangereuses, mais j'avais vu des panaches de fumée et je m'étais suffisamment approché de certains de ces troubles pour entendre le brouhaha des soldats affrontant les émeutiers. Mon accent était distinctement d'origine romaine, et la plus simple demande de renseignement sur la direction à prendre pouvait susciter un regard haineux et me valoir un crachat, qui venait s'écraser à mes pieds. Rupa, qui avait vécu à Alexandrie durant de nombreuses années et qui

conservait encore des amis dans la ville, s'en tirait mieux, mais je jugeais singulier de devoir compter sur un muet dans chacune de mes rencontres. Les garçons connaissaient à peine le grec et pas du tout l'égyptien, et je les sentais capables de s'exposer à des ennuis à tout moment – et moi avec eux.

Et donc, ces derniers jours, nous avions pris le parti de rester le plus clair de notre temps dans nos appartements ; nous ne conversions avec personne, sauf Merianis, et nous ne recevions pas de visiteurs – excepté, naturellement, le chat gris qui était pelotonné, tout content, sur les genoux de Mopsus.

Et ensuite, qu'est-ce qui se passe ? La question de Mopsus résonnait en écho dans mon crâne. Je me calai contre les coussins de mon lit et posai le rouleau que j'étais en train de lire. Merianis, qui avait accès à la fameuse bibliothèque adjacente à l'enceinte du palais, avec ses quatre cent mille volumes, m'avait bien fourni en lectures. Ce matin-là, elle m'avait apporté un exemplaire du livre que j'avais lu enfant, mais que depuis lors je n'avais plus jamais retrouvé à Rome, *Les Merveilleux Exploits d'Alexandre*, par Kleitarchos. Lire à haute voix aidait à passer le temps, et j'avais espéré que ces fiers récits d'Alexandre s'avéreraient spécialement divertissants pour Rupa et les garçons, qui avaient un profond besoin de distraction, car nous étions tous en proie à un état d'agitation croissante. Et pourtant, même les hauts faits du conquérant paraissaient pâles en comparaison des événements qui se déroulaient autour de nous.

Je reposai donc le rouleau et respirai profondément. Au cours de ces derniers jours, nous avions débattu maintes et maintes fois de l'incertitude de cette situation, dans Alexandrie, mais les garçons semblaient puiser un certain réconfort dans le simple fait de répéter les choses.

« Et ensuite, que va-t-il se passer ? Difficile à dire. Les vaisseaux de César contrôlent efficacement le port, et il a probablement fait venir d'autres navires, qui doivent être en route, par conséquent... »

— Va-t-il mettre Alexandrie à sac ? demanda Androclès, dont les yeux s'allumaient à la perspective de toute destruction massive. »

Il vint occuper un siège en face de son frère, sur le rebord de la fenêtre, retira le chat des genoux de Mopsus et le plaça sur les siens. Le félin émit un timide miaulement plaintif, avant de se remettre à ronronner de plus belle.

« Certains Alexandrins ont l'air de le croire, dis-je, mais je ne pense pas que telle soit son intention. César est venu ici pour jouer les ambassadeurs de la paix, pas les fauteurs de guerre. Ce conflit entre le roi Ptolémée et la reine Cléopâtre doit être réglé une fois pour toutes, pour le bien de Rome comme pour celui de l'Égypte. Le Flûtiste avait aussi d'autres enfants... une autre fille, nommée Arsinoë, qui est plus jeune que Cléopâtre, mais plus âgée que Ptolémée, et un autre fils, le cadet, qui porte également le nom de son père. Mais ces deux enfants ont été exclus du testament du défunt roi et ne semblent guère peser dans le différend actuel. Si les membres de la fratrie royale ne sont pas capables de vider leur querelle familiale, César agira en qualité d'arbitre. Sa récompense sera la stabilité de l'Égypte, ce qui permettrait par la suite d'obtenir le remboursement des dettes contractées à Rome par le Flûtiste et la reprise d'approvisionnements fiables en blé de la part de l'Égypte, pour nourrir les citoyens affamés de Rome.

— Ainsi c'est le roi Ptolémée qui désire sa présence ici ? s'enquit Mopsus.

— Qu'il souhaite ou non la présence de César ici, Ptolémée ne se sent peut-être pas assez fort pour l'expulser. Et s'il parvient à le gagner à sa cause, voilà qui serait susceptible de l'aider à remporter la victoire sur Cléopâtre, cette victoire qui jusqu'à présent lui a échappé. Il a donc réservé à son visiteur un accueil royal et lui a ouvert une aile tout entière du palais...

— Où César a établi sa résidence et placé ses propres gardes, à tous les points stratégiques du périmètre, précisa Androclès. Merianis dit que les Égyptiens ont surnommé cette partie du palais la « Petite Rome », et que les femmes ont peur d'y aller, parce qu'elles croient que les soldats romains vont y attenter à leur pudeur. Pourquoi ne résidons-nous pas dans cette Petite Rome, maître, avec les autres Romains ?

— Parce qu'il est fort peu probable que l'on nous y octroie une chambre pourvue d'une aussi belle vue sur le port, affirmai-

je en ponctuant ma réponse d'un sourire sardonique. En fait, depuis leur arrivée et leur installation dans le palais, ni César ni Méto ne sont entrés en contact avec moi. Et je n'ai pas essayé non plus.

— C'est mon tour de tenir Alexandre ! annonça Mopsus.

— Alexandre ? m'étonnai-je.

— Le chat. C'est son nouveau nom. Nous étions incapables de prononcer son nom égyptien, alors Merianis nous a dit que nous avions le droit de lui en inventer un nouveau, et nous avons décidé de l'appeler Alexandre. Et c'est mon tour de le tenir ! » Mopsus enleva l'animal des genoux de son frère et le reposa sur les siens. « Est-ce que tu crois que César garde la tête de Pompée sur une table de nuit, à côté de son lit ? »

Je ris bruyamment.

« Franchement, Mopsus, je pense que cela serait une source de mauvais rêves, même pour César. Pourtant, cela soulève une question. Pourquoi le roi Ptolémée lui a-t-il fait ce présent ?

— Parce qu'il a estimé que cela rendrait César heureux, fit Mopsus. N'est-ce pas pour cela que l'on offre un cadeau à quelqu'un ?

— Pas nécessairement, nuançai-je. Un cadeau peut aussi tenir lieu d'avertissement, en quelque sorte. La fortune est capricieuse, et César n'est pas plus immortel que ne l'était Pompée. Je crois qu'il sait, tout au fond de lui-même, que c'est sa tête qui aurait pu tout aussi aisément se trouver dans un panier en osier, sur le sol du débarcadère, l'autre jour, portée à bout de bras et offerte en guise de trophée. Je pense que le roi et ses conseillers ont voulu lui rappeler cette vérité, tout en faisant mine de lui remettre les tristes restes de son rival.

— César est susceptible de perdre sa tête s'il ose mettre un pied à l'extérieur du palais, souligna Androclès.

— Oui, les rues ne sont pas sûres, même pour des hommes armés, acquiesçai-je. Pas sûres, peut-être même pour un dieu.

— Et c'est sans nul doute pour cela que tu nous as interdit de nous aventurer en ville tout seuls, se plaignit Androclès, avec un air boudeur. À Rome, tu nous as toujours permis de sortir, même dans les pires périodes.

— Ce n'est pas tout à fait exact. En outre, vous connaissez tous les deux Rome comme votre main. Si une émeute éclate au Forum, vous connaissez tous les endroits où vous cacher. Mais c'est votre première visite à Alexandrie. Vous ne savez rien de cette cité et de son peuple. Vous ne connaissez même pas la langue qu'on y parle. Vous risqueriez à coup sûr de vous perdre ou de vous faire enlever par un Bédouin marchand d'esclaves, ou de vous fourrer dans dieu sait quel pétrin, et si cela devait arriver... »

Je faillis ajouter : Si cela devait arriver, Béthesda ne me le pardonnerait jamais.

Mopsus vit l'ombre qui traversa mon visage et lança à son frère un regard furibond, comme pour lui dire : « Cesse tes bouderies infantiles : vois comme tu as indisposé le maître ! » Entre-temps, Rupa avait suivi tout cet échange dans un silence dénué de toute expression. Mais je m'aperçus que fort peu de choses lui échappaient de ce qui se déroulait autour de lui au plan émotionnel et, pour nous sortir tous de l'ornière de ce moment, il désigna du geste le rouleau posé sur mes cuisses et, d'un signe, me fit comprendre que je serais bien inspiré de reprendre ma lecture à voix haute.

Je me raclai la gorge, manipulai le rouleau, et cherchai l'endroit où j'avais suspendu mon récit.

« Ah, voici : ... aussitôt le cheval plaça sa patte antérieure en avant et lui lécha la main, reconnaissant le maître que les dieux lui avaient assigné. Sur quoi, Alexandre... »

Il y eut un tapotement à la porte. Merianis nous avait déjà rendu visite, et je n'avais aucune raison d'attendre son retour. Et ce coup frappé était d'une tonalité différente des siens, plus fort et plus insistant. Alexandre le chat sauta des genoux de Mopsus sur le sol. « Rupa, vois qui ce peut être. » Avec prudence, ce dernier ouvrit la porte, puis il recula pour laisser entrer un Égyptien en arme.

Ce garde n'était pas un simple soldat, car il portait les attributs de la suite royale. Le chat courut entre ses jambes et franchit le seuil.

Le garde considéra la pièce, jeta des regards suspicieux vers Rupa et les garçons, puis il effaça la tenture pour passer plus

avant, dans leur chambre. Un instant plus tard, il en ressortit et prononça en égyptien une phrase qui s'adressait à un autre garde posté dehors, dans le couloir. Celui-ci opina du chef, puis s'écarta pour laisser Pothinus pénétrer à son tour dans notre retraite.

Le grand chambellan nous étudia tous, chacun à notre tour, puis il se rendit à la fenêtre. D'instinct, Mopsus céda sa place sur le rebord. Pothinus contempla la vue un moment, puis il se retourna vers moi.

« Je leur ai dit de vous attribuer une chambre convenable, mais j'ignorais que l'on vous installerait dans des appartements jouissant d'une vue aussi spectaculaire sur le port. J'espère que tu apprécies la chose, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier. Nous avons des diplomates en visite ici, au palais, qui ne se voient certes pas octroyer des appartements dotés d'un panorama aussi impressionnant.

— Je sais gré au roi de ses largesses. »

Pothinus hocha la tête.

« Et vos repas ont été à votre convenance ?

— Plus qu'à notre convenance, grand chambellan. Rupa et les garçons vont engraisser, s'ils continuent de manger toute la nourriture qu'on leur sert, surtout s'ils ne font rien d'autre que de rester assis dans cette chambre toute la journée.

— Mais vous avez bien dû vous lancer dans quelque excursion. Il y a tant de merveilles à voir, pour un visiteur à Alexandrie : le phare de Pharos, la bibliothèque, le musée, avec sa faculté d'astronomes et de mathématiciens réputés dans le monde entier, le temple de Sérapis, le tombeau d'Alexandre...

— Le jour où nous sommes allés voir le phare, des troubles ont provoqué la fermeture de l'Heptastadion. Quand nous sommes allés visiter le temple de Sérapis, une émeute a éclaté sur la voie Canopique. Quand nous sommes partis pour découvrir le tombeau d'Alexandre, on nous a dit, ce jour-là, qu'il était fermé aux visiteurs ordinaires, pour des raisons de sécurité...

— Oui, oui, je comprends. Nous vivons dans cette cité des jours troublés. » Il haussa les épaules. « Tout cela fait partie de l'étoffe très riche de la vie alexandrine. Je suis convaincu que

vous vous gardez du temps où vous viviez ici le souvenir de ces Alexandrins qui forment un peuple passionné et fortement démonstratif.

— Il me semble que la présence de César éveille chez eux des sentiments très marqués.

— Nous avons en effet une certaine partie de cette population qui agit sous le coup de la peur et de l'incompréhension. Elle croit aux rumeurs selon lesquelles César serait venu déclarer l'Égypte province romaine, et que le roi permettrait une chose pareille. Ils ne comprennent pas que César est l'invité du souverain. »

Je souris.

« Un invité dont la chambre jouit d'une vue encore plus belle que la mienne ?

— Peut-être aimerais-tu t'en assurer par toi-même, fit Pothinus. Il se trouve justement que c'est la raison de ma visite ce matin. César a eu connaissance de ta présence dans ce palais. Il m'a prié de te convier à dîner avec lui dans ses appartements, ce soir. »

Mon regard s'arrêta fixement sur le rouleau que je tenais entre mes mains. Je le roulai en un cylindre étroit, bien serré, et ne fis aucune réponse.

« Cette invitation te déplaît ? s'étonna Pothinus.

— Qui d'autre sera présent à ce dîner ?

— Ce n'est pas une réception à caractère diplomatique. Aucun Égyptien ne sera présent, rien que des Romains. À part cela, je ne sais rien, si ce n'est que César a insisté sur l'aspect informel de cette soirée. Je suppose que l'affaire se limite à son cercle rapproché.

— Son cercle rapproché... », répétaï-je d'un ton morne.

Pothinus m'étudia attentivement.

« C'est ton fils qui a présenté cette ceinture d'or au roi, n'est-ce pas ? Et par la suite, c'est le même jeune officier qui a reçu la tête de Pompée au nom de César.

— Ce jeune officier s'appelle Méto. À une époque, il a été mon fils. Mais ce n'est plus le cas.

— Naturellement. Dois-je transmettre à César ton souhait que Méto ne soit pas présent, si tu te rendais à ce dîner avec lui ?

— Je ne suis guère en position de dicter le choix de ses compagnons de dîner à Caius Julius César ! En outre, je n'ai aucun désir de dîner avec César, quelles que soient les circonstances.

— Cela semble assez... désobligeant de ta part, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier.

— Désobligeant ? Et comment cela ? César n'est pas mon hôte.

— Ah oui, ton hôte est le roi Ptolémée... et je puis t'assurer qu'il serait très agréable à ton hôte de te voir accepter cette invitation. »

Je sentis un picotement me parcourir la nuque. En raison de trop nombreuses expériences similaires vécues ces dernières années, je compris où Pothinus voulait en venir avec une telle insinuation. Alors qu'il aurait pu me faire mettre à mort, le roi Ptolémée m'avait épargné et j'avais eu la vie sauve. Il m'avait fait l'immense honneur de m'autoriser à entrer dans Alexandrie à bord de sa barge royale. Il m'avait fait attribuer des appartements bien au-dessus de ma position. En échange, il n'avait presque rien exigé de moi – jusqu'à maintenant. César souhaitait m'avoir à dîner. Le roi serait heureux que j'accepte cette invitation. Et qu'est-ce qu'il espérait, ensuite ? Un rapport sur l'état d'esprit de César, un compte rendu de notre conversation, les noms et la qualité des convives présents à ce repas et toutes les opinions que l'on aurait pu y exprimer ?

« Et si je refusais cette invitation ?

— Tu n'en feras rien, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier, assurément. Te voici loin de chez toi, tu arrives en Égypte dans une période de grande incertitude, de grand péril même, avec trois jeunes gens dépendant de la sûreté de ton jugement pour leur survie ; et, par le plus extraordinaire des hasards, tu te trouves sous la protection du roi d'Égypte en personne ! À présent, César, dans sa position d'invité du souverain, lui aussi, a demandé une faveur à Sa Majesté : que tu viennes dîner avec lui. Et le roi, soucieux de montrer toute la bienfaisance de son

hospitalité, entend que tu accèdes à ce désir. À moins de quelque... accident terrible... ou d'une maladie grave et soudaine qui te menacerait, toi ou l'un des jeunes gens dont tu as la charge... je ne puis imaginer de motif susceptible de t'amener à refuser. Et toi, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier ? »

Le visage vide de toute expression de l'eunuque me mettait au défi de déceler la moindre menace dans ses propos.

Je secouai la tête.

« Non, bien sûr que non. Je n'ai aucune raison de refuser à César le plaisir de ma compagnie. À quelle heure dois-je me tenir prêt ? »

13

Ce soir-là, ce fut Merianis qui vint me chercher. Elle se tenait sur le seuil de la porte et me considéra des pieds à la tête.

« Une tunique fort élégante, trancha-t-elle. Le bleu nuit te va bien, et ce liseré jaune à motif d'hippocampes est très en vogue. Mais une toge ne serait-elle pas plus convenable ? »

Il me fallut bien en rire.

« Pour un dîner privé, par ce climat ? Je ne pense pas. Cela signifie-t-il que tu vas m'accompagner ?

— Seulement jusqu'à la frontière romaine, me répondit-elle, faisant allusion sur un mode plaisant à l'aile du palais occupée par les Romains. Une fois que je t'aurai confié aux gardes-frontière, j'aurai accompli ma mission.

— Dommage. Un homme se sent toujours plus en confiance quand il arrive avec une belle femme à son bras. Mais je suppose qu'il n'y aura guère de femmes présentes en cette occasion.

— Aucune femme n'a été... invitée », me confirma-t-elle.

Elle semblait s'exprimer là à double sens, mais j'étais incapable de me figurer pourquoi.

« Très bien, Merianis, si tu approuves ma tenue, alors je pense que je suis prêt. Rupa, veille sur les garçons. Et tenez-vous tranquilles, vous deux ! »

Nous empruntâmes des corridors éclairés par des torches, traversâmes des jardins parfumés de jasmin et des cours ornées de statues grecques et d'obélisques égyptiens. Merianis posa sa main sur mon bras.

« C'est charmant, cette manière que tu as de te tracasser pour eux.

— Pour les garçons ?

— Et pour Rupa également. Comme si c'était ton enfant.

— Il est pratiquement mon fils, par adoption.

— Je vois. Tu l'as choisi comme une sorte de remplaçant... »

Elle laissa sa phrase en suspens.

« Non. Je l'ai pris sous mon aile car c'était le désir de sa défunte sœur, une condition expresse formulée dans son testament. Cela n'avait rien à voir du tout avec... »

Elle hocha la tête.

« Est-ce que Méto sera là ce soir ? demandai-je.

— Je ne pense pas. Pothinus a fait part de ton sentiment à César. Néanmoins, avec ou sans Méto, César souhaite tout de même dîner avec toi. »

Je lâchai un profond soupir.

« Je crois pouvoir supporter cette soirée, il le faudra bien, d'une manière ou d'une autre. On prend place, on mange, on s'astreint à alimenter au minimum une conversation polie, le temps passe et en fin de compte la soirée arrive à son terme, et on peut s'en aller.

— Redoutes-tu cette rencontre avec César tant que cela ? J'adorerais le connaître ! Il n'existe pas d'homme au monde qui soit aussi fameux, ou qui soit en passe de le devenir. On dit qu'il projette son ombre même sur les hauts faits d'Alexandre. Rien que d'être autorisée à lui adresser quelques mots, ce serait... »

Incapable de trouver les termes adéquats, elle les remplaça par un frisson exagéré. Je lui lançai un regard oblique et me demandai combien d'hommes dans le monde, si on leur offrait ce choix, désireraient passer une soirée avec César au lieu de Merianis.

« Mon seul espoir serait que cette soirée soit relativement sans histoire, et que César ne me réserve aucune surprise. »

Elle haussa le sourcil.

« Je ne m'inquiéterais guère de surprises en provenance de ce côté-là.

— Que veux-tu dire ? »

Elle sourit.

« Est-ce que d'ordinaire les hommes n'apprécient pas les surprises ?

— Cela dépend.

— De l'homme ?

— De la surprise. Merianis, pourquoi ne cesses-tu pas d'afficher ce sourire de fausse ingénue ?

— J'imagine que je dois être de très bonne humeur ce soir.

— Et pourquoi cela ?

— Ah, mais nous y voici, aux portes de la Petite Rome. »

Nous étions entrés dans une cour appartenant à ce qui devait constituer l'une des plus anciennes parties du palais, car la pierre et les ornements statuaires étaient notablement usés par le temps. Le porche par lequel nous venions d'y accéder était encadré de gardes égyptiens armés de lances. En face d'eux, de l'autre côté de la cour, un autre porche était entouré par leurs homologues romains.

À notre approche, les gardes romains échangèrent un regard qui n'avait rien à voir avec moi et tout à voir avec Merianis. Ils appréciaient cette vision.

« Voici Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier, annonça-t-elle. Votre maître l'attend. »

Le plus gradé des gardes ricana.

« Nous sommes romains. Nous n'avons pas de « maître ».

— Alors, votre imperator. »

Le garde me lança un coup d'œil, puis il toisa Merianis de pied en cap.

« Mais, et toi, ma jolie, qui t'attend ?

— Ne sois pas impertinent ! rétorquai-je d'un ton sec. Cette femme est une prêtresse du temple royal de la déesse Isis. »

Le garde me considéra avec prudence.

« Je ne voulais pas me montrer irrespectueux.

— Alors cesse de nous faire perdre notre temps. Ne t'a-t-on pas annoncé ma venue ?

— En effet.

— Alors conduis-moi tout de suite à César. »

Le garde céda sa place à un autre qui était posté en deçà du porche et qui me fit signe de le suivre. J'eus un regard par-dessus mon épaule en direction de Merianis, qui m'honora d'un dernier sourire mystérieux à la seconde où je m'éclipsais derrière l'angle d'un mur et où je la perdis de vue.

Cette partie du palais n'était qu'à une courte distance à pied des appartements que j'occupais, et pourtant j'avais l'impression de m'être transporté dans un autre monde. Il n'y avait plus ici de courtisans chuchotant dans un souffle et

circulant dans des galeries au pas glissant de leurs pieds chaussés de sandales, ni le bruissement de longues robes de lin, laissant dans leur sillage un parfum d'huile de chrysanthème et d'eau de rose. Non plus que l'agitation des esclaves royaux allant et venant, pleins de suffisance. Non plus que les sons mystérieux de la musique et des rires provenant de chambres inaccessibles à l'autre bout de cours baignées par le clair de lune. Au lieu de quoi je me retrouvais dans l'atmosphère brutale et masculine d'un camp militaire romain. Je sentais l'odeur du ragoût de poisson, j'entendais des éclats de rire tonitruants et, au passage de chaque poste de contrôle, je sentais des mains grossières fouiller dans ma tunique, en quête d'armes dissimulées. Dans l'une de ces cours, plus vaste, on avait dressé des tentes pour fournir aux soldats de quoi s'installer. Des statues inestimables d'Osiris et Sérapis surplombaient de façon bien incongrue des légionnaires qui se prélassaient en sous-vêtement, assis les jambes croisées et lançant des dés taillés dans des os de mouton sur le sol de mosaïque.

Enfin, le garde me remit entre les mains d'un officier supérieur, qui se répandit en excuses à propos des manières indignes que j'aurais eu à subir et m'assura que son imperator était impatient de m'accueillir avec toutes les marques d'attention possibles, pour mon plus grand confort.

Nous montâmes une très longue volée de marches, avant de tourner et de gravir un nouveau palier. L'officier vit que j'avais la tête qui tournait un peu, et il marqua un temps d'arrêt. Ensuite, nous reprîmes notre ascension. Au bout d'un long corridor à colonnades, de hautes portes de bronze pivotèrent et s'ouvrirent. L'officier m'introduisit à l'intérieur, puis il disparut discrètement.

La salle était stupéfiante. Le sol était de marbre vert sombre, strié de veines violet foncé et ocre orange. Des colonnes du même marbre extraordinaire – je n'avais jamais rien vu de tel – soutenaient un plafond de poutres gigantesques peintes en or et incrustées de marqueteries entrecroisées d'ébène et d'ivoire. Ça et là, des tapis aux motifs d'une complexité étourdissante étaient jetés sur le sol, entourés de meubles imposants : des tables à trois pieds qui semblaient faites d'argent massif, des

sièges et des couches sertis de pierres précieuses et semés de coussins rebondis gainés d'une étoffe iridescente et chatoyante. L'éclairage provenait d'une dizaine ou plus de lampes suspendues au plafond par des chaînes. Toutes étaient façonnées à partir de quatre ibis, chacun orienté dans une direction différente, avec le bout de leurs ailes déployées qui se touchaient et la pointe d'une flamme vacillant par leur bec ouvert. Cette lumière était douce et diffuse, d'une intensité égale dans toute la salle, créant une atmosphère de détente et de bien-être qui atténuaient la magnificence des lieux. La lueur des étoiles et le clair de lune pénétraient par de hautes fenêtres, encadrées de rideaux de lin vert ourlés de fils d'argent, qui s'ouvraient sur les quatre côtés de la pièce. Je m'approchai de la plus proche, qui était orientée au sud, et admirai le panorama des toits recouvert de tuiles, des jardins suspendus et des obélisques, avec le lac Maréotis à l'arrière-plan, sa surface immobile et noire comme un miroir rempli d'étoiles.

« Gordianus ! Malgré toutes mes prières auprès de ce maudit eunuque, je n'étais tout de même pas sûr que tu viendrais. »

Je me retournai et vis que César était assis dans un angle de la pièce, avec une courtepointe en drapé sur ses épaules, de sorte que seule sa tête était visible. Derrière lui se tenait un esclave en tunique verte, qui maniait le peigne et une paire de ciseaux avec des gestes tarabiscotés.

« J'espère que cela ne te dérangera pas, Gordianus, mais je n'en ai pas tout à fait terminé avec ma coupe de cheveux. J'ai été si occupé ces derniers temps que j'ai quelque peu négligé ma toilette. Samuel ici présent est le meilleur barbier du monde connu. Un Juif d'Antioche. J'ai conquis la Gaule, j'ai dominé Pompée, mais il me reste un ennemi contre lequel je demeure impuissant : cette maudite auréole de calvitie ! Elle est invincible. Implacable. Sans pitié. Tous les mois, je perds davantage de cheveux, la ligne de front recule, et cette tonsure ne cesse de gagner du terrain. Mais si l'on ne peut défaire l'ennemi, du moins peut-on quelquefois le priver des oripeaux de la victoire. Samuel est le seul à connaître le secret qui permet de tenir cet ennemi en respect. Il coupe et me coiffe comme ceci,

et eurêka ! Personne ne devinerait que ma tonsure s'est à ce point élargie. »

Je haussai le sourcil, tenté de manifester mon désaccord. De là où je me trouvais, l'auréole luisante était clairement visible, mais si César croyait que peigner quelques mèches de cheveux sur son crâne dénudé suffisait à créer l'illusion d'une tête bien fournie, de quel droit l'aurais-je détrompé ?

« Voilà, c'est terminé ! » annonça Samuel.

Le barbier était un petit gabarit, et pour atteindre la tête de César il était obligé de se jucher sur un billot de bois. Il en descendit, posa ses instruments, retira la courtepointe des épaules de César et la secoua. Je vis non sans un certain soulagement qu'il était vêtu de manière aussi informelle que moi-même, d'une longue tunique couleur safran vaguement maintenue à la taille par une ceinture. Il avait l'air tout à fait svelte. Méto m'avait dit un jour que César pouvait toujours se vanter de posséder la taille qu'il avait à trente ans, tandis que celle de Pompée avait doublé avec l'âge.

« Peut-être aimerais-tu profiter toi-même des services de Samuel ? proposa César. Tu m'as l'air un peu déguenillé, si ma remarque ne te froisse pas. En plus de te couper les cheveux, Samuel est aussi très habile pour tailler les poils indésirables des narines et des oreilles, ou de n'importe quelle autre partie du corps qui requiert une épilation.

— Merci de ton offre, Imperator, mais je vais m'en passer.

— Comme tu voudras. Eh bien, j'en ai fini avec toi, Samuel. Préviens les serveurs que je vais dîner sur-le-champ. Sur la terrasse, je crois. » Il tourna le regard vers moi. « Inutile de s'adresser à moi comme à un chef militaire, Gordianus. Ma mission en Égypte est pacifique. Je viens en consul du peuple romain. »

J'opinai.

« Très bien, consul. »

Il traversa la pièce. Je le suivis, puis m'arrêtai net, car mes yeux tombèrent sur une statue nue de Vénus, grandeur nature, qui se dressait dans un coin. La statue était à vous couper le souffle, car elle semblait si vivante, si pleine de sensualité que le marbre paraissait respirer. La chair de cette Vénus semblait

chaude, ses lèvres, sur le point de parler ou d'embrasser. Ses yeux à l'air inquisiteur étaient plongés dans les miens. Son expression semblait à la fois sereine et débordante de passion. À Rome, les copies plus récentes de ces chefs-d'œuvre émaillaient les jardins des riches et surmontaient ça et là les édifices publics, comme autant de graines de pavot saupoudrées sur une tourte. Mais une copie n'est jamais identique à l'original, et visiblement il ne s'agissait pas d'une copie. Elle n'avait pu être taillée que par la main d'un des grands maîtres grecs de l'Âge d'or.

César vit ma réaction et me rejoignit devant la Vénus.

« Impressionnante, n'est-ce pas ?

— Je ne lui connais pas d'égale, admis-je.

— Et moi non plus. On m'a dit qu'elle avait été jadis la propriété d'Alexandre en personne, et que c'est lui qui l'a installée dans le tout premier palais royal bâti à Alexandrie. Peux-tu imaginer cela ? Alexandre a posé les yeux sur son visage !

— Et elle, a-t-elle posé les yeux sur le visage d'Alexandre ? » répliquai-je, en plongeant une fois encore les miens dans ceux de la statue, avec cette sensation irrationnelle que je pourrais être le premier des deux à me laisser démonter, à ciller et à détourner la tête.

César opina.

« À sa mort, l'Égypte est échue à son général Ptolémée, et cette statue est devenue l'héritage de la nouvelle famille royale. Sais-tu ce que je me suis dit, la première fois que je suis entré dans cette salle, et sachant que le roi Ptolémée l'avait choisie pour en faire mes appartements personnels ? Je me suis dit que cette statue avait été apportée ici spécialement pour m'impressionner, pour que je me sente ici chez moi, puisque Vénus est mon ancêtre. Mais si tu observes la manière dont le piédestal est fixé au sol, il est évident que cette statue occupe cette salle depuis très longtemps, peut-être depuis des générations. Il semble donc que l'hôte ait été assorti à cette salle, et non cette salle à son hôte. » Il sourit. « Et si tu l' observes d'encore plus près... ici, Gordianus, approche, plus

près, elle ne va pas te mordre... tu verras qu'il y a une ligne très fine, très légèrement décolorée autour de son cou. Là, tu vois ? »

Je fronçai le sourcil.

« Oui. La tête a dû s'en détacher, puis on l'a remise en place.

— Exactement. Et quand j'ai remarqué cela, j'ai dû me poser la question : ce maudit eunuque m'a-t-il accordé cet appartement parce qu'il sait que Vénus est mon ancêtre, et parce qu'il voulait me flatter ? Ou m'a-t-il installé ici pour me rappeler une fois encore, et de manière pas si subtile, que tout le monde – même une divinité – peut perdre sa tête ? »

Je quittai Vénus des yeux et m'avançai vers une autre fenêtre. Celle-ci faisait face à l'est, en direction du Quartier juif. Dans l'espace ouvert entre les murailles de la ville, je discernai les méandres du canal qui conduisait vers Canopus et, au-delà, jusqu'au Nil.

« Tu jouis d'une vue spectaculaire.

— Tu devrais voir ce que c'est de jour. Le port d'un côté, le lac de l'autre... il est difficile d'imaginer un site plus idéal pour implanter une cité. On comprend pourquoi Alexandre pensait qu'un jour il pourrait gouverner le monde depuis ces lieux, après qu'il en aurait achevé la conquête.

— Mais il n'en a pas eu l'occasion. Avant de pouvoir profiter des fruits de ses conquêtes, il est mort. »

Un silence emplit la salle. Vénus même paraissait retenir son souffle, comme saisie d'entendre ces paroles de mauvais augure.

« C'est une chaude soirée, fit César. Dînerons-nous dehors, sur la terrasse qui surplombe le port ? »

Je le suivis sur la terrasse dallée, qui était éclairée par des braseros installés sur des trépieds en bronze à pieds de lion. Il choisit un lit, et je m'allongeai sur l'autre. Le clair de lune au-dessus du phare déformait la perspective et créait l'illusion que la tour était une réplique en miniature, et que si je tendais la main au-delà de la balustrade, je pourrais poser la main dessus.

Je me tournai vers l'ouest, où s'élevait un édifice majestueux, encore plus haut que ces appartements où était installé César.

« Qu'est-ce que c'est, là-bas ?

— C'est le théâtre, qui présente un mur à pic vers la ville et s'ouvre sur le port, auquel il permet d'accéder. Il est directement

voisin de ce bâtiment où nous sommes. L'espace entre les deux est très étroit et pourrait aisément être fortifié.

— Fortifié ?

— Oui, avec des blocs de pierre, des empilements de gravats, ce genre de matériaux. J'ai réfléchi, ce théâtre pourrait fort joliment servir de citadelle, facile à défendre contre une attaque lancée depuis l'intérieur des terres, et ouvert pour l'accueil des renforts venus de la mer.

— Penses-tu avoir besoin d'une telle place forte ?

— Officiellement ? Non. Mais reconnaître la configuration du terrain est devenu chez moi une seconde nature. Où que j'aille, je cherche des places fortes, des points faibles, des repaires où se cacher, des éminences. » Il sourit. « Je suis arrivé ici, en Égypte, avec une force de taille relativement limitée, Gordianus, à peine plus étoffée qu'une garde d'honneur. Mais un petit nombre d'hommes bien entraînés peuvent tenir bon contre des forces bien plus nombreuses, pourvu que leur position soit choisie avec soin.

— Y aura-t-il une guerre dans la ville, alors ?

— Pas si elle peut être évitée. Mais il convient de se préparer à toutes les éventualités, surtout dans un endroit aussi instable qu'Alexandrie.

— Je vois... Il n'y a, me semble-t-il, que deux lits sur cette terrasse. Nous sommes seuls à dîner ?

— Pourquoi pas ? Depuis mon arrivée à Alexandrie, ce sera le premier soir où j'aurai l'occasion de dîner avec un convive qui ne soit ni un militaire, ni un diplomate, ni un eunuque, ni un espion. »

À ce dernier mot, je me raidis.

César me fixa d'un regard sardonique.

« J'ai raison, si je ne me trompe, Gordianus. Tu n'es pas... un eunuque, n'est-ce pas ? »

Il éclata de rire. Je fis de mon mieux pour rire avec lui. Il frappa dans ses mains. Un instant plus tard, le premier mets arriva, un plat de poisson, du tilapia, dans une saumure safranée. Le serveur était apparemment aussi le goûteur de César. Lorsqu'il présenta le plat pour recueillir l'approbation de son maître, il chuchota :

« Un délice absolu ! »

César sourit.

« Ce plat, Gordianus, est une gâterie que je m'accorde. Pothinus s'est montré assez mesquin dans le calcul des portions servies à mes hommes, prétextant des pénuries d'approvisionnement en ville, alors qu'il me semble, à moi, que les courtisans du roi sont fort bien nourris. Mais tant que l'eunuque affamera mes hommes, je mangerai ce qu'ils mangent... sauf lors d'une occasion toute particulière comme ce soir. »

César mangea avec délectation. Pour ma part, je n'avais guère d'appétit.

« Je ne comprends toujours pas pourquoi tu as souhaité me voir, avouai-je.

— Gordianus ! Tu te conduis comme si je t'avais convoqué dans l'intention de t'interroger. J'ai juste prié Pothinus de te transmettre une invitation à dîner, afin que nous puissions parler.

— De quoi ?

— Tu m'as quelque peu surpris, ce matin, sur le débarcadère, quand je t'ai vu au milieu de la suite du roi. Avant d'avoir pu te désigner à Méto, tu avais disparu. Par la suite, j'ai questionné Pothinus, et il m'a confirmé que c'était bien Gordianus le Limier que j'avais vu, vêtu d'une toge et debout à côté de cette extraordinaire femelle. Je suis curieux de savoir comment tu es arrivé à Alexandrie.

— N'as-tu pas posé la question à Pothinus ?

— En effet, mais je n'ai aucune raison de croire ce que me raconte cet eunuque. Je préfère entendre la vérité de ta bouche. »

J'abandonnai tout semblant d'intérêt pour le plat de tilapia et portai le regard vers le phare.

« Je suis venu en Égypte avec ma femme, Béthesda. Elle était souffrante. Elle désirait se baigner dans le Nil, croyant que ses eaux la guériraient. Au lieu de quoi... elle s'est perdue dans la rivière. »

D'un geste, César fit signe à l'esclave de retirer le poisson.

« Alors c'est vrai. Pothinus m'a expliqué tout cela. Tu as toute ma compassion, Gordianus. Je sais, par Méto, combien tu aimais ton épouse. » Il observa un instant de silence. « Tu dois comprendre que cela me place dans une position délicate. Méto n'a pas encore appris ta présence à Alexandrie.

— Non ? Mais l'autre jour, sur le débarcadère, je t'ai vu lui parler, juste après m'avoir reconnu. Il s'est retourné pour regarder dans ma direction...

— Et il n'a vu personne, excepté bien sûr cette femelle extraordinaire, qui se trouvait soudain seule, car tu avais disparu. Je n'ai jamais mentionné ton nom. J'ai juste prié Méto de jeter un œil sur l'homme en toge et de me dire si mes yeux m'égaraien. Quand il a regardé à son tour, il n'a pas vu d'homme en toge, et j'ai abandonné le sujet... tu te souviendras peut-être que j'étais assez occupé à une autre affaire, l'échange de salutations avec le roi d'Égypte. Plus tard, lors d'une rencontre en privé avec Pothinus – sans Méto –, je me suis enquis de toi, et Pothinus m'a fait le récit de ton arrivée en Égypte. Je ne voyais pas l'utilité de répéter ce récit à Méto, une version de troisième main, en tout cas pas avant d'avoir pu m'adresser à toi en personne. De ce fait, Méto reste dans l'ignorance de ta présence à Alexandrie, il ne sait rien de ces nouvelles tragiques concernant ton épouse, et il ne me semble guère convenable de le lui dire, alors que tu es présent. Assurément, cette mauvaise nouvelle doit lui être annoncée par son père. »

Mon cœur bondit dans ma poitrine.

« Tu ne l'as pas invité à venir ici ce soir, n'est-ce pas ?

— Non. Méto ne sait pas avec qui je dîne ce soir, si ce n'est que j'ai demandé à ce qu'on préserve une discréction totale. » Il rit. « Peut-être croit-il que j'ai une aventure avec cette femelle extraordinaire.

— Elle s'appelle Merianis. »

César sourit.

« En règle générale, je préfère garder Méto près de moi en toutes circonstances. Il tient le journal officiel de toutes mes allées et venues. Sans ses notes, il me serait impossible d'écrire mes mémoires mais, de temps à autre, il m'arrive d'avaler une

goulée d'air ou de prendre un repas sans lui. Ton fils ne se joindra pas à nous ce soir. »

Je ressentis une douleur dans le torse.

« Je t'en prie, cesse de te référer à lui en l'appelant mon fils. »

César secoua la tête.

« Gordianus ! La guerre a été très rude pour toi, n'est-ce pas ? À cet égard, tu es un peu dans la position de Cicéron. Dans l'ancien temps, tu prospérais, quand tout le monde traînait tout le monde devant les tribunaux, en détournant l'objet des lois pour punir ses ennemis politiques, en lançant des accusations irresponsables, et en jetant de la poudre aux yeux des jurés. Maintenant, tout cela a changé. Les choses ne seront jamais plus les mêmes. Je crains que l'époque dans laquelle nous vivons ne te convienne plus. Tu es devenu un être insatisfait, maussade... amer, dirais-je... mais tu ne devrais pas t'en prendre à ce pauvre Méto. Ah, le deuxième plat est arrivé : des cœurs de palmier arrosés d'une huile d'olive épicee. Peut-être apprécieras-tu ce plat davantage que le tilapia. »

César mangea. Je fixai mon assiette du regard. Il avait fait mouche, touchant un point sensible qui m'avait troublé dans mon sommeil depuis la minute où j'avais vu Méto sur ce débarcadère. Béthesda n'avait pas été une mère de sang pour mon fils, pas plus que je n'étais son père. Mais elle avait été une mère pour lui, sur tous les plans. Il fallait l'informer de sa disparition. Il voudrait savoir exactement ce qui s'était passé. Il risquait d'avoir des questions auxquelles je ne saurais répondre, des doutes que je serais incapable d'apaiser, mais ne méritait-il pas d'apprendre les faits de ma bouche, face à face ?

César but une gorgée de vin.

« Peut-être devrions-nous parler d'autre chose. J'ai cru comprendre que tu avais été témoin de la fin de Pompée, et que tu as même aidé à édifier son bûcher funéraire.

— Est-ce Philippe qui t'a rapporté cela ?

— Oui.

— Je suppose que tu l'as fait interroger méthodiquement, après que Pothinus te l'a remis en offrande.

— Ce fut un moment malheureux. En tant que membre de la maison de Pompée, en tant que renégat et ennemi du peuple romain, Philippe aurait dû m'être confié de manière plus discrète, en même temps que les autres prisonniers de guerre. Mais je l'ai traité avec grand respect. Il n'a jamais été soumis à interrogatoire, pas dans le sens où tu l'entends. Je lui ai parlé personnellement, longuement, en privé, comme nous le faisons en ce moment.

— Il t'aura certainement raconté tout ce que tu souhaitais savoir sur les derniers jours de Pompée.

— Philippe a bien voulu me révéler certaines choses, et il s'est montré plus réticent sur d'autres. Comme tu étais présent sur les lieux, j'aimerais beaucoup entendre ce récit de ta bouche.

— Pourquoi ? Afin de pouvoir exulter ? Ou pour t'aider à t'éviter le même sort des mains de tes hôtes égyptiens ? »

Son visage s'assombrit.

« Quand j'ai considéré la mort de Pompée, j'ai pleuré. Jamais il n'aurait dû subir une fin aussi ignominieuse.

— Il aurait dû se faire massacer par des armes romaines, veux-tu dire, au lieu de ces épées égyptiennes ?

— J'aurais préféré qu'il meure au combat, en pleine bataille, au lieu de périr par la ruse.

— Afin que tu puisses revendiquer la gloire de l'avoir tué ?

— Je suis persuadé que la mort au combat aurait eu sa préférence.

— Mais Pompée a eu l'occasion de mourir en combattant, à Pharsale. Au lieu de quoi, il a fui. La fin qu'il a connue fut épouvantable, mais rapide. Combien d'hommes parmi ceux que tu envoies à la bataille meurent de manière aussi propre, et aussi vite, consul, et pour combien de ces hommes verses-tu des larmes ? Tu ne pourrais pleurer pour eux tous, sinon tu ne finirais jamais de pleurer. »

Il me regarda avec froideur, sans trahir ni la colère ni l'offense. Je pense qu'il n'était guère habitué à s'entendre interpeller de la sorte, et il ne savait trop comment réagir. Peut-être me considérait-il comme un peu fou.

« Il y a d'autres affaires dont nous serions en mesure de discuter, Gordianus. Par exemple, durant mon absence de

Rome, mon épouse m'a tenu au courant des événements survenus dans la cité. Calpurnia m'a écrit une lettre particulièrement intéressante au sujet des embarras où tu t'es plongé quand Milon et Caelius ont essayé d'exciter le peuple contre moi. Elle m'a aussi rapporté les détails de ta liaison avec cette remarquable jeune femme nommée Cassandre. J'en déduis, d'après les propos de Pothinus, que l'une des autres raisons qui t'ont poussé à venir en Égypte, c'était de permettre au frère de Cassandre de disperser ses cendres dans le Nil.

— Oui. Ce qui fut fait le jour même où Béthesda a disparu.

— Quelle terrible journée ce dut être pour toi ! Je ne peux qu'imaginer le chagrin que tu as éprouvé, sachant le lien tout particulier qui était né entre Cassandre et toi. Mais je suis heureux que mon épouse ait été en mesure de faciliter l'attribution des biens de Cassandre après sa mort. J'ai su que Calpurnia avait veillé en personne à ce que tu acceptes Rupa dans ta maison, et à ce que tu reçois la totalité du legs que Cassandre te destinait. »

C'était le César que j'avais connu : le politicien consommé, doté d'une capacité infaillible de cerner la faiblesse de l'adversaire, à seule fin soit de le désarmer, soit de le détruire. César n'avait aucun besoin de me détruire, mais s'il parvenait à museler mon animosité en faisant appel à mes émotions et à obtenir que je me range dans son camp, il n'hésiterait pas. Son comportement envers moi ce soir était au-dessus de tout reproche, et pourtant il était parvenu à réveiller la culpabilité que j'éprouvais d'éviter ainsi Méto ; et finalement, d'un coup, il réussissait à me remettre en mémoire le lien que nous formions, Cassandre et moi, et la faveur toute spéciale que sa femme, Calpurnia, m'avait témoignée à la suite de sa mort. Exercer de telles manipulations verbales, si subtiles, c'était chez lui une seconde nature. Peut-être avait-il à peine conscience de ce qu'il faisait. Et pourtant, ses paroles avaient sur moi un effet très aigu.

« Cassandre était beaucoup de choses, reprit-il d'une voix empreinte de nostalgie. Belle, douée, d'une intelligence stupéfiante. Je peux comprendre comment tu as fini par la désirer, par l'admirer, peut-être même par l'aimer...

— J'aurais préféré ne pas parler d'elle. Pas ici. Pas avec toi. » Il m'étudia un moment.

« Pourquoi pas ? Avec qui d'autre pourrais-tu donc parler de Cassandre, si ce n'est avec moi ? Toi et moi, nous avons vu le monde, Gordianus. Nous sommes deux survivants. Il est tant de choses dont nous pourrions parler. Nous devrions être amis, pas ennemis ! Je ne comprends toujours pas ce que j'ai bien pu faire pour t'offenser. J'ai accordé à ton fils ma confiance. Je l'ai élevé à un rang très au-dessus de celui auquel la plupart des hommes libres oseraient rêver d'accéder. Jusqu'à présent, son existence a connu une ascension glorieuse, grâce à ma largesse d'esprit et à sa force de caractère. Tu devrais m'en témoigner de la gratitude, et être fier de lui ! Je ne sais pas quoi penser de toi. Méto est tout aussi déconcerté. Tout Romain désire faire plaisir à son père, et Méto n'est pas différent. Votre désunion lui est cause d'une grande peine...

— C'est assez, César ! Faut-il que tu l'emportes dans toute dispute ? Faut-il que tout homme en ce monde t'accorde son amour et sa dévotion ? Je n'en ferai rien. Je ne peux pas. Je vois le désastre que les hommes de ta trempe ou de celle de Pompée ont provoqué en ce monde, et je n'éprouve aucun amour, non, plutôt une profonde aversion. Mon fils t'aime, César, de tout son cœur et de toute son âme, et avec son corps aussi, en tout cas la rumeur se fait insistante sur ce point. Cela ne te suffit pas ? »

Je fixai César du regard, qui soutint le mien, sans un mot. Là-dessus, à la même seconde, nous sentîmes tous deux la présence d'un tiers. Nous tournâmes la tête dans un seul mouvement.

Méto se tenait sur le seuil.

14

« Père ? » murmura Méto.

Il était en tenue de service, une armure luisante et une courte cape, une épée dans son fourreau, à la taille. Les rigueurs de la guerre lui allaient à merveille : il avait la silhouette svelte et le corps affûté. C'était un homme de trente et un ans, à présent, mais pour moi il avait encore son allure de garçon, qu'il conserverait toujours, qui sait. Son beau et large visage était bruni par le soleil. Son hâle soutenu faisait ressortir les cicatrices de batailles semées ça et là sur ses bras et ses jambes nus. Chaque fois que je le rencontrais, après une longue séparation, je comptais ces cicatrices, redoutant d'en découvrir de nouvelles. Il était sorti de la campagne de Grèce et de la bataille de Pharsale sans une égratignure.

Je ne fis aucune réponse.

César se renfrogna.

« Méto, que fais-tu ici ? Je t'ai dit qu'il ne fallait pas me déranger. »

Les yeux de ce dernier oscillèrent entre nous deux. Je détournai le regard, incapable de soutenir le spectacle de la confusion qui se lisait sur son visage. Enfin, la question de César parut pénétrer dans sa conscience.

« Tu m'as dit qu'il ne fallait pas te déranger, Imperator... sauf à une condition. »

Le visage de César s'illumina. Ses yeux scintillaient, comme s'ils reflétaient le fanal du Pharos.

« Un message de la reine, enfin ?

— Pas seulement un message, mais un messager, porteur d'un présent.

— Où est-il ?

— Juste à l'extérieur de cette pièce. Un grand gaillard costaud, un dénommé Apollodorus. Il prétend que le présent dont il est porteur provient de la reine en personne.

— Un présent ?

— Un tapis, roulé, qu'il tient dans ses bras. »

César s'adossa à son siège et joignit les paumes.

« Qui est cet Apollodorus ? Que savons-nous de lui ?

— Selon nos renseignements, il est sicilien de naissance. Comment est-il venu à Alexandrie et comment est-il entré au service de la reine Cléopâtre, nous l'ignorons, mais il semble être devenu son compagnon de tous les instants.

— Un garde du corps ?

— À en croire les bavardages au sein du palais, parmi la coterie loyale à Ptolémée, Apollodorus serait plus que le garde du corps de la reine. C'est un spécimen impressionnant.

— Quoi qu'il en soit, je considère qu'il nous incombe de rejeter de telles insinuations comme de vulgaires ragots malveillants », suggéra César, qui avait été lui-même la cible de campagnes de rumeurs tout au long de sa carrière politique.

Méto hocha la tête.

« Néanmoins, Apollodorus demeure toujours au côté de la souveraine.

— Il l'accompagne partout ? »

Méto confirma.

« Je vois. Comment cet individu est-il entré dans le palais ?

— Il soutient qu'il a ramé à bord d'un petit esquif jusqu'à un point à l'écart, sur le front de lac, qu'il en a débarqué avec son tapis, et qu'il a poursuivi son chemin jusqu'à pénétrer dans cette enceinte. Comment a-t-il pu effacer la garde de Ptolémée, je l'ignore... À l'évidence, il sait se déplacer dans ces lieux, que l'on dit remplis de passages secrets. Il s'est présenté à un poste de garde romain, il a remis aux gardes une dague d'aspect assez méchant et accepté de se laisser fouiller, puis il a expliqué à nos hommes que ce tapis dont il était chargé était un cadeau, qu'il avait reçu instruction de ne remettre à personne d'autre que toi, et en main propre.

— Je vois. Ce doit être un tapis très raffiné. Je souhaite le voir. Fais-le entrer. » Alors que Méto s'exécutait, César se

tourna vers moi. « Cela ne t'ennuie pas que nous nous interrompions, n'est-ce pas, Gordianus ? Notre conversation du dîner n'allait guère sans épines, de toute manière.

— Peut-être devrais-je me retirer.

— Libre à toi d'en décider. Mais préfères-tu vraiment manquer les instants qui s'annoncent ?

— La présentation du tapis ?

— Un tapis pas comme les autres, Gordianus, un cadeau de la reine Cléopâtre en personne ! Le roi Ptolémée – ou, plus précisément, cet eunuque, Pothinus – a fait tout son possible ces derniers jours pour interdire l'accès de ce palais et empêcher quiconque susceptible de représenter la reine de m'approcher. Des courtisans loyaux à Cléopâtre ont été placés en état d'arrestation ou victimes d'exécutions sommaires, les messages dont ils étaient porteurs ont été confisqués et détruits. J'ai protesté auprès du roi – comment ose-t-il intercepter les messages adressés au consul du peuple romain ? – mais en vain. Il veut que je n'entende qu'un seul camp dans cette dispute entre sa sœur et lui, mais j'aimerais grandement la rencontrer. On entend dire des choses si captivantes au sujet de Cléopâtre. Marc Antoine l'a côtoyée voici quelques années, quand il a contribué à remettre son père sur le trône, et il m'a confié ce commentaire des plus curieux... »

J'opinai.

« Je crois qu'il m'a tenu un propos similaire. En dépit du fait qu'elle n'avait que quatorze ans, à peu près l'âge de son frère aujourd'hui, elle possédait une trempe qui lui rappelait Antoine... ou toi. »

César sourit.

« Peux-tu imaginer cela ? »

Je regardai César, cet homme de cinquante-deux ans, avec quelques mèches de cheveux soigneusement ramenées sur sa calvitie, une mâchoire forte et déterminée, une lueur dure, calculatrice dans les yeux, légèrement adoucie par ce voile de lassitude envers le monde, qui pèse sur les hommes quand ils ont vu trop de choses dans leur existence.

« Pas vraiment, avouai-je.

— Et moi non plus ! Mais quel homme pourrait résister à l'idée de rencontrer une incarnation plus juvénile de lui-même, surtout une incarnation du sexe opposé ?

— J'ai cru comprendre que Cléopâtre était une incarnation d'Isis. »

César me considéra avec malice.

« Certains philosophes ont postulé qu'Isis était en réalité la manifestation égyptienne de l'Aphrodite grecque, qui est aussi la Vénus romaine – mon ancêtre. Le monde est petit. Si Cléopâtre est Isis, et si Isis est Vénus, alors il semble que nous ayons un lien familial, et même qu'il existe une relation divine entre la reine Cléopâtre et moi-même. »

Je souris, non sans perplexité. Était-il sérieux, ou s'accordait-il juste le plaisir de jouer avec les mots ? L'expression de son visage était pourtant tout sauf fantaisiste.

« *Imperator !* » Méto venait de faire son apparition sur le seuil. Il évitait soigneusement de croiser mon regard. « Je te présente Apollodorus, un serviteur de Cléopâtre, qui apporte un présent de Sa Majesté. »

Méto s'écarta pour laisser s'avancer une grande silhouette imposante. Apollodorus était beau, la peau sombre, une grande crinière de cheveux noirs rejetés en arrière lui dégageait le front, avec une barbe noire impeccablement taillée. Il portait une tunique très courte et sans manches, qui dénudait ses longues jambes et ses bras musclés. Ses biceps étaient entrecroisés de veines qui saillaient sur des muscles bandés, maintenant en l'air un tapis roulé. Je me remémorai toutes les marches d'escalier que j'avais montées pour atteindre cette salle. La peau d'Apollodorus était luisante de sueur, à cause de l'épuisement, mais sa respiration n'avait rien de laborieux.

Le tapis était attaché par une fine cordelette, en trois points, qui l'empêchait de se dérouler. Apollodorus s'agenouilla et le déposa délicatement sur le sol.

« La reine Cléopâtre souhaite la bienvenue à Gaius Julius César dans la ville d'Alexandrie », déclara-t-il en s'exprimant en latin, avec un accent disgracieux qui laissait entendre qu'il avait mémorisé cette phrase par cœur. En grec, il poursuivit à

l'intention de Méto : « Si je pouvais récupérer mon couteau, afin de couper ces cordes...

— Je vais m'en charger moi-même », fit César.

Méto dégaina son épée de son fourreau et la lui tendit. César appuya la pointe effilée contre un brin de corde.

Apollodorus en eut le souffle coupé.

« Je t'en prie, César, fais attention !

— Est-ce que ce tapis m'appartient ? » répliqua César. Il sourit à Méto. « Ne suis-je pas l'homme qui connaît la valeur des choses ?

— En effet, Imperator, acquiesça Méto.

— Et m'arrive-t-il jamais d'être insouciant avec les objets qui m'appartiennent ?

— Jamais, Imperator.

— Très bien, par conséquent... »

D'un geste habile, César coupa les trois cordes, puis il recula pour laisser à Apollodorus le soin de dérouler le tapis.

Il devint vite évident qu'il y avait quelque chose à l'intérieur. Pas un simple objet, mais quelque chose de vivant et qui remuait. Je reculai et laissai échapper un cri étouffé, puis je vis que César et Méto souriaient. Ils n'étaient pas tout à fait surpris par la vue de la reine Cléopâtre, qui se dégageait du tapis et se dressait debout, dans un seul mouvement fluide.

Le tapis roulé n'avait rien révélé du précieux colis qu'il renfermait. Il semblait impossible que ces plis et replis puissent contenir un personnage aussi omniprésent dans les imaginations que Cléopâtre. Mais l'immensité de l'image cristallisée autour de son nom était curieusement disproportionnée par rapport à l'incarnation réelle, physique de cette femme. En fait, elle ne ressemblait guère à une femme, mais plutôt à une jeune fille, fine et de petite taille, avec des mains et des pieds menus. Les cheveux étaient tirés en arrière et noués en chignon dans le creux de la nuque – sans aucun doute la coiffure la mieux adaptée à un trajet roulé dans un tapis. Cela lui permettait aussi de porter un simple diadème piqué très en arrière sur le sommet du crâne, une couronne d'uræus rehaussée non pas d'un cobra cabré mais d'une tête de vautour sacré. Sa robe bleu foncé la couvrait du cou aux chevilles et elle

était cintrée autour de la taille et sous la poitrine par des ceintures en or. Elle avait beau être petite, la silhouette n'était pas celle d'une fillette. La générosité des hanches et de la poitrine aurait plu au sculpteur de la Vénus qui m'avait tant impressionné tout à l'heure. Son visage aurait eu aussi de quoi captiver un maître sculpteur. Ce n'était pas la plus belle des jeunes femmes – Béthesda dans sa prime jeunesse avait été plus belle, et Cassandre également –, mais ses traits forts et dessinés avaient quelque chose d'intrigant. La reine Cléopâtre possédait un de ces visages qui deviennent de plus en plus captivants, à mesure qu'on les observe, car il donnait l'impression de se transformer chaque fois que la lumière changeait d'angle ou qu'elle bougeait la tête.

Elle se tenait droite, les épaules dégagées, et elle lâcha un frémissement, comme pour se libérer de toute sensation de confinement. Elle passa la main derrière sa tête et défit les noeuds dans ses cheveux, qu'elle secoua pour les laisser retomber librement sur ses épaules, mais elle garda son diadème. Elle leva les bras et ses doigts coururent dans l'enchevêtrement de métal précieux. Je lançai un regard à César et Méto. Ils semblaient aussi médusés par elle que je l'étais, surtout César. Quelle sorte de créature était-ce là, qui avait risqué la capture et la mort pour se faufiler clandestinement jusqu'en présence du consul romain, et pour se trouver à présent devant trois étrangers, à se pomponner avec toute l'insouciance d'une chatte ?

Elle leva les yeux sur nous, l'un après l'autre. À l'évidence, la vision de Méto ne lui déplaisait pas, car elle consacra un long moment à le jauger de la tête aux pieds. Pour elle, j'étais moins digne d'intérêt. Son œil se tourna vers César et demeura sur lui. Le regard qu'ils échangèrent était d'une telle intensité que tout le reste, dans la pièce, semblait s'effacer. Je sentis que, pour eux, j'étais devenu une ombre.

César eut un sourire.

« Méto, que penses-tu du cadeau de la reine Cléopâtre ?

— « Attention aux Grecs porteurs de cadeaux », fit Méto, citant un texte fameux.

Je supposai qu'il plaisantait, comparant par facétie le tapis de la reine au cheval de Troie, mais quand je jetai un regard vers lui, je constatai qu'il ne souriait pas.

La reine ignora ces remarques. Elle conservait une attitude empreinte de solennité, un pied devant l'autre, la tête un peu inclinée en arrière et les bras ouverts dans un geste plein de grâce. Son latin était sans défaut et sans accent :

« Bienvenue à Alexandrie, Gaius Julius César. Bienvenue dans mon palais.

— Son palais ? » entendis-je marmonner Méto.

César le tança d'un coup d'œil, avant de m'adresser la parole :

« Toutes mes excuses, Gordianus. Mon intention était que nous dînions ce soir à notre guise, toi et moi, en échangeant quelques réflexions. Mais on ne sait jamais quand une affaire d'État peut se présenter, comme c'est le cas ce soir, fût-ce de manière bien peu conventionnelle.

— Nul besoin de s'excuser. J'ai été un convive bien médiocre. Ma conversation était aussi faible que mon appétit. Je vais vous laisser maintenant. »

Je quittai la terrasse à grands pas pour entrer dans la salle au décor grandiose, sans me retourner. Je ralenti le pas l'espace d'un instant, lorsque je passai devant la statue de Vénus. La reine avait en elle quelque chose qui me rappelait cette statue. Il y avait chez elle une qualité ineffable qui m'évoquait la déesse, un caractère intangible auquel les grands artistes rendent tous leurs sens réceptifs. Les hommes ordinaires appellent cela la divinité et savent la reconnaître quand ils la rencontrent, même si leur langue ne parvient pas à la saisir par les mots ou leurs mains à lui donner forme dans une sculpture. La reine Cléopâtre possédait cette qualité – à moins que je ne me sois laissé étourdir un instant, comme n'importe quel homme peut l'être par un objet de désir. Assurément, Cléopâtre n'était pas plus déesse que Béthesda ne l'avait été, et César n'était pas plus un dieu que moi.

Je poussai les vantaux de bronze et sortis de la salle, et c'est seulement lorsque j'entendis une voix grommeler derrière moi que je m'aperçus que j'avais été suivi :

« C'est une source d'ennui. »

Je m'arrêtai et me retournai. Méto faillit me rentrer dedans, puis il recula à distance respectueuse.

« Papa », chuchota-t-il en baissant les yeux.

Je ne lui fis aucune réponse. Malgré son armure, malgré ses membres solides, ses cicatrices et l'épaisse barbe de plusieurs jours qui lui barrait la mâchoire, il me regardait en cet instant comme un garçon, timoré et rempli de doutes. Je me mordis la lèvre. Je rassemblai tout mon courage.

« Je suppose qu'il n'est pas plus mal de nous être revus. Il y a une chose que je dois te dire. Ce ne sera pas facile...

— « Plus ça va vite, mieux ça vaut », fit Méto, citant le proverbe que je lui avais appris, enfant, parfait pour extraire des épines ou pour avaler une médication répugnante.

Il garda les yeux baissés, mais ses lèvres dessinèrent un sourire imperceptible et doucereux. Je tâchai de l'ignorer.

« La raison qui m'a amené en Égypte... »

Il leva les yeux pour soutenir mon regard. Je détournai le mien.

« Béthesda était souffrante depuis assez longtemps, poursuivis-je. Une maladie à laquelle les médecins étaient incapables de donner un nom. Elle a fini par se persuader que si elle parvenait à se baigner dans le Nil... »

Méto se rembrunit.

« Béthesda est-elle ici avec toi, en Égypte ? »

Ma langue se changea en plomb. J'essayai d'avaler ma salive, mais j'en fus incapable.

« Béthesda est venue en Égypte. Elle s'est baignée dans le Nil, selon son souhait. Mais la rivière me l'a prise. Elle a disparu.

— Qu'es-tu en train de me dire, papa ? S'est-elle noyée ?

— La rivière me l'a prise. Peut-être cela valait-il mieux, si sa maladie était incurable. Peut-être était-ce son intention dès le départ.

— Béthesda est morte ? »

Ses lèvres tremblèrent. Ses sourcils se rejoignirent presque. Le fils qui n'était plus mon fils, le favori de César qui avait vu des hommes mourir par milliers, qui avait taillé son chemin au

milieu de marées de corps morts et de montagnes de chairs ensanglantées, se mit à sangloter.

« Méto ! »

Je chuchotai son nom, mais je me tins à distance.

« Je n'ai jamais pensé... » Il secoua la tête. Des larmes dégoulinaien de ses joues. « Quand on est loin de son foyer, on ne peut s'empêcher de s'imaginer ce qui se passe, tout là-bas, mais on s'impose de ne penser qu'à de bonnes choses. Sur le champ de bataille, quand on se prépare au combat, quand on est en pleine mêlée, et après, dans le sillage de la lutte, on a vu tant de terreur autour de soi, tant de confusion, de sang versé et de souffrance, que lorsqu'on pense à sa maison, on songe à tout ce qui est à l'opposé, à un lieu sûr, plein de bonheur, où les gens que l'on aime sont tous réunis et où rien ne change jamais. Mais évidemment, c'est un rêve, un fantasme. Tous les endroits se ressemblent. Aucun n'est sûr, nulle part. Mais je n'avais jamais imaginé... que Béthesda... » Il me lança un regard lourd de colère. « Je ne savais même pas qu'elle était malade. Tu aurais pu m'en informer par une lettre... si tu n'avais pas cessé de m'écrire. »

Je redressai les épaules et mon échine se raidit.

« Eh bien, voilà. Je viens de te le dire. Béthesda n'est plus. Son corps s'est perdu, sinon je l'aurais momifiée, comme c'était son vœu. »

Méto secoua la tête, comme hébété.

« Et Diane ? Comment va-t-elle ? Et le petit Aulus ?

Et...

— Ta sœur... » Je me repris. « Ma fille et son fils allaient bien quand j'ai quitté Rome. Elle attend un autre enfant, sans quoi elle aurait pu venir, elle aussi.

— Et Davus ? Et Éco ? Et...

— Tous, ils vont bien », fis-je, car je voulais mettre un terme à cette conversation.

Il soupira.

« Papa, je sais par quelles tribulations tu as dû en passer. Je puis seulement...

— Pas un mot de plus ! m'écriai-je. Il fallait que je te le dise, et je te l'ai dit. À présent, rejoins César.

— Retourner auprès de César ? » Il rit sans joie, en essuyant une larme de sa joue. « N’as-tu pas vu son air, son visage ? Et son air à elle ? Elle est une source d’ennuis. C’est une chose que d’avoir affaire à un enfant-roi ébloui par un grand homme et à un eunuque, mais je crains fort que la reine Cléopâtre ne soit d’une tout autre dimension. Elle ne manque pas de cran, je le lui accorde...

— Je vois combien de temps tes larmes pour Béthesda auront duré. À présent, te revoici auprès de César et de la reine, tout à la partie à laquelle vous vous livrez, tous les trois.

— Papa ! C’est injuste.

— Pense ce que tu veux, mais ne t’adresse plus à moi comme à ton père. »

Il inspira à fond. Il tressaillit, comme si j’avais retourné un couteau dans sa poitrine.

« Papa ! » murmura-t-il en secouant la tête.

J’aurais juré qu’il était redevenu un enfant, guère âgé de plus de douze ou treize ans, un enfant hésitant vêtu d’une armure de guerrier.

En cet instant, il me fallut puiser dans toute ma résolution pour résister à l’envie de l’embrasser. Au lieu de quoi, je me détournai et je m’éloignai d’un pas décidé dans la galerie, dans l’escalier interminable, laissant Méto attendre le bon plaisir de son imperator et de la reine.

15

« Tu savais », dis-je à Merianis, tandis que nous marchions côte à côte.

Sur le chemin qui nous reconduisait à ma chambre, nous traversâmes des cours et passâmes devant des fontaines chantantes. Elle m'avait attendu au poste de garde qui marquait le périmètre de l'enclave romaine.

« Tu savais, répétai-je en me retournant pour la regarder. D'où ton sourire de fausse ingénue, tout à l'heure. D'où ton commentaire malicieux sur les surprises.

— De quoi parles-tu donc, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier ?

— Tu savais qu'un autre visiteur en dehors de moi-même allait rendre visite à César ce soir.

— Et qui est-ce qui joue les faux ingénus maintenant ? ironisa-t-elle. Es-tu en train de m'apprendre qu'un invité inattendu vous a rejoints au dîner ? »

Elle ne put réprimer un large sourire. Ses dents blanches, par rapport au noir de sa peau satinée, formaient un contraste saisissant.

« Un cadeau pour César est arrivé depuis un certain quartier de la cité.

— Un cadeau ?

— Une surprise, avec une autre surprise dissimulée à l'intérieur. Qui fut comparée au cheval de Troie. »

Merianis éclata de rire.

« Est-ce César qui a dit cela ? »

Je fronçai le sourcil.

« Non, l'un de ses hommes.

— Et ce cheval de Troie fut-il acheminé avec succès jusqu'à son destinataire ?

— Il le fut.

— Est-ce que le contenu en est sorti sain et sauf ?

— Oui, et tout aussi prêt à semer la dévastation que l'étaient ces envahisseurs grecs quand ils sautèrent du véritable cheval de Troie. Quand j'ai posé une dernière fois les yeux sur lui, César semblait tout prêt à capituler devant une force aussi supérieure. »

Merianis frappa dans ses mains avec ravissement.

« Pardonne-moi d'avoir ri, mais la métaphore est si originale. C'est toujours la femme que l'on décrit en état de siège, avec ses portes que l'on ouvre en grand et ses murs qui s'effondrent. Cela me fait rire de penser au puissant César de la sorte.

— Ce n'est qu'un humain, Merianis.

— Pour le moment », fit-elle, et elle marmonna quelque chose en égyptien, que je pris pour une courte prière enfiévrée d'action de grâce à Isis.

Un groupe de gardes du palais attendaient devant ma chambre. Avant que j'aie pu y entrer, l'officier d'ordonnance me conduisit avec politesse, mais d'un geste ferme, vers un emplacement au milieu du cercle de ses hommes et, de nouveau, je dus m'absenter et abandonner Merianis derrière moi.

« Je veillerai sur Rupa et les garçons », me lança-t-elle.

On m'emmena dans une partie du palais que je n'avais encore jamais visitée. Les corridors devenaient plus larges, les jardins plus luxuriants, les draperies et les autres éléments de décoration se faisaient de plus en plus magnifiques.

Les gardes m'escortèrent dans une vaste salle où des dizaines de courtisans étaient massés ça et là en petits groupes. La salle résonnait de l'écho feutré de maintes et maintes conversations. Des yeux curieux pointèrent dans notre direction. L'officier d'ordonnance disparut, me laissant livré à moi-même, un peu désemparé, au milieu de cette pièce, avec une escorte en armes tout autour de moi.

« C'est ce Romain, entendis-je dans la bouche de quelqu'un. Celui que le roi a reçu à bord de sa barge. N'est-ce pas un devin ?

— Non, une sorte d'espion, ou peut-être un assassin fameux, je crois.

— Il m'a l'air un peu âgé pour cela.

— Avec les Romains, on ne sait jamais. Ce sont des individus retors et traîtres. Plus ils sont vieux, plus ils sont rusés. »

L'officier reparut et, d'un geste, me fit signe de le suivre. Nous nous acheminâmes à travers la foule jusqu'à une double porte rehaussée d'or. Ses vantaux s'ouvrirent. L'officier resta en retrait, mais il m'indiqua que je devais entrer. Je fis un pas et m'engageai dans une pièce où toutes les surfaces semblaient recouvertes d'or – des urnes en or sur des tables en or, des chaises en or avec des coussins tissés de fils d'or, des murs d'or martelé et un plafond peint à la feuille d'or, où étaient suspendues des lampes d'or. Même le sol d'un marbre blanc éblouissant était veiné d'une matière scintillante et dorée. Des sculptures en bas-reliefs ornaient les murs, autant de peintures des exploits du premier Ptolémée, le général d'Alexandre le Grand. Ces entablements, certainement taillés dans la pierre, étaient rehaussés de dorures chargées, peints à l'or ou dorés à la feuille, si bien que toutes ces représentations chatoyaient sous les lampes en or dont la lumière se reflétait partout à leur surface. Parmi ces peintures, j'avisai la scène que j'avais vue à voix haute aux garçons plus tôt dans la journée, au cours de laquelle Ptolémée avait été le témoin de la première rencontre entre Alexandre et le cheval Bucéphale.

C'était une salle sans ombres, car toutes les surfaces reflétaient la lumière. L'air lui-même semblait composé d'or, baigné d'une lueur veloutée sans origine apparente. Et la musique du flûtiste, qui jouait un air familier, flottait dans cet air doré.

À l'autre extrémité de l'endroit, Ptolémée était assis sur un trône en or. Il était vêtu d'une robe plissée de lin blanc, avec un manteau d'or jeté sur les épaules. Un instant auparavant, il avait dû assister à quelque cérémonie religieuse en sa qualité de dieu Osiris, car il portait la couronne de *l'atef*, et son visage juvénile paraissait fort sévère sous ce haut cône blanc avec son aigrette de plumes d'autruche. Des gardes du corps se tenaient derrière le trône. Des scribes étaient assis en tailleur à même le sol, non

loin de là. Pothinus attendait devant le trône, les bras croisés et la tête rejetée en arrière, considérant ma mine émerveillée non sans amusement. J'étais entré dans une salle conçue pour impressionner fortement les individus de mon espèce, et les lieux avaient rempli leur office.

« Ton dîner avec César a été bref, observa-t-il.

— La soirée a été interrompue.

— Ah, fit Pothinus. Un visiteur inattendu ? »

Je le considérai avec intérêt. Tout le monde, sauf moi, se serait-il attendu à l'arrivée de la reine ? Ensuite, je m'aperçus qu'il faisait allusion à Méto, sachant que j'avais exprimé le souhait de l'éviter.

« L'homme que j'ai jadis appelé mon fils a fait son apparition... »

Ptolémée prit la parole :

« Je trouve cela triste, cette désunion entre ton fils et toi. Je donnerais cher pour que mon père soit de retour parmi les vivants. Pour plonger de nouveau mon regard dans le sien. L'entendre rire. L'écouter jouer de la flûte. »

Sachant que le père du roi avait fait mettre à mort sa sœur aînée, et qu'il avait lui-même déclaré la guerre à sa sœur et épouse, je n'étais pas d'humeur à entendre le jeune Ptolémée me gratifier d'un jugement sur mes relations familiales. Mais je tins ma langue et m'accordai le plaisir d'étudier son visage, encadré par son manteau d'or et sa couronne *d'atef*. Comme je venais de rencontrer sa sœur, je fus frappé par la forte ressemblance entre eux deux. Ni l'un ni l'autre n'étaient d'une beauté saisissante, pas de celle qui fait tourner les têtes, et pourtant ils possédaient une certaine présence, tout à fait indéniable. Je l'avais ressentie plus fortement chez Cléopâtre, mais n'était-ce pas la seule conséquence de mes inclinations érotiques ? L'image de la jeune reine droite sur ses pieds et secouant la tête pour libérer sa chevelure et la laisser retomber sur ses épaules me traversa l'esprit en un éclair...

Pothinus se racla la gorge à grand bruit. Selon toute vraisemblance, il venait de dire quelque chose qui m'avait échappé.

« Si Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier veut bien revenir dans le moment présent... », fit-il en m'adressant un regard condescendant censé me remettre sèchement à ma place : un mortel romain à l'esprit embrouillé tout en émoi, dans la salle d'or du roi.

Je regimbaï.

« Pardonnez-moi. J'étais perdu dans mes pensées, je me demandais dans quelle mesure le roi ressemblait ou non à sa sœur Cléopâtre. »

L'espace d'un instant, cette remarque fila très haut au-dessus de leurs têtes, puis, dans un mouvement simultané, ce fut Pothinus qui tressaillit, et le roi qui, sur son trône, se pencha en avant d'un geste vif.

« Que dis-tu ? s'exclama Ptolémée.

— La ressemblance est évidente, un air de famille... le nez, les yeux... et pourtant, il y a une différence, et je n'arrive pas tout à fait à mettre le doigt dessus.

— Tu l'as vue ? Cléopâtre ? » La voix de Pothinus mua, comme cela peut arriver parfois, même à la voix d'un eunuque d'âge mûr. « Où cela ? Quand ?

— Ce soir, dans les appartements de César. »

Ptolémée se cala dans son trône d'un mouvement brusque et se mordit le bout d'un doigt. Son genou sautillait, sous le coup de l'agitation.

« Je t'avais dit qu'elle trouverait le moyen, Pothinus.

— Impossible, Votre Majesté ! Toutes les entrées sont gardées. Tous les paquets sont examinés. Tous les...

— À l'évidence, non ! Nous avons laissé une issue libre, et elle l'a découverte. Elle est pareille au serpent, elle s'insinue le long d'un mur jusqu'à ce qu'elle trouve la brèche la plus infime où se faufile.

— En réalité, elle est arrivée par la mer. »

Agissais-je là de manière irréfléchie, en exposant la reine et même César à un danger par ces révélations ? Ne faisais-je pas exactement ce que Pothinus avait eu l'intention que je fasse, en rapportant ces renseignements au roi ? Peut-être, mais la contrariété que je provoquais chez eux me procurait un plaisir considérable, et je ne pus me retenir :

« Un gaillard du nom d'Apollodorus a traversé le port avec elle à bord d'une barque à rames. Tous deux ont su trouver un débarcadère qui n'était pas gardé, sur les quais, et ils se sont introduits dans le secteur romain du palais.

— Avec une telle effronterie ? » Ptolémée frappa la couronne juchée sur sa tête, un geste des plus indignes d'un dieu. « Elle et cet étalon sicilien, ils se sont traînés dans le palais, jusqu'à la porte de César ? »

Pothinus baissa la voix :

« Il y a des moyens, ainsi que Votre Majesté le sait, de traverser le palais et ses jardins sans être vu. Certains de ces passages secrets sont très anciens. Il en existe même peut-être quelques-uns qui me sont inconnus. Jadis, votre père, en redessinant ses appartements privés, a fait abattre un mur et il est ainsi tombé sur un réseau de souterrains dont il ne soupçonnait même pas l'existence...

— C'est égal, Pothinus, tu m'avais assuré que cela ne se produirait pas !

— En réalité, repris-je, incapable de résister, ils n'ont pas traîné tous deux dans le palais. Apollodorus a porté la reine.

— Quoi ? » Pothinus me dévisagea, confondu. « Porté la reine ? Dans ses bras ?

— Sur son épaule, plutôt. »

Le roi et son grand chambellan me regardaient comme si j'étais fou. L'un des gardes du corps lâcha un hennissement. L'homme posté à côté de lui couvrit ce bruit incongru en toussant.

« Elle était enroulée dans un tapis qu'Apollodorus portait sur son épaule, expliquai-je. Il a annoncé aux Romains qu'il avait un présent de la part de la reine, pour César. J'étais là quand Apollodorus fut introduit dans les quartiers de César. Le tapis fut déroulé, afin que César puisse l'inspecter. La reine est apparue. Peu de temps après, j'ai pris congé.

— Qui d'autre était dans la pièce ? » s'enquit Pothinus.

Je haussai les épaules.

« Méto. Il est parti en même temps que moi. Je ne sais guère par où Apollodorus s'en est allé. Sans doute par l'un de ces passages secrets dont vous parlez. »

Le roi fit la moue, la lèvre supérieure retroussée.

« Elle est seule avec lui ?

— En ce moment même où nous parlons », confirmai-je.

Pothinus soupira.

« Elle est une tache de vin sur le lin blanc. Nous ne nous débarrasserons jamais d'elle.

— Alors mieux vaut brûler le lin, si la tache ne veut pas s'effacer. »

Ptolémée lança un regard mauvais, puis il lâcha un frisson, laissant échapper une espèce de bâlement. Il renifla, retenant ses larmes. À cette minute, il ressemblait vraiment à un jeune garçon, un jeune garçon qui n'a pas seulement l'air furieux, mais qui aurait aussi le cœur brisé. Venant d'apprendre que sa sœur était seule avec César, Ptolémée pleurait des larmes amères. Je le dévisageai et restai interdit.

« Cléopâtre ! grommela Pothinus. Incorrigible. Implacable. Une source d'ennuis. » Méto avait eu le même jugement.

16

Les gardes du corps qui m'avaient introduit dans la salle royale m'escortèrent vers ma chambre. L'heure était assez tardive. Les galeries étaient désertes, le palais silencieux. Longtemps avant que le seuil de ma chambre ne soit en vue, j'entendis les voix haut perchées d'Androclès et Mopsus qui, le souffle court, assaillaient un visiteur de questions.

« As-tu tué quelqu'un à Pharsale ? demandait Androclès.

— Bien sûr qu'il en a tué ! Mais combien ? intervint Mopsus. Et tu as tué des personnages célèbres ?

— Ce que je veux savoir, reprit Androclès, c'est ceci : étais-tu présent quand César a déboulé dans la tente de Pompée et quand il l'a entrevu qui tournait les talons et s'évanouissait par derrière ? Est-ce que c'est vrai que tout était prêt pour un banquet, avec des esclaves grecs qui frottaient les cordes de leur lyre et la plus belle argenterie ? »

Je m'approchai, et j'entendis enfin la voix de leur visiteur, qui couvrait même le martèlement soudain de mon cœur dans ma poitrine.

« Les garçons, les garçons, comme vous m'avez manqué ! Enfin... même si je ne comprends pas comment mon père peut supporter de se faire asticoter de la sorte. »

Je m'immobilisai dans la galerie, à plusieurs pas de la porte.

« Va ! chuchotai-je à l'officier qui m'escortait. Tu m'as raccompagné jusqu'à mes appartements, comme on te l'a ordonné. Ne dis pas un mot. Emmène tes hommes et va-t'en ! »

L'officier haussa le sourcil, mais il s'exécuta, ainsi que je l'en priaïs.

Je franchis le seuil de la porte ouverte.

Méto était adossé contre un mur. Les garçons gambadaient en tous sens et le contemplaient, jusqu'au moment où je pénétrai dans la pièce ; sur quoi ils entrèrent en collision et

faillirent se renverser mutuellement à terre. Rupa, qui n'avait encore jamais croisé Méto, restait à l'écart, près de la fenêtre. Quand je tournai le regard vers lui, son sourire timide mais bon enfant s'effaça. Merianis se trouvait à proximité, tenant le chat Alexandre dans ses bras. Elle vit mon expression, posa le chat et s'avança vers les garçons, les attrapant chacun par l'épaule pour mettre un terme à leurs gesticulations incessantes. Le chat disparut sous mon lit.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? » m'enquis-je.

Méto me considéra un long moment, d'abord avec un air suppliant, puis, comme je ne manifestais aucune réaction, il montra son exaspération.

« Père, c'est pure folie ! J'implorerais ton pardon... si seulement je savais ce que j'ai fait pour t'offenser. »

Avait-il oublié les propos que je lui avais tenus à Massilia ? Pas moi. Loin de là ! Combien de nuits étais-je resté couché au côté de Béthesda, qui se tournait et se retournait près de moi, à me remémorer les mots qui m'étaient sortis de la bouche en cette occasion ? « On ne peut revenir sur les paroles que l'on a proférées », comme nous en avertit le poète, mais dans la fièvre du moment, j'avais perdu toute inhibition, et les mots avaient jailli, ils m'avaient conduit à prendre une décision que je n'avais pas prévue.

Méto ! Tu es d'abord devenu soldat, et tu as aimé tuer des Gaulois pour la gloire de César. Incendier des villages, réduire des enfants à l'esclavage, laisser des veuves mourir de faim – cela m'a toujours écœuré, bien que je n'en aie jamais rien dit. Maintenant tu as découvert une nouvelle vocation : espionner, recourir à la ruse comme arme de destruction. Cela me répugne encore plus...

Qu'est-ce qui importe le plus pour moi ? Découvrir la vérité ! Je le fais même quand cela ne sert à rien, même quand cela ne cause que souffrance. Mais toi, Méto ? Que signifie pour toi la vérité ? Tu ne peux pas la supporter, pas plus que je ne peux supporter la fourberie ! Nous sommes juste à l'opposé l'un de l'autre. Ce n'est pas étonnant que tu aies trouvé ta place à côté d'un homme comme César...

C'est notre dernière conversation, Méto. Tu n'es plus mon fds. Je te renie. Je renonce à toute responsabilité te concernant. Je te reprends mon nom. Si tu as besoin d'un père, que César t'adopte !

Jusqu'à ce jour, à Alexandrie, telles avaient les dernières paroles que je lui avais adressées.

« Il n'y a rien à débattre et il n'est pas question de pardon. C'est très simple : ce sont ici mes appartements, tout au moins pour le moment, et tu n'y as pas ta place. Tu n'aurais pas dû venir. Je suppose que tu m'as suivi, ou que tu m'as fait suivre, car c'est ta manière de procéder...

— Non ! s'exclama Merianis. C'est moi qui l'ai amené jusqu'ici.

— Toi ? Mais comment... ?

— Plus tôt, quand je t'ai accompagné au dîner de César, j'ai attendu au poste de contrôle. Un peu après, Apollodorus a fait son apparition, chargé d'un cadeau. Puis Méto est arrivé. Il m'a reconnue : nous nous étions déjà aperçus lors de la réception officielle de César par le roi, sur le débarcadère. Nous nous sommes parlé, très brièvement...

— Mais pas si brièvement, puisque cela n'a pas empêché Méto d'apprendre tout ce qu'il avait besoin de savoir à ton sujet. Pour ce qui est d'extraire des informations précieuses, il est devenu assez habile. Cela fait partie de ses devoirs.

Et des tiens, Merianis ? songeais-je, mais je ne formulai pas ma question à haute voix. En effet, il était clair pour moi, à présent, qu'elle n'était pas seulement une prêtresse d'Isis, mais une espionne à la solde de l'incarnation d'Isis, la reine Cléopâtre.

Merianis insista :

« Plus tard – après que je t'ai reconduit ici même et que les hommes du roi t'eurent escamoté –, Méto a envoyé un courrier m' enjoignant de revenir me présenter au poste de contrôle. Je l'ai retrouvé là-bas. Il m'a demandé de le conduire ici, jusqu'à tes appartements. Ai-je eu tort de lui obéir ? Méto est ton fils, n'est-ce pas ? »

Ptolémée et Pothinus étaient au courant de ma désunion avec Méto. Merianis n'en était-elle pas informée, elle aussi ? Peut-être était-elle plus innocente que je ne le croyais – ou peut-être pas. Subitement, je me sentis la proie de mes soupçons, et j'abhorrais cette sensation. C'est justement dans ce marécage de doutes et de duplicité que je m'étais trouvé plongé à Massilia, qui avait entraîné ma rupture tant avec Méto qu'avec César. Et voilà que ces deux hommes m'avaient suivi jusqu'à Alexandrie, instillant le poison de la traîtrise dans une ville déjà déchirée par la tromperie. Je me sentais comme un homme qui se débat dans des sables mouvants, incapable de trouver la terre ferme. J'avais envie qu'on me laisse seul.

« Va, Merianis.

— Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier, si en amenant ton fils jusqu'ici je t'ai offensé...

— Va ! »

Elle se rembrunit, son front se creusa de rides, puis elle tourna les talons et franchit le seuil de la porte.

« Quant à toi, Méto...

— Père, cesse de me parler avec tant de rudesse ! Je t'en prie, s'il te plaît...

— Silence ! »

Il se mordit la lèvre et baissa les yeux, mais une force impérieuse semblait le pousser à s'exprimer :

« Père, si cela signifie quelque chose pour toi, j'ai commencé de partager tes doutes au sujet de César. »

Il me regarda un moment avant de détourner la tête, comme s'il était décontenancé par l'énormité et l'imprudence des paroles qu'il venait de proférer.

Je le dévisageai jusqu'à ce qu'il soutienne enfin mon regard.

« Poursuis. »

Il lança un regard oblique à Rupa.

Je hochai la tête.

« Je vois. Ton entraînement d'espion t'a appris à tenir ta langue en face d'un étranger. Mais je ne vais certainement pas demander à Rupa de quitter la pièce. Ni aux garçons, d'ailleurs. Ils peuvent entendre tout ce que tu auras à me dire.

— C'est assez difficile pour moi ! »

Méto fusilla Rupa d'un regard courroucé, qui traduisait une émotion allant très au-delà de la pure et simple méfiance. J'avais renié Méto, adopté Rupa. Méto avait-il l'impression qu'on lui avait pris sa place ?

Je secouai la tête.

« Dis ce que tu as à dire. »

Il inspira profondément.

« Depuis Pharsale... non, avant même, depuis les opérations militaires à Dyrrachium... à moins que ce ne soit lors du dernier séjour de César à Rome, quand il usa de ses pouvoirs de dictateur pour régler les problèmes qui avaient surgi et s'étaient envenimés en son absence ? Non, c'était encore plus tôt. Je pense que cela a dû débuter quand je l'ai rejoint à Massilia... quand tu m'as renié, là-bas, sur la place de la ville, alors que César savourait le triomphe de la reddition de la cité. Les choses que tu m'as dites, les paroles que tu as prononcées au sujet de César... je te croyais devenu fou, père. Au sens littéral du terme, je croyais que les tensions du siège t'avaient précipité dans la folie. Après coup, César abonda en ce sens. « Ne t'inquiète pas, m'a-t-il assuré, ton père finira par revenir à la raison. Accorde-lui du temps. » Mais peut-être est-ce aussi à ce moment-là que j'ai fini par revenir à la raison. »

Il s'interrompit, le temps pour lui de rassembler ses forces, afin de continuer :

« Est-ce moi qui ai changé ? Ou César ? Ne te méprends pas. Il est encore le plus grand homme que j'aie jamais rencontré en ce monde. Son intellect, son courage, sa perspicacité... il domine le reste d'entre nous tel un colosse. Et pourtant... »

Il garda le silence un long moment, avant de finalement hausser les épaules.

« C'est moi. J'ai tout simplement perdu mon appétit pour tout ceci. J'ai vu trop de sang, trop de souffrances. Il y a ce rêve que je ne cesse de faire, sans relâche : je revois un petit village, en Gaule, un tout petit lieu-dit, totalement insignifiant comparé à Rome ou Alexandrie, mais pas dénué de signification au point de pouvoir être ignoré quand il a lancé un défi à César. Nous avons encerclé ce village et nous l'avons investi par surprise. Il y a eu bataille, très brève et très simple, comme le sont les

batailles. Nous avons massacré tous les hommes qui avaient osé prendre les armes contre nous. Ceux qui se sont rendus ont été mis aux fers. Ensuite, nous avons expulsé les femmes, les enfants et les vieillards de leur foyer, et nous avons brûlé le village tout entier, nous l'avons rasé. Pour que cela serve d'exemple, vois-tu. Les survivants ont été vendus comme esclaves, probablement à d'autres Gaulois. C'est ainsi que les affaires se réglaient, en Gaule. Se rendre et devenir un sujet romain, ou s'opposer à nous et devenir un esclave. « Il faut toujours leur opposer un choix simple et clair, me répétait César. Tu es avec Rome ou tu es contre Rome. Il n'y a pas de moyen terme. »

« Mais quand je rêve de ce village, c'est le visage d'un enfant que je revois, un enfant en particulier, un petit garçon trop jeune pour combattre, presque trop jeune pour comprendre ce qui se passait. Son père avait été tué au cours de la bataille. Sa mère était malade de chagrin. Lui ne pleurait pas du tout. Il se contentait de contempler la maison dans laquelle il avait grandi, et qui était dévorée par les flammes. À en juger d'après l'atelier attenant à cette maison, le père était forgeron. Le garçon aurait probablement grandi pour devenir forgeron à son tour, avec une femme et des enfants, et une vie dans ce village. Mais à la place, il avait vu son père mourir et on le retirait à sa mère, afin de le transformer en esclave pour le restant de ses jours. L'argent que son nouveau maître verserait pour l'acquérir irait financer d'autres campagnes contre d'autres villages de la Gaule, dans le seul but de réduire d'autres enfants à l'esclavage. Dans mon rêve, je revois son visage, blême, figé, avec la lueur des flammes dans ses yeux.

« Son village n'a pas été détruit par pure rancune, certes non. Tout ce qui a été fait en Gaule l'a été dans le cadre d'un plus grand dessein. C'est ce que César m'a toujours affirmé. Il poursuit une vaste vision. Le monde entier devra être unifié sous l'autorité de Rome, et Rome sera unifiée sous l'autorité de César. Mais pour que cela soit, certains événements doivent intervenir au préalable. La Gaule doit être pacifiée et placée sous la domination de Rome. Et c'est donc ce qui fut accompli. Quand le Sénat de Rome s'est retourné contre César, les

sénateurs ont dû être chassés de Rome, et c'est ce qui fut fait. Quand Pompée a soulevé l'opposition contre César, il fallait que l'opposition fût détruite, et c'est ce qui fut fait. À présent, César doit décider ce qui va advenir de l'Égypte, qui va la gouverner, et la meilleure manière de la placer sous sa domination. Et sa gloire brûle d'un feu plus éclatant que jamais. Je devrais être heureux, puisque j'ai eu ma part dans l'avènement de tout ceci. Mais je fais ce rêve, désormais presque toutes les nuits. Le feu brûle, et le garçon fixe les flammes du regard, hébété, sous le choc. Dans le grand ordonnancement des choses, peu importe qu'il soit réduit à l'esclavage. Rome va gouverner le monde, et César va gouverner Rome, et pour que cela advienne, l'esclavage de ce garçon constituait une minuscule nécessité dans la grande chaîne des nécessités.

« Mais quelquefois... quelquefois je me réveille avec une folle pensée en tête : et si la vie de ce garçon importait autant que la vie de n'importe quel autre être, même celle de César ? Et si on m'offrait le choix : condamner ce garçon à la misère de son destin, ou l'épargner et, ce faisant, briser et réduire à néant les ambitions de César ? Je suis hanté par cette pensée... ô combien ridicule ! Il va de soi que César est infiniment plus important que ce garçon de Gaule. L'un se tient debout, prêt à gouverner le monde, et l'autre est un misérable esclave, si tant est qu'il soit encore en vie. Certains hommes sont grands, d'autres insignifiants, et il nous incombe, à nous qui sommes situés entre les deux, de nous allier avec les plus grands et de mépriser les plus petits. Le simple fait de commencer à se figurer que ce garçon gaulois compterait autant que César serait présumer qu'une certaine richesse mystique réside en tout homme et rendrait sa vie égale à celle de tous les autres ; or, assurément, la vie nous enseigne une leçon qui va tout à fait à l'encontre de cette idée ! Pour ce qui est de la force et de l'intellect, les hommes sont tout sauf égaux, et les dieux réservent davantage leur attention à certains qu'à d'autres. Et cependant... »

Méto inclina la tête, et son flot de paroles s'interrompit. Je voyais bien que sa détresse était sincère, et j'étais stupéfait par le cours de ses pensées.

« Est-ce que César nourrit jamais de tels doutes ? » Méto rit sur une note amère.

« César ne s'interroge jamais sur sa bonne fortune. Il aime les dieux, et les dieux l'aiment en retour. Le triomphe est sa justification. Tant qu'un homme est triomphant, il n'éprouve jamais le besoin de remettre en question ses méthodes. Il fut un temps où cette philosophie me suffisait, mais aujourd'hui... » Il secoua la tête. « César oublie le sens de ce vieux mot grec, *l'hubris*. »

Ce fut à mon tour de rire.

« Si César n'avait pas provoqué la colère des dieux avant ce jour, alors il est certain que...

— Mais César n'a jamais eu la présomption de s'imaginer qu'il était un dieu, pas avant ce jour. »

Je le regardai attentivement.

« Que dis-tu là ?

— Depuis que nous avons fait voile vers l'Égypte, il n'a cessé d'évoquer la chose, d'abord en plaisantant. « Ces Ptolémées ne vivent pas seulement comme des dieux, osait-il dire. Ce sont des dieux. Il me faut étudier comment ils introduisent la divinité dans leurs actes. » Mais ce n'est pas une plaisanterie, nullement. Après le départ de Pompée, le Sénat émasculé, et toutes les légions unies derrière lui, César aura besoin de réfléchir longuement, profondément à ce que cela suppose de gouverner comme un roi, qu'il s'en arroge le titre ou non. L'exemple d'Alexandre ne l'éclairé guère. Il est mort trop jeune. Ce sont les Ptolémées qui lui procurent le modèle d'une dynastie longue et couronnée de succès, même si ces derniers temps leur gloire a quelque peu déclercu, avec les deux spécimens décadents qui rivalisent en ce moment même pour diriger le pays.

— Tu tiens le roi Ptolémée et sa sœur en piètre estime, n'est-ce pas ?

— Tu en as vu l'illustration avec la reine, ce soir ! Son frère et elle semblent n'avoir tous deux qu'une seule idée en tête : séduire l'homme pour se faire un allié du général. »

Je pris un air grave.

« Tu laisses entendre que le jeune Ptolémée...

— Il est complètement sous l'emprise de César. C'est assez pathétique, en somme. Tu devrais voir les manières démonstratives qu'il adopte quand ces deux-là sont ensemble... sa façon de contempler César, avec l'adoration du héros dans le regard ! »

J'opinai, me remémorant la réaction de Ptolémée quand je lui avais annoncé que Cléopâtre était seule avec César.

« Je suppose que César doit être immunisé contre ce genre de comportement, puisqu'il a reçu les marques d'adulation de tant de jeunes hommes, durant toutes ces années. »

Y compris venant de toi-même, Méto, songeai-je.

Celui-ci se renfrogna.

« Tu peux le penser, mais avec Ptolémée c'est différent. César semble tout aussi fasciné par lui. Dès que Ptolémée pénètre dans la salle, son visage s'illumine. Ils réfléchissent de concert, ils partagent des plaisanteries entre initiés, ils rient, échangent des regards entendus. Je ne parviens pas à comprendre cela. Ce n'est certes pas parce que ce garçon serait beau. Sa sœur et lui, si tu me demandes mon avis, sont plutôt ordinaires. » Il ricana. « Et maintenant nous allons les avoir tous les deux à lui bourdonner autour, comme des mouches autour d'un pot de miel ! »

Je pesai la portée de cette révélation. Si c'était vrai, ce ne serait pas la première fois que César s'engagerait dans une liaison de caractère royal. Ses exploits érotiques de jeune homme à la cour du roi Nicomède de Bithynie étaient devenus matière à légende, inspirant des ragots malveillants parmi ses rivaux politiques et des chansons de marche plutôt ribaudes parmi ses hommes. (Leur *imperator* insatiable était « le mari de toutes les femmes et le mari de tous les hommes », selon un refrain.) Dans le cas du roi Nicomède, c'était César qui avait tenu le rôle du jeune amant, et probablement du partenaire réceptif et soumis (d'où le scandale qui s'ensuivit, et les moqueries des soldats, car un Romain de sexe mâle n'est jamais censé se soumettre à un autre homme : il est toujours supposé tenir le rôle dominant). Avec César et Ptolémée, les rôles seraient sans doute inversés, César étant l'aîné, le partenaire le

plus expérimenté, et Ptolémée le jeune faon aux yeux écarquillés, affamé d'expérience.

Quand les poètes chantent les amants, ils célèbrent Harmodias et Anstogiton, ou Thésée et Ariane. Mais les amants ne doivent pas toujours être également accordés par la beauté et la jeunesse. Je pensai à ma propre liaison avec Cassandre, une femme bien plus jeune que moi, et je saisis quelle étincelle de désir César avait dû allumer chez le roi, et le roi chez César. En dépit de tous ses succès en ce monde temporel et matériel, César était à cet âge où même le plus robuste des hommes éprouve avec de plus en plus d'acuité la fragilité croissante de son corps jadis invincible, et se met à observer avec jalouse (et parfois, oui, avec une soif de luxure) les corps vigoureux et fermes d'hommes plus jeunes que lui. La jeunesse devient en soi un aphrodisiaque pour l'homme qui ne la possède plus. La jeunesse accouplée avec le désir réciproque devient irrésistible.

Pour un observateur extérieur, de telles liaisons amoureuses risquent de paraître absurdes ou dégradantes – l'homme de pouvoir et de fortune qui ne tient plus sur ses jambes rêve d'un esclave infortuné. Mais ici, c'était la rencontre de deux hommes extraordinaires. Je songeai à la combinaison, chez Ptolémée, d'un enthousiasme de jeune garçon et de la force de détermination, de l'assurance et de la naïveté. Je songeai à la sophistication naturelle et à la suprême confiance en soi de César, ainsi qu'à sa vanité quelque peu ridicule, que trahissait sa manie de recoiffer ses cheveux pour masquer sa calvitie. Ces deux individus n'étaient pas simplement des hommes, mais des meneurs. Et pourtant, ils n'étaient pas seulement des chefs, mais aussi des hommes tout court, avec leurs appétits, leurs fragilités, leurs incertitudes, leurs besoins. Et pas seulement des hommes et des gouvernants, mais, c'est en tout cas ce qu'ils semblaient croire eux-mêmes – des descendants et des incarnations de la divinité. Ajoutez à cela le fait que Ptolémée avait perdu son bien-aimé père, et que César n'avait jamais eu de fils. Je concevais bien que César et le roi avaient quelque chose d'unique à s'offrir l'un à l'autre, dans un royaume privé très à l'écart de l'arène publique des richesses, des armes et de la diplomatie. Que dans un moment passé seul en tête-à-tête, ils

pourraient partager une compréhension inaccessible au reste d'entre nous.

Pourquoi Méto se montrait-il si réticent et plein de dédain à l'idée de confier ses soupçons ? Avait-il été aussi intime avec César que j'avais été souvent amené à le croire ? Cette intimité s'était-elle amoindrie, ou avait-elle touché à son terme ? Ses sentiments envers les badinages de César avec les deux descendants royaux, le frère et la sœur, étaient-ils teintés de jalousie – et cette jalousie rendait-elle ses hypothèses plus fiables, ou moins dignes de foi ?

Un tressaillement m'échappa, comme si je m'éveillais d'un rêve. Méto et la vie qu'il avait choisi de mener avec César ne figuraient plus parmi mes soucis. Même si ce qu'il venait de me dire était la vérité – qu'il s'était mis à son tour à douter de cette sorte d'existence –, il n'en demeurait pas moins que c'était sans conséquence à mes yeux. C'était ce que je pensais, en moi-même.

« Tu parles comme si un fossé s'était creusé entre toi et César. Et pourtant, ce soir, tout à l'heure, j'ai vu de mes propres yeux comment vous vous entendiez tous les deux... comme les deux meilleurs amis du monde, tout à fait à votre aise. Presque comme un vieux couple, si j'ose m'exprimer ainsi.

— C'est l'apparence que cela donnait ? Les apparences peuvent être trompeuses. »

Il baissa les yeux, et subitement je sentis la lame du doute me fouailler. Méto était-il devenu cachottier et dissimulateur envers César, usant des ressources de la tromperie qui étaient devenues chez lui une seconde nature, pour afficher un visage de façade devant un homme qu'il avait jadis admiré mais dont à présent il doutait ? Ou bien était-ce moi qui me laissais abuser ? Pour autant que je sache, Méto était encore l'espion de confiance de César, et je n'étais jamais qu'une source d'information comme une autre qu'il s'agissait de cultiver.

Je raidis l'échine et durcis mon cœur.

« Tu m'as dit ce que tu avais à me dire, et j'en ai fait autant. La journée a été longue... trop longue et trop chargée d'événements pour un vieil homme comme moi. J'ai besoin de me reposer, maintenant. Va. »

Méto avait l'air déconfit.

« Il y a tant d'autres choses que j'avais à te confier. Peut-être... une prochaine fois. »

Je le regardai sans ciller et, d'un geste, désignai la porte ouverte.

Il embrassa chacun des deux garçons, adressa un salut courtois à Rupa, puis tourna les talons.

« Méto... attends un instant. »

Il s'arrêta sur le seuil et se retourna.

« Tant que tu es ici... Rupa, voudrais-tu approcher cette malle ? Ouvre le couvercle, je te prie. »

Depuis que nous nous étions installés dans nos appartements, je ne laissais plus cette malle fermée à clef. Je m'assis sur le lit et en triai le contenu.

« Qu'est-ce que tu cherches, père ?

— Les affaires de Béthesda sont ici. Elle aurait voulu que tu reçoives quelque chose... en souvenir. »

Je retirai divers objets de la malle, je les étalai sur le lit à côté de moi pour les passer en revue. Je tombai sur le peigne en argent et ébène de Béthesda. Lorsque je le pris, mes doigts tremblaient. Revêtirait-il autant de sens pour Méto qu'il en revêtait pour moi ? Peut-être. Mais je ne pouvais supporter de m'en séparer. J'allais devoir trouver autre chose à lui donner.

« Qu'est-ce que c'est ? me demanda-t-il.

— Quoi ?

— Cette... fiole en albâtre. Était-elle à Béthesda ?

— Non.

— En es-tu sûr ? Cela ressemble au genre de flacon dans lequel elle aurait pu conserver du parfum. Pouvoir de nouveau humer son parfum... cela me plairait.

— Cette fiole n'appartenait pas à Béthesda !

— Rien ne t'oblige à me répondre avec autant de rudesse. »

Je soupirai.

« Cette fiole m'a été donnée par Cornelia. »

Il se rembrunit.

« La femme de Pompée ?

— Oui. L'histoire est trop compliquée pour que je te la raconte, mais crois-moi, cette fiole ne contient pas du parfum.

— Du poison ? »

Je lui lançai un regard sévère.

« César t'a véritablement appris à réfléchir en espion. »

Il secoua la tête avec gravité.

« Il est certaines choses que j'ai apprises de toi, père, que cela te plaise ou non, et un penchant avéré pour la déduction en est une. Si ce n'était du parfum, qu'est-ce qu'une femme comme Cornelia pourrait conserver dans une fiole comme celle-ci ? Et si elle te l'a donnée...

— Elle ne m'a pas enrôlé pour assassiner quelqu'un, si c'est ce que tu crois.

— Je voulais plutôt croire qu'elle te l'avait donnée par souci de miséricorde, ou peut-être par pure commodité... pour t'épargner une mort violente. Le poison t'était destiné, n'est-ce pas, père ? »

Je souris presque. Son intelligence me faisait plaisir, malgré moi.

« C'est ce que l'on appelle une Némésis, un instrument de vengeance enfermé dans un flacon, rapide et relativement indolore, en tout cas c'est ce que m'a assuré Cornelia. Elle a prétendu que cela faisait partie de son assortiment personnel, pour son propre usage, si la nécessité devait se présenter.

— Pauvre Cornelia ! Cette fiole doit lui manquer à présent.

— Peut-être, mais j'en doute. Elle a survécu à Publius Crassus, à Pompée. Il est probable qu'elle survivra encore à un autre de ces maris nés sous une mauvaise étoile.

— Si un homme devait se montrer assez fou pour épouser une femme née sous une aussi mauvaise étoile ! »

Je me redressai, droit comme un piquet, et ma mâchoire se contracta. M'engager dans de tels badinages n'était pas la raison pour laquelle j'avais rappelé Méto. Parmi les objets étalés sur le lit, je remarquai un petit pot en malachite sculptée, avec un couvercle de la même pierre, assujetti par un fermoir en cuivre. Je le pris, le considérai un long moment, puis le tendis à Méto.

« Peut-être ceci te plaira-t-il, en guise de souvenir. La cire d'abeille qui se trouve à l'intérieur est imprégnée du parfum que Béthesda portait lors des occasions toutes particulières. Je lui avais conseillé de le laisser à Rome, mais elle a insisté pour le

placer dans son bagage. « Et si nous étions reçus à dîner avec la reine Cléopâtre ? » avait-elle protesté. C'était là une remarque purement facétieuse, bien entendu. »

Il dégrafta le couvercle et approcha le pot de ses narines. Le parfum était subtil, mais il était impossible de s'y méprendre. Ses ingrédients m'étaient inconnus, j'en captai un léger effluve. Des larmes me vinrent aux yeux.

Méto rabattit le couvercle. Sa voix était étouffée par l'émotion :

« Si tu es certain de vouloir me le donner...

— Prends-le.

— Merci, père. » Il se retourna pour s'en aller. « Cette fiole de poison, père... tu devrais t'en débarrasser. »

Et tu devrais te mêler de tes propres affaires, allais-je lui rétorquer, mais la boule qui me nouait la gorge était trop ferme. Je ne pus guère qu'esquisser un geste courtois pour le congédier.

Méto franchit le seuil et disparut.

Pourquoi n'ai-je pas agi comme il me l'a conseillé ? De ma fenêtre, j'aurais pu jeter la fiole d'albâtre dans le port, où elle aurait coulé comme une pierre. Au lieu de quoi, je la rassemblai avec les autres affaires éparpillées et je fourrai le tout dans la malle, puis je refermai le couvercle et m'affalai sur le lit.

Rupa rôdait autour de moi. Je le priaï de passer dans sa chambre. Mopsus s'approcha, s'éclaircit la gorge pour parler. Je lui ordonnai d'emmener Androclès et de suivre Rupa. Ils me laissèrent seul.

Je me couvris le visage de mon avant-bras et pleurai. Aussi délicat qu'un chuchotis, le parfum de Béthesda s'attardait dans l'air.

Le lendemain matin, les garçons se tinrent très tranquilles, ce qui me permit de dormir tard. J'étais encore faible, la tête pleine de rêves agités, quand Merianis arriva, avec un morceau de papyrus que l'on avait replié plusieurs fois et scellé avec de la cire. Le sceau était celui de la bague de César, marqué d'une silhouette de Vénus encerclée des lettres de son nom.

« Qu'est ceci ? demandai-je.

— Je n'en ai aucune idée, avoua Merianis. Une missive de la Petite Rome. Je n'en suis que la messagère. Dois-je rester, pour le cas où tu souhaiterais envoyer une réponse ?

— Reste, pour que je puisse contempler ton visage radieux. Au moins, dans ce palais, voici quelqu'un qui est heureux. Je n'ose pas supposer que le retour de ta maîtresse ait quoi que ce soit à voir avec ton humeur en cette matinée ? »

Elle m'adressa un grand sourire un peu forcé.

« Tant que la reine Cléopâtre était absente, le temple d'Isis était un lieu dépourvu de magie.

— Et maintenant la magie est de retour. »

Je rompis le sceau et dépliai le papyrus. La lettre était de la main même de César.

Gordianus,

Mes excuses pour notre dîner interrompu. Il reste beaucoup à dire. Mais des rencontres inattendues apportent d'heureuses conséquences. Il y aura ce jour une réception royale à laquelle j'aimerais beaucoup que tu assistes. Appelle cela une leçon dans l'art de la réconciliation. Porte ta toge et viens dans la grande salle de réception, à huit heures.

Je posai la lettre. Merianis me regardait, l'air d'attendre une suite.

« Une réception, plus tard cet après-midi », dis-je. Elle opina, pour m'indiquer qu'elle était déjà au courant.

« Seras-tu présente ? repris-je.

— Aucun pouvoir ni sur la terre ni au ciel ne pourrait m'empêcher d'y participer.

— Alors j'irai, moi aussi. Mopsus ! Androclès ! Cessez de jouer à chat et préparez-moi ma toge. »

La salle de réception était véritablement majestueuse, le résultat de centaines d'années de raffinement, d'ajouts et d'ornements introduits par des générations de Ptolémées. Ici, les rois et reines d'Égypte avaient reçu les tributs de leurs sujets, annoncé des traités et des accords marchands, célébré des noces royales et déployé toute la magnificence de leur richesse et de leur pouvoir. La moindre surface reflétait la lumière, qu'il s'agisse du marbre poli des sols et des piédestaux incrustés de pierres semi-précieuses, l'argent patiné des guéridons et des lampes, ou l'or des alcôves rehaussées de dorures et enchâssées de statues dorées. Le plafond très haut était soutenu par une forêt de colonnes élancées décorées de motifs de lotus et peintes de couleurs vives.

La pièce était déjà tout empreinte de fièvre quand Merianis et moi y entrâmes. La foule était surtout composée d'Égyptiens en tenue de cérémonie, mais il y avait aussi un fort contingent de Romains. « Une leçon dans l'art de la réconciliation », avait noté César dans le billet qu'il m'avait fait parvenir, et les officiers romains donnaient l'impression de respecter ce mot d'ordre, en prenant la peine de se mêler aux autochtones et d'engager la conversation avec eux. Parmi ces derniers, en revanche, on constatait la division en deux factions inégales, qui se tenaient à l'écart l'une de l'autre. La plus importante me paraissait être celle des partisans du roi, et le groupe le moins dense, celui des tenants de sa sœur. Tandis que les Romains circulaient au sein des deux groupes, les courtisans de l'un ne frayaient pas avec ceux de l'autre, mais échangeaient plutôt des regards furtifs et soupçonneux.

Merianis me prit par la main et m'entraîna en direction de l'autre extrémité de la salle, où quatre trônes étaient disposés

sur une estrade légèrement surélevée. Ces trônes dorés étaient rembourrés de chair de crocodile, et les accoudoirs étaient sculptés à l'effigie de sauriens dont les mâchoires ouvertes révélaient des rangées de crocs en ivoire. Sur le mur qui courait derrière ces quatre trônes, une vaste fresque représentait la ville d'Alexandrie telle qu'elle aurait pu apparaître à un oiseau prenant son essor et gagnant les airs à grande hauteur, avec la tour du Pharos en surplomb de tout le reste. Au-delà de la ligne d'horizon des toits de la cité et de son port débordant d'activité, la vaste étendue bleue de la mer était parsemée de bateaux minuscules mais méticuleusement rendus, et les grandes îles de Rhodes et de Crète – identifiées par leurs noms inscrits au-dessous en lettres grecques – se dessinaient dans le lointain.

Une vague d'excitation aussi palpable qu'une brise tiède se répandit dans la salle, laissant un fort tohu-bohu dans son sillage. Je m'aperçus qu'un aréopage fendait la foule en direction de l'estrade. Pothinus ouvrait la marche, suivi du roi, qui portait sa couronne d'uræus surmontée de son cobra cabré. César venait ensuite, vêtu de sa tenue de consul du peuple romain, sa toge à liseré pourpre. Après lui, resplendissante dans une robe de pourpre, ornée de joyaux et coiffée de la couronne d'uræus à tête de vautour, c'était le tour de la reine Cléopâtre.

Deux membres de la famille royale que je n'avais encore jamais vus suivaient leurs aînés : il s'agissait d'Arsinoë, qui était un peu plus âgée que le jeune roi, et le plus jeune de tous, un garçon qui portait également le nom de Ptolémée, et qui ne devait pas avoir plus de dix ou onze ans. Ces deux-là ne portaient pas de diadème, mais ils étaient vêtus d'habits éblouissants.

Je profitai du passage de la procession royale pour déchiffrer les expressions des visages. Pothinus avait l'air pincé et mal à l'aise, comme un homme qui a avalé quelque chose qui ne lui réussit guère. Le roi Ptolémée gardait les lèvres fermement serrées et le regard fixé droit devant lui, comme s'il s'efforçait de conserver un masque impénétrable. César avait l'air content de lui. Et Cléopâtre...

La nuit précédente, je l'avais vue avec les cheveux enserrés dans un chignon, habillée d'un vêtement usuel convenable pour

le voyage dans des circonstances un peu rudes, sans guère d'autre ornement. Même ainsi, elle m'avait fait l'effet d'une reine, sans conteste. À cette minute, dans ses atours royaux, avec un collier composé de scarabées d'or parant son buste et des bagues d'or et d'argent aux doigts, elle semblait emplir la salle de sa présence. Je regardai autour de moi et remarquai que certains Égyptiens la considéraient avec aversion, d'autres avec adoration, et que les officiers romains suivaient ses mouvements avec un regard où se lisait toutes sortes d'expressions, qui allaient de l'émerveillement à la simple curiosité. Mais à son passage, pas une paire d'yeux, sans exception, ne manquait de se poser sur elle.

Son expression était aussi impénétrable que celle de son frère, mais il émanait d'elle une tout autre classe. Ptolémée dégageait la tension d'une catapulte tendue à bloc. Cléopâtre avait l'air de flotter sans effort aucun dans cette salle, comme un nuage qui avance dans le ciel.

Le roi et la reine montèrent sur l'estrade et s'assirent sur les deux trônes situés au milieu. De part et d'autre, Arsinoë et le jeune Ptolémée prirent place dans des trônes à peine plus bas et moins superbes. À la vue de tous ces frères et sœurs côte à côte, je fus frappé de découvrir à quel point la ressemblance entre eux quatre était étroite. J'avais l'impression d'avoir devant les yeux quatre manifestations d'un même être incarnées dans des corps d'âges et de sexes différents, et qui présentaient pourtant plus de similarités que de différences. Est-ce cette similitude frappante des frères et sœurs qui avait contribué à attiser leur hostilité mutuelle ?

Campé face au roi et à la reine, Pothinus frappa de son bâton contre le sol. Les Égyptiens de l'assistance inclinèrent la tête et s'agenouillèrent. Les Romains hésitèrent, observant César pour suivre son exemple. D'un geste de la main, il indiqua qu'il leur fallait imiter l'attitude des Égyptiens et, avec une grâce considérable, il mit un genou en terre. Je suivis son exemple, mais gardai la tête levée. César, je le vis, inclina la sienne, d'abord vers Ptolémée, qui lui rendit son regard, l'œil fixe, puis vers Cléopâtre, qui le contempla d'un œil qui laissait subsister

peu de doute, dans mon esprit au moins, sur ce qui s'était passé entre eux deux après que je me fus éclipsé.

« L'histoire se fait la nuit, maugréai-je.

— Que dis-tu donc ? chuchota Merianis.

— Je me contentais de citer un ancien proverbe étrusque. »

Pothinus se releva et frappa de nouveau de son bâton sur le sol. Tous se levèrent.

César s'avança. Grâce à ses nombreuses années d'expérience en sa qualité d'orateur sur le Forum et de commandant sur le terrain, il n'avait aucun mal à remplir la vaste salle du timbre de sa voix :

« Vos Majestés, je me tiens devant vous en ce jour en vertu de mes deux titres : celui de consul du peuple romain, et en ma qualité d'ami de votre défunt père. Voici onze ans, dans l'année de mon premier consulat, votre père, chassé d'Alexandrie par les querelles intestines, était venu à Rome rechercher notre aide. Il l'a reçue. Le Sénat l'a déclaré Ami et Allié du Peuple romain, un très grand honneur. En retour, il a confié au peuple romain la mission de protéger ses enfants. C'est ainsi que Rome et l'Égypte se sont trouvées liées par les liens de la loi et par ceux de l'amitié.

« La fortune de citoyens privés vint aussi se joindre à celle du défunt roi. Je lui ai moi-même ouvert mes coffres et j'ai exercé toute mon influence pour contribuer à le soutenir dans son exil et, ensuite, pour lui restituer son trône. Son décès fut une tragédie pour tous ceux qui le connaissaient et qui l'aimaient, mais surtout pour son royaume, qu'il chérissait tant et qui a été depuis lors déchiré par un tel tumulte et de telles querelles.

« Le défunt roi n'est pas mort ab intestat. En vérité, un exemplaire de son testament fut expédié à Rome, pour y être déposé au trésor, et un autre fut placé sous scellés, ici, à Alexandrie. Hélas, le premier exemplaire est tombé entre les mains de Pompée, et nous n'en disposons plus. Mais depuis que je suis arrivé à Alexandrie, j'ai obtenu le second exemplaire de ce testament, j'en ai rompu le sceau, et je l'ai lu très attentivement, même si je n'avais guère besoin de prendre à nouveau connaissance de ses termes. Les volontés qu'il contient

furent rendues publiques dès la disparition du souverain et firent l'objet, à Rome, de bien des débats.

« Malheureusement, préoccupé par ses propres dissensions intérieures ces dernières années, le peuple romain fut incapable de pourvoir à l'application convenable du testament du défunt monarque. Dès mon arrivée ici, en Égypte, c'est non sans désarroi que j'ai découvert que les intentions de votre père n'avaient pas été suivies d'effet. Ceux qui devaient recevoir une part égale de l'héritage le contestaient et se disputaient, dans le fracas des armes, pour décider qui s'en approprierait la totalité. Dans une certaine mesure, la responsabilité de cet état de choses revient au peuple de Rome, qui n'a pas su être à la hauteur de son devoir d'exécuteur testamentaire et de gardien de la famille royale. Mais j'ai maintenant l'intention de remédier à ce manquement. En ma qualité d'incarnation de la volonté du peuple romain, mon autorité s'étend à la question de l'exécution de la volonté du défunt roi, et j'ai l'intention de veiller à ce que les dispositions qu'il a formulées soient clairement appliquées... en toute équité, en toute amitié, et pour le profit mutuel de tous ceux qui sont concernés.

« Quand je suis arrivé en Égypte, j'ai été reçu avec chaleur par Votre Majesté, roi Ptolémée, et l'on m'a installé avec générosité. J'ai moi-même connu quelques petits troubles et quelques menues dissensions, ces derniers temps, et me voir accueilli dans cette cité magnifique, me voir offrir un havre en toute sécurité et un répit après ces récents combats furent autant de faveurs que je ne suis pas près d'oublier. Je te remercie, roi Ptolémée. Mais les heures que nous avons passées ensemble toi et moi, depuis mon arrivée, me sont encore plus chères, ainsi que la naissance de ce qui sera entre nous, je l'espère, une amitié durable et profonde. À travers nous, ce sont Rome et l'Égypte qui se réunissent. Il n'est pas seulement bon pour nous-mêmes, mais aussi pour nos deux peuples, d'être en position de forger des liens forts de respect et d'affection mutuels. »

César inclina la tête en direction du roi, qui lui rendit ce regard avec une expression plus raide que jamais. César s'interrompit, apparemment dans l'attente d'un geste de

reconnaissance de la part du souverain. Cette minute s'étira de manière gênante. Le visage de Ptolémée ne changea pas, mis à part un léger tremblement de la mâchoire. Enfin, César s'éclaircit la gorge et continua :

« Mon amitié croissante envers Votre Majesté m'a procuré une grande joie. Mais ma visite a été aussi teintée de chagrin, suscité par mon désarroi devant la discorde au sein de la famille royale, qui ne connaît pas de répit. Comme le dit le dramaturge, « Quand les dieux se dressent les uns contre les autres, parmi les mortels, ce sont les frères qui s'affrontent. » Tout connue la discorde dans le ciel se répercute sur la terre, la discorde dans le palais d'Alexandrie provoque l'affliction dans toute l'Égypte, et même jusqu'à Rome. Non seulement les affaires des hommes s'en trouvent perturbées, mais l'ordre naturel est aussi bouleversé. Les hommes les plus âgés n'ont jamais vu, m'a-t-on dit, de crues du Nil aussi médiocres que celles de ce printemps et de cet été. Les hommes avisés, m'a-t-on rapporté, attribuent ce phénomène troublant à l'affliction du fleuve face à la discorde entre les souverains légitimes de l'Égypte. L'harmonie et l'équilibre doivent être restaurés... comme c'était l'intention de votre père si sage, qui a prévu que l'Égypte devait être gouvernée par une reine et un roi, son fils et sa fille aînés, tous deux issus de son sang royal.

« Certes, feu le roi Ptolémée n'a pas laissé les affaires de l'Égypte dans une situation d'équilibre très stable. Sa restauration sur le trône s'est payée d'un prix non négligeable et elle a occasionné un montant de dettes considérable. On a dû en appeler aux armes romaines. Du sang romain a été versé. Ces troupes résident encore ici en Égypte et suivront dorénavant les ordres d'un commandant égyptien. L'armée qui maintient l'ordre en Égypte est pour l'essentiel un cadeau du Sénat et du peuple de Rome. Ainsi que son assistance militaire, de l'or et de l'argent ont été prêtés à votre père, des sommes considérables, et bien d'autres ressources lui ont été avancées à titre d'acompte. La plus grosse part de sa dette financière envers Rome, y compris sa dette personnelle à mon égard, demeure impayée. Étant donné les affrontements et l'incertitude qui s'étendent sur les deux rives du Nil, il semble impossible de voir

cette dette remboursée tant que la paix et l'ordre ne seront pas rétablis en Égypte.

« Cette dette jette une ombre sur notre amitié. Il serait hypocrite de ma part de le nier. En raison de cette ombre, il en est certains, ici, en Égypte, qui craignent que je ne sois venu avec d'autres idées en tête qu'une simple volonté de réconciliation. Ils redoutent qu'à la suite de la défaite de Pompée à Pharsale, le conquérant de la Gaule n'ait effectué la traversée jusqu'en Égypte dans l'intention de défier l'autorité de ses gouvernants légitimes. Permettez-moi d'assurer Vos Majestés, ici, devant les membres de leur cour royale et devant mes propres officiers de confiance, que je n'ai aucune intention de tenter d'exercer l'autorité romaine sur l'Égypte par la force des armes. Non seulement agir de la sorte violerait votre confiance en moi, mais cela irait contre les souhaits exprimés par le Sénat et le peuple de Rome, qui ne désirent qu'une relation pacifique et un commerce amical entre nos peuples.

« Je ne viens pas pour apporter la guerre, mais pour y mettre un terme, non pour renverser les héritiers du royaume de Ptolémée, mais pour les unir, non pour menacer l'Égypte, mais pour l'embrasser. » César se tourna vers Cléopâtre. « À cette fin, je souhaite un heureux retour dans la cité de ses ancêtres à la reine Cléopâtre. »

Ainsi qu'il l'avait fait auparavant pour le roi Ptolémée, César inclina la tête. À l'inverse de son frère, la reine lui rendit ce geste et le ponctua d'un bref sourire de contentement, manière de faire qui me rappela surtout celle de César lui-même.

« La reine a été absente de sa capitale durant de trop longues journées. Des cérémonies et des invocations religieuses qui réclament sa présence ont été négligées. Des projets entamés par ses ministres ont été écartés. La vie de la cité et le bien-être de son peuple en ont souffert. Elle n'est rentrée au palais que la nuit dernière, guidée, à ce qu'elle m'a expliqué, par l'ingéniosité et les démonstrations pressantes de la déesse Isis en personne. Aujourd'hui, la reine est de nouveau installée sur son trône. Son peuple se réjouit, et moi aussi.

« Que dire des autres membres de cette lignée, la princesse Arsinoë et le jeune prince Ptolémée ? Pour eux, le testament de

leur père n'a pas formulé de dispositions particulières. Mais je les ai trouvés de stature véritablement royale, eux aussi, et je crois qu'ils doivent se voir attribuer un territoire à eux. C'est pourquoi je décrète que l'île de Chypre, qui est devenue depuis dix ans province romaine, soit remplacée à compter de ce jour sous gouvernement ptolémaïque, et que la princesse Arsinoë et le jeune prince Ptolémée gouvernent ce territoire conjointement, en qualité de roi et reine. Puisse leur règne devenir le reflet du règne harmonieux de leurs aînés, ici, en Égypte.

« Qu'il en soit donc ainsi : que la volonté du défunt roi s'accomplisse, que ses enfants gouvernent ensemble, et que la paix soit sur l'Égypte. Et que le Sénat et le peuple de Rome se réjouissent eux aussi et reconnaissent l'autorité commune du roi et de la reine...

— Non ! » hurla le roi Ptolémée, et sa voix se brisa.

Il sauta au bas de son trône, les bras raides, le long du corps, les poings serrés. Le masque impénétrable céda la place à des yeux enflammés d'éclairs et à des lèvres parcourues de tressaillements.

Pothinus se précipita vers lui et le tança, dents serrés :

« Votre Majesté ! Si déplaisants que soient ces procédés, nous nous étions accordés au préalable...

— Vous vous étiez accordés ! Moi, je n'ai rien dit.

— Vous avez hoché la tête chaque fois...

— J'ai hoché la tête parce que j'étais trop en colère pour prendre la parole, et trop blessé pour dire ce que je pensais vraiment !

— Votre Majesté, je vous en conjure ! S'il reste des matières sujettes à débat, cela devrait se dérouler en privé. Retournez sur votre trône et permettez-moi de renvoyer ces gens...

— Non, qu'ils restent ! Qu'ils se tiennent ici, debout, et qu'ils écoutent ces sottises. Qu'ils minaudent et soufflent des baisers à ma putain de sœur et à son amant romain, si c'est ce qu'ils veulent. C'est moi qui vais prendre congé, afin que vous puissiez tous poursuivre cette orgie de congratulations mutuelles ! »

Ptolémée avança à grands pas, il trébucha un peu en descendant de l'estrade. La foule sans voix se fendit en deux et

lui ouvrit le passage. Les gardes égyptiens en faction à l'entrée s'effacèrent d'une genouflexion. Il était comme la proue d'un navire, labourant les vagues et le vent, déviant toute chose de sa course devant lui.

Merianis agrippa mon bras.

« Viens ! murmura-t-elle.

— Où ? À quoi songes-tu, Merianis ?

— Viens ! Tu n'as pas envie de voir ce qui va se produire ? »

Je regardai par-dessus mon épaule, tandis que nous pressions le pas à la suite du roi qui disparaissait. Pothinus était pâle, son visage lugubre. César avait l'air totalement désemparé, ce qui ne lui ressemblait guère. Cléopâtre, qui n'avait pas bougé d'un pouce de son trône et ne paraissait avoir aucune envie d'en bouger, arbora un sourire de sphinx.

« Vite ! » insista Merianis en me tirant par le bras.

Elle avait l'intention de suivre le roi. Il se ruait dans les galeries du palais, ses tuniques enflaient et flottaient dans son dos, et il ne marqua aucun temps d'arrêt avant d'aboutir dans la cour intérieure, entre les grandes portes. Il cria aux gardes d'ouvrir ces portes. Comme ils hésitaient, il les menaça de les faire décapiter. Les hommes s'empressèrent, actionnèrent les roues, et les lourds vantaux s'ouvrirent lentement.

Le roi déboucha dans la rue. Merianis et moi le suivîmes, ainsi qu'un grand nombre de personnages sortis eux aussi du palais.

Ptolémée arpenta la large avenue Argeus. Son apparition soudaine, coiffé de sa couronne et drapé dans ses tuniques officielles, mais marchant à pied et sans être accompagné d'une suite solennelle, créa une certaine sensation. Tous ceux qui le virent s'arrêtèrent de vaquer à ce qui les occupait. Certains tombèrent à genoux, dans un mouvement de crainte mêlée de respect. D'autres sourirent ou l'acclamèrent. Enfin, il y en eut qui restèrent simplement bouche bée. Tous se joignirent à la foule grandissante qui lui emboîtait déjà le pas.

Enfin, il arriva non sans mal au grand carrefour de l'Argeus et de la voie Canopique, où les tombes de ses ancêtres occupaient chacun des quatre angles. C'était le bâtiment abritant le corps d'Alexandre qu'il avait choisi pour destination.

Il continua de la même démarche volontaire en passant devant les badauds qui attendaient en file pour voir les restes du conquérant. Les gardes furent abasourdis par son apparition soudaine, mais ils ne tardèrent pas à reprendre leurs esprits. Ils laissèrent entrer le roi, mais repoussèrent les autres, sans quoi je crois que Merianis aurait placé ses pas dans ceux du souverain, en m'entraînant avec elle. Au lieu de quoi, nous ressortîmes sur la grande place, qui était déjà peuplée de gens arrivant de toutes les directions.

Quelques instants plus tard, le roi réapparut à un balcon en surplomb à l'étage supérieur de l'édifice. Même à distance considérable, je pus voir les filets de larmes qui lui dégoulinaiennt du visage.

« Peuple d'Égypte ! » hurla-t-il. Sa voix résonna dans toute la place. « Mon peuple bien-aimé ! Les Romains m'ont dérobé mon trône ! l'Égypte a été conquise en une seule nuit ! Nous sommes tous désormais les esclaves de Rome ! »

Il y eut une clamour tout autour de nous. Des cris de colère et de désespoir résonnèrent à mes oreilles, ainsi que des sifflets et des éclats de rire tonitruants. La quasi-totalité de la populace semblait aimer son roi, mais il en était certains, dans la masse, qui le méprisaient.

La voix de Ptolémée perça le voile de cette cacophonie :

« Je me tiens ici dans ce bâtiment qui abrite notre Alexandre vénéré, le plus grand de tous les conquérants, le plus aimé de tous les héros, le demi-dieu dont notre cité tire son nom, de l'autorité duquel les Ptolémées ont su extraire, depuis des décennies, la légitimité de leur loi divine. Mais à présent un homme est venu qui se figure être plus grand qu'Alexandre. Il nous tient en si piètre estime qu'il n'arrive même pas avec une grande flotte pour le soutenir, ou avec une grande armée marchant derrière lui. Il a l'intention de nous conquérir par la traîtrise et la duperie ! Je te l'avoue, mon peuple, pendant un instant j'ai été ébloui, moi aussi, et je lui ai offert un accueil plus chaleureux que celui qu'il méritait. Je lui ai ouvert la porte du palais royal. J'ai partagé ma nourriture et j'ai bu avec lui. J'ai écouté ses vantardises fuites. Mais maintenant j'ai ouvert les yeux ! Si le Romain agit à sa guise, il va jeter le corps

d'Alexandre sur un monceau de bouse, il abattra son tombeau et érigera un monument à sa propre personne ! Peut-être rebaptisera-t-il même la ville de son nom, et vous vous réveillerez habitants de Césaropolis ! » La foule réagit par un tonnerre de hurlements. Ptolémée posa sur la place un regard lugubre, rayonnant d'une autorité qui dépassait de loin son âge.

« Peuple d'Alexandrie, si intrigant que soit César, il sait que tu ne te soumettras jamais à un Romain qui ose convoiter ouvertement le trône d'Égypte... Ainsi donc, il compte me jeter à bas de mon trône et y asseoir un prétendant à ma place. Qui cela pourrait-il être ? Quelle créature revendiquant son appartenance à une lignée royale saurait faire preuve d'assez de bassesse pour conspirer avec notre ennemi ? Je crois que vous connaissez son nom ! C'est non sans honte que je l'appelle ma sœur. En effet, après ses précédentes tentatives pour s'emparer de la couronne, nous l'avons chassée hors de la ville, nous l'avons pourchassée en plein désert. Hélas, quel dommage que nous n'ayons pu couper le serpent en deux, car maintenant elle revient en rampant, gonflée de venin. Pour me ravir mon trône, rien ne l'arrêtera ! Oui, Cléopâtre est de retour au palais. »

À cette annonce, il y eut quelques vivats épars dans la foule, car Cléopâtre, tout comme Ptolémée, avait ses partisans. D'autres la huèrent, et des algarades et des échanges de coups de poing éclatèrent çà et là.

« Le serpent est de retour ! s'écria Ptolémée. La nuit dernière, elle s'est offerte à César en prostituée. Aujourd'hui, il lui octroie le paiement qui lui est dû... la couronne qui devrait rester mienne et uniquement mienne !

— Alors qu'est-ce que ce cobra qui pointe à ton front ? hurla un plaisantin dans la foule.

— Ceci ? cria Ptolémée en réponse. Ce jouet insignifiant, ce bout de ferraille sans valeur ? » Il souleva la couronne d'uræus de sa tête et la jeta à terre de toutes ses forces.

Le métal tinta contre le balcon de pierre. La foule réagit par un silence stupéfait, suivi par un remous soudain qui me fit perdre pied. Je regardai autour de moi et vis Merianis disparaître au milieu d'une mer de visages à la bouche béante, saisis de colère ou terrorisés.

« Des soldats, qui sortent du palais ! beugla quelqu'un.
— Des soldats romains ! Ils ont l'intention de tuer le roi !
— Nous les tuerons d'abord ! Tuez tous les Romains dans Alexandrie !

— Vive Cléopâtre !
— Vive Ptolémée ! Mort à Cléopâtre !
— Mort à César !
— Mort à tous les Romains ! »

Des épées surgirent dans un éclair. Des pierres volèrent dans les airs. Du sang gicla sur les dalles du sol. Une femme cria dans mon oreille. Je trébuchai sur un enfant, et quelqu'un m'aida à me remettre sur pied, titubant. J'entendis un bruit d'éclaboussure et m'aperçus que je me trouvais tout près d'une grande fontaine au centre de la place. Au milieu des ébats des dryades et des gueules béantes des crocodiles, un corps flottait sur le ventre, d'où s'échappait un nuage rosâtre écœurant. Un caillou siffla au-dessus de ma tête – trop rapide pour avoir été lancé à la main, il avait dû être projeté par un lance-pierres – et frappa le casque d'un soldat romain non loin de là avec un bruit qui fit tinter mes tympans. Il fendit l'air de son épée, comme un furieux, dans la direction d'où était venu le coup.

Je me baissai. Ce faisant, je pus entrapercevoir, par-dessus la tête du soldat, le balcon où Ptolémée était monté : il était vide à présent ; qu'était devenu le roi ?

Et qu'allais-je devenir ? Si je ne me trompais pas, l'émeute allait enfler et se propager, jusqu'à ce que la ville entière soit la proie du chaos. Je me dressai de toute ma stature, scrutant au-dessus des têtes tout autour de moi, tâchant d'entrevoir le palais. Sur toute sa longueur, depuis la fontaine jusqu'aux portes, l'Argeus était bondée d'une foule en colère. Tandis que je me tenais en équilibre instable sur la pointe des pieds, un groupe de jeunes gens arrivèrent en courant, brandissant des bâtons.

« Écarte-toi du chemin, vieil homme ! vociféra l'un d'eux. Les Romains ont emmené le roi, et ils entendent le tuer !

— Nous les tuerons les premiers ! » menaça un autre.

Ils me bousculèrent, me firent virevolter et faillirent me renverser.

Une main m'empoigna, me tira par l'épaule pour me remettre debout. Elle était trop puissante pour appartenir à Merianis – une poigne d'homme. J'essayai de me dégager et de m'éloigner, mais la poigne se raffermit. Je m'arc-boutai et me retournai pour affronter cet individu.

« Rupa ! m'écriai-je. Par Hadès, comment es-tu arrivé ici ? »

18

Rupa me grogna une réponse et pointa du doigt le bâtiment qui abritait le tombeau d'Alexandre.

Je fronçai le sourcil.

« Je ne comprends pas. »

Son geste se fit plus insistant, puis il m'attrapa par la main et m'entraîna dans la direction qu'il m'indiquait. Sa seule carrure suffit à ouvrir un chemin dans la foule. Tout individu assez stupide pour demeurer en travers de notre route se retrouvait brutalement repoussé sur le côté. Par nature, Rupa était le plus doux des hommes, mais quand on le sollicitait, il savait manier la force que les dieux lui avaient octroyée.

Cependant, même Rupa n'était pas de taille face à la bande de durs à cuire qui nous barra subitement le passage. Ils avaient l'air de débardeurs, à en juger par les muscles énormes qui saillaient de leurs épaules et de leurs bras, sans mentionner l'odeur saumâtre qui émanait de leurs tuniques dépenaillées. Ils étaient sept ou huit, et ils portaient les outils de leur métier : des grappins en fer, de longues chaînes pesantes, des rouleaux de corde et des perches de barge aussi solides que l'avant-bras d'un homme – des armes mortelles entre les mains d'individus comme ceux-là.

« Toi, là-bas ! rugit leur chef en remarquant Rupa à cause de sa taille, avant de me lancer un regard condescendant. Où sont-ils allés, ces Romains, ceux qui ont osé venir s'emparer du roi ?

— Exact, clama un autre, on donne la chasse aux Romains ! On a l'intention de tuer autant de ces salopards qu'il sera possible, et on les tuera jusqu'à ce qu'ils repartent d'Égypte et qu'ils retournent d'où ils sont venus ! »

Rupa les considéra d'un regard froid.

« Qu'est-ce qui te prend, t'es trop bien pour adresser la parole à des gars comme nous ? » Le chef s'enroula une chaîne

autour du poing, puis il tira sur les chaînons restants. « Ou bien peut-être que vous êtes tous les deux comme ces Romains ? Peut-être vous jugez que c'est très bien, de la part de Julius César le vantard, de baisser la sœur du roi et de nous mener à la baguette ? »

Il balança sa chaîne, qui fendit l'air avec un sifflement.

« Il est muet... », commençai-je, mais je compris que mon accent allait me trahir.

Si ces hommes avaient l'intention de tuer des Romains, je n'avais aucun désir de les voir me choisir pour première cible. Même le plus petit d'entre eux m'avait l'air capable de m'arracher la tête des épaules.

Je lâchai un borborygme et sollicitai Rupa du coude pour attirer son attention, avant d'exécuter une série de signes, de lui parler en usant d'un vocabulaire que Rupa lui-même avait inventé en utilisant ses mains et des mimiques au lieu de sa voix.

Attention, fis-je, ces gaillards sont costauds !

Je n'ai pas peur d'eux, insista Rupa.

Mais moi, si, répliquai-je d'un geste.

« Qu'est-ce que c'est ? s'enquit le chef, en lorgnant vers nous d'un air soupçonneux.

— Je pense qu'il doit s'agir d'une paire de sourds-muets, lâcha son acolyte. J'ai un cousin comme ça. Il a épousé une femme comme lui. Ils se parlent avec les mains. »

Le chef toisa Rupa des pieds à la tête, puis il ricana dans ma direction.

« Ah, bon. Laissez-les. Allons maintenant tuer quelques Romains ! »

Ils coururent en direction du palais.

Rupa me fit un signe : Je n'avais pas peur d'eux. Vraiment !

« Je peux encore les rappeler, ironisai-je. Espèce de mal dégrossi... »

Rupa m'attrapa par la main et me tira de nouveau vers le bâtiment qui abritait le tombeau d'Alexandre.

Les gardes armés qui d'ordinaire flanquaient l'entrée avaient disparu dans la mêlée, ainsi que la file de visiteurs. Les énormes portails de bronze étaient grands ouverts.

Nous entrâmes. Le foyer haut de plafond, au décor opulent de marbres multicolores, baignait dans un silence surnaturel. L'écho de nos pas se répercutait dans la salle désertée. Le brouhaha du dehors était réduit à un lointain grondement. Une galerie, sur la gauche, ouvrait sur une cage d'escalier, probablement la voie par laquelle Ptolémée était monté au balcon pour s'adresser à la foule.

Rupa m'attira vers une autre galerie et tout au bout d'un long corridor jalonné de piliers. Nous descendîmes une volée de marches, traversâmes une petite antichambre taillée dans de l'albâtre massif, puis pénétrâmes dans un caveau souterrain. L'air y était frais, comme dans une cave, et il exhalait un parfum de chrysanthèmes. La longue chambre étroite était faiblement éclairée par des lampes suspendues et dominée par une statue dorée à l'autre extrémité. La crinière de cheveux balayée par le vent, le visage serein et les épaules et les membres superbement modelés trahissaient l'identité de la statue, sans méprise possible. Alexandre se tenait devant nous dans toute sa gloire juvénile, dressé au-dessus d'un sarcophage à l'intérieur duquel gisait le cadavre momifié du conquérant, enveloppé dans des tuniques étincelantes de la tête aux pieds, et coiffé d'une couronne de lauriers. Les nombreux visiteurs avaient amoncelé à la base du sarcophage des bouquets de fleurs fraîches et des guirlandes de fleurs séchées – des mandragores et des mauves, des iris et des coquelicots, des pieds d'alouette et des lotus.

Mais Alexandre n'était pas le seul corps mort de cette pièce.

La lumière était si faible, et ces visions, à l'autre extrémité du lieu, étaient si saisissantes que je n'avais pas vu l'obstacle à mes pieds. Je butai dessus et trébuchai, et seule la main ferme de Rupa et ses réflexes rapides m'épargnèrent une chute à plat ventre sur le sol. Je reculai en titubant et baissai les yeux sur le corps d'un soldat égyptien. Il gisait sur le dos, les yeux grands ouverts fixant le plafond et le poing refermé sur son épée. S'il avait opposé une résistance, il n'était pas parvenu à blesser son adversaire, car il n'y avait pas trace de sang sur la lame. Mais son sang, en revanche, s'était répandu partout. Il formait une mare autour de lui, s'écoulant par une blessure à l'abdomen.

« Pourquoi m'as-tu amené ici, Rupa ? »

Il ne me fit aucune réponse, mais d'un geste il se contenta de m'inviter à le suivre. Nous traversâmes la pièce et nous approchâmes de la chaîne en or qui la divisait en deux, au-delà de laquelle les visiteurs n'avaient pas le droit de s'approcher. Depuis le périmètre de cette chaîne, le sarcophage se situait encore à plusieurs longueurs de bras de distance, mais on discernait nettement le profil bien connu d'Alexandre et le jeu de lumière sur les mèches de ses cheveux mordorés glissés sous la couronne de laurier en or. Ce spectacle fit naître en moi un frisson, et j'appréciai à sa juste valeur la patience de ces foules qui attendaient des heures debout en ces lieux, pour un court moment, un bref regard sur l'éternité.

Sans hésiter, Rupa se baissa et passa sous la chaîne pour se rendre directement au sarcophage d'un pas décidé. Je sentis mon ventre se nouer, par frayeur superstitieuse, puis je l'imitai. Il n'y avait pas de gardes pour nous arrêter. Le regard fixe et vigilant de la statue du conquérant ne manifestait aucun signe de déplaisir devant l'invasion de son sanctuaire.

Je rejoignis Rupa, et nous contemplâmes tous les deux le visage d'Alexandre le Grand.

Je plissai le front. De si près, la vision de cette tête momifiée n'était pas aussi édifiante qu'elle l'avait été à quelques pas. Il subsistait une ressemblance avec la chair originelle, mais la vie intérieure qui lui avait conféré sa beauté s'en était allée depuis longtemps. La peau était comme un papyrus usé tendu sur les éminences osseuses des joues et du menton. Ceux qui avaient la responsabilité d'admettre des visiteurs dans ce tombeau avaient apparemment mesuré avec exactitude à quelle distance installer cette chaîne en or, afin de tirer tous les avantages des effets flatteurs d'un éclairage adouci et du recul.

« Qu'en penses-tu, Rupa ? Il a l'air vraiment défraîchi, n'est-ce pas ? »

Rupa hocha la tête. Là-dessus, une voix juvénile claironna :

« Mais il n'est pas si mal que ça, si l'on considère qu'il est vieux de trois cents ans ! »

Je sursautai.

« Par Hadès, qui... ? »

De l'espace sombre compris entre le sarcophage et la statue dressée en deçà, un visage surgit sous nos yeux, suivi d'un autre.

« Mopsus ! Androclès ! J'aurais dû le savoir. Mais comment... ?

— Nous sommes entrés par la galerie souterraine, évidemment, expliqua Mopsus.

— Quelle galerie ?

— La galerie secrète qui commence sous la roseraie du palais, qui continue après le tournant vers la grande bibliothèque, et qui vous conduit ensuite directement à cet endroit. Elle débouche juste derrière cette statue. Il y a un petit panneau qu'on fait coulisser en arrière, quelques marches à gravir... si tu es aussi grand que Rupa, il faut un peu se courber et baisser la tête quand on grimpe pour sortir... et ensuite te voilà ici, dans le tombeau d'Alexandre. C'est l'un des premiers passages que nous avons découverts.

— Nous ? s'indigna Androclès. C'est moi qui l'ai découvert.

— Je viens de dire, c'est l'un des premiers passages que nous avons découverts, et nous... parfois toi, parfois moi... nous en avons découvert un bon nombre, de ces passages, depuis que nous nous sommes mis à explorer ce palais, insista Mopsus.

— Oui, mais c'est moi qui l'ai déniché, celui-là. Je l'ai trouvé sans ton aide, sans l'aide de quiconque, et ensuite j'ai été assez généreux pour partager ce savoir avec toi. Donc, à proprement parler, tu devrais dire : « C'est l'un des premiers passages qu'a découverts Androclès. » Admets-le !

— Jamais je n'admettrai une chose pareille. Tu fais preuve de stupidité. N'est-ce pas, maître ? »

Je soupirai.

« C'est cela que vous mijotiez, depuis que nous sommes arrivés dans le palais ? À fouiner dans tous les coins et recoins, en quête de trappes et de panneaux coulissants ? Vous avez de la chance d'être encore en vie !

— Mais personne ne nous en a jamais empêchés, maître, se défendit Androclès. Dans le palais, tout le monde a l'air de nous aimer. Certains des gardes nous donnaient même des friandises, quand ils nous voyaient.

— Oh, oui ! renchérit Mopsus. Surtout ce garde qui était posté dans le jardin avec ce bassin tout en longueur, et ces beaux reflets. La Dent Sucrée, ils l'appellent, parce qu'il a toujours les meilleures friandises, des petites bouchées au miel roulées dans la farine et parfumées à l'eau de rose, et enrobées d'amandes pilées. Un délice ! »

Je m'imaginai les deux garçons, tout sourires, le portrait de l'innocence, charmant leur monde dans les rires pour se frayer un passage à chaque poste de garde. Avec le temps, les soldats de faction avaient sans aucun doute fini par tant s'habituer à eux qu'ils les avaient autorisés à aller et venir comme bon leur semblait, et même par leur permettre d'emmener avec eux le colosse, leur ami, l'inoffensif Rupa.

Je secouai la tête.

« Donc vous étiez déjà venus jusqu'ici ?

— Oh, oui, me confirma Androclès. Nous aimons bien venir après le coucher du soleil, quand le tombeau est fermé aux visiteurs. Ils verrouillent ces portes du vestibule, et cette salle est complètement vide !

— Et dans le noir ! ajouta Mopsus.

— Oui, il faut apporter sa lampe. Mais c'est assez agréable de s'aventurer et d'étudier les fresques sur les murs, et de rendre visite à Alexandre le Grand quand il n'y a personne d'autre dans les parages. La nuit, ils remettent le couvercle sur le sarcophage, mais Rupa est assez fort pour le soulever. Je trouve qu'Alexandre est dans une forme merveilleuse. J'espère juste que j'aurai cet air-là quand j'aurai mes trois cents ans d'âge à mon tour ! On pourrait presque l'imaginer s'asseyant et se mettant à bavarder !

— Pour le meilleur ou pour le pire, dis-je, l'art supérieur de l'embaumement chez les Égyptiens semble avoir été perdu dans les siècles compris entre le temps d'Alexandre et le nôtre. Ils ne sont plus capables d'accomplir cette sorte de magie. C'est peut-être aussi bien. Peux-tu te représenter les générations futures prenant la file d'attente pour jeter un œil sur le corps parfaitement conservé de César ? Mais je ne comprends toujours pas comment vous êtes venus par ici, aujourd'hui. Et où sont-ils tous passés ?

— Nous trois, nous étions au palais, m'expliqua Androclès, à vaquer à nos affaires – dans la roseraie, en l'occurrence, à surveiller le chat Alexandre qui pourchassait un papillon –, quand l'un des courtisans est passé en courant, nous annonçant que le roi était au balcon du tombeau d'Alexandre à exciter le peuple contre les Romains. Subitement, la roseraie était devenue déserte, et nous étions là, assis justement sur le banc dont la faux assise bascule et t'ouvre un passage secret. Il fallait que l'on aille voir ce qui se passait par nous-mêmes, et c'était la voie la plus rapide. Quand nous sommes sortis de la galerie souterraine, cette salle était vide, hormis la présence d'un seul et unique garde égyptien. Tout le monde était sorti pour écouter le roi. Nous nous sommes cachés dans la pénombre, derrière un de ces gros piliers, et nous avons tâché de réfléchir au moyen de nous glisser devant le garde, quand tout à coup il y a eu du remue-ménage dans le vestibule, et alors le roi en personne est entré au pas de course. On voyait bien que c'était lui, et pourtant il ne portait pas sa couronne. Je crois qu'il se dirigeait vers la galerie secrète. Mais il y avait des soldats romains lancés à sa poursuite. Le garde égyptien a tenté de s'interposer. C'est lui, là-bas, gisant dans cette flaue de sang. L'espace d'un instant, nous avons cru que les soldats romains allaient tuer le roi aussi, et je pense qu'il a eu la même crainte, lui aussi. Tu aurais dû voir son air !

— Et l'entendre vociférer des malédictions contre sa sœur et César ! ajouta Mopsus.

— En tout cas, les soldats se sont rassemblés en formation de la tortue autour du roi – le bouclier levé au-dessus de la tête ou placé fermement devant eux, et la pointe de leur lance braquée vers l'extérieur – et ils sont sortis au pas de charge, emmenant le roi avec eux. Ils se sont dirigés vers le palais, je suppose. Nous avons veillé à rester hors de vue et nous les avons suivis jusqu'au vestibule, et ensuite, devine un peu sur qui nous sommes tombés ?

— Merianis, compris-je.

— Exactement ! Et elle nous a dit que tu étais avec elle, mais que vous aviez été séparés, et qu'avec tout ce qui s'était produit sur la place, elle n'avait aucun moyen de nous rassurer sur ce

qui avait pu t'arriver. Donc nous avons envoyé Rupa et Merianis à ta recherche, pendant que Mopsus et moi nous décidions de rester ici même, afin de nous tenir prêts à te ramener au palais par cette galerie souterraine.

— En réalité, précisa Mopsus, nous sommes restés ici parce que Androclès avait peur de sortir sur la place. Il m'a prévenu, on risquait de se faire piétiner, petits que nous sommes, et il valait mieux envoyer Rupa à ta recherche, parce que lui, il est assez grand pour se protéger.

— Je n'avais pas peur, se défendit Androclès. Rester ici, cela fait tout simplement partie de mon plan, et maintenant tu vois comme c'était ingénieux, tout s'est déroulé à la perfection.

— Et comment, lâchai-je. Mais qu'est-il advenu de Merianis ? » Je me tournai vers Rupa, qui haussa les épaules. « Je suppose que tu l'as perdue assez tôt, dans la foule ? »

Il se rembrunit et opina du chef.

« Il est inutile de prendre cet air penaude, Rupa. Si me retrouver était sa priorité, Merianis s'y serait consacrée, au lieu de se cacher dans le vestibule pour suivre ce qui se produisait du côté de Ptolémée et des soldats romains dépêchés sur place pour s'emparer de lui. C'était une heureuse initiative de sa part de vous faire savoir que je risquais d'être exposé au danger, mais je ne suis pas surpris qu'elle se soit éclipsée de son côté au lieu d'aider Rupa dans ses recherches. Il ne fait aucun doute qu'elle était désireuse de devancer cette formation romaine en tortue pour aller faire son rapport à sa maîtresse sur tout ce qui s'était déroulé ici. Curieux. Merianis ne doit rien savoir de cette galerie secrète qui conduit au palais, sans quoi elle l'aurait empruntée à son tour. » Je plissai le front. « Merianis s'est conduite en amie attentionnée vis-à-vis de nous tous, les garçons – secourable, sérieuse, pleine de bonne humeur – mais nous ne devons pas oublier que sa véritable allégeance la mène ailleurs.

— Tu la décris comme un soldat, maître.

— Parce que je la considère comme telle, Mopsus, pas moins qu'un homme qui porterait l'épée et le boucher.

— Elle ne te veut aucun mal, maître ! s'écria Androclès.

— J'en suis convaincu... tant que je ne m'attire pas les foudres de sa maîtresse. Quelle plaisanterie de la part des dieux ! Ils se sont bien joués de moi, cette fois ! J'ai réussi à survivre à une guerre civile sanglante, pour me retrouver plongé au milieu d'un autre conflit, qui m'est complètement indifférent. Mais si j'en juge par mon expérience de ces affrontements, je sais que même le spectateur le moins impliqué se voit rarement accorder la possibilité de demeurer dans la neutralité. Le palais est un champ de bataille. Cléopâtre et Ptolémée sont des généraux rivaux, qui regroupent leurs forces respectives. César est la place forte stratégique qu'ils sont tous deux impatients d'enlever. Toutes les autres batailles ne compteront pour rien si l'un ou l'autre peut se gagner ses faveurs, et la puissance romaine qui se range derrière lui.

— Et pourtant, maître, tu aurais dû entendre les imprécations que le roi hurlait contre César, quand les soldats l'ont emmené ! fit Androclès. Le roi doit le haïr de toutes ses forces.

— J'estime que c'est très précisément l'inverse. Le roi a beau être un Ptolémée jusqu'au bout des doigts, posséder un maintien royal et la certitude d'occuper dans le monde une place divine, il n'en est pas moins un garçon dépourvu de toute maîtrise de ses émotions. Quand il se répandait en injures contre César, il s'exprimait moins comme un général qui vise à rallier ses troupes, mais plutôt comme un soupirant éconduit. Quant à César, il aimerait beaucoup que ces frères et sœurs parviennent à surmonter leurs différends et se consacrent au gouvernement de l'Égypte et au remboursement de leurs dettes à Rome. Ensuite, il n'aurait plus qu'à se féliciter d'avoir réglé la question égyptienne et d'avoir soldé les dernières séquelles de sa propre guerre civile. Mais ni le roi ni la reine ne semblent enclins à se contenter de la moitié de l'Égypte... ou de la moitié de César. Il se pourrait que lui-même soit contraint de choisir l'un contre l'autre.

Avant que cela n'arrive, il se pourrait que nous soyons forcés de prendre parti, que cela nous plaise ou non... »

Tout à coup, nous nous tournâmes tous les quatre vers l'antichambre d'albâtre qui conduisait au vestibule, d'où nous

parvinrent des bruits de pas, un raclement et un hurlement puissant.

« Des pillards ? fit Mopsus.

— Des soldats ? s'enquit Androclès.

— Ou simplement des visiteurs du tombeau ? suggérai-je. En tout cas, je pense qu'il est temps pour nous de regagner le palais. Androclès, montre-moi l'entrée de cette galerie.

— Certainement, maître. Contourne la statue, passe derrière. »

Je scrutai un vide noir au pied de la sculpture.

« N'y a-t-il pas de lumière du tout, dans ce passage ? Pas d'air ?

— Le premier tronçon est un peu sombre, reconnut Androclès, mais ensuite il y a des bouches d'aération et des cheminées qui laissent entrer des carrés de lumière et des bouffées d'air frais. Ici, je vais entrer en premier, et je te conduirai en te prenant par la main. Mopsus peut suivre. Et Rupa fermera la marche et remettra le panneau en place derrière nous. Il est assez lourd. Seulement, sois prudent, maître, attention de ne pas te...

— Ouille !

— ... cogner la tête ! »

19

« Les émeutiers sont encore à l'œuvre dans toute la cité, rapporta Merianis. Des jours et des jours se sont écoulés depuis que le roi s'est laissé emporter par la colère, et pourtant le peuple ne se départit pas de sa fureur. Les fomentateurs de troubles prétendent que César retient le roi en captivité contre sa volonté...

— Un escadron de soldats romains a bel et bien raccompagné Ptolémée de force dans le palais, observai-je.

— Mais jamais ils n'ont levé un doigt sur lui ! Le roi y est retourné de son plein gré...

— Après qu'un de ses gardes eut été assassiné dans le tombeau d'Alexandre !

— Il fallait que quelqu'un protège la personne du roi sur le chemin du retour au palais. La foule s'était transformée en une masse d'émeutiers, comme tu l'as constaté par toi-même, Gordianus. De toute façon, après que le roi eut réintégré le palais, sain et sauf, César et Pothinus se sont ligués pour réussir à le calmer. Des négociations entre le roi et la reine continuent, sous le contrôle de César. Mais la ville est plongée dans le chaos.

— Les Alexandrins sont fameux pour cette sorte de comportement, relevai-je. La foule alexandrine avait chassé son précieux roi hors de la cité. Il aura fallu une année romaine pour l'y ramener.

— Et c'est pourquoi Ptolémée aurait dû y réfléchir à deux fois avant de susciter la fureur de la populace. L'essentiel de sa colère est dirigée contre les Romains, c'est entendu, mais les gardes du palais eux-mêmes ont peur de s'aventurer dans les rues. Alexandrie est totalement livrée à l'anarchie ! Le musée est fermé à double tour... tous ces érudits redoutent même de regarder par la fenêtre !... Et il en est de même pour la

bibliothèque. Plus de nouveaux ouvrages pour toi, Gordianus ! Tu vas être obligé de relire ceux que je t'ai déjà apportés.

— Oui, je t'en prie, maître ! s'écria Mopsus en s'affalant sur le lit à côté de moi. Relis-nous la partie au sujet d'Alexandre et l'histoire du nœud gordien. Est-il vrai que c'est l'origine de ton nom de famille ? « Sur la terre de Phrygie régnait le roi Gordien, qui était né paysan mais qui devint roi à cause d'un oracle... »

— Je ne sais pas la nécessité de relire tout ce conte une fois encore, si tu l'as en mémoire, m'agaçai-je. Quant à l'origine du nom Gordianus... »

Mais il n'y avait pas moyen d'interrompre Mopsus :

« Et bien des années plus tard, Alexandre traversa la Phrygie et la cité de Gordium, baptisée d'après le nom du roi Gordien, et on lui présenta le nœud du même nom. Car les oracles soutenaient qu'aucun homme ne saurait conquérir l'Asie s'il n'avait au préalable dénoué le nœud gordien, qui était confectionné de manière si retorse, et serré si étroitement que même l'homme le plus intelligent ou le plus fort serait incapable de le défaire. Sur quoi Alexandre... » Androclès s'interrompit, sauta au milieu de la pièce et se lança dans une pantomime censée dépeindre l'action. « Sur quoi Alexandre dégaina son épée, d'un grand coup d'estoc et, d'un grand coup de taille, il trancha le nœud pile en deux moitiés, et le nœud tomba à ses pieds, et tout le monde s'inclina devant le nouveau monarque de l'Asie... hourrah !... Alexandre, le seul homme assez fort et assez intelligent pour défaire le nœud gordien !

— Ce n'est pas ainsi que se raconte cette histoire ! se plaignit Mopsus.

— Ce n'est pas loin.

— Mais tu as oublié la partie au sujet de...

— Je n'ai rien oublié d'important.

— Tu es juste jaloux de ne pas t'être souvenu des mots.

— C'est l'histoire qui compte, pas les mots. » Androclès mima de nouveau le geste de trancher un nœud d'un coup d'épée. « Et d'un grand coup d'estoc et d'un grand coup de taille, il trancha le nœud pile en deux moitiés ! »

Mopsus l'imita en bondissant dans la pièce et en découpant l'air avec une épée invisible.

« D'un grand coup d'estoc et d'un grand coup de taille... »

Rupa faisait grise mine et se boucha les oreilles. Merianis soupira.

« Les garçons sont de plus en plus agités, à rester immobilisés toute la journée.

— Agités, c'est le mot ! »

Non seulement il leur était impossible de sortir arpenter la ville, mais je leur avais interdit de se lancer dans d'autres explorations des passages secrets du palais. Si seulement je pouvais les envoyer se charger d'une commission. Une très longue commission.

Merianis sourit.

« Nous devrions peut-être sortir un peu, toi et moi.

— Je ne crois pas ! La dernière fois que je me suis aventuré dehors avec toi, Merianis, j'ai failli me faire enfoncer le crâne par des débardeurs assoiffés de sang. Et à ma connaissance, ils sont toujours en maraude, lancés dans la chasse aux Romains.

— Mais j'ai une autre idée. Viens avec moi, Gordianus.

— Où cela ?

— Fie-toi à moi ! »

Je la regardai de travers.

« D'un grand coup d'estoc et d'un grand coup de taille ! cria Mopsus.

— Il le trancha en deux ! » s'exclama Androclès.

Je tressaillis.

« Très bien, Merianis. Emmène-moi loin d'ici. Et vite ! »

« Où allons-nous ?

— Tu le verras. »

De prime abord, j'eus l'impression que nous nous dirigions vers le secteur romain, mais Merianis s'engagea finalement dans un corridor inconnu, et je me retrouvai dans une partie du palais qui m'était tout à fait étrangère. Je fus de nouveau stupéfait de l'étendue et de l'opulence de la résidence royale.

Enfin, nous débouchâmes en plein soleil, dans un jardin qui faisait face au port. Nous traversâmes ce jardin, où l'on respirait un air chaud, parfumé de jasmin, et nous descendîmes plusieurs volées de marches. Le ciel sans nuage était éblouissant. La petite flotte des galères de César était sur l'eau en ordre dispersée, la

proue orientée vers l'entrée du port, qui était barrée par une chaîne énorme. Au-delà du Grand Port, aux dimensions invraisemblables, la grande tour du Pharos dominait en surplomb.

Merianis me conduisit vers une jetée construite en pierres qui saillait sur une longueur considérable à l'intérieur de la rade. Nous dépassâmes une série de petits édifices, aux toits égayés de fanions de couleur. À côté d'une statue trapue de Bès, le dieu égyptien du plaisir, une volée de marches d'escalier descendait vers un petit esquif. J'aspirai une grande goulée d'air, car cette barque était exactement similaire à celle à bord de laquelle Pompée avait effectué son ultime voyage, avec sa proue sculptée en forme d'ibis debout aux ailes ouvertes et son plat-bord décoré de figurines de crocodiles, de grues, d'hippopotames du Nil, d'images plaquées d'argent martelé et incrustées de fragments de lapis et de turquoise, pour le plaisir des yeux.

Un homme vêtu d'un pagne court était assis dans le bateau, adossé contre la proue, les bras derrière la nuque et les yeux clos, se prélassant au soleil. Nous nous approchâmes, et je reconnus Apollodorus, le Sicilien qui avait livré Cléopâtre à César.

Merianis l'appela par son nom. Il ouvrit un œil paresseux.

« Tu somnoles, en plein milieu de la journée ? s'étonna Merianis. Qu'en penserait la reine ? »

Apollodorus sourit et plaça une main sur son pagne, les doigts écartés.

« Peut-être que c'est la reine qui m'a tant fatigué.

— Blasphémateur ! » s'exclama Merianis, mais le ton était enjoué.

Apollodorus se leva, se campa debout dans son bateau et secoua sa grande tignasse de cheveux, comme pour la démêler. Il posa sur Merianis un regard lourd de sens et se pencha en avant, les lèvres retroussées dans une moue. Elle fit mine de répondre par un geste symétrique, et puis, au dernier moment, elle se retira, de sorte qu'Apollodorus embrassa le vide devant lui et en perdit presque l'équilibre, battant l'air des deux bras avec frénésie pour ne pas basculer.

Merianis laissa échapper un rire de gorge.

« Bats tout de suite le rappel de tes bateliers, espèce de gros rustre !

— Mes bateliers ? Crois-tu que je suis incapable de ramer tout seul ? »

Il exhiba ses biceps puissants.

« Comme tu voudras. »

Merianis prit pied à bord du bateau et me tendit la main.

Je m'assis à côté d'elle, à la proue.

« Où m'emmènes-tu, Merianis ?

— Tu verras. »

Apollodorus s'écarta de la jetée en maniant sa rame. Vue du port, la longue façade du palais offrait un déploiement de balcons, d'alcôves ombragées, de jardins suspendus et de toits en terrasses. Je fus à même de discerner la haute salle de l'aile où j'avais dîné avec César et où Cléopâtre lui avait été présentée. Le grand théâtre jouxtait ce corps de bâtiment, avec ses gradins orientés vers le port. Des soldats romains armés de lances patrouillaient à hauteur de la dernière rangée de gradins, et je me rappelai que César avait parlé des vertus de ce théâtre comme possible place forte en cas d'attaque. Depuis les émeutes déclenchées par la harangue de Ptolémée, César et ses soldats avaient entamé les travaux de fortification du secteur du palais qu'ils occupaient, fermant les rues et barricadant les intervalles ouverts entre les bâtiments avec tous les matériaux qui leur étaient tombés sous la main.

Les grands édifices reliés entre eux par des portiques le long du front de mer dominaient la ligne des toits, car Alexandrie est une ville en terrain plat. Mais elle comporte quelques collines, et sur la plus haute d'entre elles, en surplomb de la partie occidentale de la cité, se dresse le grand temple de Sérapis, le dieu pareil à Zeus, que le premier des Ptolémées éleva dans le panthéon égyptien à un statut rivalisant même avec celui d'Osiris. Au-dessus des toits du front de mer, je pouvais voir ce temple, dans le lointain, construction majestueuse qui n'était pas si différente du Parthénon athénien mais de dimensions bien plus considérables, même si la colline sur laquelle il repose n'occupe pas une position aussi dominante que l'Acropole.

Je sentis ma gorge se serrer. C'était la vue d'Alexandrie que j'aurais découverte à notre arrivée en bateau si la tempête ne nous avait pas déviés de notre route. C'était aussi la dernière image que j'avais eue de la cité quand Béthesda et moi l'avions quittée à bord d'un vaisseau, voici tant d'années, et que je m'étais attendu à pouvoir partager avec elle lors de notre retour.

« Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier, te sens-tu malheureux ?

— Pourquoi me poses-tu cette question, Merianis ?

— Il y a une larme sur ta joue.

— Ce n'est rien. Rien qu'une goutte d'embrun, dis-je en l'essuyant et en m'efforçant de maîtriser cet émoi dans mon cœur. On dirait que nous approchons d'Antirrhodus », observai-je, évoquant la plus importante des petites îles du port, qui était réservée à l'usage exclusif de la famille royale.

Son nom la présentait assez plaisamment comme une rivale de la grande île de Rhodes. Les autochtones l'appelaient parfois le Palais flottant, car elle était ponctuée de tant de tours, de promenades et de balcons qu'on eût pu la prendre pour une partie de l'ensemble palatial, détachée du continent, à la dérive dans le port. Poser le pied sur Antirrhodus sans autorisation royale entraînait une sentence de mort, et les marins qui allaient et venaient dans le port se donnaient tout le mal du monde pour l'éviter. Aux yeux des Alexandrins ordinaires, il émanait de cette île un pouvoir mystique tout particulier. Certains disaient que le défunt roi y avait organisé des fêtes d'une débauche incroyable, tandis que d'autres la considéraient comme le lieu où l'on avait entreposé toutes sortes d'objets cultuels ésotériques et de talismans magiques remontant aux temps des anciens pharaons.

« Y es-tu jamais allé ? » me demanda Merianis.

Je ris.

« Non, Merianis. Durant mon long séjour à Alexandrie, voici de nombreuses années, je ne faisais guère partie du cercle rapproché de la famille royale.

— Et pourtant te voici, sur le point de mettre le pied sur l'île d'Antirrhodus. Depuis ta jeunesse, tu as accédé à une certaine place dans le monde.

— À moins que ce ne soit le monde qui se soit abaissé jusqu'à moi », lâchaï-je.

Apollodorus rama jusqu'à un petit port enceint de murs, puis vers un ponton. Les gardes égyptiens en patrouille levèrent leurs lances, puis ils arborèrent un large sourire dès qu'ils reconnurent Merianis.

« J'amène un visiteur qui vient voir la reine, annonça-t-elle en descendant du bateau, avant de tendre la main vers moi.

— Encore un Romain ? »

L'un des gardes, un vétéran endurci, la joue entaillée d'une cicatrice monstrueuse, me toisa d'un œil soupçonneux.

« Il te faut pardonner ce ton, Gordianus. Le capitaine Cratipus commande les Protecteurs de la Reine. Ils constituent une compagnie de guerriers d'élite qui ont gardé sa personne depuis sa naissance. Ils l'ont protégée quand sa sœur Bérénice a usurpé le trône, et aussi quand le roi Ptolémée est rentré en Égypte, puis quand il a condamné Bérénice à mort. Ils l'ont protégée tout au long des troubles qui ont suivi la mort de son père, et ils sont restés à son côté pendant son exil dans le désert. Avec les années, un nombre non négligeable d'entre eux est mort pour elle. Ils sont d'un loyalisme fanatique. En échange de leur dévotion, la déesse Isis les récompensera dans l'au-delà de la vie en les autorisant à veiller sur la reine au Royaume des Morts.

— La reine aura-t-elle encore besoin d'être protégée contre les assassins, après sa mort ? »

Cratipus, qui reçut ma remarque comme un sarcasme, émit un borborygme.

Merianis baissa la voix.

« Cratipus ne t'apprécie guère car tu es romain. Il juge que tous les Romains sont très impies. Je dois admettre que cela me déconcerte aussi. »

Je haussai les épaules.

« Pour autant que je sache, aucun dieu n'a jamais fait campagne pour se faire élire à une magistrature romaine, probablement parce que les campagnes électorales sont d'une cherté épouvantable. »

Merianis m'adressa un regard interrogateur, puis elle éclata de rire.

« Je vois. C'était une plaisanterie. En tout cas, Cratipus est contrarié par la dépendance de la reine vis-à-vis des armes romaines, et il n'a aucune confiance dans le jugement de César. C'était l'idée de César que la reine se retire ici, sur Antirrhodus, pour le moment, par souci de sa propre sécurité. J'estime que c'était une idée superbe, mais Cratipus, lui, pense que si l'un des deux, du frère ou de la sœur, devait être écarté du palais, c'est Ptolémée qui aurait dû se plier à cette décision.

— Le lieu est sans nul doute assez splendide », observai-je tandis que les gardes nous escortaient depuis le débarcadère, dans l'ascension d'un escalier de marbre le long duquel s'alignaient des palmiers.

La façade du palais se profilait devant nous, un curieux mélange de colonnes grecques et de travail de la pierre à l'égyptienne.

« À moins que la reine ne se sente gagnée par la solitude, à force de demeurer ici ?

— César lui rend visite tous les jours.

— Tous les jours... ou toutes les nuits ? » rétorquai-je.

Une voix de gorge assez grave, s'exprimant en grec avec un accent élégant, s'éleva du portique ombragé qui conduisait au palais :

« César peut lui rendre visite quand bon lui semble. Et il en est de même de Merianis, car la reine est toujours enchantée de lever les yeux sur son visage. »

Cléopâtre s'avança dans la lumière du soleil. Les gardes se prosternèrent le front contre terre. Merianis se laissa tomber à genoux et inclina la tête. Je suivis son exemple.

La reine accepta ces marques de prosternation comme étant son dû. J'entendis le bruissement de sa robe de lin et j'observai le mouvement de ses sandales dorées incrustées de joyaux tandis qu'elle arpentait le sol devant nous. Ce n'est qu'après un long moment qu'elle prononça ces mots :

« Vous pouvez vous relever. »

Cléopâtre présenta sa main à Merianis, qui l'embrassa.

« J'ai amené un visiteur, Votre Majesté. C'est Gordianus, de Rome, que les hommes appellent le Limier. »

Cléopâtre tourna le regard vers moi.

« Nous nous sommes déjà rencontrés, n'est-ce pas ?

— J'étais présent en cet instant où Votre Majesté s'est fait connaître au consul du peuple romain. »

Elle hocha la tête.

« Ah, oui. Mon attention était entièrement tournée vers César, en cette circonstance, mais je me souviens de t'avoir vu là-bas, très brièvement. Méto était là, lui aussi, mais vous vous êtes vite excusés, tous deux, et vous avez disparu. Depuis lors, j'ai revu Méto en maintes circonstances. César se déplace rarement où que ce soit sans lui. Ce n'est que ces derniers jours, et de la bouche de Merianis, pas de celle de César, que j'ai appris la nature de ta relation avec Méto.

— Je l'ai adopté quand il était très jeune. Mais il n'est plus mon fils.

— Comme c'est embarrassant ! J'ai cru comprendre que l'adoption est très courante chez les Romains, qui placent leur foi dans des lois et des relations créées par l'homme. À Rome, semble-t-il, deux hommes peuvent être père et fils un jour, et sans nul lien d'aucune sorte le lendemain. Une telle conception nous est étrangère. En Égypte, la lignée constitue tout. Les liens du sang ne sauraient jamais être rompus.

— Sauf par la mort ? hasardai-je.

— Pas même par la mort. Une sœur et un frère en ce monde seront frère et sœur dans l'autre monde. Le sang des Ptolémées court à part égale dans mes veines et dans celles de mon frère. Nous sommes unis l'un à l'autre et à nos ancêtres de toute éternité. Mais en ce royaume, nous occupons notre enveloppe de chair mortelle et, à un certain stade, la mort peut nous séparer, ne serait-ce que pendant la courte durée de notre vie mortelle.

— J'espère en toute sincérité que non, Votre Majesté. »

Elle sourit.

« Si la nécessité s'impose à l'un d'entre nous de devoir passer dans l'autre monde de façon prématurée, je vous assure que ce ne sera pas moi. Cratipus ne le permettrait jamais.

— Il n'arrivera rien de mal à Votre Majesté, pas tant qu'il subsistera un peu de souffle dans le corps de tous les hommes qui sont ici ! déclara ce dernier.

— Votre dévotion plaît à la reine, acquiesça Cléopâtre. À présent, retourne au port et surveille l'arrivée d'autres visiteurs.

— Votre Majesté attend-elle quelqu'un ? m'enquis-je.

— Peut-être. Mais nous parlions de la vie après la mort. »

D'un pas nonchalant, elle s'engagea dans les jardins luxuriants qui entouraient le palais, avec Merianis et moi quelques pas en retrait.

« Pour avoir vécu sur les deux terres, je perçois que les attentes des Égyptiens en matière de vie après la mort excèdent celles d'un Romain, admis-je. Pour nous, quand la vie est terminée, le meilleur est passé. Nous devenons des ombres qui regardent les vivants avec envie, tandis que nous nous effaçons dans une éternité longue et grise.

— Ah, mais vous vous trompez tout à fait. Pour ceux qui atteignent l'immortalité, cette vie n'est que l'ombre de la prochaine. La raison d'être de cette existence réside justement dans la vie à venir. J'ai soulevé ce sujet pour une raison, Gordianus. Sachant l'importance de Méto pour César, connaissant ton importance aux yeux de Méto – et parce que Merianis s'est prise de tant d'affection pour toi –, j'ai pris la peine d'en savoir un peu plus sur toi.

— J'ai du mal à imaginer que quoi que ce soit chez moi puisse intéresser la reine d'Égypte.

— C'est égal, je sais le motif de ta venue en Égypte, Gordianus, et je suis informée de ton affliction. Ta femme était-elle très malade ? »

Je soupirai.

« Ce sujet intéresse-t-il vraiment Votre Majesté ? Cela m'est une source de douleur d'en parler.

— C'est égal, accorde-moi cette faveur.

— Très bien. La maladie de ma femme était pour moi un mystère. Parfois, cela me semblait presque un mal imaginaire. Et d'autres fois, je redoutais qu'elle ne me l'enlève soudainement, au point de ne pouvoir lui faire mes adieux.

— Elle a souhaité se baigner dans le Nil, croyant que cela la guérirait ?

— C'est ce qu'elle disait. Mais...

— Tu crois qu'elle aurait pu avoir une autre raison de venir en Égypte ?

— Je pense qu'elle a peut-être senti que sa mort était proche, et c'était son désir de mourir en Égypte. Elle m'a souvent exprimé son dédain des rites funéraires grecs. Elle ne goûtait guère l'idée de la crémation. Où aurait-elle pu se faire embaumer de façon convenable et recevoir les anciens rites de passage vers la vie après la mort, si ce n'est en Égypte ? Mais si telle était son intention, ce n'est pas ce qui s'est produit, en fin de compte.

— Ta femme s'est perdue dans le Nil.

— C'est arrivé non loin d'un petit temple entre la route et la rivière, au nord de Naucratis. »

Cléopâtre opina.

« L'ancien temple d'Osiris, caché au milieu des plantes rampantes. Je le connais bien. L'endroit est très ancien, très sacré.

— On m'a dit, après coup, que ce temple était à l'abandon, et que la femme qui y réside, et qui prétend être une prêtresse, était une folle. »

La reine haussa le sourcil.

« J'ai rencontré cette femme dont tu parles. Je l'ai trouvée très sage.

— C'est la vieille toute ratatinée qui a conseillé à Béthesda d'entrer dans l'eau, fis-je d'un ton amer.

— Mais, Gordianus ! Ne comprends-tu pas la signification d'une mort dans le Nil ? La rivière est consacrée à Osiris. Celui ou celle que réclame le fleuve, c'est le dieu qui le réclame. Se noyer dans le Nil, c'est être béni par Osiris. Sais-tu l'histoire de sa mort et de sa résurrection ? Laisse-moi te la raconter.

« C'est Osiris qui apporta le cadeau de la civilisation dans le monde, à l'aube de l'histoire. Avant lui, les hommes étaient des cannibales. Osiris leur a appris à cultiver des récoltes et à moissonner le poisson de la mer, et il leur a apporté bien davantage... les premiers temples dans lesquels ils ont révéré

leurs dieux, les premières cités et les premières lois, même les premiers instruments de musique. Le genre de flûte qu'aimait tant mon père a été inventé par Osiris lui-même.

« Osiris gouvernait la terre, et tous les hommes l'adoraient. Mais de par sa bonté même, Osiris a suscité la jalousie de son frère Seth, qui ourdit un complot pour le détruire. Ce dernier confectionna une boîte magnifique et, lors d'un banquet des dieux, il la promit à celui dont le corps logerait le mieux dans cette boîte. Quand Osiris se coucha dans cette boîte, Seth la ferma d'un couvercle et la scella de plomb fondu, puis il la jeta dans le Nil.

« Isis, la sœur et l'épouse d'Osiris, suivit la boîte et la récupéra. Quand elle l'ouvrit, Osiris était mort. Mais grâce à son pouvoir magique, Isis rendit ses chairs incorruptibles et les ramena à la vie. Osiris aurait pu reprendre son trône, mais à la place il choisit de se retirer dans l'au-delà de ce monde, au Royaume des Morts, où il accueille les âmes des justes. »

J'inclinai le front.

« Quel rapport entre tout ceci et Béthesda ? murmurai-je.

— Nous sommes tous composés de quatre éléments : le feu, la terre, l'air et l'eau. Périr dans le Nil, c'est se laisser absorber dans les éléments terre et eau, qui se réunissent pour former la boue du fleuve. Ton épouse est désormais entièrement air et feu. Peu importe qu'elle n'ait pas été embaumée. Si elle s'est noyée dans le Nil, à l'exemple d'Osiris, elle est passée de ce monde directement dans l'étreinte des dieux. Elle a reçu le cadeau de l'immortalité. Tu devrais te réjouir pour elle ! »

Je détournai le regard.

« Tu parles de choses dont j'ignore tout ou presque. Comme je l'ai dit, la religion romaine n'est pas aussi... au fait... de l'autre monde que la religion de l'Égypte.

— Tu es sans doute ignorant en ce domaine, Gordianus, mais il paraît clair que ta femme ne l'était pas. Elle a choisi l'heure et le lieu de son départ. Combien de mortels peuvent en espérer autant ?

— À moins qu'ils n'aient accès à une Némésis en bouteille », murmurai-je dans un souffle, songeant à la fiole que m'avait confiée Cornelia.

La reine s'assombrit.

« Que disais-tu ?

— Rien, Votre Majesté. Une réflexion au passage, de peu d'importance. »

Cratipus arriva en courant.

« Votre Majesté ! D'autres visiteurs arrivent.

— Les convives que j'ai invités pour le repas de midi ?

— Oui, Votre Majesté.

— Dis à Apollodorus de les escorter jusqu'à la petite terrasse qui fait face à la cité. César aime dîner dehors.

— César ? m'étonnai-je. Il convient que je m'en aille, à présent. Si Merianis, ou quelqu'un d'autre, peut m'escorter...

— Partir ! Ridicule ! Tu vas rester, Gordianus, et prendre ce repas avec nous. Mes cuisiniers ont préparé du poulpe poché, et César a promis d'apporter une amphore de vin de Falerne... un régal rare ! Ces dernières années, les bons vins italiens sont devenus aussi exceptionnels que les chutes de neige en Égypte. On m'a rapporté que cette amphore provient des provisions personnelles de Pompée, que César a saisies quand il a investi le camp du Grand Général à Pharsale.

— Votre Majesté, je n'ai aucun désir de boire le vin d'un homme mort.

— Alors j'aurai de la bière égyptienne, que je vais faire décanter pour toi. Viens, Merianis, montre à Gordianus le chemin pour se rendre à la terrasse du dîner. »

20

Nous avons gravi une volée de marches en marbre qui accédait à une terrasse dallée. Une balustrade soutenue par des colonnes basses et trapues tombait à pic sur l'eau en contrebas. De l'autre côté, la terrasse était flanquée de hauts palmiers et de plantes feuillues. Derrière nous s'élevait un mur dépourvu de fenêtres avec une porte qui donnait accès à l'intérieur de la demeure. Des lits de repos avaient été disposés en demi-cercle face à la cité, pour que chacun jouisse de la vue sur les quais illuminés de soleil d'Alexandrie et ses reflets dans le port.

La reine s'assit sur le plus opulent de ces lits, qui était semé de coussins pourpres. Elle se maintint sur un coude et s'allongea sur le flanc, de sorte que ses pieds touchaient le sol. Cette pose soulignait les lignes de sa silhouette. Sa robe en lin moulait ses seins lourds et les courbes sensuelles de ses hanches, de ses cuisses et de ses chevilles. Les bijoux qui ornaient ses sandales scintillaient dans la lumière solaire pommelée.

Merianis prit place derrière le lit, sur la gauche de la reine, et d'un geste m'invita à me tenir à son côté.

Quelques instants plus tard, Apollodorus reparut. Il ne portait pas davantage de vêtements qu'auparavant, mais pour l'occasion il avait rehaussé sa tenue d'un pectoral en argent. Le métal martelé accentuait les muscles de sa poitrine nue. Il adressa un salut cérémonieux à la reine.

« Votre invité est arrivé, Votre Majesté. »

Cléopâtre opina.

« Tu peux aller, Apollodorus. Si j'ai besoin de toi, je te ferai appeler. »

Apollodorus se tourna et disparut dans l'escalier, et à cet instant c'est le crâne dégarni de César qui entra dans notre champ de vision, puis son visage rayonnant. Il portait sa toge consulaire. Il posa le pied sur la dernière marche et s'avança sur

la terrasse à grands pas. Son sourire se dissipa, mais à peine, lorsqu'il me vit.

« La reine d'Égypte accueille le consul de Rome, annonça Cléopâtre. Mais où sont les licteurs du consul ?

— Je les ai laissés au port. »

César approcha de la reine, sans même faire mine de s'incliner. Dans un tel cadre, il était évident qu'aucune solennité n'était nécessaire entre eux. Ils échangèrent le regard des amants : détendu, intime, tout de réciprocité confiante. Elle lui offrit sa main. César la prit et y déposa un baiser insistant, non sur le dos, mais au creux de la paume.

César me lança un regard.

« Avons-nous un autre convive ?

— C'est par hasard que Gordianus était ici. C'est Merianis qui l'a amené, sachant que je désirais faire sa connaissance. Ne t'inquiète pas, il y aura assez de poulpe pour nous tous. Mais y aura-t-il assez de falerne ?

— Pour cela, n'aie crainte », fit César.

Un moment plus tard, Méto arriva sur la terrasse. Il était vêtu de ses plus beaux atours militaires d'apparat, et il tenait dans ses bras une amphore comme l'on porterait un nouveau-né. Lorsqu'il me vit, il eut une grimace, mais ne dit rien.

J'observai l'amphore. Elle était de forme typique, avec de petites poignées près du col très ouvert, et un fond arrondi. Elle était conçue non pas pour tenir debout, mais pour être disposée dans le sens de la longueur à côté d'autres amphores, pour l'expédition et le stockage. L'embouchure était fermée par un bouchon scellé de cire rouge. Sur le flanc, plusieurs mots avaient été incisés dans l'argile, en lettres assez grandes pour être lues d'un coup d'œil :

FALERNE
À N'OUVRIR QU'EN PRÉSENCE DE
GNAEUS POMPEUS MAGNUS

« Ce vin vient de la réserve personnelle de Pompée, commenta César. Quand nous avons investi son camp militaire à Pharsale, j'ai trouvé son pavillon abandonné, mais dressé

comme pour recevoir un grand banquet... des plats en argent, de généreuses portions de gibier rôti et cette amphore de vin de Falerne en position debout, sur un trépied à côté du lit de repos de Pompée, toute prête à être débouchée, ouverte et décantée en carafes. Il s'est échappé au tout dernier moment, laissant son banquet de victoire intact. Pompée avait dû apporter cette amphore de ses caves romaines, la charrier dans toute la Grèce et attendre l'occasion propice pour la boire. Vous pouvez voir son sceau personnel, les lettres M-A-G-N-U-S gravées dans la cire. Sa bague coïncide exactement avec l'empreinte. »

César exhiba la bague que le roi Ptolémée lui avait présentée, qu'il gardait montée autour du cou sur une chaîne en argent. Tandis que Méto maintenait l'amphore droite, César, saisissant la bague entre le pouce et l'index – superstitieux à l'idée de glisser la bague du sceau de Pompée à son doigt ? – montra de quelle manière on avait apposé le sceau sur la cire rouge, en ajustant la bague dans l'empreinte.

« Ouvrons-la tout de suite », suggéra Cléopâtre.

Méto s'assit sur un lit et disposa l'amphore verticalement sur un support en argile posé au sol, entre ses genoux. Il sortit un couteau à courte lame, au moyen duquel il tailla le sceau de cire avec soin. Il tira doucement sur le bouchon de liège. Merianis apporta une carafe en argent, mais avant que Méto ait pu la remplir de vin, la reine leva la main.

« Arrêtez ! Avant la première carafe, que César en goûte la première gorgée à l'amphore même. »

César sourit.

« Un geste gracieux, Votre Majesté. Mais je pense que cette première gorgée doit revenir à mon hôtesse, la reine d'Égypte. »

Cléopâtre secoua la tête et sourit à son tour. Tous les échanges entre eux se transformaient en motif de séduction.

« La reine refuse. La reine insiste pour que le vainqueur de Pompée goûte cette première gorgée du vin de Pompée. Et je sais exactement dans quelle coupe tu devrais le boire ! Merianis, va chercher les coupes d'or frappé que j'ai reçues le jour de mes noces. »

Merianis disparut dans le palais un instant, puis elle revint avec deux coupes façonnées dans le style grec ancien – larges et

peu profondes, avec une embase et des poignées robustes, fabriquées non pas dans de l'argile peinte, mais dans de l'or.

Cléopâtre se leva de sa couche et prit l'une des deux coupes à Merianis pour la présenter à César.

« Ces coupes nous ont été offertes à moi et à mon frère le jour de notre mariage royal... un présent du roi de Parthe. Ne sont-elles pas magnifiques ?

— Tout à fait, admit César. Mais est-il convenable que je boive dans l'une d'elles ?

— C'est tout à fait convenable si je décide que c'est convenable. Les lèvres de mon frère ne toucheront jamais cette coupe, pas plus que ses lèvres n'effleureront les miennes. Je ne veux sur cette coupe que les lèvres d'un seul homme. Et je ne veux que les lèvres d'un seul homme sur les miennes. »

Elle approcha le visage de celui du consul et, l'espace d'un instant, je crus qu'ils allaient s'embrasser. Mais au dernier moment elle recula et le gratifia d'un sourire mutin. Merianis rit, et je me rappelai qu'elle en avait fait autant avec Apollodorus tout à l'heure. Laquelle de ces deux femmes imitait l'autre ? À cette minute, elles m'apparaissaient toutes deux d'une incroyable jeunesse – non pas une déesse-reine et sa prêtresse, mais deux jeunes séductrices. Ce que César avait devant les yeux semblait lui plaire. L'expression vaguement stupide de son visage était celle d'un homme si amoureux qu'il se moque qu'on le sache. Méto, toujours assis avec l'amphore entre ses genoux, voyait ce que je voyais, et lançait des regards mauvais.

Cléopâtre se tourna vers lui en tenant la coupe d'or levée.

« Sombre Méto ! Le portrait véritable du Romain grave... jamais un sourire pour la reine d'Égypte. »

Méto s'efforça de changer d'expression et parvint à afficher un sourire de travers peu convaincant.

« Lève-toi, sombre Romain, et verse un peu de vin pour ton consul ! »

Méto se mit debout et souleva l'amphore. Verser quelques gorgées de vin de ce lourd et long récipient dans cette large coupe représentait un défi, mais il y réussit sans en renverser

une goutte. Quand ce fut fait, il remit l'amphore en place sur son support et renfonça le bouchon.

Cléopâtre, d'un pas lent et précautionneux, apporta la coupe à César. Il la prit à deux mains et en approcha le rebord de ses lèvres, en souriant à Cléopâtre, au-dessus de la surface sombre du breuvage où se reflétaient leurs deux visages.

Cléopâtre lui rendit son sourire. Et puis une ombre traversa son visage.

« Attends ! Ce vin n'a pas été goûté ! »

Elle l'écarta des lèvres de César. Une minuscule partie de son contenu déborda et éclaboussa le dallage à ses pieds.

« Goûté ? fit César. Mais ce n'est certainement pas utile. Ce vin provient de la réserve personnelle de Pompée, avec son sceau intact.

— Un sceau peut subir une infiltration, et le liège aussi, rétorqua Cléopâtre. À quoi pensais-je ?...

— Mais assurément..., intervint Méto, exaspéré.

— Non ! Le vin doit être goûté. C'est l'une des premières leçons que mon père m'a enseignée. Tous les mets et toutes les boissons doivent être goûtés, sans exception. Le plaisir du moment m'a aveuglé. Merianis, fais venir Zoë ! »

Merianis, devançant le désir de la reine, avait déjà disparu à l'intérieur. Elle revint un moment plus tard avec une jeune esclave d'allure sage et modeste qui apportait avec elle un récipient à boire d'argile ordinaire. Cléopâtre tendit la coupe remplie de vin à Merianis. Celle-ci versa une infime partie du contenu de la coupe d'or dans le récipient d'argile que Zoë tenait entre ses mains, car le protocole ne permettait pas que les lèvres de la goûteuse touchent la coupe d'or destinée à l'époux de la reine.

Méto contracta la mâchoire. Je pressentais qu'il était à bout de patience, à cause de ces manières soupçonneuses à l'extrême des Égyptiens. César semblait un peu amusé, mais en même temps légèrement perturbé, car la reine avait l'air d'agir autant sous le coup de la prémonition que du t'ait de l'éducation qu'elle avait reçue enfant. Comme César, j'avais vu, moi aussi, l'émoi sur le visage de Cléopâtre quand elle lui avait écarté la coupe des lèvres, et la lueur de frayeur subite dans ses yeux.

Sans embarras aucun, car elle avait l'habitude d'être regardée quand elle mangeait, Zoë porta le récipient d'argile à ses lèvres et but. Elle abaissa le récipient et essuya un peu le vin rouge de ses commissures. Ses traits revêtirent une expression de curiosité.

« Votre Majesté... »

Une ride creusa le front de César. Cléopâtre scrutait l'esclave avec appréhension.

« Oui, Zoë ? Qu'y a-t-il ?

— Votre Majesté... »

Je retins mon souffle.

« Votre Majesté, j'ai goûté de nombreux vins pour vous... mais jamais un aussi bon que celui-ci ! »

La tension se dissipa. César rit doucement. Cléopâtre soupira. Méto lâcha un ricanement, comme pour dire : « De quoi vous inquiétez-vous tous ? »

Zoë eut un grand sourire.

« Votre Majesté, je n'exagère pas ! Je n'ai jamais rien goûté de pareil. Du falerne, j'en avais déjà bu... mais plus depuis longtemps... et jamais d'aussi bon. C'est difficile à expliquer... »

— Alors je suppose que nous allons devoir le découvrir par nous-mêmes, fit la reine. Va maintenant, Zoë. Reviens quand on nous présentera le premier plat. »

Mais la jeune fille ne bougea pas.

« Comme je disais, du falerne, j'en avais déjà goûté, mais jamais... jamais comme celui-ci... »

Ses yeux, qui fixaient un point droit devant elle, avaient un reflet vitreux.

« J'ai dit que tu pouvais aller », répeta sèchement Cléopâtre.

Zoë l'ignora. Ses mots se firent plus indistincts :

« Le bouquet... le bouquet, c'est comme du feu... comme quelque chose qui brûle dans ma gorge, et tout au fond de mon ventre. Un feu doux... pas du tout déplaisant... mais cela brûle néanmoins. Oh, Votre Majesté ! Oh, je crois qu'il y avait quelque chose de mauvais dans ce vin ! »

Zoë lâcha le récipient. Tout le monde recula, saisi par l'éclatement sourd de l'argile sur les dalles.

Elle tomba à genoux, agitée de violents tremblements.

« Votre Majesté ! Votre Majesté, au secours, je vous en prie ! »

Cléopâtre se pressa au côté de la jeune fille. Elle s'agenouilla et prit le corps convulsé de Zoë dans ses bras. La goûteuse leva ses yeux vitreux vers elle, avec un air de révérence et de confiance mêlées. Elle rehaussa son visage comme si elle attendait un baiser. La reine ferma les yeux et posa ses lèvres sur celles de l'esclave, et la jeune fille exhala son dernier souffle. Les convulsions cessèrent aussitôt. Le corps de Zoë se relâcha.

Cléopâtre tint le corps mort de l'esclave dans ses bras, ferma les yeux et psalmodia doucement, en égyptien, peut-être un chant pour les morts. Tout le temps que la reine chanta et maintint les yeux fermés, tous les convives semblaient saisis d'envoûtement. Personne ne fit un geste.

Je considérai la scène fixement, confondu de ce que j'avais sous les yeux. Cléopâtre n'était pas seulement la maîtresse de cette jeune fille et sa reine. Elle était aussi sa déesse, dont l'intervention divine à cet instant de la mort pouvait servir à acheminer une esclave de basse extraction vers l'immortalité des terres au-delà de la vie.

Quand Cléopâtre rouvrit les yeux, je vis qu'elle avait fait plus encore que chanter. C'est un calcul effréné auquel elle avait dû se livrer, et que reflétait le feu farouche de ses iris. Elle appela Merianis, qui posa la coupe d'or, courut auprès de la reine et s'agenouilla à côté d'elle. Elles échangèrent des paroles chuchotées, pressantes. Merianis regarda par-dessus son épaule, en direction de Méto, avec une expression d'une telle fureur que j'en éprouvai un élancement de terreur. Méto perçut aussi tout ce que ce regard recelait de terrible, car je le vis blêmir. César saisit ces regards qui fusaient entre eux deux, et je lus sur son visage le masque de la confusion.

Merianis semblait résister à l'idée que Cléopâtre laissait planer, jusqu'à ce qu'enfin la reine élève la voix :

« Alors, va et fais ce que je t'ai dit ! Ramène Apollodorus ! »

Merianis se leva et quitta la terrasse en courant.

César considéra l'amphore de vin, qui avait été remise en place dans son support, sur les dalles. Il regarda Méto, qui se

tenait debout devant l'amphore, puis Cléopâtre et l'esclave morte.

« Par Hadès, que vient-il de se passer ici ? »

Méto baissa les yeux sur l'amphore.

« Empoisonnée ! grommela-t-il. Ce doit être. Je ne sais... »

Il tendit la main, ébaucha le geste d'en retirer à nouveau le bouchon.

« Non ! hurla César. N'y touche pas ! »

Il était compréhensible qu'il s'exprime avec une telle inquiétude dans la voix, mais le regard qu'il jeta sur Méto était teinté de suspicion. Il se dirigea vers Cléopâtre, mais elle leva la main pour lui signifier de garder ses distances.

« Le *ka* de Zoë – ce que tu appelles le lémure – n'est pas encore libéré de son corps. Je le sens, il s'agrippe encore à ses chairs. Sa mort était si inattendue que le *ka* reste désorienté, pris au piège entre ce monde et le prochain. Reste silencieux. Ne bouge pas.

— Mais j'ai l'intention d'appeler mes licteurs...

— Silence ! » s'écria Cléopâtre en posant sur lui des yeux pleins de feu.

J'observai, stupéfait, la manière qu'avait une jeune fille de vingt et un ans de commander à l'homme le plus puissant du monde de demeurer immobile, et il lui obéissait.

Et donc nous restâmes ainsi, debout, sans un geste, comme des acteurs sur la scène au tableau final. Entouré de silence et d'immobilité, je pris conscience des nombreux bruits du port, émoussés par la distance et les jardins qui se refermaient autour de nous – des hurlements d'hommes travaillant sur les quais, les cris perçants des mouettes, la voix susurrée de l'eau elle-même indocile. Un soleil pommelé dansait sur les dalles. Cet instant revêtit une clarté coupante qui semblait à la fois issue d'un rêve et plus réelle que le réel. Je me sentais pris de vertige, et malgré l'ordre de la reine interdisant à quiconque de bouger, je m'assis sur un des lits de repos et fermai les yeux une brève minute.

Enfin, Merianis fut de retour, elle montait les marches en courant. Je vis bien qu'elle avait pleuré, sans aucun doute sous

le choc du tour qu'avaient pris les événements. Apollodorus suivait derrière elle, l'air lugubre.

Cléopâtre se leva. Le corps de Zoë glissa et échappa à son étreinte, s'affaissa sur les dalles comme un vêtement que l'on a jeté. Il était à supposer que le *ka* avait pris son essor, car la reine prêta moins d'attention au cadavre.

Elle leva le bras et désigna Méto.

« Je veux que cette personne soit fouillée. »

Je vis la figure de Méto s'allonger. César contracta la mâchoire et approuva d'un mouvement de la tête.

« Bien sûr, Votre Majesté. Il en sera ainsi. Je vais appeler mes licteurs afin qu'ils s'en chargent sur-le-champ.

— Non ! J'ai fait appeler Apollodorus dans ce but. Apollodorus va le fouiller. »

César rumina, dents serrées :

« Je crois, Votre Majesté, qu'en de telles circonstances il vaudrait mieux...

— C'est ma demeure, fit Cléopâtre. C'est mon esclave qui gît là, morte. C'est ma coupe qui était empoisonnée...

— Une coupe destinée à mes lèvres, nuança César.

— Remplie d'un vin versé par ton homme... le même Romain à la mine sinistre qui a apporté ce vin jusqu'ici. Non, César, je me dois d'insister, c'est l'un de mes hommes qui accomplira cette tâche. »

César réfléchit un long moment. Il se tourna vers Méto, mais sans le regarder droit dans les yeux, puis de nouveau vers Cléopâtre.

« Très bien, Votre Majesté. Qu'Apollodorus le fouille. Avance, Méto. Lève les bras et laisse ce gaillard faire ce qu'il doit. »

Méto avait l'air indigné, mais il obéit. Ses maxillaires étaient agités de tressaillements. Je savais qu'il avait une forte envie de tancer la reine d'un regard cinglant, mais son sens de la discipline le retint et il resta le regard fixe, droit devant lui.

Apollodorus passa ses mains sur les épaules de Méto, le long de ses membres, de son torse, fauflant les doigts sous les lanières de cuir et les boucles. Méto lâcha quelques borborygmes et on l'entendait grincer des dents. Cléopâtre

s'approcha plus près et observa avec attention. Le regard de César glissait de Méto à Cléopâtre, revenait à Méto, non sans appréhension. Merianis, qui s'était retirée sur une autre partie de la terrasse, cacha son visage et se mit à pleurer.

Apollodorus se raidit.

« Votre Majesté...

— Qu'y a-t-il, Apollodorus ? Qu'as-tu trouvé ? »

D'entre deux lanières de cuir rattachées au plastron de la cuirasse de Méto, Apollodorus exhiba un petit objet blanc de forme cylindrique. César se pencha en avant, comme le fit Cléopâtre. Je me levai de mon lit de repos, la tête encore prise de vertige, et je m'avançai vers Méto, avec le sentiment prémonitoire et soudain de la catastrophe.

Apollodorus tint l'objet levé en l'air entre son pouce et son index. C'était une fiole minuscule en albâtre.

Je ne pus m'en empêcher : je laissai échapper un hoquet de saisissement.

Tous les quatre, ils tournèrent leur regard vers moi, César, Cléopâtre, Apollodorus et Méto, dont les yeux finirent par croiser les miens pour la première fois de la journée. L'expression de son visage me glaça le sang.

« Père ! » chuchota-t-il d'une voix rauque.

César arracha la fiole de la main d'Apollodorus. Il la brandit sous mon nez.

« Qu'est-ce, Gordianus ? »

Je la contemplai fixement. Le bouchon n'y était plus. La fiole était vide, mais je perçus un relent flou de cette odeur pas vraiment déplaisante que j'avais sentie en humant son contenu à bord du vaisseau de Pompée. Il ne pouvait exister de doute : c'était le petit flacon que m'avait donné Cornelia.

Le nez de César était tout près du mien, presque à le toucher.

« Parle, Limier ! Je te l'ordonne ! Que sais-tu de ceci ? »

Derrière César, j'entendis la voix calme, mais impérieuse de Cléopâtre :

« Oui, Gordianus. Dis-nous ce que tu sais de cette fiole d'albâtre qu'Apollodorus a trouvée sur ton fils. »

21

Une heure plus tard, dans une espèce d'état de stupeur, j'étais de retour dans ma chambre, inspectant le contenu de mon coffre de voyage. Des soldats romains dépêchés par César étaient postés à proximité, surveillant le moindre de mes gestes. Rupa se tenait à l'autre bout de la pièce, et les garçons étaient assis sur le rebord de la fenêtre. Je ne leur avais pas encore raconté dans les détails ce qui s'était passé, mais ils savaient qu'il avait dû se produire quelque chose de terrible. Les garçons réussirent à conserver leur calme en caressant Alexandre le chat, qui ronronnait, installé entre eux, insouciant, ignorant tout de la tension qui régnait dans la pièce.

« Elle n'est pas là », marmonnai-je.

Avec un soin méthodique, j'avais retiré tous les objets de la malle et je les avais disposés sur le lit. Maintenant, avec non moins de méthode, je rangeais chaque objet à sa place, secouant les tuniques pour être sûr que rien ne se cachait dans les replis, ouvrant les petites boîtes de bibelots de Béthesda pour être certain qu'aucune fiole en albâtre ne s'y dissimulait.

Cette recherche fut infructueuse. La fiole que Cornelia m'avait remise n'y était plus. C'était bien elle qu'Apollodorus avait découverte sur Méto. Néanmoins, j'avais prié pour que se produise un miracle, grâce auquel j'aurais fini par retrouver cette fiole dans mon coffre, avec son bouchon et son contenu intact. À présent, il ne pouvait plus y avoir de doute. Le poison que Cornelia m'avait donné – à l'effet rapide, relativement indolore – devait être le même que celui qui avait tué la goûteuse de Cléopâtre.

Ma réaction quand j'avais vu la fiole dans la main d'Apollodorus avait été si spontanée, si accablante, qu'il eût été futile de feindre. Aucun mensonge fabriqué sur-le-champ n'aurait satisfait César. Et je n'avais pas non plus le choix du

silence. Refuser de parler, c'eût été mesurer ma volonté à la sienne, et à celle de Cléopâtre. Dès lors qu'il s'agissait d'obtenir des informations de la part de sujets récalcitrants, ils détenaient tous deux une longue expérience. J'aurais pu résister à un certain degré de souffrance, mais je devais me préoccuper aussi de Rupa et des garçons. Je n'aurais pas permis qu'on leur fasse du mal, même pour protéger Méto.

Et il résidait dans tout ceci une ironie amère : après toutes mes protestations selon lesquelles Méto n'était plus mon fils, mon instinct immédiat avait été de le protéger. César m'avait aussitôt percé à jour.

« Si Méto ne signifie vraiment plus rien pour toi, Limier, alors pourquoi ne parles-tu pas ? m'avait-il demandé. Une femme gît là, morte. Mais sans l'intervention de la reine, c'est moi qui serais mort ! Que sais-tu de cette fiole d'albâtre ? Parle ! Si je dois te forcer à parler, je le ferai. Aucun de nous deux ne souhaite voir cela, n'est-ce pas, Limier ? »

Je lui révélai donc d'où venait cet objet. Quand l'avais-je vu pour la dernière fois ? J'étais incapable de l'affirmer avec certitude. En fait, mon dernier souvenir remontait à ce jour où Méto l'avait remarqué, quand je lui avais offert un souvenir de Béthesda. Comment était-il entré en possession de Méto ? Je tentai de biaiser, en lui répondant que je n'en avais aucune idée. Mais en entendant la menace pointer dans le ton de César, Méto lui-même prit la parole :

« J'ai vu cette fiole parmi les affaires de mon père, le soir où je suis allé lui rendre visite dans sa chambre. Il la conservait dans sa malle. Je lui ai conseillé de s'en débarrasser. Je pensais qu'il risquait de se laisser tenter... de l'employer pour lui-même. Mais depuis ce moment, jusqu'à cette minute, je ne l'ai plus jamais revue... pas avant que ce Sicilien ne la fasse apparaître comme par enchantement, comme par magie !

— Es-tu en train de prétendre qu'Apollodorus lui-même portait cette fiole sur lui ? s'enquit César.

— Nous savons déjà tout le talent qu'il possède pour faire surgir des choses de nulle part. »

Méto lança un regard furibond à la reine.

« Assez ! fit César. L'unique vérité que nous savons de façon certaine, c'est que le père et le fils connaissaient l'un et l'autre l'existence de ce poison, et vous êtes tous deux ici, ensemble, avec le flacon qui contenait ce breuvage et l'esclave qui est morte en le buvant. Méto, Méto ! Je n'aurais jamais imaginé...

— Consul, attends ! » Je m'interposai, avec un mouvement de la tête. « Peut-être y a-t-il eu une erreur.

— Quelle sorte d'erreur ?

— Permets-moi de regagner ma chambre et de fouiller mes affaires. Une fiole d'albâtre est un objet assez courant. Peut-être celle de ma chambre y est-elle encore, après tout. »

J'essayai de parler avec conviction, mais cette hypothèse paraissait fort hasardeuse, même à moi.

César, c'est à porter à son crédit, me permit de poursuivre cette hypothèse jusqu'au bout. Tandis que ses hommes conduisaient Méto en détention, un autre groupe de soldats m'accompagnaient sur le continent, m'escortaient dans ma chambre et me surveillaient, le temps que je me livre à cette recherche vaine au milieu du contenu de ma malle. Le seul résultat que j'en retirai fut d'apporter une preuve supplémentaire que Méto avait subtilisé le poison, à un moment ou un autre, après l'avoir aperçu dans mon coffre.

Mais comment le poison était-il entré dans ce vin ? Et dans quel but ? Je m'assis sur le lit, engourdi par l'énormité de ce qui s'était produit. Était-il réellement possible que mon fils ait tenté de priver Caius Julius César de la vie ?

Mon fils : ces mots me vinrent spontanément à l'esprit et ils s'y incrustèrent, sans contestation possible. Tout comme j'avais pleuré pour Béthesda, je pleurais à présent pour Méto, sachant qu'il était sûrement perdu à jamais. Je compris à cet instant pourquoi j'avais si fermement résisté à toute réconciliation avec lui depuis que je l'avais revu, ici même, à Alexandrie. Ce n'était pas de la fierté et de l'entêtement, ou la marque d'un dégoût irrépressible envers lui. C'était la peur de vivre un moment pareil. Après avoir perdu Béthesda, comment pourrais-je me soumettre une nouvelle fois au risque de perdre la personne que j'aimais le plus au monde ? Méto, qui menait une existence si périlleuse, qui s'exposait sans relâche aux dangers de la guerre

et de l'espionnage, qui avait lié son destin à la comète flamboyante de la carrière de César – puisque je l'avais enfin exclu de mon existence, il valait assurément mieux l'en bannir pour de bon, sans quoi je risquais d'être confronté, tôt ou tard, à la perspective intolérable de le perdre tout à fait. Et voilà ce qu'il était advenu, en dépit de tous mes efforts pour endurcir mon cœur. Quel voyage infortuné m'avait amené à Alexandrie !

Les soldats me laissèrent le temps de me ressaisir, mais ne se retirèrent point. César leur avait ordonné de ne pas me quitter d'une semelle. Rupa se tenait devant la fenêtre, les bras croisés, l'air tracassé, renfrogné. Les garçons s'agitaient, se mordaient les lèvres et échangeaient des regards furtifs ; enfin Mopsus prit la parole :

« Maître, que se passe-t-il ? Qu'est-il arrivé ? C'est quelque chose qui est en rapport avec Méto, c'est ça ? » Je secouai la tête.

« Les garçons, les garçons, cela ne vous regarde pas...

— Non, maître, ce n'est pas juste ! » Le petit Androclès s'avança d'un pas. « Mopsus et moi nous ne sommes peut-être que des esclaves, et Rupa est... enfin, ce n'est que Rupa... mais nous ne sommes plus des enfants. Il s'est produit quelque chose de terrible. Nous voulons savoir ce que c'est. Nous sommes intelligents, maître...

— Et sans peur ! » claironna Mopsus.

Et forts ! ajouta Rupa tacitement en pétrissant ses épaules de taureau.

Le seul occupant de la pièce qui ne prit pas la peine de se mettre ainsi en valeur, c'est Alexandre le chat, qui retourna s'installer sur le rebord de fenêtre en tournant le dos à l'assistance et en regardant vers le port.

« Peut-être pourrions nous t'aider, maître. »

Je regardai Androclès, qui restait encore un enfant, à l'évidence, nonobstant ses protestations du contraire, et je me souvins de Méto quand il avait son âge. Depuis ce temps, Méto était devenu un homme. Il avait voyagé dans le monde, il en était revenu, il avait tué d'autres hommes et avait bien failli se faire tuer lui-même ; il s'était rangé aux côtés de César et avait trempé les mains dans les vagues de l'histoire. Et pourtant, une

part de moi-même se raccrochait à l'idée absurde que Méto était aussi tendre et vulnérable qu'Androclès, qu'il était encore un garçon qui avait besoin de ma protection – et de mes remontrances. En cet instant, je m'étais enfin réconcilié avec mon fils et l'homme qu'il avait choisi de devenir. Je renonçai à cette fausse supposition selon laquelle j'aurais eu une quelconque responsabilité dans le choix de ses actes. J'acquiesçai à l'idée de sa véritable autonomie. J'admettais néanmoins que je l'aimais. Et s'il se retrouvait maintenant acculé dans une situation désastreuse, je ne le jugerais pas, et je ferais tout mon possible pour lui venir en aide.

« Méto est accusé d'avoir tenté de tuer son imperator, avec un poison qu'il s'est procuré dans le contenu de cette malle, leur révérai-je.

— Oh, non ! s'exclama Mopsus.

— Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, maître ?

— Tu veux savoir la vérité, Androclès ? Je n'en sais rien.

— Mais si Méto a commis un tel acte, maître...

— Alors je vais m'en remettre à la merci de César. Je déchirerai ma tunique, je m'arracherai les cheveux, le supplierai sans vergogne aucune. Assurément, toutes les années que j'ai passées à proximité d'avocats comme Cicéron m'ont fourni quelques outils de persuasion. Je vais en user à présent pour le compte de Méto.

— Mais il est certain que Méto est innocent, maître !

— S'il l'est, Mopsus, alors j'ai l'intention de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour l'absoudre. C'est ici une terre étrange. Ici, la justice existe, mais elle dépend du caprice de ceux qui possèdent un sang d'une certaine lignée, et les lois sont des décrets rendus par des gouvernants en proie aux querelles intestines. Les lois sont sans rapport aucun avec la vérité, ou la justice avec la preuve. Bientôt, il en sera de même à Rome, je le crois. César est en train de tirer des leçons de la fréquentation de ces crocodiles du Nil et il a l'intention de recréer leur environnement sur les rives du Tibre. Et pourtant, même en Égypte, la vérité reste la vérité, et une preuve est une preuve, et il se peut que je parvienne à faire quelque chose afin de sauver mon fils.

— Et nous allons t'aider, insista Androclès.

— Si les dieux le permettent », acquiesçai-je.

« L'as-tu trouvée ? »

César se tenait à la fenêtre orientale de sa haute salle, contemplant les toits du Quartier juif dans la direction du Nil lointain.

« Non, consul. »

Il opina. Même le dos tourné, je vis bien que son geste était dénué de plaisir. Il se tenait les mains croisées dans le dos et manipulait nerveusement la fiole d'albâtre de deux doigts. Il se retourna face à moi.

« Je viens de recevoir des nouvelles gênantes. Comment vont tes yeux, Gordianus ?

— Je te demande pardon, consul ?

— Approche par ici et regarde vers l'est, par-delà la cité, cette tache floue dans le désert, entre ici et le Nil. Que vois-tu, Gordianus ?

— Pas grand-chose, consul. Une tache floue, comme tu le dis, un peu masquée par un grand nuage de poussière.

— Exact. C'est la poussière que soulève une armée en marche. Selon mes renseignements, la totalité de l'armée de Ptolémée a levé le camp de sa forteresse dans le désert et marche à présent par ici, sous le commandement d'un certain Achillas. Tu as rencontré ce gaillard, à ce que l'on m'a dit ?

— Pas exactement, consul.

— Mais tu l'as observé de près ?

— À distance considérable, je l'ai vu assassiner Pompée. Plus tard, pratiquement sous mon nez, je l'ai regardé étrangler un espion égyptien de ses mains nues.

— Une brute meurtrière !

— Je crois que ces deux actes ont été commis sur l'ordre du roi, ce qui ferait du meurtre de Pompée un assassinat et de la mise à mort de l'espion une exécution... si l'on estime que certains meurtres sont des meurtres et que d'autres ne le sont pas. »

César me considéra d'un œil désapprobateur.

« J'ai tué des hommes au combat. Des hommes sous mon commandement ont provoqué la mort d'un grand nombre

d'autres hommes. Dirais-tu de moi que je suis un meurtrier, Gordianus ?

— Je n'aurais jamais la présomption d'émettre pareil jugement, consul. »

Il ricana.

« Tu te défiles devant cette question, n'est-ce pas ? Tu me rappelles de plus en plus Cicéron. Les mots biaisés, les propos affligés, les équivoques sans fin... ses manières ont déteint sur toi, avec les années, que cela te plaise ou non. »

Je maintins un ton égal :

« L'époque où nous vivons nous a conduits sur des voies que nous n'avons pas choisies.

— Parle pour toi, Gordianus. Tu consacres trop de temps à regarder en arrière. Le futur se situe devant, pas derrière.

— Un futur qui amènera sans tarder l'armée de Ptolémée aux portes d'Alexandrie.

— À ce qu'il semble. Je n'ai jamais eu l'intention de transformer Alexandrie en champ de bataille. J'entendais venir ici, régler les affaires entre le roi et la reine, et m'en retourner. Au lieu de quoi, je suis désormais confronté à la perspective d'une guerre de vaste échelle, et je n'aime guère la façon dont les choses se présentent. J'ai fait dépêcher des renforts, mais qui sait quand ils arriveront ? En l'état actuel des choses, ils sont nombreux, et nous ne le sommes pas. Je te l'accorde, les forces placées sous le commandement d'Achillas sont des plus irrégulières eu égard aux critères romains. Le noyau de cette force est composé de légionnaires qui sont arrivés ici sous Gabinius pour remettre le défunt roi sur le trône et maintenir la paix. Il semble que depuis lors ils aient oublié leurs origines et se soient égyptianisés, en épousant des femmes du cru et en adoptant les coutumes des natifs. Que l'un d'entre eux consent à assassiner Pompée de sang-froid nous indique assez jusqu'où ils sont prêts à s'abaisser en s'écartant de leurs nobles origines. On a pu leur adjoindre des mercenaires, des esclaves évadés et des criminels de terres étrangères. Ils n'ont aucune discipline digne de ce nom, et fort peu de loyauté. En une occasion, alors qu'ils souhaitaient une solde plus élevée, ils ont fait le blocus du palais pour l'exiger. Mais ils n'ont pas oublié comment

combattre. Avec un commandant aussi meurtrier, tels qu'ils sont, ils peuvent encore constituer un adversaire formidable. »

Il se mit à faire les cent pas, en tournant et retournant la fiole d'albâtre entre ses doigts. Méto était apparemment loin de son esprit. Il reprit la parole :

« Voici un moment, tu disais que le meurtre de Pompée avait été exécuté sur ordre du roi. Crois-tu cela, Gordianus ? Le roi Ptolémée en personne a-t-il ordonné cet assassinat ? Est-il capable de prononcer un tel ordre sans que Pothinus le guide ?

— Assurément, tu as fini par mieux connaître le monarque que moi, consul. Tu dois être meilleur juge de son caractère et de ses capacités.

— Vraiment ? Veux-tu savoir la vérité, Gordianus ? Ces Ptolémées m'ont laissé complètement confondu ! Ces deux-là me donnent le vertige. C'est absurde. Le maître stratège, le politicien consommé, le conquérant des Gaules, l'auteur de la chute de Pompée... tenu en échec par deux enfants ! »

Je ne pus réprimer un sourire.

« Cléopâtre n'est guère une enfant, consul, si jeune qu'elle puisse sembler aux hommes de nos âges. Et... puisque tu m'as demandé quelle était mon opinion... Ptolémée n'est plus un garçonnet. Il a presque l'âge où les jeunes Romains revêtent la toge de la maturité virile et deviennent citoyens. N'étais-tu pas précoce, à quinze ans, consul ?

— Précoce, sans doute, mais je n'étais guère prêt à diriger un pays comme l'Égypte ! Quand j'avais l'âge du roi... » Le visage de César se radoucit. « C'est à peu près à l'époque où j'ai perdu mon père. C'est arrivé un matin, alors que je lui enfilais ses souliers. C'était un homme fort et vigoureux, dans la fleur de l'âge, mon mentor, mon héros. À cette minute, il était en vie, occupé à nouer les lanières de ses sandales. À la minute suivante, il était pris d'un haut-le-cœur et s'écroulait au sol, aussi mort que le roi Numa. Son propre père était mort de la même manière... soudainement, à l'âge mûr, sans aucune raison apparente. Un défaut qui s'est transmis de père en fils, peut-être. Auquel cas, j'ai déjà dépassé le lot d'années qui m'est échu et je vis un temps d'emprunt. Je pourrais mourir à tout moment. Peut-être vais-je tomber mort alors que nous sommes

ici, à nous entretenir ! » Il regarda le nuage de poussière au loin et soupira. « Je me souviens de mon père tous les jours... chaque fois que j'enfile mes souliers. C'est une triste chose pour un garçon au seuil de la maturité de perdre son père. La même chose est arrivée à Ptolémée, qui était encore plus jeune quand le Flûtiste est mort. Je pense que c'est peut-être cela qui le pousse à tant désirer l'affection et les conseils d'un homme d'âge mûr. »

Je me rembrunis.

« Tu parles de Pothinus ? »

César rit.

« Je t'épargnerai toute plaisanterie par trop attendue concernant la virilité de ce Pothinus. Non, Gordianus, je fais allusion à moi-même. L'autre jour, dans la salle des audiences, quand j'ai évoqué l'amitié particulière qui m'unissait au roi, je ne me contentais pas de tourner de belles paroles à la manière de Cicéron.

— Je crois que je puis comprendre la fascination du roi envers César, mais je ne suis pas certain de comprendre...

— La fascination de César pour le roi ? Ptolémée est intelligent, passionné, volontaire, convaincu de sa destinée divine...

— Comme sa sœur ?

— Tout à fait comme elle, quoique je craigne fort qu'il manque du sens de l'humour propre à Cléopâtre. Un jeune homme si sérieux... et quel caractère ! Cette crise de colère qu'il a piquée l'autre jour, à haranguer la foule en lui jetant son diadème ! » César secoua la tête. « J'ai agi trop vite en le pressant de conclure la paix avec sa sœur. J'aurais dû anticiper sa réaction.

— À moi, il m'a semblé que le roi se comportait comme un amant jaloux. »

J'observai César, je soutins son regard, en me demandant si je n'avais pas parlé avec trop de franchise. Il plissa les paupières.

« La relation intime entre un vieil homme et un jeune garçon a toujours été considérée avec plus de chaleur dans le monde hellénophone que dans le nôtre. Alexandre lui-même a eu

Hephaestion, et ensuite ce garçon persan, Bagoas. Si le roi de la cité d'Alexandre m'a approché dans le même état d'esprit d'amour viril, ne devrais-je pas en être honoré ? Les jeunes hommes sont naturellement susceptibles d'adorer un héros. Plus un jeune homme est ambitieux, plus il est de haute naissance, et plus l'homme d'âge mûr que le jeune homme désire prendre pour modèle s'en trouvera exalté.

— L'attention du roi te flatte ?

— Oui. Et en un sens où les attentions de sa sœur ne me touchent point.

— On dit que César a eu des vues sur un roi, quand il était jeune. »

La fermeté de ma voix était inversement proportionnelle à la témérité de mes propos. Tout le monde connaissait les rumeurs au sujet de César et du roi Nicomède de Bithynie. Ses ennemis politiques avaient utilisé cette fable pour le tourner en ridicule... mais la plupart de ces hommes étaient morts, à présent. Les soldats de César inventaient des plaisanteries sur le sujet, mais je ne faisais pas partie de ses frères d'armes. Pourtant, c'était César lui-même qui avait engagé la conversation sur cette voie.

Sa réaction fut d'une franchise surprenante. Comme moi peut-être, César avait atteint un point de sa vie où le passé commence à ressembler à de l'histoire ancienne – davantage un objet pittoresque qu'une source de querelles.

« Ah, Nico ! Quand j'enfile mes souliers, je songe à mon père. Quand je les retire, je pense à Nico. J'avais dix-neuf ans, je servais dans l'entourage du praetor Minucius Thermus, dans la mer Égée. Thermus réclama l'aide de la flotte du roi Nicomède. Un émissaire était indispensable pour se rendre à la cour du roi de Bithynie. Thermus m'a choisi. « Je pense que vous devriez vous entendre, vous deux », m'avait-il lancé avec une lueur dans le regard. Le vieux bouc avait raison. Nico et moi, nous nous sommes si bien entendus que je me suis attardé en Bithynie même après que Thermus eut envoyé un messager pour me récupérer. Quel homme remarquable était ce Nico ! Né pour le pouvoir, sûr de lui, avec un appétit vorace de la vie. Un chef pas tout à fait éloigné de celui que Ptolémée doit encore devenir. Combien de choses il avait à enseigner à un jeune Romain

ambitieux et ardent qui n'était plus un jeune homme, sans être encore un homme. Quand je pense à ma naïveté, comme j'étais innocent, les yeux grands ouverts sur le monde !

— Il m'est impossible de songer à toi comme à un être naïf, consul.

— Ah oui ? Hélas ! Le jeune homme que Nico a instruit des manières du monde a disparu depuis longtemps... mais l'homme se souvient de ces jours dorés aussi clairement que s'il venait de les vivre. Je ferme les yeux, et je suis de nouveau en Bithynie, sans une cicatrice dans mes chairs et avec toute la vie devant moi. Crois-tu que Ptolémée se souviendra de moi avec cette vivacité, quand il aura vieilli, quand le gouvernement de l'Égypte lui sera devenu une habitude pleine de lassitude et que ce gaillard qu'on nomme César se sera depuis longtemps transformé en poussière ?

— Je pense que le monde se souviendra de César longtemps après que les Ptolémées auront été oubliés. »

J'avais répondu cela de façon très prosaïque, mais César se méprit sur le ton de ma voix. Son humeur légère s'évapora aussitôt.

« Ne te moque pas de moi, Gordianus... pas ça, pas toi ! Un flagorneur de plus ! C'est bien la dernière chose qu'il me faut, en cette minute. »

Durant tout ce temps passé à échanger ces propos, il avait manipulé la petite fiole, en la tournant et la retournant dans sa main. À présent, il la serrait dans son poing fermé, si fort que ses phalanges blanchirent, jusqu'à devenir aussi pâles que l'albâtre. Soudain, il la jeta de toutes ses forces contre le mur de marbre. Sans se briser, la fiole ricocha et me heurta la jambe. Le coup était inoffensif, mais je sursautai néanmoins.

Ce geste ne fit qu'attiser la fureur de César. Il inspira profondément.

« Juste alors que je croyais être au bord de restaurer la paix entre le roi et la reine, Achillas marche sur Alexandrie... et quelqu'un tente de m'empoisonner.

— Peut-être la reine était-elle la victime désignée.

— Peut-être. Mais comment et quand ce vin a-t-il été empoisonné, et par qui ? Nous savons d'où vient le poison... et cela jette le soupçon sur toi, Gordianus.

— Consul, je ne savais même pas que cette fiole avait disparu...

— Tu me l'as déjà expliqué. Mais la possibilité subsiste d'une collusion entre ton fils et toi... tu lui aurais fourni le poison, sachant quel usage il avait l'intention d'en faire. As-tu conspiré contre moi ? »

Je secouai la tête.

« Non, consul.

— Méto prétend ne rien savoir. La reine me conseille de le torturer. Elle ne comprend pas la force de sa volonté. J'ai moi-même entraîné Méto à endurer un interrogatoire. Mais si je pensais que la torture lui délierait la langue...

— Non, consul ! Pas ça...

— Il faut découvrir la vérité.

— Peut-être... peut-être puis-je y parvenir, consul. Si tu me le permets...

— Pourquoi ? Méto ne signifie rien à tes yeux. À Massilia, tu l'as désavoué. J'ai été le témoin de ce moment !

— Consul, je t'en prie ! Permet-moi de venir en aide à mon fils. »

César me toisa un long moment. Une ombre parut obscurcir la lumière de son regard, comme si une émotion puissante et sombre s'était emparée de lui, mais son visage demeurait vide de toute expression. Enfin, il parla :

« Au long de toutes ces années, ton fils a fait preuve d'une grande loyauté à mon endroit. Je l'ai récompensé de son dévouement par un degré de confiance que j'ai accordé à très peu d'hommes. Et pourtant, quand cette jeune esclave est morte, hier, au fond de moi-même je n'en ai pas été surpris. Le ver de la tromperie est d'abord petit, puis il grandit. Quand j'y repense, je perçois qu'un fossé a grandi entre Méto et moi, depuis un certain temps. Les signes en sont restés subtils. Il ne me défie jamais ouvertement, mais j'ai pu entrevoir sur son visage une amertume fugace. Dans sa voix, j'ai pu percevoir une

note discrète de discorde. Si Méto m'a bel et bien trahi, il sera puni en conséquence. »

Je me mordis la lèvre.

« César a une réputation de clémence.

— Oui, Gordianus, j'ai montré une grande clémence envers ceux qui ont combattu contre moi. J'ai pardonné même à cette canaille de Domitius Ahénobarbus, pour mieux le voir prendre les armes contre moi à Massilia, et encore à Pharsale. Mais pour un traître qui recourt aux mensonges et au poison, il ne saurait y avoir de pardon. Je le dis tout net, Gordianus, afin que, si tu caressais l'idée de plaider pour la vie de ton fils, tu puisses t'épargner cette indignité. Ne prends pas la peine de déchirer ta tunique et de pleurer, comme l'un de ces clients coupables de Cicéron cherchant à jouer sur la compassion de la cour. Si Méto a commis cet acte, mon jugement sera sévère et sans appel. Comprends-tu ?

— Oui, consul. Mais si je parviens à te prouver qu'il est innocent ?... »

Une nouvelle ombre passa dans son regard.

« Si Méto est innocent, alors c'est qu'un autre est coupable.

— C'est aussi ce que je suppose, consul.

— Dans ce cas, la vérité risque d'être une source de problème.

— Je ne suis pas certain de comprendre...

— L'empoisonneur doit être issu d'un des trois camps... le mien, celui de la reine, ou celui du roi. Quelle que soit la vérité, il est vraisemblable que cette révélation sera une source de... complications supplémentaires. Et c'est pourquoi c'est à moi, et à moi seul, que tu rapporteras ce que tu découvriras. Me comprends-tu ?

— Oui, consul. »

César traversa la pièce à grands pas, se baissa, ramassa la fiole d'albâtre. Il la leva dans la lumière.

« Quelle ironie, si le poison destiné à la veuve de Pompée avait privé de la vie le rival de celui-ci ! Crois-tu que notre empoisonneur ait le sens de l'humour, Gordianus ?

— Je vais tenir compte de cette possibilité, consul. »

22

Je dus me baisser pour franchir le seuil de porte très bas. Le geôlier, l'un des hommes de César, referma le battant derrière moi. Méto, assis sur une paillasse en contrebas, se leva d'un bond.

Il était détenu dans une petite cellule souterraine. Les murs étaient froids et humides, et la seule lumière provenait d'une minuscule fenêtre grillagée, loin au-dessus de nos têtes, d'où nous parvenaient les échos de la rumeur étouffée du port – des cloches, des mouettes, des hommes lançant des appels, le murmure feutré de l'eau.

« Père ! Que fais-tu ici ? César ne peut croire que tu aurais quoi que ce soit à voir avec...

— Je ne suis pas ici en qualité de prisonnier, Méto. César a accepté que je te rende visite.

— Tu as cherché dans ta malle ?

— Oui. La fiole n'y était pas. Je ne sais pas qui l'y a prise. C'est maintenant César qui la détient. Il veut savoir comment elle a fini sur ta personne.

— Mais je ne l'ai jamais possédée ! La seule fois que j'ai vu cette fiole, c'est l'autre jour, dans ta chambre, quand je t'ai prié de t'en débarrasser.

— Si seulement je t'avais écouté ! »

Méto secoua la tête.

« C'est de la folie. Pourquoi César me retient-il ici ? Il ne peut tout de même pas croire que j'aurais tenté de l'empoisonner ! »

Je me souvins de cette ombre dans le regard de César.

« Je crains fort qu'il le croie, en effet, et pourtant, cela lui cause une grande peine. Mais si nous parvenons à prouver le contraire... »

Méto fixait du regard le mur de pierre froid et humide, sans écouter.

« Comme les dieux doivent me mépriser ! Tout d'abord, tu me renies, toi, père. J'ai cru que rien ne saurait être pire que cela. Mais à présent, César se retourne contre moi. Tout ce que j'ai aimé, à quoi je me suis fié, tout ce pour quoi j'ai donné ma vie m'a abandonné. Pourquoi me suis-je laissé aller à espérer quoi que ce soit d'autre ? J'ai entamé cette vie comme un orphelin et un esclave. Je vais quitter ce monde dans un état encore plus médiocre, marqué de la flétrissure du traître et du criminel, sans père, sans ami, sans nom.

— Non, Méto ! Quoi qu'il puisse arriver, tu es encore mon fils. »

Il me regarda avec des larmes dans les yeux.

« À Massilia...

— Je me repens de l'erreur que j'ai commise là-bas ! Tu es mon fils, Méto. Je suis ton père. Pardonne-moi.

— Père ! »

J'embrassai mon fils. Pour la première fois depuis Massilia, une place dans mon cœur qui s'était engourdie et refroidie se ranima et revint à la vie. J'avais appris à ignorer la douleur afin de mieux la supporter, mais maintenant que j'étais soulagé, je prenais conscience de tout le poids pénible et usant de la souffrance que je m'étais infligée à moi-même. J'étreignis le corps de Méto, sa chaleur, sa solidité, et je me réjouis qu'il soit encore en ce monde, vivant et indemne. Mais pour combien de temps ? En Égypte, j'avais perdu Béthesda, pour retrouver Méto. Avais-je récupéré mon fils pour mieux le perdre, et pour toujours ?

Il recula. Nous soupirâmes tous deux profondément et baissâmes les yeux un moment, intimidés par l'émotion du moment. Je me raclai la gorge :

« Je ne peux rester longtemps. Il faut que nous parlions, et vite. Et souviens-toi, ne dis rien qui ne puisse souffrir l'indiscrétion. Ces murs ont toute l'apparence de la solidité de la pierre, mais il peut y avoir quelqu'un qui nous observe et qui nous écoute, en cette minute même.

— Il n'y a rien que je ne puisse dire à voix haute, père. Je n'ai rien à cacher.

— C'est égal... »

Je pensai aux sentiments qu'il m'avait exprimés dans ma chambre, l'autre jour, ses doutes au sujet de César et la souffrance qu'il laissait dans son sillage. Si un autre membre de l'entourage du consul avait surpris cette conversation, se pouvait-il que les propos de Méto aient été interprétés comme séditieux ? Maintenant qu'il était accusé de pleine et entière trahison, tout ce qu'il dirait contre César serait examiné sous la lumière la plus défavorable possible, donc je n'osais pas le questionner davantage dans ce sens.

Pour la première fois, je me permis d'envisager la possibilité que Méto soit réellement coupable d'avoir voulu attenter à la vie de César. Cela n'avait aucun sens, à moins que son ressentiment envers son imperator ne se soit ancré bien plus profondément que ce qu'il m'avait confié. Mais était-il possible que le poison ait été destiné à Cléopâtre, afin de soustraire César à son influence, et que cette tentative ait, d'une certaine manière, terriblement mal tourné ? Je scrutai le visage de Méto, tâchant de lire la vérité dans ses yeux. Mon fils était-il un empoisonneur, et un maladroit par-dessus le marché ? Dans le fond de mon cœur, là où je l'avais jadis renié, la graine du doute germait.

« Apollodorus a trouvé la fiole sur toi, Méto. Comment une telle chose a-t-elle pu se produire ?

— Je n'en ai aucune idée, père.

— Il faudra une réponse plus convaincante, si tu comptes persuader César.

— César devrait se satisfaire de ce que je dise la vérité ! Après tout, nous en avons vécu beaucoup, ensemble, et il est absurde qu'il ne me fasse pas confiance.

— Peut-être. Mais réfléchis, Méto. Apollodorus a-t-il simplement brandi cette fiole en prétendant l'avoir trouvée sur toi ? Ou y était-elle véritablement ? »

Son front se creusa d'une ride.

« Je me souviens qu'il a tiré dessus, et quand j'ai baissé la tête, je l'ai vue de mes propres yeux, retenue entre deux lanières

fixées à mon plastron de cuirasse. Je n'arrivais pas à y croire ! Il est impossible qu'elle se soit trouvée là quand j'ai ajusté mon armure ce matin.

— En dehors d'Apollodorus, quelqu'un aurait-il pu la glisser sur toi à ton insu, plus tôt ce même jour ? »

Il secoua la tête.

« Je ne vois pas comment. Mais si une telle chose a pu se faire sans que je m'en avise, alors qui sait quand ce fut possible, et de la main de qui ? »

Je hochai la tête.

« Cette amphore de falerne... d'où venait-elle ?

— Elle était conservée à bord d'un des vaisseaux de César, dans le port, avec d'autres affaires personnelles de l'imperator. Ce matin, très tôt, il m'a envoyé la chercher.

— Est-ce que quelqu'un savait d'avance qu'il avait prévu de boire le vin de cette amphore aujourd'hui ?

— Je ne crois pas que César lui-même l'ait su. Il a décidé cela sur un coup de tête. Il avait envie d'impressionner la reine.

— Quand tu es allé chercher cette amphore, avais-tu une raison de croire qu'elle aurait été trafiquée ?

— Je ne pense pas qu'on y ait touché, puisqu'elle était à bord du navire. En fait, j'ai eu du mal à la trouver. Elle était enfouie dans un recoin de la cale, derrière une quantité d'autres objets saisis dans la tente de Pompée à Pharsale... des chaises pliantes, des lampes, des tapis, des couvre-lits, et d'autres choses encore. Il n'y avait aucun signe que cette cargaison ait été dérangée. Et quand je l'ai enfin trouvée, je l'ai dépoussiérée, j'ai vérifié que c'était là le falerne que César avait demandé, et j'ai inspecté le sceau pour m'assurer qu'il était intact. Après quoi, l'amphore est restée en ma possession et je ne l'ai jamais quittée des yeux. Donc, au cas où tu te demanderais si quelqu'un savait par avance que César aurait envie d'ouvrir cette amphore aujourd'hui, et si cette personne aurait pu y introduire du poison avant qu'elle ne soit ouverte, tu peux écarter cette idée. Personne n'aurait pu commettre un tel acte, c'est inconcevable... sauf moi, éventuellement.

— Méto ! Ces murs peuvent avoir des oreilles. Ne dis pas une chose pareille, même en plaisantant.

— Pourquoi pas ? Si on doit m'accuser de quelque chose, nous ferions aussi bien de travailler sur ce que mes accusateurs risquent de dire. Et c'est vrai : la seule et unique personne qui ait eu l'occasion d'empoisonner l'amphore, c'était moi. Mais je n'en ai rien fait. Personne n'a rien fait. Le sceau était intact.

— Un sceau, ça se manipule. »

Il fit non de la tête.

« Je comprends que tu veuilles envisager toutes les éventualités, père. Mais l'enchaînement logique conduit directement à la fiole d'albâtre. La fiole était là, elle était vide, et nous savons qu'elle contenait du poison. » Il fronça le sourcil. « Ce que nous ne savons pas, c'est quand et comment il a été versé dans le vin, et s'il a été versé dans l'amphore une fois ouverte, empoisonnant ainsi tout le vin de Falerne, ou si l'on a seulement empoisonné le contenu de la coupe que Cléopâtre a proposée à César, avant que Zoë la goûte. Quoi qu'il en soit, je ne vois pas comment cela aurait pu se faire sans qu'aucun de nous ne le remarque. J'ai rompu ce sceau et j'ai ouvert l'amphore moi-même. J'ai versé le vin dans cette coupe. Je ne puis imaginer de quelle façon le poison aurait pu être ajouté dans cette amphore. À moins bien sûr que je ne l'aie introduit moi-même.

— Méto !

— Désolé, père. Mais j'en ai eu l'occasion, et je ne vois pas comment quelqu'un d'autre l'aurait fait sans que je m'en aperçoive.

— Alors peut-être que seule la coupe a été empoisonnée. Mais quand ? Réfléchissons de nouveau. Voyons si nous nous remémorons tous deux la séquence des événements dans le même ordre. La reine a prié Merianis d'aller chercher les coupes d'or. Merianis les apporte. La reine en montre une à César, puis elle la tient pendant que tu remplis la coupe à l'amphore. Ensuite, elle la présente à César, mais avant qu'il n'ait pu boire, elle fait appeler la goûteuse. Zoë vient. La reine tend la coupe d'or à Merianis. Celle-ci verse un peu de vin de la coupe d'or dans le récipient d'argile que Zoë a apporté avec elle. Zoë boit dans ce récipient et succombe sans tarder. Est-ce ainsi que tu te rappelles les choses, Méto ? »

Il approuva.

Je me rembrunis.

« Mais qu'est-il advenu du vin qui restait dans la coupe d'or ? »

Méto réfléchit.

« Merianis tenait encore la coupe quand Cléopâtre est allée auprès de Zoë. Mais ensuite, Cléopâtre a fait appeler Merianis, et cette dernière a posé la coupe pour courir rejoindre sa maîtresse. Elles se sont parlé un instant, trop bas pour que nous puissions les entendre. Là-dessus, Merianis est allée chercher Apollodorus.

— Donc Merianis a posé la coupe. Mais après, qu'est-elle devenue, cette coupe ? »

Méto secoua la tête.

« On a dû s'en débarrasser, afin d'être certain que personne n'en boive. Oui, je me souviens maintenant ! C'est après ton départ de l'île, père, avec ces hommes qui t'ont escorté jusqu'à ta chambre. Nous sommes restés sur la terrasse. D'autres hommes n'ont pas tardé à arriver, ceux qui m'ont conduit dans cette cellule. Mais avant cela, la reine a dit à Apollodorus de verser le vin de la coupe dans l'amphore...

— Par Nuraa ! À présent, toute l'amphore a été empoisonnée, qu'elle l'ait été ou non auparavant ! L'amphore aurait dû être laissée intacte.

— Cela importe-t-il vraiment, père ?

— Réfléchis, Méto ! Si seul le vin de la coupe d'or était empoisonné, et pas le vin de l'amphore, alors nous pourrions prouver que tu n'as pas empoisonné l'amphore et que ce poison a été ajouté dans la coupe... une coupe que tu n'as jamais tenue entre tes mains ! Mais désormais nous n'avons plus aucun moyen de savoir si l'amphore avait été empoisonnée au préalable ou non, puisqu'elle l'est à coup sûr, maintenant. Le vin de la coupe a été versé dans l'amphore sur l'ordre de la reine ?

— Oui.

— Et César n'a rien tenté pour l'empêcher ?

— À cet instant, il était occupé à m'interroger. Ni lui ni moi n'avons vraiment remarqué ce qu'il advenait de la coupe. Mais maintenant que tu me le demandes, je me souviens d'avoir

entendu Cléopâtre dire quelque chose à propos de cette coupe, qui avait été souillée, et que personne ne devait plus y boire, et puis je me rappelle avoir vu Apollodorus vider la coupe dans l'amphore, du coin de l'œil, pour ainsi dire.

— Est-ce que l'amphore a été conservée ? »

Il plissa le front.

« Je le suppose. Oui, je me souviens qu'Apollodorus a remis en place le bouchon de liège, après avoir vidé la coupe, et au même instant où l'on m'emménait, je crois qu'un des hommes de César devait porter l'amphore. Donc je suppose qu'elle est sous la garde de César. Mais comme tu l'as démontré, nous savons qu'elle contient maintenant forcément du poison.

— Tu as raison. Je ne vois pas comment l'amphore nous serait de la moindre utilité dorénavant. Je ne vois pas comment cela pourrait nous aider. »

Surtout, songeai-je, que toutes les preuves matérielles pointent directement vers ta culpabilité, mon fils !

« Et pourtant, il est impensable qu'un homme possédant le jugement et l'expérience de César ait pu rester les bras ballants et laisser détériorer une pièce à conviction capitale, comme cette amphore.

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, père, César n'est pas au mieux de ses capacités intellectuelles quand il est en présence de la reine.

— Méto, garde de telles pensées pour toi !

— Est-ce que cela compte vraiment, ce que je dis, père, ce que je pense, ou ce que je fais ? Ma fin est proche. Je n'ai pas essayé d'empoisonner César, mais je vais néanmoins être puni pour ce crime. Peut-être est-ce mérité. Je suis resté passif, et je n'ai rien fait quand ce garçon gaulois qui hante mes rêves s'est retrouvé orphelin et réduit à l'esclavage. Non, ce n'est pas vrai, j'ai pris part au massacre, armé de mon épée, et avec mon stylet j'ai célébré ce carnage en aidant César à écrire ses mémoires. Maintenant, je vais mourir pour un acte que je n'ai pas commis. Entends-tu les dieux s'esclaffer, père ? Je crois que les divinités qui tiennent l'Égypte sous leur coupe doivent être tout aussi capricieuses et fourbes que nos propres dieux.

— Non, Méto ! Tu ne seras pas puni pour un crime que tu n'as pas commis.

— Si cela divertit les dieux, si cela plaît à César, et si cela satisfait la reine Cléopâtre...

— Non ! Je vais découvrir la vérité, Méto, et la vérité te sauvera. »

Il eut un rire dénué de toute gaieté et essuya une larme qui perlait à son œil.

« Ah, père, tu m'as manqué.

— Et tu m'as manqué, Méto. »

23

« Tu comprends que j'autorise ceci uniquement parce que César l'a demandé. »

La reine était assise sur son trône, dans la salle des audiences de l'île d'Antirrhodus, et me regardait avec condescendance, l'air suffisant. Quand je lui avais rendu visite plus tôt dans la journée, accompagné de Merianis, j'avais été reçu en sa présence de manière très informelle. L'atmosphère de cette seconde visite était tout autre. Le sol de marbre était d'un contact dur sous mes genoux, et je sentais distinctement un air froid envahir la salle, alors que le soleil éclatant de l'après-midi brillait dehors.

« Apollodorus et Merianis sont mes sujets. Tu n'as aucun droit de les interroger.

— Le mot interrogatoire implique une intention hostile, Votre Majesté. Je demande simplement de pouvoir leur parler. Je souhaite seulement établir la vérité...

— La vérité relève de l'évidence, Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier. Pour des raisons connues de lui seul, ton fils a tenté d'empoisonner quelqu'un, plus tôt ce jour... peut-être César, peut-être moi, peut-être les deux. Si tu veux la vérité, interroge-le.

— Je l'ai déjà questionné, Votre Majesté. Mais ce n'est qu'en entendant toutes les personnes présentes que je serai en mesure d'établir la séquence exacte des événements...

— Assez ! Je t'ai déjà dit que je vais t'y autoriser, mais uniquement parce que César en personne m'a prié de t'accorder cette faveur. À qui souhaites-tu t'adresser en premier lieu ?

— À Merianis, je crois.

— Très bien. Rends-toi sur la terrasse. Tu l'y trouveras. »

Merianis était adossée à la balustrade, elle contemplait la ligne des toits de la cité de l'autre côté de l'eau. À mon arrivée,

elle se retourna. L'expression enjouée que j'avais fini par considérer comme un dû s'était effacée. Le visage était troublé.

« C'est vrai, ce que l'on raconte ?

— Que veux-tu dire, Merianis ?

— L'armée commandée par Achillas est en route pour la ville. Elle pourrait arriver d'ici quelques heures.

— César m'en a informé, en effet.

— Les choses touchent à leur dénouement, alors. C'en sera fini de ce pas de deux. César va devoir choisir entre eux. Ensuite, nous allons compter des morts en nombre.

— Le choix de César serait de voir le roi et la reine réconciliés, sans effusion de sang. Il semble toujours croire à cette issue. »

Elle me regarda un long moment, puis elle baissa les yeux.

« Ce n'est pas de cela que tu es venu me parler.

— Non. Je veux comprendre ce qui s'est passé ce matin.

— Tu étais là. Tu as vu. Tu as entendu.

— Tu étais là, toi aussi, Merianis. Qu'as-tu vu ? Qu'as-tu entendu ? »

Elle détourna de nouveau le regard vers la cité.

« Je suis désolée pour ton fils, Gordianus.

— Pourquoi être désolée pour lui, si tu crois qu'il a tenté d'empoisonner la reine ?

— Je suis désolée pour ton salut, Gordianus. Je suis désolée que l'Égypte t'ait apporté de telles afflictions. »

J'essayai de la regarder droit dans les yeux, mais elle maintenait cette posture, le visage détourné.

« Quand la reine a décidé que le vin devait être goûté, elle t'a envoyée chercher Zoë. Où l'as-tu trouvée ?

— Dans sa chambre, contiguë aux appartements privés de la reine.

— Pas dans les cuisines ?

— Bien sûr que non ! Une goûteuse n'est jamais autorisée à s'approcher des cuisines. Une goûteuse ne doit jamais rien manger qui ne se justifie. Zoë était seule dans sa chambre. Comme moi-même, elle était attachée au temple d'Isis.

— Ce n'était pas une prêtresse ?

— Non, une esclave du temple. Sa vie était consacrée à la déesse. Son devoir de goûter la nourriture de la reine était sacré. Le reste de son temps, elle le passait dans la contemplation de la déesse.

— Le récipient d'argile que la goûteuse a apporté avec elle... d'où venait-il ?

— C'était sa coupe de dégustation personnelle, que personne d'autre ne devait toucher. Tout liquide goûté par Zoë pour le compte de la reine devait d'abord être versé dans cette coupe.

— Donc garder la coupe faisait partie des missions de cette esclave ?

— Oui.

— Et tu n'y as jamais touché ? »

Merianis me regarda enfin droit dans les yeux.

« Pourquoi me poses-tu une telle question ?

— Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

— Tu as dit à la reine que ce ne serait pas un interrogatoire.

— Comment sais-tu cela ? Étais-tu dissimulée derrière un rideau quand j'étais à genoux dans la salle d'audience ? »

Elle fixa l'eau du regard, sans m'apporter de réponse.

« Oui, tu étais là ! Et ensuite tu t'es précipitée ici, feignant de m'attendre. » Je secouai la tête, atterré d'une telle tromperie, aussi médiocre. « Est-ce une larme, là, sur ta joue ? »

Merianis l'essuya.

« Est-ce Zoë que tu pleures ?

— Non. Sa mort fut une mort sainte. Elle a mérité la gratitude d'Isis et le cadeau de la vie éternelle. Je l'envie.

— Vraiment, Merianis ? Je crois que tu en as sans doute fait autant, sinon davantage, pour la reine.

— Que veux-tu dire ?

— Tu t'es montrée fort loyale envers elle. Y a-t-il quoi que ce soit que tu refuserais de faire pour elle ?

— Je mourrais pour la reine ! »

Mais tuerais-tu pour elle ? songeai-je. Ou aiderais-tu à envoyer un homme innocent – mon fils – à la mort ?

« Quand Zoë était mourante dans les bras de ta souveraine, Cléopâtre t'a appelée à son côté. Vous avez échangé quelques paroles chuchotées. Que vous êtes-vous dit ?

— Tu vas trop loin, Gordianus ! Tu n'as aucun droit de t'enquérir de paroles prononcées en privé entre la reine et moi.

— Elle te disait ou te demandait quelque chose. J'ai vu ta façon de regarder Méto. Ensuite, tu es allée chercher Apollodorus. Que t'a dit la reine, Merianis ?

— Répéter des propos tenus en confiance par la reine serait commettre un sacrilège. Même le grand César ne peut m'obliger à agir de la sorte !

— César ne te le demande pas. Je te le demande. »

Merianis secoua la tête.

« Si je pouvais sauver ton fils, Gordianus...

— Alors c'est qu'il s'est dit quelque chose que tu ne peux révéler... quelque chose qui serait de nature à sauver Méto. »

Merianis soupira, puis elle redressa les épaules et se tourna vers moi. Si une lutte se déroulait en elle, elle s'achevait. Son expression était sereine et opaque, aussi impénétrable que celle du sphinx.

« Les voies des dieux sont parfois obscures à nos yeux de mortels, Gordianus, mais le juste se soumet à leur volonté et apprend à ne pas poser de question. Ne me demande plus ce que la reine m'a dit à cet instant.

— Je t'en prie, Merianis...

— J'ai cru comprendre que tu souhaitais aussi t'entretenir avec Apollodorus. Suis-moi. »

Elle me conduisit à l'autre bout de la terrasse et nous descendîmes une série de marches vers un endroit ombragé, près de l'eau. Apollodorus était assis sur un banc de pierre, adossé contre le tronc d'un palmier, occupé à tailler au couteau un morceau de bois. Il leva les yeux sur moi, l'air maussade, et secoua son poignet. Le couteau me parut très affûté.

Je me tournai pour prendre congé de Merianis, mais elle avait déjà disparu.

J'observai ce morceau de bois. Il était assez petit pour se loger facilement dans la paume de la main. La mer l'avait usé au point de lui donner une forme curieuse et suggestive de tête de lion. Armé de son couteau, Apollodorus était occupé à accentuer cette ressemblance.

« Tu es un personnage très malin », fis-je.

Il grogna.

« Devons-nous parler grec ?

— Je parle latin à la perfection », me répliqua-t-il en levant sur moi un œil sombre.

Son accent était épouvantable, mais je m'abstins de tout commentaire.

« Tu viens de Sicile, à ce que je sais.

— Né là-bas. L'Égypte me convient mieux.

— Comment as-tu fini par intégrer la maison de la reine ? »

Il haussa les épaules.

« Longue histoire. On en a vu de belles, la reine et moi.

— Elle place certes une grande confiance en toi. Je dois dire que votre relation me frappe... de par son ambiguïté. »

Il se rebiffa.

« Qu'est-ce que ça signifie ?

— Tu n'es pas comme Zoë, un esclave. Et tu n'es pas comme Merianis non plus. Tu n'as pas... comment dire ?... le maintien d'un prêtre. Tu n'es pas un militaire, comme Cratipus. Et tu n'es pas un eunuque de cour.

— Ah, certainement pas ! »

Pour le prouver, il ponctua son propos d'un mouvement discret visant à attirer mon attention vers son pagne, qui enveloppait sa personne de manière à afficher une différence convaincante entre un eunuque et lui.

« Je serai franc, Apollodorus. Une fois, quand j'étais en sa présence, le roi a suggéré que tes relations avec sa sœur n'étaient pas entièrement convenables.

— Ah oui ? J'ai cru entendre les gens dire la même chose de ton fils et de César. »

Il me lança un rictus mauvais et tailla un autre copeau de son bout de bois.

« En tout cas, elle te gâte.

— Comment ça ?

— Tu es assis là, par un après-midi oisif, sans aucune mission, apparemment...

— Tu ne sais pas de quoi tu parles ! Quand la reine a besoin de moi, je suis toujours là. Je suis là depuis qu'elle est fillette. Dans les bons moments comme dans les mauvais... et laisse-moi

te dire, l'an dernier, grosso modo, a été aussi pénible que possible. Il y avait des jours, là-bas dans le désert, avec l'armée de Ptolémée sur nos talons, où même le plus vigoureux aurait été prêt à abandonner tout espoir. Mais moi, jamais ! Je sers d'exemple à tous les autres, et si un homme avait besoin d'un coup de pied au derrière, je le lui flanquais. Non, je ne suis pas un prêtre, mais je sais en quoi je crois.

— Tu crois en la reine ?

— Pourquoi pas ? Un homme doit bien croire en quelque chose. La reine est deux fois plus brave que n'importe lequel des hommes que j'ai pu croiser dans ma vie, et trois fois plus maligne. Elle a l'étincelle, si tu vois ce que je veux dire. Jusqu'à présent, je n'ai jamais rien rencontré de mieux dans ce monde, et cela inclut ton précieux César.

— Et le roi Ptolémée ? »

Apollodorus cracha sur le sol.

« Il est aussi inutile que cet eunuque qui le mène par les burnes. Et toi ? Y a pas quelque chose à quoi tu crois ?

— Je crois que mon fils n'a jamais versé de poison dans la coupe de César. »

Apollodorus se raidit. Il considéra le morceau de bois dans sa main, puis il me le lança. Je le rattrapai d'un geste gauche, ce qui me valut un gloussement de sa part.

« Qu'en penses-tu ? » dit-il.

Je tournai le bâton dans ma main. Il avait donné à ce lion une allure féroce, avec une gueule rugissante et des crocs exagérés.

« J'en fais des comme ça depuis tout gamin, à Syracuse. Je grattais de quoi vivre en les vendant comme souvenirs à de riches Romains qui venaient inspecter leurs propriétés siciliennes. Et maintenant je veille sur la reine d'Égypte. Imagine !

— Tu es un gaillard habile. Habile de tes doigts. As-tu aussi appris des tours de passe-passe quand tu étais gamin, à Syracuse ?

— Que veux-tu dire ?

— Ces garçons sur les quais de Syracuse qui accostent les visiteurs pour leur vendre des colifichets... parfois leurs doigts

agiles s'égarent là où ils ne devraient pas. Un de ces garnements siciliens m'a volé une bourse pleine de pièces un jour, juste après que j'eus payé une somme rondelette pour un petit ouvrage. Cette bourse était lourde et rebondie... et pourtant, il me l'a soutirée avec un tel talent. Je n'ai rien senti. »

Apollodorus haussa les épaules.

« C'est un coup à prendre. »

J'opinai.

« Et un coup à prendre pour faire l'inverse aussi ?

— Je ne comprends pas...

— Des doigts agiles peuvent subtiliser une bourse sans que son propriétaire ne sente rien. Des doigts agiles peuvent aussi loger un tel objet sur un homme... et la victime n'en saura pas davantage. »

Apollodorus se leva et secoua sa crinière de cheveux pour se dégager le visage. Il s'approcha, il me dominait de sa stature, au point que je sentis son haleine sur mon front. L'odeur était sucrée, comme s'il avait mâché des clous de girofle.

« Je pense que j'en ai assez de tes questions.

— Allons donc. La reine ne t'a-t-elle pas prié de te montrer franc avec moi, sur la requête de César ?

— Je vais monter cet escalier. Dégotter les hommes de César et leur dire de te ramener en bateau.

— Je pensais que tu aurais pu t'en charger.

— Je veillerai à te noyer, d'abord. »

Il me heurta, suffisamment fort pour me faire trébucher sur la première marche. En montant, je sentis son haleine chaude sur ma nuque.

Il m'escorta jusqu'à la terrasse, puis il fit demi-tour.

« Apollodorus ! m'écriai-je.

— Oui ? »

À quelques pas de moi, il se retourna, l'air renfrogné.

« Je ne m'offense pas de ce que tu arbores la plénitude de ton pagne en face de moi de manière aussi effrontée, mais cela ne m'impressionne pas particulièrement non plus. Il est dommage que tu te croies obligé d'accentuer ce que la nature t'a donné.

— De quoi tu causes ? » Il prit un air ahuri et grognon et inspecta son entrejambe, où son pagne sommaire pendouillait et saillait de façon ridicule et exagérée. « Par Hadès ? Je n'ai jamais... »

Il enfila la main dans la poche et en ressortit la tête de lion sculptée, puis il me lança un regard noir et furibond, toutes dents dehors.

J'agitai les doigts.

« Avec les années, j'ai moi-même acquis quelques trucs de prestidigitateur. Si j'ai pu placer cet objet en un lieu aussi intime, sans que tu t'en aperçoives, alors je crois tout à fait possible que la fiole d'albâtre ait été introduite sur Méto par un individu qui était présent sur cette terrasse, sous les regards de toutes les personnes présentes et sans que Méto s'en rende compte. La seule question sera : ce prestidigitateur, était-ce toi, Apollodorus ? Ou bien était-ce quelqu'un d'autre ? Et à quoi jouait-elle, cette personne-là ? »

Apollodorus leva le bras. Je baissai la tête et entendis la tête de lion filer près de mon oreille avec un sifflement. La trajectoire se prolongea bien au-delà de la terrasse. Elle atterrit dans l'eau avec un bruit d'éclaboussure.

« Le bois issu du flot retourne au flot », commentai-je.

Cette formule était d'Euripide, si ma mémoire ne m'abusait pas. Je regardai la petite tête de lion danser sur l'eau, et je me sentis gagné par le frisson soudain de l'intuition, comme si j'étais parvenu, à l'improviste et sans préparation, à l'orée d'une grande révélation. Quelle association ce morceau de bois dansant sur la vague éveillait-il dans mon esprit, et pourquoi était-elle pleine de sens ? Comme un lutin, cette intuition flottait, d'une proximité énigmatique, mais hors de portée. Si seulement je parvenais à m'en saisir, j'avais la certitude que je serais en mesure de comprendre tout ce qui avait trait à l'empoisonnement de cette coupe, ce matin. Je la tenais presque, cette idée, et puis elle s'évanouit, pareille à ce bout de bois flottant que je perdis subitement de vue au milieu des vagues.

Je regardai par-dessus mon épaule : Apollodorus avait filé.

24

L'armée dirigée par Achillas arriva devant la ville ce soir-là. Le peuple d'Alexandrie qui ouvrit les portes aux soldats semblait nourrir des sentiments mitigés. Beaucoup considéraient que les intrus romains, à présent largement inférieurs en nombre, se verraient sûrement expulsés. Mais à quel prix, et pour quel résultat ? Une ville est la pire des arènes où déclencher une bataille. Dans un espace si réduit, toutes les stratégies sont contrecarrées. Tout engagement se réduit à un combat de rue. Le feu et la destruction risquaient fort de menacer le peuple et sa ville. Or personne ne voulait voir Alexandrie devenir la proie des flammes. Et si, après tout ce bain de sang et cette dévastation, les Égyptiens parvenaient à chasser César et ses hommes, qu'y auraient-ils gagné ? Ils pourraient se retrouver tout simplement à leur point de départ, avec un pays scindé en deux entre ses rejetons royaux, des rejetons qui se saisissaient à la gorge.

S'étant retirées sur une position défensive dans une partie du district royal, avec le roi Ptolémée et sa suite retenus pour ainsi dire en captivité, les forces de César avaient désormais cédé la responsabilité du maintien de l'ordre dans la ville à Achillas et son armée de bric et de broc. D'après tous les renseignements, les émeutes et les pillages continuaient un peu partout dans Alexandrie. L'attention d'Achillas était partagée entre les préparatifs du siège et le rétablissement de l'ordre. Dans la foule alexandrine, si indisciplinée, certains accueillirent les troupes d'Achillas avec impatience, prenant même parfois les armes à leurs côtés, tandis que d'autres, loyaux envers Cléopâtre, les considéraient comme une armée d'occupation guère préférable à celle de César et défaient ouvertement leur autorité à chaque occasion.

Tiraillée avec la dernière violence entre tous ces pouvoirs conflictuels, toujours volatiles, même dans les périodes les plus favorables, Alexandrie semblait sur le point de plonger dans un chaos total.

Et pour Méto, que signifiait cette crise ? Pour l'heure, il semblait au moins que César avait quelque motif de distraction qui l'empêchait de rendre un jugement touchant mon fils – une bonne chose, car en l'état je n'avais aucune idée de la manière dont j'allais m'y prendre pour prouver son innocence.

Sous le coup de cette nouvelle donne – la menace d'une armée –, les événements étaient en mutation rapide. À la surprise et au soulagement de beaucoup dans le palais, César avait annoncé qu'un nouvel accord avait été conclu entre le roi et la reine. Un banquet destiné à le célébrer se tiendrait dans la grande salle d'audience. On m'avait invité à y assister.

Dans la salle retentissait la musique des flûtes, des cors, des tambours et des crécelles. Cela ne faisait aucun doute, c'était l'un des airs du Flûtiste que jouait ce petit orchestre quand les gardes me conduisirent dans un angle assez éloigné des lits de repos alignés sur la grande estrade, où César était assis, flanqué de la reine sur sa gauche, et du roi à sa droite. Pothinus était assis à côté de Ptolémée. À côté de Cléopâtre, c'était Merianis, avec Apollodorus debout, aux aguets, non loin d'eux.

Il y avait des gardes postés sur tout le pourtour des lieux, tous romains. En vertu d'un accord mutuel, les gardes du roi comme ceux de la reine avaient été proscrits. César seul veillerait à leur protection. En un sens, il les retenait donc tous deux captifs. La reine et le roi avaient l'un et l'autre placé leur confiance en lui, au moins pour le moment, et leur destin à tous les trois était lié.

Des jeunes filles allaient d'un pas nonchalant de couche en couche, versant du vin aux convives. Des garçons chargés de plateaux en argent sillonnaient la salle et proposaient des mets délicats. Un chanteur rejoignit les musiciens et récita une longue ballade en grec narrant les aventures d'un groupe d'explorateurs qui faisaient voile sur le Nil, vers l'amont, en

quête de la source originelle du fleuve, et qui rencontraient tant et tant de merveilles tout au long de la route.

Tout autour de moi, des convives entamaient la conversation, ils se penchaient en avant sur les lits de repos, disposés en cercle, ou s'allongeaient sur leur couche, rapprochée des couches voisines, pour s'engager dans un tête-à-tête. Mais personne ne me parlait, à moi. Les Égyptiens voyaient ma toge romaine et me considéraient avec suspicion. Les officiers romains, sachant qui j'étais, m'évitaient par crainte de subir l'influence de la mauvaise fortune de Méto. Et donc, demeurant seul, je tendis l'oreille et écoutai les propos que les autres échangeaient.

« À l'évidence, il est terrorisé au point d'en perdre l'esprit », affirmait un courtisan égyptien à son compagnon. Ils semblaient tous deux très jeunes, même si l'âge est parfois difficile à déterminer, chez les eunuques. « Te souviens-tu de son impudence, à son arrivée, tout bouffi de fierté, après sa victoire sur Pompée à Pharsale, convaincu qu'il allait pouvoir remodeler l'Égypte d'un revers de main ? Ensuite, il a vu la tête de Pompée dans ce panier, et depuis lors il s'est démené pour conserver la sienne et la maintenir hors de l'eau. Et maintenant, voilà Achillas qui arrive, et César sait que les jeux sont faits. Tout ce qu'il espère, c'est pouvoir sortir d'Alexandrie vivant ! »

Un officier romain, surprenant leurs propos, les interrompit :

« Écoutez, vous ne sauriez vous tromper davantage.

— Comment cela ? s'étonna le courtisan avec une moue.

— Au sujet de César. Ce banquet n'est qu'une démonstration supplémentaire de sa totale maîtrise de la situation. Prenez cela comme la célébration d'un mariage. L'Égypte est la nouvelle promise de Rome, qu'il convient de remettre à sa place moyennant une solide correction si elle se tient mal ou, si elle se montre douce et obéissante, moyennant une bonne...

— Espèce de Romain infâme ! » s'insurgea l'eunuque.

Le caractère déplaisant de cet échange semblait sur le point de s'envenimer.

L'officier se rembrunit.

« Tu es mignon quand tu es en colère. C'est peut-être toi qui as besoin d'une bonne, d'une sérieuse... »

Les deux eunuques partirent d'un rire strident. Le Romain les accompagna, la tête renversée en arrière. Je compris qu'ils se connaissaient déjà, et qu'ils étaient en termes amicaux, pour le moins. C'est ainsi que la vie confinée, dans ce palais, avait fait naître des relations inattendues entre les Romains et les Égyptiens.

Sur l'estrade, une jeune fille qui servait les convives était arrivée avec une nouvelle carafe de vin. Le protocole avait établi que la reine serait servie la première, puis le roi, et enfin César. Mais avant eux trois, naturellement, une coupe serait versée au goûteur, un goûteur choisi et approuvé par tous les trois, du moins le supposais-je. La goûteuse était une jolie jeune fille peu différente de la défunte Zoë, peut-être elle aussi une esclave dédiée au temple d'Isis. Elle avait pris place sur une couche, au premier rang de l'estrade, sur le côté, dans un retrait discret, mais restant disponible à tout instant ; rien ne venait masquer le champ de vision entre le couple royal et elle-même, de sorte que tous les plats, toutes les carafes qu'elle goûtait sans dommage pouvaient être aussitôt présentés au roi et à la reine sans qu'ils les perdent de vue.

L'esclave qui assurait le service versa une rasade de vin de la carafe dans le récipient d'argile de la goûteuse. Cette dernière leva cette coupe, la porta à ses lèvres et avala.

Une vision me passa devant les yeux. Ma propre coupe se mit à trembler entre mes mains.

« C'est ainsi que cela s'est passé ! » chuchotai-je.

Mon regard glissa de la goûteuse à Merianis et j'éprouvai une crampe douloureuse dans la poitrine, un mélange de colère et de remords. J'allais devoir partager cette révélation soudaine avec César, sur-le-champ. Si j'agissais de la sorte, ce serait la fin de Merianis, et peut-être de Cléopâtre. Quelles étaient leurs intentions ? Laquelle des deux était la plus coupable ? Était-il possible que Merianis ait agi sans en informer la reine ? Il reviendrait à César de déterminer quelles réponses apporter à ces questions. Mais quoi qu'il puisse découvrir par la torture et l'interrogatoire, et quelles que soient les excuses que les

coupables pourraient offrir, il n'en était pas moins certain que la clémence tant vantée de César ne saurait s'étendre au pardon de la félonie perpétrée ce jour-là, à Antirrhodus. Ce ne serait plus Méto qui sentirait s'abattre la justice romaine dans toute sa rigueur. Je connaissais désormais le moyen de prouver son innocence.

Je me levai dans un geste mal assuré, les jambes tremblantes. Je me ressaisis et traversai la salle bondée à grandes enjambées, tout droit vers l'estrade. Cléopâtre fut la première à remarquer mon arrivée. Elle me lâcha un regard cinglant, qui signifiait de manière on ne peut plus claire qu'à son avis je n'avais rien à faire dans cette salle. Sentant le déplaisir de la reine, Merianis suivit son regard et, dès qu'elle m'aperçut, eut un sursaut et baissa les yeux. Comprenait-elle ce qui était sur le point de se produire ? Quand Ptolémée me vit, il arbora un sourire interrogateur. Avait-il entendu parler de l'empoisonnement d'Antirrhodus et de l'emprisonnement de Méto, ou César était-il parvenu à le lui dissimuler ? Cette question reçut sa réponse dès que j'eus posé les yeux sur Pothinus, car son regard froid et calculateur me permit de comprendre qu'il était pleinement informé de ma situation.

Enfin, César remarqua ma présence. Il venait de sourire à un bon mot de Ptolémée, mais son sourire s'évanouit aussitôt. Dans le miroir de son visage, je perçus à quel point je devais avoir terrible apparence. J'étais le messager de la pièce de théâtre, celui qui apporte des nouvelles susceptibles de réduire tous les espoirs en miettes. Des gardes convergèrent tout à coup des deux flancs de l'estrade pour venir à ma rencontre. César leva les mains, pour leur ordonner de reculer.

Je m'arrêtai au pied de l'estrade et levai les yeux vers lui. Un voile de silence s'étendit sur la salle, à mesure que les autres remarquaient mon geste et les réactions des têtes couronnées installées en surplomb.

« As-tu quelque chose à me dire, Gordianus ?

— Oui, consul. Mais pas ici. Si je pouvais te parler en privé... »

Je lançai un regard vers la reine et Merianis.

« Cela ne peut-il attendre, Gordianus ?

— Si je peux lui révéler qui a empoisonné ce vin à Antirrhodus, le consul me fera-t-il attendre ? »

J'avais prononcé ces mots d'un ton aussi bas que possible, mais il était impossible d'empêcher ceux qui se trouvaient de part et d'autre de surprendre mes paroles. Je sentais les yeux du roi et de la reine posés sur nous, et César dut les sentir lui aussi.

« Approche, Gordianus. »

Je montai sur l'estrade.

« Si nous pouvions nous entretenir en privé... »

Il secoua la tête.

« L'objet de cette réunion festive a la préséance sur tout le reste, Gordianus, y compris les nouvelles que tu pourrais me réserver. Je suis sur le point d'annoncer une paix glorieuse en Égypte. Je ne vais pas interrompre ce banquet, pas même pour cela. Approche et chuchote à mon oreille, si tu le souhaites. »

Je me laissai tomber à genoux devant lui. Il se pencha et inclina la tête.

« Méto est innocent, consul. Je peux le prouver, ici et maintenant, si tu m'y autorises.

— Comment ?

— Fais apporter l'amphore de falerne que Méto avait acheminée jusqu'à Antirrhodus. Fais-la goûter...

— Pour tuer une autre jolie esclave du temple ?

— La goûteuse ne mourra pas, car l'amphore n'a jamais été empoisonnée. J'en boirai moi-même, si tu le veux. »

Il recula, juste assez pour me dévisager, plonger son œil dans le mien.

« Que dis-tu là, Gordianus ?

— Le vin de cette amphore n'a jamais été empoisonné. »

Il réfléchit un moment.

« Mais sur l'ordre de la reine, le vin de la coupe d'or a été versé dans l'amphore...

— Et la coupe d'or que la reine a présentée à César n'était pas empoisonnée non plus. »

César se rembrunit.

« Et pourtant, Zoë, l'esclave du temple, est assurément morte.

— Parce que sa coupe était empoisonnée... la coupe d'argile dans laquelle elle a bu, elle seule, et qui se brisa ensuite lors de sa chute. Te souviens-tu ? Quand Merianis est allée la chercher, Zoë a apporté sa coupe personnelle avec elle...

— Et Merianis a rempli cette coupe du vin de la coupe d'or.

— Mais le vin, lui, était intact. Le poison était déjà dans la coupe de Zoë, placé là sans qu'elle le sache.

— Mais par qui ?

— Peut-être par la personne qui est allée la chercher... »

Et pourtant, il était difficile d'imaginer que Merianis ait été capable d'une telle félonie, commise de sang-froid.

« Mais la fiole d'albâtre, on l'a ensuite retrouvée sur Méto.

— La fiole a été dissimulée sur lui par Apollodorus. Et qui est allé chercher Apollodorus ?... »

Je maintins les yeux baissés, mais César regarda au-delà de mon épaule, en direction de Merianis.

« Tu es en train de prétendre que ces deux-là étaient impliqués... Merianis et Apollodorus ?

— Au moins eux, confirmai-je, en songeant à un troisième protagoniste, sans oser le nommer.

— Mais pourquoi ? Quel était leur but ?

— De cela, je ne suis pas certain, consul. Mais réfléchis : Méto se méfiait de la reine. Il désespérait de... l'influence... de la reine... sur toi. La reine – enfin, je veux dire, ses proches – aurait pu vouloir précipiter le discrédit de Méto. Quel meilleur moyen d'y parvenir que de le rendre en apparence coupable d'un crime contre le consul ? »

César me considéra d'un air grave.

« Ce que tu suggères là est monstrueux, Gordianus. Sans la nommer, tu impliques une certaine personne dans un complot visant à m'abuser. Si cela devait être vrai, alors l'objet de ce banquet s'en trouverait réduit à néant. Je devrais reconsidérer le choix de l'héritier du trône du défunt roi, et le fait même du partage éventuel de ce trône. » Il regarda en direction de Ptolémée et soupira. « Considérant quelle armée occupe Alexandrie, il serait certes plus facile de simplement... »

Sa phrase resta en suspens. Je crus qu'il s'était perdu dans ses pensées, jusqu'à ce que je suive son regard et m'aperçoive

qu'un autre personnage s'approchait de la tribune. C'est l'apparence que je devais avoir, me dis-je en levant les yeux sur le visage de Samuel, le barbier de César. Le petit homme se fraya un chemin entre les lits de repos, l'air résolu, mais un peu tremblant, son regard glissant avec anxiété de visage en visage, comme s'il avait avalé une potion amère.

« Et quoi, maintenant ? » marmonna César.

Samuel vint à grands pas. Les gardes se tournèrent vers le consul, pour savoir quels seraient ses ordres et, sur son signal, ils reculèrent.

« Que veux-tu, Samuel ?

— Maître, il faut que je te parle tout de suite. » Il lança un coup d'œil à Pothinus, qui fronça le sourcil. « En privé... »

César me consulta du regard, l'air perplexe.

« On dirait que tu as un frère jumeau, ce soir, Gordianus, comme les Gémeaux. » Il se tourna vers le barbier. « Viens, Samuel. Gordianus dispose d'une de mes deux oreilles. Tu peux bien avoir l'autre. »

Le petit bonhomme grimpa sur l'estrade et se précipita au côté de son maître. Il s'agenouilla et plaça un morceau de papyrus dans la main de César. Pendant que ce dernier lisait, Samuel lui chuchotait à l'oreille. Le barbier s'exprimait avec frénésie, mais trop bas pour que j'entende, et César tenait le papyrus de sorte que je ne pouvais le lire, même si j'entrevis les lettres grecques. À la lecture de cette nouvelle, le sang refluait des joues de César.

Il abaisse le parchemin. Il leva la main vers Samuel, signifiant par là qu'il en avait assez entendu.

« Pothinus », dit-il en regardant droit devant lui.

La voix était sourde, égale, mais quelque chose dans le ton me glaça le sang.

« Consul ? »

Pothinus plissa le front.

« Viens ici, Pothinus. »

L'eunuque se racla la gorge. Sa voix était voilée d'un tremblement :

« Le grand chambellan du roi d'Égypte n'est pas un serviteur que n'importe qui peut convoquer, car seul le roi, et pas même le consul de...

— Pothinus, viens ici ! »

La voix de César explosa comme un coup de tonnerre.

L'eunuque se leva. Ptolémée regarda Pothinus, puis César, et il revint sur Pothinus. L'espace d'un court instant, je vis la confusion sur le visage du roi, avant qu'il ne reprenne cette figure de masque où il était passé maître.

Pothinus s'avança vers César, avec lenteur, avec prudence, comme s'il s'approchait d'un lion.

« Quelle est la demande du consul ? »

César lui tendit le papyrus.

« Ces mots ont-ils été écrits de ta main, grand chambellan ? »

Pothinus arbora un sourire hautain.

« Le grand chambellan a pour habitude de dicter des documents. Leur rédaction revient à un scribe...

— À moins que les termes d'une lettre ne soient trop sensibles pour être entendus même par le scribe le plus digne de confiance... ou surpris par tous les espions qui sont tapis derrière les murs de ce palais. »

Pothinus lança un regard furibond à Samuel, puis à César.

« Je pense que le consul n'est lui-même pas étranger à l'art du maître espion. »

César posa sur Samuel un regard plein d'affection.

« À l'occasion, certains de mes hommes plaisantent aux dépens de Samuel. Ils se moquent de son caractère timoré, disent qu'il sursaute au spectacle de son ombre. Mais ce naturel craintif rend Samuel très observateur. Certains s'amusent de sa petite taille. Mais c'est encore une qualité qui a ses vertus, car cela aide un homme à aller et venir sans qu'on l'observe, et parfois même à franchir les murs.

— Ainsi tu admets que ce misérable m'a espionné !

— Samuel se contente purement et simplement de veiller sur la sécurité de son maître. Il n'a besoin d'aucune instruction de ma part. Mais oui, Samuel t'a surveillé, Pothinus. Il connaît tous tes faits et gestes. Il t'a regardé écrire cette lettre, qu'à la

demande de mon barbier certains de mes hommes ont saisie sur la personne de ton messager. Ce messager, nous aurions toute latitude de le torturer pour qu'il divulgue l'origine de cette lettre... à moins que tu n'admettes simplement que c'est toi qui l'as écrite, Pothinus.

— Mensonges ! C'est cette créature qui a fabriqué cette fourberie de toutes pièces. Il t'a trahi, consul. Il te fait passer pour un sot.

— Je n'en crois rien, Pothinus. Si un homme ne peut se fier à son barbier, à qui irait-il se fier ? » César brandit de nouveau la lettre sous le nez de Pothinus. « Tiens ! Lis à haute voix ! »

Pothinus prit le papyrus. Il le considéra fixement, la feuille oscilla un peu, comme si l'eunuque était pris d'un léger vertige. Il glissa un regard éperdu vers Ptolémée.

« Votre Majesté ! »

Le roi lui rendit un regard mauvais.

« Fais ce que dit le consul, grand chambellan.

— Lis ! » ordonna César.

Pothinus tressaillit, et il obéit :

« À Achillas, commandant les forces de notre roi légitime, de Pothinus, grand chambellan, ainsi que tu pourras le vérifier par le sceau de cette missive : Salut. Là, tu vois ! Ce sceau a été rompu. La cire en est absente. Il n'y a plus rien qui prouve...

— Continue ta lecture, Pothinus, grogna César. Continue ta lecture et ne t'arrête pas avant de l'avoir achevée, faute de quoi mes hommes t'embrocheront de toutes parts. »

Sur un signe de tête de César, l'un des gardes sollicita Pothinus de la pointe de sa lance, dans le dos. L'eunuque glapit :

« Je t'en prie, consul ! Très bien, je vais lire : Après avoir conseillé précédemment au roi de conclure un compromis satisfaisant avec l'intrus romain, ne fût-ce qu'à titre de façade, je vois maintenant que tout compromis ne nous mènerait qu'au désastre. Nous devons convenir d'une action, et promptement. Je ferai tout mon possible de l'intérieur du palais, mais nos ennemis sont bien gardés, surtout à la suite de cette tentative manquée d'empoisonnement par des inconnus. Tu vois, consul ! Cette lettre prouve que je n'avais rien à voir avec ce récent attentat contre tes jours. Je n'ai aucune idée...

— Lis ! »

Pothinus lâcha encore un glapissement et son dos fut parcouru de contorsions. Je vis, à la tache rouge sur sa tunique, que la lance avait versé le sang. Il en eut le souffle coupé, mais il poursuivit sa lecture :

« Je ferai tout mon possible... pour résoudre le problème de mon propre chef. Mais entre-temps tu dois te préparer à livrer bataille contre nos ennemis qui détiennent désormais le roi en otage. En aucun cas la vie du monarque ne doit être mise en danger... Là, Votre Majesté, voyez-vous cette preuve de loyauté envers vous ? Ne commanderez-vous pas à ce Romain de rappeler ses molosses ? »

Ptolémée considéra Pothinus d'un œil impénétrable. « Lis, grand chambellan. »

Pothinus tremblait violemment. Sa voix chevrotait : « En aucun cas la vie du monarque ne doit être mise en danger. Mais si regrettable soit-elle, la perspective qu'il y ait des victimes à l'intérieur du palais me paraît... inévitable. Dans l'éventualité où le pire adviendrait, j'ai pris des mesures pour faire sortir du palais Arsinoë, la sœur du roi, en toute discrétion. Elle devrait arriver avant même cette lettre pour se placer sous votre garde. Protégez-la, car pour maintenir notre légitimité auprès de la populace, il faut qu'un membre au moins de la lignée royale survive à la bataille qui se prépare. Faites ce que vous devez pour éliminer cette reine factice et l'intrus étranger. » Votre Majesté, j'entendais par là que César lui-même risquait de vous tuer, s'il était acculé au désespoir par Achillas ! Je n'ai jamais été rien de moins que votre très loyal...

— Silence ! » César se leva et arracha la lettre des mains tremblantes de Pothinus. « Ce document détaille clairement ton intention de me mettre à mort et d'assassiner la reine. Il exhorte aussi Achillas à attaquer le palais, au mépris imprudent de la sécurité du roi Ptolémée et en violation de l'accord pacifique scellé entre le roi et sa sœur. Cela fait de toi un assassin en puissance, un conspirateur et un traître, Pothinus. »

L'eunuque se jeta aux pieds de Ptolémée.

« Votre Majesté, ne voyez-vous pas ce qui s'est passé ? César a fait de vous son otage, il vous a arraché cet accord de force,

pour promouvoir ses propres ambitions. C'est dans le camp de Cléopâtre qu'il s'est rangé, dès l'instant où il l'a rencontrée. La raison est simple : elle peut lui donner un enfant. Quand ce sera fait, César se proclamera roi d'Égypte, et Cléopâtre sera sa reine et l'enfant son héritier, et c'en sera fini de vous, Votre Majesté, et la fin de votre dynastie ! L'Égypte sera gouvernée par les Romains, et les images de vos ancêtres seront remplacées par celles de César. »

Ptolémée considéra son chambellan comme s'il le flairait du bout de son long nez.

« César est mon ami.

— Si vous croyez cela, Votre Majesté, alors mettez cette amitié à l'épreuve. Quittez le palais. Rejoignez Achillas et votre armée. Permettez-moi de vous accompagner...

— L'eunuque ne cherche qu'à sauver sa tête », grommela César.

Ptolémée se leva d'un geste brusque, avec une telle force qu'il renversa Pothinus sur le flanc. L'eunuque rampa à plat ventre à ses pieds.

« Tu as oublié quelle était ta place, grand chambellan... quoique à partir de cette minute tu n'occupes plus cette position, et donc je m'adresserai à toi en t'appelant simplement Pothinus. Tu me crois encore un enfant, facile à soumettre à ta volonté. Tu te figures être le maître secret de l'Égypte, et tu me considères comme une simple marionnette posée sur le trône.

— Votre Majesté, d'où vous viennent ces idées ? Le Romain vous a empoisonné l'esprit...

— Silence ! Penses-tu que j'aie l'esprit assez faible pour que César soit capable de le modeler selon sa volonté ? Me tiens-tu en si piètre estime ? Oui, je le crois. « Regrettable »... n'est-ce pas le terme que tu emploies dans cette lettre pour décrire ma mort, si Achillas devait investir le palais et me tuer ? Tu regretteras bien davantage ta propre mort, Pothinus.

— Non, Votre Majesté ! Je vous en prie, écoutez-moi...

— Il n'y a rien de plus à dire, Pothinus ! Je te dépouille de ton titre et de ton poste. Je te prive des priviléges de la maison royale, dès à présent et pour l'éternité. Pour tes crimes contre moi, tu seras exécuté et ton corps sera profané. Ta chair servira

de fourrage aux oiseaux charognards. Tu seras maudit par les dieux. Non seulement ton corps, mais aussi ton *ka* périront pour toujours, et tout se passera comme si Pothinus n'avait jamais existé. C'est là la fin que connaissent les traîtres. »

Pothinus sanglotait et se dissimula le visage.

César se leva et vint au côté de Ptolémée.

« Votre Majesté, puisque vous venez de vous affranchir de votre eunuque, et comme il m'a fait offense, à moi aussi, en conspirant mon assassinat, je vous demande une faveur. Laissez-moi prononcer moi-même un jugement sur sa personne, et pourvoir à son châtiment.

— Non ! » Pothinus les considéra tous deux avec une expression lamentable et tragique. « Le Romain cherche à vous retirer cette prérogative, Votre Majesté. C'est César qui vous traite comme un enfant...

— Silence, Pothinus ! » Le roi le tança d'un œil furibond, puis il se tourna vers César. « Puisque César le demande, et parce que César est mon ami le plus cher, je fais don de ce criminel à César, qui peut user de ce misérable comme bon lui semble. Les Romains se vantent de posséder un grand sens de la justice, n'est-ce pas, César ? Peut-être seras-tu en mesure de m'enseigner une leçon sur ce sujet. De quelle manière disposeras-tu de Pothinus ? »

César baissa les yeux sur l'eunuque recroquevillé, puis il se tourna brièvement pour observer la reine, qui avait suivi toute cette scène en silence, le visage comme un masque, aussi neutre que celui de son frère quand il se montrait des plus impénétrables. Lorsqu'il détacha d'elle son regard, César soutint le mien un long moment, et je vis qu'il n'avait pas oublié ce que je venais de lui confier.

« Samuel ! Rends-toi dans mes quartiers. Tu trouveras là-bas une amphore distinctement marquée : *Faleme*. À n'ouvrir qu'en présence de *Gnaeus Pompeus Magnus*. Apporte-la-moi tout de suite. »

Le barbier acquiesça, se releva d'un bond et sortit d'un pas vif.

César me considéra et, voyant l'expression de mon visage, il s'avança vers moi et s'adressa à moi d'une voix feutrée :

« Tu m'as l'air déconcerté, Gordianus.

— À quel jeu joues-tu, consul ?

— Ce n'est pas un jeu, c'est une épreuve. Selon toi, l'amphore de falerne n'a jamais été empoisonnée, pas plus que la coupe d'or. Merianis a versé ce poison dans le récipient d'argile de la goûteuse, et Apollodorus a dissimulé la fiole d'albâtre vide sur ton fils. Si c'est vrai, le falerne était immaculé, et il le reste, car il a de nouveau été scellé d'un bouchon de cire avant que je n'autorise qu'on l'ôte à ma vue. Es-tu certain de tes allégations, Gordianus ?

— C'est la seule explication, consul.

— À moins, bien sûr, que Méto n'ait empoisonné l'amphore... auquel cas le falerne tuera quiconque en boira. »

Je secouai la tête.

« Ce n'est pas possible, consul.

— Nous allons voir. J'avais pensé que cette soirée serait une occasion joyeuse, une chance de fêter la réconciliation et la paix. Au lieu de quoi, il semble que je sois destiné à apprendre qui sont mes amis, et qui sont mes ennemis. »

Il jeta un regard à Ptolémée, puis à Cléopâtre.

Samuel, soufflant comme un phoque, arriva avec l'amphore.

César inspecta le récipient, qui portait la marque imprimée de son propre sceau. Satisfait, il fit un signe de tête à Samuel, qui le découpa.

« Verse une coupe, Samuel. Tiens, sers-toi de la mienne, car je suis convaincu que personne ne l'aura manipulée. »

Le barbier versa une mesure de vin dans la coupe.

« Relève-toi, Pothinus ! »

L'eunuque se remit debout, le visage traversé de deux expressions contraires, un mélange de terreur et de méfiance.

« Consul ! murmurai-je. À quoi penses-tu donc ? Ce n'est pas là la justice romaine. C'est pur arbitraire, pur caprice !

— Les dieux sont capricieux. Il nous faut donc l'être aussi de temps en temps, si nous voulons les imiter. C'est aussi un moyen de déterminer la vérité, Gordianus. N'y es-tu pas toujours favorable ? »

La reine se pencha en avant, l'air sombre.

« Qu'as-tu l'intention de faire, César ? »

Merianis baissa les yeux, contempla ses genoux et se tirilla les doigts dans de petits gestes nerveux. Apollodorus se tenait debout, les bras croisés, la mâchoire saillante.

« Oui, César, en effet, fit Ptolémée. Pourquoi ne fais-tu pas étrangler ce traître, là, sur-le-champ ?

— Parce que j'ai l'intention d'offrir à Pothinus le choix qui pourrait lui permettre de survivre. Voici une coupe de vin de Falerne, Pothinus. Elle vient des réserves personnelles de Pompée. Le vin de Falerne est légendaire. C'est le meilleur de tous les crus d'Italie. Mais cette amphore contient peut-être... ou peut-être pas... un poison mortel. Qu'en est-il ? J'aimerais le savoir. Au lieu de soumettre à cette épreuve un esclave sans défense, je te la propose à toi, Pothinus.

— Tu m'humilie, Romain !

— Non, Pothinus, je t'offre une chance de vivre... c'est bien plus que tu ne mérites. Si le vin est sain, et si tu le bois sans subir aucun dommage, je te libérerai et je t'autoriserai à rejoindre Achillas devant le palais. Gordianus, ici même, goûtera au plaisir de la deuxième coupe, et nous tous, nous partagerons un bon falerne, ce soir. Mais si ce vin est empoisonné...

— Tu mens ! Qu'il soit empoisonné ou non, tu me feras mettre à mort avant que j'aie pu quitter cette salle.

— Je suis un homme de parole, eunuque ! Décide-toi. Prends cette coupe, ou non ! »

Au regard fuyant de Pothinus, je sentis quel débat faisait rage dans son esprit. Tant qu'il avait tous ses esprits et une voix pour supplier, il pourrait encore inventer un moyen de se gagner la pitié de Ptolémée. Mais une fois qu'il aurait bu de cette coupe, il n'y aurait plus moyen d'y revenir. Je ressentais moi-même le frémissement du doute. La logique de mon argument vis-à-vis de César était irréfutable, de cela j'étais certain, et pourtant... Je me rappelai cet éclair, cette intuition vague que j'avais éprouvée quand j'avais interrogé Apollodorus, en rapport plus ou moins étroit avec ce morceau de bois qu'il avait sculpté en tête de lion. Ce moment pénétrant, flottant, indécis m'était quand même apparu d'une authenticité

absolue – et pourtant il ne présentait aucun lien avec ce qui était en train de se produire à l'instant.

M'étais-je mépris sur cette amphore ? Je finis presque par souhaiter que Pothinus refuse de boire de ce vin.

Mais finalement, la perspective de la liberté, telle que formulée par César, finit par gagner l'eunuque. Il prit la coupe, s'attarda un moment sur son reflet à la surface du vin, puis il but d'une seule gorgée.

J'observai les convives présents sur l'estrade et les vis tous qui regardaient, en retenant leur souffle. Je jetai un œil par-dessus mon épaule. Les autres dîneurs, allongés sur leur lit de repos, avaient l'air de spectateurs silencieux assistant à une pièce de théâtre, suspendus à son dénouement. À l'autre bout de la salle, j'entrevis deux courtisans égyptiens et le Romain qui les avait houspillés. Le trio était désormais assis en rang, sur un seul lit, ils s'étaient interrompus dans leurs réjouissances et étaient frappés de mutisme par ce drame qui se jouait sur cette estrade.

Pothinus tendit la coupe à César, la lui remit entre les mains, et resta debout, tournant la tête à droite et à gauche pour adresser des regards furieux à ceux qui l'entouraient. Il se lécha les lèvres, grinça des dents et prit une profonde inspiration. Il ferma les yeux, demeura un moment paupières serrées, puis il les rouvrit, sourit et se tourna vers César.

« Là, Romain. Es-tu satisfait ?

— Tu ne sens rien ?

— Rien que la satisfaction d'avoir bu un vin vraiment fin. Dommage que le Grand Pompée lui-même n'ait jamais pu le goûter ! Es-tu à la hauteur de ta parole, César ? Me laisseras-tu aller, maintenant ? »

César renversa légèrement la tête en arrière, il étudia Pothinus un long moment, puis il tourna les yeux vers moi. Il n'avait pas l'air heureux.

« Donc, Gordianus, il semble que tu avais raison. L'amphore n'était pas empoisonnée, uniquement la coupe de la goûteuse. Cet événement déplaisant, à Antirrhodus, était dû aux actes d'une personne en qui je croyais pouvoir me fier, quelqu'un qui m'est devenu très proche... »

Ses yeux glissèrent en direction de la reine, mais avant que son regard ne se pose sur elle, Pothinus lâcha un borborygme qui attira son attention.

Ce bruit émanait du fond de la gorge de l'eunuque, un grognement qui jaillit comme un halètement étouffé. Il fut parcouru d'un hoquet, comme si on venait de lui décocher une flèche en quelque partie délicate de son anatomie, et il recula d'un pas, les mains sur le ventre.

« Non ! chuchota-t-il. Ce n'est pas possible ! » Il grimaça et se tourna vers le roi. « Espèce de petite vipère ingrate ! Toi et ta sœur, vous vous valez bien, et vous méritez la ruine que César vous réserve ! » Il tomba à genoux, s'agrippa le ventre, secoué de convulsions. « La malédiction soit sur toi, César ! Puisses-tu périr comme Pompée a péri, découpé en morceaux et couvert de ton propre sang ! »

Il s'écroula sur le flanc et ramena ses genoux à hauteur de sa poitrine. Il lâcha un dernier soubresaut, et le roi s'avança vers lui et lui assena un violent coup de pied qui l'envoya rouler sous l'estrade. Flasque et sans vie, le corps de l'eunuque retomba lourdement sur le sol.

Je regardai César, qui fixait ce corps du regard, les yeux grands ouverts, sans ciller. Son visage était de cire. La malédiction de l'eunuque l'avait troublé. Enfin, il frémit, comme pour se défaire de ce sortilège. Il me regarda et me gratifia d'un sourire contrit.

« Ainsi, Gordianus, il semble que tu te sois trompé. Les compagnons de la reine sont innocents. La responsabilité de ce qui s'est passé à Antirrhodus incombe à ton fils. »

Je secouai la tête.

« Non, consul, il doit y avoir une autre explication...

— Silence ! Le roi s'est débarrassé d'un traître qui avait réussi à monter très haut dans son estime. Je suivrai son exemple. Je vais me débarrasser du traître parmi les miens. Méto sera exécuté demain. »

Je reculai en titubant, aussi abasourdi que si César m'avait frappé. Pris de vertige, je regardai Cléopâtre. La reine souriait.

25

« C'est un geste généreux de la part de César de nous accorder cette ultime visite », fit Méto.

Il s'assit sur sa paillasse, le regard fixé sur les murs froids et humides du mur d'en face. Par la haute fenêtre à barreaux, les bruits d'une chaude matinée d'été nous parvenaient : le grincement des vaisseaux à l'ancre, le cri des mouettes affamées, les hurlements des marins de César vérifiant que rien ne cloche. Achillas possédait le contrôle symbolique de la plus grande partie de la ville, y compris l'île de Pharos avec son phare, ainsi que le port de taille plus modeste d'Eunostos, sur la chaussée de Pharos, mais la mainmise de César sur le Grand Port restait entière.

« Un geste généreux ? » Je secouai la tête, car j'avais le crâne plein d'idées confuses. J'avais passé une nuit misérable, sans sommeil, à lutter en vain pour élaborer un moyen de sauver mon fils. « C'est un geste généreux de la part de César de nous accorder cette ultime visite. » Loyal Méto ! Fidèle à César jusqu'à la toute dernière minute, alors qu'il s'apprête à mettre fin à tes jours.

— Que puis-je faire d'autre, père ? Quelqu'un a tenté de l'empoisonner, à Antirrhodus. Pas moi. Mais toutes les preuves me désignent. Il ne peut pas laisser un tel acte impuni !

— Mais quel est le bien-fondé d'un châtiment qui frappe un innocent... et un homme d'une loyauté aussi indéfectible ? Quand je pense aux sacrifices que tu as consentis pour César, aux risques terribles que tu as pris...

— Tout cela de mon plein gré. J'ai choisi de le servir. Il m'a accordé ce privilège. N'oublie pas que j'ai commencé ma vie comme un esclave, père. Moi je ne l'oublie jamais.

— Quand je t'ai adopté, tout cela a changé.

— Non, père. Le passé ne s'efface jamais, pas entièrement. Tu as fait de moi ton fils, et un citoyen. Tu as changé le cours de ma vie, de fond en comble, et de cela je te suis reconnaissant, plus que tu ne l'imagines. César m'a accordé sa confiance, il m'a donné un rôle à jouer dans son grand dessein, et il m'a même apporté une forme d'amour... et de cela aussi, je lui suis reconnaissant. Ma vie a été plus féconde que je n'aurais pu le rêver quand j'étais jeune garçon... d'autant plus riche que je n'avais aucun droit et aucune raison d'espérer les merveilles qui m'attendaient. Je ne les ai jamais tenues pour acquises ! Mais tu m'as renié...

— Méto, pardonne-moi ! C'est la pire erreur que j'aie jamais commise. Si j'avais la possibilité de revenir sur ce moment-là, je le ferais. »

Il haussa les épaules.

« Tu as fait ce que tu estimais devoir faire. Et à présent César va faire ce qu'il doit faire. Peut-être croit-il vraiment que j'ai tenté de l'empoisonner. D'ailleurs l'alternative serait tout simplement inacceptable à ses yeux : que la reine, pour des motifs qui n'appartiennent qu'à elle, m'ait fait accuser. Il doit agir. Et s'il doit choisir entre Cléopâtre et moi, alors il choisit Cléopâtre. Et qui suis-je pour m'y opposer ? Je ne suis guère qu'un esclave qui a eu la bonne fortune de s'élever au-dessus de sa position. Elle est la reine d'Égypte et l'héritière des Ptolémées et, si l'on en croit les Égyptiens, une déesse.

« Sa destinée est écrite dans les étoiles. Dans le grand dessein des choses, mon destin n'importe pas du tout.

— Non, Méto ! Je n'accepte pas une telle notion. Ta vie compte autant que celle de n'importe qui d'autre. J'ai passé mon existence à contempler le désordre provoqué par ces soi-disant grands hommes, ces soi-disant grandes femmes. Ils ne valent pas mieux que les criminels et les fous, mais comme ils commettent leurs crimes à très grande échelle, on attend de nous tous que nous nous inclinions devant eux, avec crainte et respect. « Les dieux m'aiment », disent-ils pour excuser leurs crimes et rallier les hommes à leur cause. Mais si les dieux les aiment tant, alors pourquoi meurent-ils de si horrible façon ? Regarde ce qu'il est advenu de Pompée, éviscéré comme un

poisson sur les rivages d'Égypte. Regarde la fin horrible qui attendait Milon, Clodius, Marcus Caelius, Catilina, Domitius Ahénobarbus, Curion... la liste est interminable. Retiens bien mes propos, le même destin attend Cléopâtre et, oui, même ton bien-aimé César.

— Serais-tu devin, maintenant, père ? » Méto rit d'un rire sans joie. « Cela nous ramène tout simplement à la même vieille discussion entre nous, la brouille qui t'a conduit à me désavouer. Tu crois que je suis d'un dévouement trop aveugle envers un homme comme César, que je contribue trop volontiers à ce désordre, comme tu l'appelles, qu'il laisse dans son sillage. Et peut-être est-ce toi qui as raison. Je partage tes doutes. Je partage ton ressentiment face à ce monde tel qu'il est... si dur et si cruel, et plein de mensonges. Mais au bout du compte, père, j'ai choisi de prendre part à ce monde, d'embrasser l'existence du guerrier et de l'espion. Et pour cela je vais maintenant payer le prix, tout comme César en paiera tôt ou tard le prix, si ce que tu dis est vrai. » Il leva les yeux et scruta le mur. « Mais dois-tu prêter ta voix à de telles pensées séditieuses, père ? C'est toi qui m'as averti : il fallait parler avec discrétion, au vu de la porosité des murs de ce palais.

— Quelle importance à présent ? César a pris sa décision. Il est le roi de Rome, même s'il n'en porte pas le nom, et nous sommes tous à sa merci.

— Crois-tu qu'il m'accordera le choix de ma mort ? J'aimerais m'empaler sur mon épée, comme un Romain honorable. Ou me forcera-t-il à boire de cette amphore, à payer pour l'avoir empoisonnée ? Comme il a forcé Pothinus à boire, et à mourir devant tous ces gens. »

Je frémis et refoulai mes larmes.

« César ne l'a pas contraint à boire... c'est ce qui a rendu sa mort si terrible ! Si tu avais pu voir César hier soir, Méto, se prélasser sur cette tribune, rendre la justice au petit bonheur la chance, comme le plus décadent des potentats asiatiques. Il m'a soutenu qu'il avait retenu certaines leçons sur son rôle de gouvernant grâce à sa fréquentation du roi Nicomède, et maintenant il se sent d'humeur à transmettre ces leçons au jeune Ptolémée. Quelle sorte d'exemple a-t-il dispensé, au vu du

traitement qu'il a réservé à Pothinus ? L'eunuque ne valait pas mieux qu'eux, encore un intrigant impitoyable avec un penchant pour le meurtre, mais il n'était pas pire non plus. Il se pouvait qu'il mérite la mort du traître, mais que César le nargue de cette manière, le pousse à jouer sa propre vie sur un coup de tête, pour satisfaire sa curiosité... la pusillanimité de tout ceci m'a écœuré. Et César savait qu'il y avait quelque chose d'inconvenant dans la mort de l'eunuque. Tu aurais dû voir sa figure quand Pothinus l'a maudit !

— César ne croit pas aux malédictions.

— Pas même à une malédiction proférée par un mourant dans son dernier souffle ? »

Méto secoua la tête.

— Malédiction ou pas, une fois qu'un homme est mort, il ne reste plus rien à craindre de sa part. Qu'est-ce que Pothinus lui-même avait dit au roi, quand il cherchait à justifier leur complot pour assassiner Pompée ? « Les morts ne mordent pas. »

Je hochai la tête, puis me raidis et laissai échapper un souffle. Je me sentis parcouru tout entier d'un frisson, exactement ce frisson d'intuition que j'avais éprouvé l'autre jour, en regardant le bout de bois taillé d'Apollodorus flotter sur les vagues. Mais maintenant, au lieu de s'échapper avant que j'aie pu m'en saisir, cette idée pénétrante fit irruption à la surface de ma conscience, dans sa plénitude, inéluctable, indéniable.

Je me retournai et frappai du doigt contre la porte verrouillée.

« Geôlier ! Viens tout de suite ! »

Méto se leva de sa paillasse.

« Père, tu ne peux pas me laisser, pas maintenant. Nous avons sûrement d'autres choses à nous dire... »

— Et nous nous les dirons, Méto, à une date ultérieure, car ceci n'est pas notre dernier entretien. Geôlier ! Laisse-moi sortir ! Je dois être admis en présence de César, sur-le-champ ! »

Je trouvai César vêtu non de sa tenue de consul – sa toge – mais de ses atours militaires d'imperator, avec sa fameuse cape rouge enflée légèrement dans la brise marine qui soufflait

depuis la terrasse ouverte en face du phare et balayait la haute salle. Il émanait de cette pièce l'atmosphère de tension et d'urgence d'une tente de commandement sur le champ de bataille. C'est ainsi que je me souvins de ma rencontre avec César dans son camp militaire, face à Brundisium, juste avant qu'il ne chasse Pompée d'Italie, entouré de son aréopage de jeunes lieutenants tout bourdonnant de questions et de rapports, et qui couraient en tous sens.

En me voyant, César leva la main pour réduire au silence l'officier qui avait toute son attention l'instant précédent.

« Officiers, veuillez m'excuser, mais j'ai besoin d'un moment seul avec ce citoyen. »

Tous les hommes de la pièce savaient qui j'étais – le père de Méto le condamné –, et certains d'entre eux me gratifièrent de regards réprobateurs, tandis que d'autres me réservaient une expression de sympathie. Animés de leur esprit de corps, ils se reprirent, roulèrent leurs documents et leurs cartes, et se retirèrent dans l'antichambre. Même après que l'on eut fermé les portes, j'entendais encore le grondement sourd de leurs conversations animées.

Je regardai César.

— Sommes-nous en situation de crise, consul ? Ou dois-je dire « imperator » ?

— Une sorte de crise. Achillas a déplacé certaines de ses forces vers l'avant et il en a replié d'autres en diverses parties de la cité, en guise de préparation, semble-t-il, avant une attaque de notre position. Il se peut que la nouvelle de la mort de Pothinus lui soit parvenue, et telle est sa réaction. Ou peut-être une attaque était-elle planifiée de longue date. En tout cas, nous devons nous préparer au pire.

— Achillas attaquera-t-il sans un ordre direct du roi Ptolémée ?

— Cela reste à voir. Au moment même de ton arrivée, nous débattions des divers moyens de faire connaître la volonté du roi à Achillas, sans mettre en danger le roi ou nos propres émissaires. Achillas a assassiné deux envoyés que je lui ai dépêchés tout à l'heure. L'homme ne vaut guère mieux qu'un

brigand ! Il me rappelle les pirates qui m'ont enlevé quand j'étais jeune.

— Et nous savons tous ce qu'il est advenu d'eux. »

La crucifixion de ces pirates avait été un chapitre majeur dans la légende de la carrière césarienne.

« Achillas a assassiné Pompée de sa propre épée. Rien ne me plairait plus que de le voir connaître le même sort que son complice, le défunt Pothinus.

— Pompée a été tué avec le consentement du roi, dis-je, si ce n'est sur son instigation. Le roi sera-t-il puni, lui aussi ?

— Ne sois pas ridicule, Gordianus. Une fois certaines influences sinistres écartées, le roi sera véritablement en mesure de s'imposer. Je ne doute pas que sa sœur ou lui compteront parmi les plus puissants alliés de Rome. »

À l'instant où il prononçait ces mots, je vis qu'une pensée contraire lui travaillait l'esprit. Mais nous nous étions éloignés du motif de ma visite. César manifesta tout à coup son impatience.

« Tu me vois très occupé, Gordianus. Je t'ai accordé une audience uniquement en raison du caractère pressant de ta requête, et parce que tu m'as assuré que cet entretien porterait ses fruits. J'ai fait mander ceux que tu m'as prié de convoquer. Ils devraient arriver d'un instant à l'autre. Tu dis savoir de manière irréfutable ce qui s'est produit à Antirrhodus, et que Méto est complètement innocent. Tu as intérêt à être en mesure de le prouver.

— Ceux que tu as convoqués connaissent la vérité, une vérité en miettes. Si seulement ils admettent ce qu'ils savent, alors César verra la vérité en pleine lumière. »

L'officier qui gardait la porte se précipita au côté de César et lui parla à l'oreille.

« Le premier de ces individus que tu m'as prié de convoquer est ici, m'annonça César. Fais-le entrer », ajouta-t-il en se tournant vers l'officier.

Un instant plus tard, les portes s'ouvrirent pour laisser entrer un bonhomme petit et noueux. Ses cheveux et sa barbe n'étaient pas aussi proprement taillés que lors de notre première rencontre à bord du navire de Pompée. La captivité –

d'abord en tant que prisonnier du roi, et maintenant de César – ne convenait pas à Philippe, l'affranchi de Pompée. Il était hagard, échevelé, l'œil aux aguets, le regard instable, au point que je finis par m'inquiéter quelque peu de son équilibre mental.

Quand il me vit, il se rembrunit. Cet éclat étrange dans ses yeux se fit encore plus farouche.

« Te souviens-tu de moi, Philippe ? dis-je. Nous avons ramassé du petit bois ensemble pour ériger un bûcher funéraire en l'honneur de ton ancien maître.

— Bien sûr que je me souviens de toi. Je me souviens de toute cette journée maudite. Si seulement je pouvais oublier ! » Il baissa les yeux. « Je vois que tu es tombé entre les griffes de César, toi aussi. »

Je me rappelai qu'il me croyait un soldat vétéran de l'entourage de Pompée, frappé par le chagrin à la vue du Grand Général que l'on abattait ; que j'avais sauté par dessus bord et nagé jusqu'au rivage. Je ne voyais pas la nécessité de le détromper.

« Nous sommes tous entre les mains de César, à présent, dis-je en lançant un regard en biais vers l'imperator. Philippe, j'ai un besoin vital de ton aide. Tout comme je t'ai aidé l'autre jour sur cette plage pour offrir à Pompée le Grand les rites qu'il convenait, m'aideras-tu en retour ?

— Qu'attends-tu de moi ? »

Je respirai profondément. La veille au soir, j'avais cru avec certitude au plan présumé que j'avais exposé à César, afin de disculper Méto de cet empoisonnement, et l'on m'avait administré la preuve tragique que je me trompais du tout au tout. Et si je faisais encore fausse route ? Peut-être l'intuition et le jugement m'avaient-ils également abandonné. Je vis l'expression pleine d'appréhension du visage de César, et je compris que j'avais subitement le regard tout aussi hagard que Philippe. Je refoulai cette peur soudaine et cette incertitude qui m'assaillaient, me submergeaient.

« Philippe, tu étais là, avec le Grand Pompée, à Pharsale, n'est-ce pas ?

— Oui. »

Il glissa un regard surnois vers César, et je sentis toute la haine et la répulsion qu'il éprouvait envers l'homme qui avait anéanti son maître bien-aimé.

César intervint :

« J'ai déjà questionné cet homme au sujet de tout ce qui concerne Pharsale et le meurtre de Pompée, y compris ce qui s'est produit dans l'intervalle.

— Oui, César, mais je pense qu'une question a pu t'échapper. Que disais-tu, le soir où nous avons dîné ensemble, à propos de l'interrogatoire de Philippe, que tu conduisis toi-même ? Qu'il avait fait preuve de franchise sur certains points, été réticent sur d'autres. Je pense connaître l'un des aspects qu'il répugnait à évoquer. »

César me considéra d'un œil tranchant, puis ce fut le tour de Philippe.

« Continue, Gordianus.

— Philippe, quand les forces de Pompée ont été défaites, à Pharsale, cela fut un grand choc pour toi, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Mais pas une totale surprise, je pense. Pompée savait que César était un ennemi formidable. Celui-ci l'avait déjà chassé d'Italie et il avait écrasé ses alliés en Espagne. Pompée devait avoir à l'esprit une possible défaite. Non ? »

Philippe me regarda d'un œil prudent, avant d'opiner enfin de la tête.

« À Pharsale, dis-je, la bataille a débuté très tôt dans la journée, les lanceurs de javelots de César ont attaqué les premières lignes de Pompée. La mêlée a été sanglante et le combat était serré, mais tandis que la journée s'avancait et que le soleil atteignait son zénith, les hommes de Pompée furent pris de panique et rompirent les rangs. Son infanterie fut encerclée. Sa cavalerie lâcha prise et s'enfuit. Celle de César la poursuivit et la massacra en nombre, dispersant les survivants, tandis que le corps d'armée central de l'infanterie césarienne convergeait sur le camp pompéien. La rumeur se répandait, selon laquelle Pompée le Grand, confiant dans la victoire, s'était retiré à midi sous son pavillon pour s'y restaurer... une table tout à fait somptueuse, avec des plats en argent et les vins les plus fins,

dignes d'un banquet de victoire. C'est la scène que découvrit César quand il pénétra dans le camp et entra sous le pavillon de Pompée d'un pas impérieux, pour s'apercevoir que le Grand Général avait fui quelques instants plus tôt. Ainsi s'achève ce récit, tel que je l'ai entendu raconter, à Rome.

« Mais voici ce que je pense. Quand Pompée s'est retiré sous son pavillon, il n'avait aucune illusion quant à sa victoire dans cette bataille. C'était d'ailleurs le contraire. Il resta suffisamment longtemps pour voir sa fortune se retourner, et il regagna son camp à cheval, sachant que tout était perdu. Il se réfugia sous son pavillon pour attendre la fin inévitable. Il réunit ses proches, dont tu faisais partie, Philippe, et exigea que l'on serve aussitôt un banquet plantureux. Il ordonna à l'un de ses subordonnés les plus dignes de foi... n'était-ce pas toi, Philippe ?... d'aller chercher une amphore très particulière de vin de Falerne qu'il avait conservée justement pour cette occasion, et cette seule occasion.

« Te souviens-tu de ce que tu m'as dit, Philippe, quand tu pleurais Pompée sur cette plage ? Je m'en souviens, même si, sur le moment, je n'ai pas pleinement saisi le sens de tes paroles. « Il aurait dû mourir à Pharsale, disais-tu. Pas comme ceci, mais à une heure et d'une manière qu'il aurait choisies lui-même. Quand il a compris que tout était perdu, il s'était résolu à agir en ce sens. »

« Quels propos exacts t'a-t-il tenus ce jour-là, Philippe ? »

Philippe avait un regard vague, perdu loin derrière moi, plongé dans son souvenir de cette terrible journée, à Pharsale.

« Pompée le Grand m'a dit : « Aide-moi, Philippe. Aide-moi à rassembler tout mon courage. J'ai perdu la partie. Je n'ai pas le cran d'en supporter les conséquences. Que ce lieu voie ma fin. Que les livres d'histoire disent : Pompée le Grand est mort à Pharsale. »

Je hochai la tête.

« Mais au dernier moment, il a perdu courage. N'est-ce pas ce que tu m'as dit, Philippe ? Pompée le Grand vacilla et s'enfuit, si vite que tu as dû courir sur ses talons pour ne pas le perdre de vue. » Je secouai la tête. « J'ai entendu tout ceci, mais je me suis mépris. J'ai cru que tu faisais allusion au banquet

prématûré qu'il avait dû écourter comprenant que tout était perdu, et qu'il avait cherché en vain à rassembler le courage de s'emparer de son épée et de mourir en combattant, avant de finir par perdre tout sang-froid et d'enfourcher son cheval pour décamper. Mais avant même que ce banquet ne débute, il savait que c'était terminé. En vérité, c'est dès que l'on dressa les tables et que l'on servit les plats qu'il te pria de l'aider à trouver le courage de mourir ainsi qu'il l'avait décidé si tout se retournait contre lui. Ce n'était pas un banquet de victoire : c'était un festin d'adieu ! Cette amphore soigneusement scellée de vin de Falerne qu'il avait emportée partout avec lui, de champ de bataille en champ de bataille, à n'ouvrir qu'en sa présence... Qu'avait-il de si singulier, ce vin, Philippe ? »

Ce dernier secoua la tête, refusant de répondre, mais César commençait à comprendre.

« Pompée avait l'intention de s'octroyer la mort de son choix, déclara-t-il. Non pas en s'empalant sur son épée... mais par le poison ? »

Je hochai la tête.

« Avec ses amis très proches autour de lui, entouré des ornements de la richesse et du luxe, et avec un bon repas dans le ventre. Mais ensuite les remparts furent renversés, et tu es entré en personne dans le camp, consul, à cheval. Pompée fut confronté au choix qu'il ne pouvait plus guère repousser : la capture et l'humiliation, ou une mort sûre et rapide par le poison... ce même poison que sa femme gardait à portée de main, pour le cas où elle aurait dû elle aussi faire face à pareil choix. Il lui suffisait de briser le sceau de ce falerne, d'en boire une coupe et d'effectuer sa sortie vers le néant. Tel était son plan. Mais à l'instant du paroxysme, il en fut incapable. Était-ce par crainte de la mort ? Peut-être. Mais je pense que sa volonté de vivre encore un autre jour, fût-ce dans la misère et la défaite, était tout simplement trop forte. Il a couru hors de sa tente, il est monté sur le premier cheval qu'il a trouvé, il a piqué des deux et s'est enfui au tout dernier moment. Et tu as chevauché à sa suite, Philippe, en laissant l'amphore de falerne scellée derrière toi. »

César regarda Philippe.

« Est-ce la vérité ? »

Philippe baissa les yeux et serra les dents. Son silence était en soi une réponse.

César secoua la tête.

« Et penser que, si j'avais été de la même trempe que Pompée, avec une soif de luxe et de complaisance en toute circonstance, au lieu de superviser les derniers stades de la bataille j'aurais pu m'asseoir pour me servir d'un plat des venaisons de Pompée et de son flacon de falerne... un festin de victoire !... et je serais mort sur-le-champ, par le poison. Ou alors, j'aurais pu mourir n'importe quel autre jour, en n'importe quelle occasion, dès que j'aurais choisi de boire de ce vin ! »

J'acquiesçai.

— Pompée le Grand ne manquait pas d'en avoir conscience. Il me l'a confié quand il m'a convoqué à bord de son navire. « César risque bien d'avoir ce qu'il mérite, et quand il s'y attendra le moins. Les dieux abandonneront César... comme ça ! » Je claquai des doigts en imitant le geste de Pompée. « Il sera en vie, mijotant son prochain triomphe, et à la minute suivante... il sera mort comme le roi Numa ! » J'avais cru qu'il évoquait un assassin qu'il aurait placé dans ton entourage, ou qu'il divaguait simplement... mais il parlait de ce falerne, car il savait qu'il était tombé entre tes mains et il espérait qu'un jour tu te décides à l'ouvrir et à le boire.

— Ce qui devait être aussi l'espoir de cet intrigant d'affranchi, ici même. Hein, Philippe ? Tu étais au courant pour ce vin, et pourtant tu ne m'en as jamais averti. Espérais-tu que je le boive et meure de la mort que Pompée était trop poltron pour s'infliger à lui-même ?

— Oui ! s'écria Philippe. À sa profonde honte, le Grand Pompée a découvert qu'il était incapable de se suicider, au lieu de quoi il s'est rendu en Égypte – ce qui revenait au même. Je me suis souvent demandé s'il n'était pas venu ici en sachant que ces monstres le supprimeraient, le soulageant ainsi de cette lourde mission de mettre fin à ses jours de son propre chef. Mais les actes des hommes leur survivent, et il me restait un espoir... que tôt ou tard des messagers arrivent et sillonnent le palais en hurlant la bonne nouvelle : « César est mort !

Personne ne sait comment, personne ne sait pourquoi... il buvait juste une coupe de vin, et soudain il s'est écroulé, mort ! Serait-ce du poison ? Oh, mon dieu !... »

Le petit homme éructait, bouillonnant de sarcasme et de fureur.

« Et il en eût été ainsi, lâcha César avec froideur, si j'avais bu de ce vin, l'autre jour, à Antirrhodus. Je serais mort, abattu par un mort !

— « Les morts ne mordent pas ! » rappelai-je. C'est ce que Pothinus disait de Pompée. Mais il se trompait. Même mort, Pompée aurait pu exercer sa vengeance sur toi, César. En réalité, ce falerne a tué la goûteuse de la reine, à ta place. Et la confusion créée par cet événement a failli te pousser à supprimer Méto... qui était, tu dois le comprendre à présent, innocent depuis le début. » César me gratifia d'un regard oblique. « Mais qu'en est-il de cette fiole d'albâtre découverte sur lui... une fiole qui, nous le savons, contenait du poison, et qui était vide quand nous l'avons trouvée ? »

Avec un sens de l'à-propos aussi parfait que celui du messager dans une pièce de théâtre, le soldat qui gardait la porte s'avança pour indiquer à César que les autres personnes convoquées par lui étaient arrivées.

« Emmenez cette créature, ordonna César en désignant Philippe, et faites entrer les autres. »

26

Apollodorus entra le premier, suivi de Merianis, tous deux l'air sombre. Je lançai un regard à César et vis cet air sombre se refléter sur sa face. Ensuite, une autre expression, difficile à discerner – de la consternation, de l'appréhension ? – lui voila le visage lorsque Cléopâtre apparut dans la pièce.

J'avais demandé à César de convoquer ses laquais sans la reine, et sans qu'elle en sache rien, si possible. Et pourtant, elle était là. Elle investit les lieux, vêtue de pied en cap de sa tenue royale, drapée de ses tuniques d'or et d'écarlate, avec sa couronne d'uræus à tête de vautour posée sur la tête. Sa présence en cet instant était très différente de celle qui émanait d'elle, toute d'aisance, dans ses quartiers d'Antirrhodus, et plus différente encore de celle de la séductrice qui avait surgi d'un tapis, dans cette même pièce. Même lorsque je l'avais vue dans sa tenue solennelle, en salle d'audience, lors de certaines occasions protocolaires, elle ne possédait pas cette allure de majesté qu'elle irradiait en cet instant.

Elle me tança d'un regard brûlant, avant de poser sur César un œil plus doux.

« Le consul désire questionner à nouveau mes sujets ? »

Celui-ci se racla la gorge :

« Gordianus a été en mesure, enfin, d'apporter quelque lumière sur les événements survenus à Antirrhodus. »

Elle haussa le sourcil.

« Quelque chose qui serait en rapport avec cet affranchi, Philippe, que j'ai vu passer dans le corridor, à l'extérieur de cette salle ?

— Peut-être. Qu'il me suffise de te révéler que cette amphore de falerne était empoisonnée avant même d'avoir été ouverte. Nous pourrions débattre de l'affaire en détail à un autre

moment, mais pour l'heure le fait a été démontré, démonstration que je juge satisfaisante. »

La reine hocha la tête avec lenteur.

« Ce qui soulève une question très gênante.

— Oui. Comment se fait-il que la fiole d'albâtre vide ait été découverte sur Méto, si elle n'a rien à voir avec cet empoisonnement ?

— Une situation curieuse.

— Curieuse en effet, Votre Majesté, et très perturbante. Pourtant, je suis convaincu que quelqu'un parmi nous saurait l'expliquer. »

Un silence s'installa dans la pièce. Enfin, la reine reprit la parole :

« L'explication la plus simple n'est-elle pas la plus vraisemblable ? Tu dis que l'amphore était déjà empoisonnée. Mais n'aurait-elle pas pu être doublement empoisonnée ? La fiole a été retrouvée sur Méto, vide. J'avance qu'il s'est procuré cette fiole auprès de Gordianus – à son insu ou non – et qu'il a conspiré pour en user, peut-être contre toi, César, ou qui sait, pour nous supprimer tous les deux. Il est allé chercher cette amphore pour toi, et il l'a rapportée à Antirrhodus. Ce faisant, il a saisi l'occasion d'user de ce poison et l'a donc apporté aussi. Quand il a ouvert l'amphore, il a débouché la fiole en même temps et l'a vidée dans l'amphore. Aucun de nous n'a rien remarqué, simplement parce qu'aucun de nous ne regardait. Tu soutiens que le vin était déjà empoisonné. Eh bien, Méto a agi dans l'ignorance de ce fait, mais pas avec moins de malveillance. Son crime n'était pas moins odieux, d'avoir été redondant. »

En assenant cette affirmation, la reine se tenait droite et dressée, elle parlait d'une voix basse et ferme, avec un regard qui ne vacilla pas un seul instant. Cicéron lui-même, debout dans le Forum devant un jury sceptique, n'aurait pu formuler un argument avec davantage d'autorité.

Mais César n'était pas convaincu.

« Ce que dit Votre Majesté est parfaitement sensé, et pourtant cette explication ne me satisfait pas. »

Il tourna son regard vers Merianis, qui baissa les yeux et se mordit la lèvre. La belle jeune femme exubérante qui m'avait

accueilli à ma première arrivée au palais semblait très loin, en cet instant, remplacée par la figure hagarde dont les yeux fuyants et les manières furtives me rappelaient davantage Philippe l'affranchi. Depuis la mort de Zoë à Antirrhodus, je n'avais plus vu un seul sourire sur le visage de Merianis. Chaque fois que je la croisais, elle avait l'air plus égarée.

« Peut-être, Merianis, peux-tu proposer une explication plus satisfaisante ? » suggéra César.

Elle frissonna, et pourtant dans cette pièce il faisait chaud. Elle leva les yeux, juste assez pour lancer un regard interrogateur à la reine, qui réagit par un signe de tête presque imperceptible.

« J'avoue, fit Merianis, la voix tremblante.

— Explique-toi, exigea le consul.

— J'ai fait ce que j'ai fait... pour nuire à Méto. C'était un geste honteux, indigne d'une prêtresse d'Isis.

— Continue, insista César.

— Oui, Merianis, continue », renchérit la reine d'une voix sévère.

Je secouai la tête.

« Consul, quand je t'ai prié de convoquer les sujets de la reine, ce n'était pas ce que j'avais à l'esprit. C'est...

— Silence, Gordianus. Je vais conduire cet interrogatoire moi-même. Poursuis, Merianis. Explique-moi ce que tu as fait ce jour-là.

— Je n'ai pris aucune part à cet empoisonnement. Mais quand Zoë est morte et que la reine m'a appelée à son côté...

— Oui, je me souviens, fit César. Vous avez conversé en chuchotant.

— Elle m'a simplement ordonné d'aller quérir Apollodorus.

— Vous avez parlé un moment, et avec une émotion perceptible.

— J'étais... j'étais ébranlée par ce qui venait de se produire. J'étais perdue, bouleversée. La reine a dû se répéter. Elle a fait preuve d'impatience à mon égard. »

César opina.

« Et c'est alors que je t'ai vue regarder en direction de Méto. Ton air était étrange.

— Je l'ai regardé d'un air étrange parce que... c'est à cet instant que j'ai conçu ce complot contre lui.

— Je vois. Ensuite ?

— La reine m'a priée d'aller quérir Apollodorus. J'ai couru pour le trouver. Mais d'abord... d'abord je suis allée dans ma chambre... pour y prendre la fiole de poison.

— Donc c'est toi qui as dérobé cette fiole dans la malle de Gordianus ? s'écria le consul.

— Oui.

— Mais comment en connaissais-tu l'existence, et comment savais-tu ce qu'elle contenait ?

— Le jour où j'ai conduit Méto dans sa chambre, Gordianus m'a demandé de partir... mais je me suis attardée dans le corridor. J'ai écouté leur conversation. J'ai entendu ce que Gordianus disait de cette fiole et du poison qu'elle renfermait... et j'ai aussi entendu que Méto lui recommandait de s'en débarrasser ! Plus tard, quand j'en ai eu l'occasion, j'ai pris l'objet dans la malle... mais seulement parce que je craignais que Gordianus ne soit tenté de s'en servir contre lui-même, et c'était une pensée que je ne pouvais supporter. » Enfin, ses yeux croisèrent les miens. « C'est la vérité, je le jure devant Isis ! J'ai volé cette fiole parce que je voulais te protéger contre toi-même, Gordianus ! Je t'en prie, crois-moi ! »

J'allais parler, mais César leva la main pour m'intimer le silence.

« Poursuis, Merianis, dit-il.

— La reine m'a envoyée chercher Apollodorus, mais d'abord j'ai couru dans ma chambre, et j'ai pris la fiole. Je l'ai vidée...

— Tu ne l'avais pas vidée auparavant ? s'enquit César avec sécheresse. Pourquoi, si ton but était d'empêcher que l'on use de ce poison ? »

Merianis se troubla.

« Tu as raison. Elle était déjà vide... j'oubliais. Je suis de nouveau confuse...

— Continue ! »

Le ton du maître de Rome fit tressaillir Cléopâtre. Merianis fondit en larmes.

« Quand j'ai trouvé Apollodorus, je lui ai vite exposé ce qui venait de se produire... et je lui ai fait part de mon désir : qu'il place cette fiole vide sur Méto, afin qu'il soit rendu responsable de l'empoisonnement.

— Mais pourquoi, Merianis ? Quel était ton grief envers Méto ?

— Nul grief. Un cœur brisé ! Depuis le moment où je l'ai vu, je l'ai désiré. Il aurait dû me désirer en retour. Je lui avais clairement signifié mes sentiments à son égard, et il m'a éconduite. Je voulais qu'il souffre ! »

Elle frissonna et se cacha le visage dans les mains.

« Et toi, Apollodorus ? » César posa un œil de feu sur le grand Sicilien. « Tu as pris part à cette duperie ? »

Auparavant, en toute circonstance, l'attitude d'Apollodorus était d'une pleine et entière assurance, et même effrontément provocante. Mais à présent il baissait les yeux et il s'exprima dans un chuchotement rauque :

« J'ai fait ce que Merianis m'a demandé de faire.

— Mais pourquoi, Apollodorus ?

— Parce que... » Il parlait entre ses dents serrées. « Parce que je l'aime.

— Je vois. » César hocha la tête avec gravité. « Tu dois vraiment l'aimer beaucoup.

— Oui ! »

Je ne pus garder le silence plus longtemps.

« César ! » m'écriai-je...

Mais une fois encore, il m'intima le silence d'un geste de la main, augmenté d'un regard courroucé. Il se tourna vers Cléopâtre.

« Qu'est-ce que Votre Majesté aurait à dire à ce propos ? »

Son attitude était plus hautaine que jamais. Cléopâtre semblait aussi insolente et aussi inexpugnable qu'un pilier de marbre.

« Une telle duperie porte gravement atteinte à la dignité du consul, assurément...

— Pas moins qu'elle ne porte atteinte à la majesté de la reine, si elle a subi elle aussi la tromperie de ses serviteurs !

— Oui, mais leur crime est moins odieux que celui de l'empoisonnement...

— À peine moins odieux, s'il avait eu pour résultat l'exécution d'un de mes plus proches lieutenants, un homme innocent ! » César souffla avec force. « Votre Majesté, il faut qu'il y ait jugement. »

Une onde de désarroi entama le maintien de la reine, jusqu'à d'une parfaite neutralité, comme la risée à la surface d'une eau étale. Quand elle répondit, elle avait la gorge un peu serrée, cela s'entendait à son timbre de voix :

« Le consul s'exprime avec raison. Cette tromperie réclame jugement, et il y aura jugement. »

Elle tourna son regard d'abord vers Merianis, puis vers Apollodorus. Un sentiment profond transparaissait dans le regard que la souveraine échangea avec ces deux personnages, ses deux plus proches sujets. La reine leur donna un ordre silencieux auquel ils se résignèrent en silence. Tous trois parurent se transporter à un niveau spirituel où ni César ni moi ne pouvions les suivre. C'est ainsi que j'explique mon inaction lors des événements qui se produisirent aussitôt. Ils se muèrent en acteurs sur la scène du théâtre, et le maître de Rome et moi devîmes des spectateurs muets, uniquement capables de regarder avec horreur, avec un respect mêlé de terreur.

Apollodorus exhiba une dague. Par la suite, je me demanderais pourquoi les gardes de César ne l'avaient pas désarmé. Mais comme nous le savions déjà, il avait un talent de prestidigitateur et, je ne sais trop comment, il avait réussi à introduire cette arme à leur nez et à leur barbe.

Apollodorus se tourna vers Merianis, qui se tenait tremblante, les yeux clos, comme si elle savait ce qui allait survenir. Ses lèvres remuèrent sans produire de son, elle récitait une prière. Apollodorus plongea le couteau dans son cœur. Je pense qu'elle mourut très vite, car elle émit juste une brève prière, quelques syllabes sifflantes — « Douce Isis ! » — en s'effondrant sur le sol. Son corps se convulsa un moment, et elle resta totalement immobile.

Sans hésiter, Apollodorus s'agenouilla, disposa la dague ensanglantée dressée face à lui et s'empala dessus, de tout son

poids. Sa mort fut plus inconvenante que celle de Merianis. Il grogna, toussa du sang sur le sol et exhala un râle rauque.

« Ma reine ! » s'exclama-t-il en luttant pour lever les yeux et jouir d'un dernier regard sur Cléopâtre.

Ses yeux basculèrent. Sa mâchoire s'ouvrit, béante. Du sang lui coula de la bouche. Il s'affala sur le flanc, ramena ses genoux contre sa poitrine. Ses pieds furent parcourus de tressaillements et de sursauts, puis il demeura gisant sur le sol, aussi immobile que Merianis.

Le garde à la porte lâcha un hurlement et accourut, promptement suivi par d'autres. César leva le bras.

« En arrière !

— Mais, consul... ! protesta le garde.

— Laissez-nous. Tout de suite ! »

Les hommes de César considérèrent la reine d'un regard oblique et, non sans échanger quelques grommellements, se retirèrent.

Cléopâtre considéra les corps sans vie à ses pieds. Elle lâcha un profond soupir et laissa échapper un cri. Des larmes coulaient sur ses joues. L'espace d'un moment, je crus qu'elle allait perdre toute contenance et s'écrouler à terre, en larmes. Mais elle raidit la nuque, refoula ses larmes et tourna ses yeux étincelants vers le consul.

« César est-il satisfait ? » demanda-t-elle.

Une fois de plus, je me sentais obligé de m'exprimer, mais l'imperator dressa la tête, la mâchoire saillante et, d'un regard, me réduisit au silence.

« César est satisfait. »

Elle baissa les yeux.

« Et cette affaire est-elle close ?

— L'affaire est close. Les sujets de la reine ont été punis. Méto est absous et sera libéré. Nous ne reparlerons plus jamais de ce qui est arrivé à Antirrhodus.

— Très bien », fit la reine. Elle retira un long manteau de lin qu'elle portait froncé et épingle à une épaule, s'en dégagea et l'étendit sur les corps de Merianis et Apollodorus. « Veille à ce que personne ne touche à ces dépouilles, je te prie. Les embaumeurs du temple d'Isis vont venir très bientôt les enlever,

afin que les rituels qui conviennent soient respectés à chaque étape du voyage pour lequel ils se sont embarqués. »

Je ne pus me retenir. Ma voix tremblait :

« Comme il serait terrible que quelque chose dévie de sa course et décoive la reine ! Même dans la vie de l'au-delà, ses loyaux serviteurs doivent être prêts et attendre que le jour vienne où la reine à son tour fera la traversée ! »

Elle me lança un regard froid.

« Tu as tout à fait compris, Gordianus. Apollodorus et Merianis vénèrent Isis et j'incarne Isis. Leur loyauté ne connaît pas de bornes, et leur récompense n'en connaîtra pas davantage. Il en est ainsi en ce monde. Il en sera ainsi dans le prochain, et de toute éternité. L'impie tombera sur le flanc et tournera en poussière, mais le juste aura jouissance de la vie éternelle.

— Avec toi pour reine ?

— Ne te soucie pas, Gordianus. Je doute fort que tu comptes parmi mes sujets dans la vie de l'au-delà. »

Là-dessus, elle se ressaisit et sortit de la salle à grands pas, la tête haute.

27

Les embaumeurs arrivèrent vite. Si vite, en réalité, qu'ils donnaient l'impression de s'être réunis quelque part à proximité, par anticipation, dans l'attente de l'appel de la reine. Les corps de Merianis et Apollodorus furent disposés sur des bières et emportés.

« César est satisfait ! dis-je, incapable de contenir mes sarcasmes. L'es-tu, consul ? Comment le serais-tu ? »

Il me considéra un long moment, avant de prendre la parole :

« Je suis satisfait, car j'ai réagi comme je le devais à ce qui vient de se produire dans ce lieu.

— Mais tu ne peux pas te satisfaire de cette vérité que la reine et ses sujets t'ont servie !

— Cela, Gordianus, c'est une autre affaire.

— Ces larmes qu'elle a versées ! Elle s'en est servie comme une sorcière pour jeter un sort sur toi.

— Peut-être. Néanmoins, je crois que ses larmes étaient sincères. Ne penses-tu pas qu'elle aimait Apollodorus et Merianis, comme une reine aime ceux qui sont les plus proches d'elle ? Ne penses-tu pas qu'elle était profondément émue par le sacrifice qu'ils ont consenti pour elle ?

— Sacrifice, en effet ! Ces absurdités sur l'amour éperdu de Merianis envers Méto, et sa prétendue décision, sur un coup de tête, de le détruire parce qu'il l'aurait éconduite... et cette autre absurdité sur Apollodorus qui la rejoindrait dans ce complot, à la seconde, sans poser de question, dans le dos de la reine ! Apollodorus n'était l'esclave que d'une seule femme, et nous savons l'un et l'autre qu'il ne s'agissait pas de Merianis. »

César soupira.

« En fait, Gordianus, il se trouve que je sais, car Méto me l'a confié, que Merianis lui témoignait de fortes marques d'affection...

— Comme avec moi !

— ... que Méto a rejetées.

— Tout comme moi. Mais je ne crois pas un seul instant que Merianis ait décidé, de sa propre initiative, de placer cette fiole sur Méto. »

Il me considéra avec gravité.

« Moi non plus.

— Et pourtant tu te satisfais de laisser l'affaire en l'état !

— Méto va être libéré, Gordianus. N'est-ce pas le résultat que tu souhaitais ?

— Je suis romain, consul. Sage ou pas, je tiens la justice pour un acquis. Mais la vérité aussi compte à mes yeux. Quand la reine était présente, tu as refusé de me laisser parler. Vas-tu m'écouter, maintenant ? »

Il réprima un soupir.

« Très bien. Parce que tu es le père de Méto, parce que tu as beaucoup souffert, ici, en Égypte, et aussi, que tu t'en aperçoives ou non, parce que je t'apprécie plutôt, Gordianus, je vais t'octroyer cette faveur et te permettre de me relater l'exacte vérité, telle que tu la conçois. Explique-moi ce qui s'est passé à Antirrhodus, et ensuite nous n'en parlerons plus jamais. Comprends-tu ?

— Oui, consul.

— Alors je t'en prie.

— M'accorderas-tu que l'amphore de vin était déjà empoisonnée, parce que c'était le nectar avec lequel Pompée avait l'intention de s'empoisonner ? »

César opina.

« Cela, je te l'accorde. Mais, et la fiole en albâtre ?

— Je crois que Merianis me l'a dérobée dans mon coffre, comme elle l'a dit, et pour la raison qu'elle a invoquée : elle voulait m'interdire d'user de ce poison moi-même. Elle l'a volée avec au cœur la défense de mes intérêts. Je pense que c'est à peu près la seule vérité qu'elle ait proférée devant nous, car il subsiste quelque chose que Merianis n'a pas dit. Elle était

l'espionne de la reine. Ses yeux et ses oreilles appartenaient à Cléopâtre. Elle lui rapportait tout, et je crois qu'elle lui a aussi parlé de cette fiole d'albâtre. Quand tu as demandé à Merianis comment elle s'était débarrassée de ce poison, elle s'est troublée. Je pense que c'était son intention initiale, mais quelqu'un lui a ordonné de ne pas le jeter... la reine, naturellement. Pour une femme comme Cléopâtre, un tel poison pouvait ensuite servir ses desseins, et elle a donc ordonné à Merianis de conserver la fiole et son contenu intacts.

« Elles n'ont eu ni l'une ni l'autre l'usage immédiat de cette fiole. Pour un temps, elles l'ont toutes deux oubliée, tout comme moi. Ensuite, il y a eu cette terrible journée, à Antirrhodus. Quand Zoë est morte à cause de ce vin empoisonné, la reine était aussi déconcertée, aussi inquiète que nous. Mais son esprit a œuvré très vite, cherchant un moyen de retourner les événements à son avantage. Comme c'est Méto qui avait ouvert cette amphore, il devenait un suspect évident, et il se peut que Cléopâtre ait réellement cru qu'il avait empoisonné ce vin. Méto était son ennemi. La reine savait qu'il l'avait en aversion. Qu'il ait empoisonné ce vin ou non, se défaire de lui aurait profité à la reine, et elle vit là l'occasion de lui porter un coup... tout en détournant les soupçons de sa personne. Un complot se forma très vite dans son esprit, et elle le traduisit aussitôt en actes.

« Tandis qu'elle tenait le corps de Zoë dans ses bras, elle appela Merianis à son côté. Que lui a-t-elle dit ? Aucun de nous n'a pu l'entendre, car elles ont parlé à voix basse, mais ne t'a-t-il pas semblé que Merianis regimbait devant les ordres de la reine ? Voici ce que Cléopâtre lui a demandé de faire : d'abord, aller chercher la fiole d'albâtre dans sa chambre, et vider le poison. Ensuite, trouver Apollodorus et l'informer du désir de la reine qu'il se présente sur-le-champ et, dès que les circonstances le permettraient, qu'il dissimule la fiole vide sur Méto. Merianis était atterrée. Elle n'avait ni envie de causer du tort à Méto, ni la volonté de résister à l'ordre de la reine. C'est la raison de ce regard étrange qu'elle a lancé à mon fils. Et c'est la raison de la honte qu'elle a manifestée plus tard. Quant à Apollodorus, il a obéi à l'ordre de la reine sans poser de question, et pour la raison même qu'il a fournie tout à l'heure :

« Parce que je l'aime »... Mais il ne désignait pas Merianis : il songeait à Cléopâtre ! »

César se massa le front d'un air pensif.

« Et... à supposer que cette version des événements soit juste... c'est pour cela que tu souhaitais voir les deux domestiques convoqués ici sans leur maîtresse. Tu espérais qu'ils puissent révéler la vérité... et incriminer la reine.

— Oui. Mais Cléopâtre avait prévu cette éventualité. Elle aurait simplement pu refuser de coopérer... mais elle a senti que tu devais recevoir une explication et qu'il faudrait que quelqu'un soit puni. Avant qu'ils n'entrent ici, la reine a dicté à Merianis et Apollodorus le discours à tenir. Et pour la sauver, ils ont menti, sachant que cela les conduirait à leur propre mort. » Je me souvenais de cette expression d'acquiescement sur le visage de Merianis quand Apollodorus lui avait délivré le coup mortel, et ma voix en trembla. « Si Merianis n'avait pas volé le poison dans ma malle, avec le seul désir de me sauver, elle serait encore en vie. »

César approuva.

« C'est étrange que la fiole d'albâtre de Cornelia et l'amphore de falerne se soient apparemment toutes deux animées d'une vie propre, après que leurs propriétaires les eurent abandonnées. Les morts ne mordent pas, et leurs veuves non plus !

— Tu acceptes ma version des faits, César ?

— Elle satisfait ma curiosité, Gordianus. Mais elle ne satisfait pas mes besoins.

— Tes besoins ?

— Je suis venu en Égypte pour y régler le cours des affaires à mon avantage, et à l'avantage de Rome, ce qui revient au même. Certaines dettes doivent être apurées. Pour que cela soit, il faut que les récoltes soient moissonnées et les impôts collectés. Pour que cela soit, il faut que l'Égypte soit en paix. Soit le roi et la reine doivent se réconcilier, soit l'un des deux doit être éliminé et l'autre placé sur le trône... et celui qui occupe le trône doit être un allié sûr de Rome. À travers tout ce qui s'est passé, je m'en suis tenu à mon engagement de mener à bien la volonté du Flûtiste, à savoir que les deux enfants de la couronne règnent

conjointement. Ce qui s'est passé à Antirrhodus était malheureux, mais comme tu l'as toi-même établi, cet empoisonnement était accidentel, et la réaction de la reine, si regrettable qu'elle fût, n'était pas prémeditée. La presser de répondre, l'accabler de questions comme si elle avait comploté de façon criminelle contre ma personne ne sert pas le plus vaste dessein...

— Mais elle a comploté contre toi, consul ! Pas une fois, mais deux ! D'abord, quand elle a tenté d'incriminer faussement Méto — crime d'autant plus terrible, si tu veux m'en croire, qu'il était spontané — et une fois encore, voici seulement quelques instants, quand elle a constraint, dans la prémeditation la plus complète, ses sujets à te mentir et même à mourir, afin de te celer sa première tromperie !

— Voudrais-tu que je traite la reine de menteuse, en face ?

— J'aurais voulu que tu appelles les choses par leur nom !

— Ah, mais c'est là que l'on voit que tu ne parviens pas à saisir la situation, Gordianus. Tu possèdes le savoir, mais tu manques de pénétration. À travers ces tromperies, la reine a cherché à renforcer sa position, et non à me mettre en danger. C'est un point essentiel, Gordianus, et que tu n'arrives pas à appréhender. C'est une affaire politique, qui tient à l'apparence des choses. Quand la reine était pressée de fournir une réponse qui satisfasse les apparences, c'est précisément ce qu'elle a fait.

— Au prix de deux vies ! La reine est un monstre. Forcer ces deux-là à mentir pour se protéger, et ensuite demeurer là, à les regarder se mettre à mort, afin qu'elle sauve la face...

— Et afin que je sauve la face aussi, Gordianus. Crois-tu réellement qu'elle les ait forcés à quoi que ce soit ? C'est tout le contraire, dirais-je. Ce qu'ils ont fait, ils l'ont fait de leur plein gré, et même avec empressement. Quel dévouement extraordinaire ! Si seulement je pouvais cultiver de telles profondeurs d'amour et de loyauté ! Des hommes sont morts pour moi, oui, mais pas de la manière dont ces deux-là sont morts pour leur reine. Ils la tiennent vraiment pour une déesse, détentrice du pouvoir de leur accorder la vie éternelle. Stupéfiant ! »

On sentait une note de jalousie percer dans cet étonnement. Un roi romain serait-il à même d'invoquer une telle dévotion et un tel sacrifice aveugle de soi ! Je trouvais cette idée répugnante, mais César semblait fasciné par cette possibilité.

Il s'approcha de la fenêtre à grands pas et contempla le panorama qui s'étendait au loin, jusqu'au Nil.

« Et pourtant... » Je perçus une nuance d'hésitation dans sa voix. Je vis ses épaules se voûter. « Tu dis qu'elle m'a ensorcelé, Gordianus, et je crains que tu n'aies raison. Je crois presque, à mon tour, qu'elle est une déesse, ne serait-ce qu'en vertu de cette faculté qu'elle a de m'amener à me sentir comme un dieu. Je suis un homme de cinquante-deux ans, Gordianus. Grâce à Cléopâtre, j'ai l'impression d'être un jeune homme. J'ai conquis le monde, et j'étais las. Elle m'offre un monde neuf à conquérir et me redonne la jeunesse. Elle m'offre plus que le monde : la vie éternelle. J'ai cinquante-deux ans, et je n'ai jamais engendré d'héritier. Cléopâtre m'a promis de me donner un fils. Peux-tu imaginer cela ? Un fils qui gouverne non seulement l'Égypte, mais aussi Rome ! Ensemble, nous poumons fonder une dynastie qui gouverne le monde entier, pour toujours. »

Je secouai la tête. César, qui regardait toujours par la fenêtre, ne vit pas ma réaction, mais il dut la sentir.

« Je suppose, reprit-il, que c'est précisément le genre de propos qui a pu susciter chez Méto un tel rejet de la reine et de son influence sur moi. Mes paroles sont-elles dignes de je ne sais quel despote oriental bouffi d'illusions ? Ai-je traversé le monde, déjoué tous les pièges et surpassé tous les ennemis, pour perdre tout sens commun ici, en Égypte, à cause d'une jeune femme de vingt et un ans ?

— Tu dis qu'elle te promet le monde, consul. Pourtant, elle ment aussi aisément qu'elle respire. Tu dis qu'elle te promet un fils. Pourtant, même si elle devait annoncer qu'elle porte ton enfant, comment pourrais-tu avoir la certitude... »

Il leva la main.

« Assez ! Il vaut mieux que certaines pensées restent tuées. »

Il croisa les mains dans le dos, d'un geste ferme, et resta le regard perdu par la fenêtre, un long moment, en silence, si longtemps qu'il semblait avoir oublié ma présence, avant de

reprendre enfin la parole. Le timbre de sa voix avait changé, de manière très subtile. Dans cet intervalle de silence, il était parvenu à une décision concernant la reine.

Mais d'abord il traiterait d'une autre question. Il s'éclaircit la gorge :

« Je veux que tu saches, Gordianus, que je n'aurais jamais exécuté Méto.

— Mais tu m'as dit...

— Je t'ai dit ce que je jugeais nécessaire de te dire, afin d'obtenir le résultat voulu. » Il se tourna face à moi. « Est-ce que cette menace immédiate sur la tête de Méto ne t'a pas poussé à découvrir la vérité concernant cette amphore empoisonnée ?

— Peut-être. Mais enfin...

— Je connais les hommes, Gordianus. S'il est un talent qui m'a amené à la place que j'occupe aujourd'hui, c'est mon aptitude à juger du caractère et de la capacité des hommes qui m'entourent. Certains réagissent aux encouragements, d'autres à la menace, d'autres encore aux questions touchant à leur honneur. L'astuce consiste à percevoir le meilleur moyen d'inspirer à chaque homme la volonté d'agir à son maximum. Je crois te connaître, Gordianus, mieux que tu ne le penses. La preuve, comme toujours, réside dans le résultat. »

Je secouai la tête.

« Donc, tu n'as jamais cru à la culpabilité de Méto ?

— T'ai-je dit cela, Limier ? Je crois avoir dit quelque chose de légèrement différent. Mais l'important, c'est que Méto sera libéré sur-le-champ et réintégré dans sa position à mon côté.

— Comme si de rien n'était ?

— J'ai appris à pardonner à mes ennemis, Gordianus. Certains d'entre eux ont même appris à me pardonner, à moi. Ne serait-il pas plus aisé, pour deux amis, de se pardonner mutuellement ? »

Je serrai les dents.

« Tu poses un faux syllogisme, consul.

— Comment cela ?

— Tu as besoin de te faire pardonner. Méto n'a rien fait qui réclame le pardon.

— Ah, vraiment ? Comme il est bon d'entendre enfin cela de ta bouche, Gordianus ! Voilà ton fils finalement blanchi.

— Je voulais dire que...

— Je sais ce que tu voulais dire. Mais le choix de la position qu'il convient d'adopter au-delà de... cette malheureuse rupture de confiance... incombe à Méto, je le crois, et non à toi. Ton fils est-il libre de prendre certaines décisions, ou vas-tu continuer à regarder par dessus son épaule et à le juger en toute circonstance, en le retenant en otage de ta désapprobation ? Ma manière d'agir envers Méto a-t-elle été plus destructrice que la tienne, quand tu l'as renié ? Si cette brèche-là pouvait être comblée, alors celle qui nous occupe ne peut-elle l'être aussi ? »

Avec quelle agilité César n'avait-il pas su renverser les rôles à mon détriment, en élevant ses propres décisions au-dessus de la controverse tout en défiant mon autorité paternelle et mon jugement moral ! Cette insinuation m'irrita, mais je fus incapable de formuler la moindre réfutation. Soit Méto était son homme de confiance, soit il ne l'était pas. Et s'il l'était, alors il me fallait admettre une fois pour toutes qu'il était au-delà de mon pouvoir de modeler ses opinions et ses désirs. Allait-il se précipiter de nouveau à la dextre de son imperator, après avoir pardonné, oublié cette « malheureuse rupture de confiance » de son imperator ? Ou le doute s'était-il insinué de façon permanente dans l'esprit de Méto, et serait-il capable de jamais renouer avec cette allégeance aimante envers l'homme qui l'avait jadis eu sous son commandement ? César avait raison : ce choix appartenait à mon fils, pas à moi.

Mais il me semblait qu'un autre choix se présentait, plus immédiat, et qu'il incombait à César. Il se détourna de moi et interpella le garde à la porte, auquel il confia ses instructions, d'une voix si basse que je ne pus entendre. Il se mit à arpenter la pièce, en fixant du regard son reflet sur le sol de marbre lisse, apparemment oublié de ma présence. Comme beaucoup de puissants que j'avais connus, il possédait cette aptitude à passer d'une préoccupation à une autre sans transition, en concentrant toutes ses énergies sur le problème qui surgissait devant lui. Il avait traité mon cas, il en avait terminé avec moi, et j'avais beau m'attarder physiquement en sa présence, en réalité j'avais déjà

disparu. Je m'éclaircis la gorge : « Si le consul en a fini avec moi... » César leva les yeux, comme un dormeur que l'on tire de son rêve.

« Gordianus ! Non, reste. Je suis sur le point de prendre une décision trop longtemps différée. Il faut que quelqu'un soit ici pour être témoin de ce moment. Pourquoi pas toi ? Oui, je crois que le Limier est précisément l'homme qui doit être à mon côté en cet instant. »

Nous attendîmes. Quoi, au juste, je ne le savais pas. Enfin, le garde posté à la porte annonça que le visiteur de César était arrivé. Un instant plus tard, laissant ses courtisans dans l'antichambre à l'extérieur, le roi entra dans la pièce.

28

Je mis un genou en terre. César demeura debout.

D'un vague geste de la main pour me signifier que je pouvais me relever, mais sans autre signe indiquant qu'il avait remarqué ma présence, Ptolémée se dirigea à grands pas droit sur César et s'arrêta à quelques pas de lui. Il portait la couronne d'uræus au cobra cabré, le corps droit et vertical. Il semblait quelque peu changé – ce n'était plus un jeune homme avec les attributs d'un homme, mais un homme qui avait laissé l'enfance derrière lui. Le regard qu'il échangea avec César était un regard d'égaux, en dépit de la différence d'âge.

« Votre Majesté, fit l'imperator en inclinant légèrement la tête.

— Consul », répondit Ptolémée, l'œil étincelant et un sourire effacé adoucissant le pli des lèvres.

La ressemblance avec sa sœur était plus frappante que jamais.

César soupira.

« Nous avons parlé précédemment, longuement, de ce qu'il convient de faire. Vous restez catégorique quant à votre position ?

— Je ne partagerai jamais le trône avec ma sœur. Pothinus, quels qu'aient été ses motifs véritables, a fini par me convaincre de refuser tout compromis. Mais Pothinus n'est plus là. »

Je compris la source de ce changement chez Ptolémée. Ce n'était pas dû à un apport, mais plutôt à une soustraction. En dehors de ses exhortations depuis le balcon du tombeau d'Alexandre, je n'avais jamais vu le monarque sans Pothinus. Peut-être ceux qui estimaient que le grand chambellan avait acquis une influence excessive sur le roi ne se trompaient-ils pas. Une fois l'eunuque de la cour disparu, Ptolémée semblait

avoir grandi pour atteindre la pleine et entière maturité d'un homme, et du jour au lendemain.

« Votre Majesté comprend les difficultés auxquelles cette décision m'impose de faire face, expliqua César.

— En effet.

— Mais en fin de compte, au cours des événements, et à mesure que le caractère de chacun des enfants du Flûtiste m'est apparu plus clairement... »

Ptolémée lui adressa un regard interrogateur.

« Le consul aurait-il fait son choix entre nous ?

— En effet.

— Et ?...

— Vous savez avec quelle ferveur je désirais vous réconcilier avec votre sœur. Encore à présent, si c'était possible, cela me semble la voie la plus judicieuse. Et pourtant ce n'est manifestement pas possible, et donc il faut se résoudre à un autre choix... »

Ptolémée inclina la tête.

« Poursuis, consul.

— J'ai décidé, Votre Majesté, de soutenir votre revendication d'être le seul et unique gouvernant de l'Égypte. »

Je vis l'éclair d'une grimace juvénile percer le sourire contraint du roi.

« Et ma sœur ?

— Cléopâtre n'acceptera peut-être pas volontiers ce jugement, mais l'on veillera à lui montrer qu'elle n'a pas le choix. Après tout, sa position à Alexandrie repose entièrement sur ma protection. »

Le sourire du roi se dissipa.

« Et si elle devait se faufiler hors d'Alexandrie pour rejoindre ses rebelles, tout comme elle s'est faufilée dans la ville.

— Cela n'arrivera pas.

— Comment le consul peut-il en être certain ?

— Tout d'abord, certains de ses acolytes les plus proches – ceux qui l'ont secondée pour cette entrée dans la cité – ne sont plus avec elle. » César me lança un coup d'œil, l'ordre tacite de ne rien dire au sujet d'Apollodorus et Merianis. « Pour l'heure,

elle sera reconduite dans son palais d'Antirrhodus et confinée là. Mes soldats monteront la garde et la surveilleront de près.

— Tout comme les soldats de César m'ont surveillé de près ces jours derniers ? fit Ptolémée.

— Durant la période incertaine qui vient de se clore, j'ai jugé nécessaire de parer à toutes les éventualités, souligna César. Maintenant que ma décision est prise, Votre Majesté sera naturellement libre d'aller et venir comme il lui plaira. Il n'en sera pas de même pour Cléopâtre.

— Il convient de la remettre à mon seul jugement.

— Non, Votre Majesté. Cela, je ne le peux. Il ne doit lui être fait aucun mal.

— Si ma sœur est autorisée à vivre, tôt ou tard elle s'échappera et fomentera une révolte. Même sous bonne garde, elle trouvera un moyen de méditer un mauvais coup. Tant qu'elle respire, elle ne cessera jamais de manigancer. »

L'imperator hocha la tête.

« Il est clair que Cléopâtre ne peut être autorisée à rester en Égypte. Je pense qu'il vaut mieux pour elle qu'elle établisse sa résidence à Rome... sous ma protection étroite, bien entendu.

— À Rome ? Où elle pourra continuer à comploter contre moi ?

— On montera la garde devant sa maison. Ses mouvements seront limités, tout comme la liste de ceux qui seront autorisés à lui rendre visite.

— César comptera-t-il parmi les visiteurs qui lui rendront visite, à Rome ?

— Peut-être, de temps en temps. »

Ptolémée secoua la tête.

« Alexandrie est loin de Rome. César oubliera ses liens avec le roi d'Égypte. La vipère versera le poison dans tes oreilles et te tournera contre moi ! »

Au ton soudain strident de sa voix, c'est le garçon, en l'homme, qui fit une réapparition subite et capricieuse.

César demeura inflexible.

« Votre Majesté doit se fier à moi, en cette affaire. Je ne permettrai pas qu'il soit fait de mal à Cléopâtre. Ne suffit-il pas

que je reconnaisse votre seule et unique prétention au trône d'Égypte ? »

Ptolémée respira profondément. Il redressa les épaules. Le jeune garçon était tenu en lisière : l'homme réaffirmait sa suprématie, et il prit sa décision.

« César juge sage. Le peuple d'Égypte et son roi ont de la chance d'avoir trouvé pareil ami en la personne du consul du peuple de Rome. Mais à présent il reste beaucoup de travail à accomplir. Si je suis vraiment libre d'aller et venir...

— Vous l'êtes, Votre Majesté.

— Alors je vais quitter le palais sur-le-champ, rejoindre Achillas et prendre la tête de mon armée dans la ville. Je vais informer mon général de ta décision en ma faveur et lui ordonner de rappeler mes troupes, afin qu'aucun sang ne soit plus versé, qu'il soit romain ou égyptien. Une fois que l'ordre sera rétabli dans la ville ainsi que dans le palais, et une fois que ma sœur et ceux qui souhaitent rester à son service auront quitté l'Égypte sous la protection de César, une petite cérémonie aura lieu pour marquer la cessation des hostilités et l'affirmation de mon autorité. » Sa voix se radoucit. « Si le consul en a le temps, j'apprécierais qu'il m'accompagne dans une remontée du Nil, afin qu'il puisse observer la vie du fleuve et qu'il soit témoin des nombreuses splendeurs qui bordent ses rives. »

César s'avança et prit la main du roi.

« Rien ne me plairait davantage. Votre Majesté. Tôt ou tard, je vais devoir quitter ce pays. Il faut que je prenne la mesure des restes éparpillés des forces de Pompée, que l'on dit occupées à se regrouper en Libye sous le commandement de Caro. Mais j'ai peu à craindre de cette faction, et un règlement entier et définitif des affaires en Égypte prend le pas sur toutes les autres affaires de l'État. Accompagner le roi sur le Nil – afin de cimenter notre amitié par un tel voyage –, voilà qui me plairait grandement. »

Les deux personnages échangèrent un regard d'une affection si remplie d'intimité que je me sentis comme un intrus. Je toussotai.

« Dans l'intervalle, reprit César, en adoptant de nouveau un ton plus formel, je vais observer la cessation des hostilités de la part des hommes d'Achillas, et j'attendrai avec impatience le retour de Votre Majesté. »

Le roi recula, retirant sa main de celle de César. Il se retourna pour prendre congé, et l'expression de mâle détermination du visage vacilla. Quand il se retourna, en pivotant sur un talon, c'était le garçon-roi que je vis, timoré, incertain, les larmes aux yeux. Il se précipita vers César et lui agrippa le bras.

« Viens avec moi, César ! Je ne veux pas m'éloigner de toi ! »

Confronté à cet accès soudain d'émotion, le maître de Rome eut un sourire indulgent. Il posa doucement la main sur celle qui lui agrippait le bras et la serra d'un geste affectueux.

« Le roi n'a aucun besoin de moi, quand il s'agit de traiter avec Achillas. L'ordre de cesser les hostilités doit venir de vous seul. Je ne ferais que gêner. »

Ptolémée opina, mais ses yeux débordaient de larmes.

« Tu as raison, naturellement. Ce que je ferai désormais, je dois le faire seul. « C'est un métier solitaire, répétait volontiers mon père, que d'être roi. » « Mais n'oublie jamais une chose, César. En cet instant, mon royaume tout entier ne m'est pas aussi cher que le simple fait de te voir ! »

C'est non sans étonnement que je vis le maître de Rome, lui aussi, les larmes aux yeux, prendre la parole d'une voix rauque :

— Si c'est vrai, Votre Majesté, alors allez vite, afin que vous puissiez être plus vite encore de retour à mon côté ! »

Sans un mot de plus, ses yeux restèrent rivés à ceux de César jusqu'à la dernière seconde. Ptolémée recula, se détourna et se retira de la salle, ses tuniques de lin bruissant dans la brise légère soulevée par son passage.

César demeura immobile, le suivant du regard.

« Lui diras-tu, à présent ? » dis-je.

César m'adressa un regard si vide que je dus lui répéter ma question.

« Lui diras-tu, à présent ? À la reine ? Ou dois-je simplement dire « À Cléopâtre », si elle ne détient plus ce titre ?

— Je suis certain qu'elle conservera un titre d'une sorte ou d'une autre, lâcha César, l'air absent, comme si ma question l'avait distrait d'autres pensées plus importantes. Princesse, je suppose, ainsi qu'on l'appelait lorsque son père était en vie. Elle est encore la fille du Flûtiste, et la sœur du roi.

— Sans plus être sa femme ?

— Je suis convaincu qu'il existe une loi royale autorisant la dissolution de leur mariage, m'assura César. Sinon, nous en inventerons une.

— Et sera-t-elle toujours l'incarnation de la déesse Isis, même sans sa couronne ? Perdre son trône doit être une chose terrible. Perdre sa divinité...

— Si tu te gausses aux dépens de la religion du cru, Gordianus, ce n'est pas amusant.

— Lui diras-tu, maintenant ? » répétai-je.

Il lâcha un profond soupir.

« Il est certaines tâches qui font même de César un couard ! Mais si je renvoie à plus tard, elle l'apprendra par quelque autre voie, et cela pourrait mener à des troubles. Il vaut mieux être brave et faire face à la situation de manière plus frontale. Il se peut que la reine – la princesse, voulais-je dire – ait déjà quitté Alexandrie pour Antirrhodus, mais peut-être pouvons-nous la rattraper avant que son bateau ne mette à la voile.

— « Nous », consul ?

— Naturellement, je t'inclus, Gordianus. Quand tu es témoin des débuts d'une affaire, ne préfères-tu pas en voir la fin ?

— Qui sait ? Mais le consul désire-t-il que je voie cette fin ?

— J'ai toujours jugé utile d'avoir une autre paire d'yeux et une autre paire d'oreilles pour être témoin des événements importants. Ma mémoire n'est plus ce qu'elle était. Un second compte rendu est très commode, quand je m'assieds pour rédiger mes mémoires. Méto a longtemps rempli ce rôle pour moi.

— Je ferai un médiocre substitut de mon fils. Peut-être devrais-tu le convoquer pour qu'il reprenne ce rôle qui lui revient de droit.

— Une excellente suggestion. La cellule où il est détenu est proche de l'embarcadère. Je vais envoyer des hommes devant

nous le libérer, afin qu'il puisse nous rejoindre. Après avoir joué le rôle de l'adversaire de la reine – de la princesse –, Méto mérite d'être sur place quand je vais lui annoncer ma décision. Viens, Gordianus ! »

Je réglai mes pas sur ceux de César, qui traversait l'enceinte du palais accompagné de sa suite, en s'arrêtant de temps à autre en chemin pour transmettre des ordres à ses subalternes. Nous arrivâmes aux jardins qui bordaient le front de mer. Au-delà des palmiers et des jasmins en fleurs, au bout de la jetée de pierre, Cléopâtre se tenait en compagnie de quelques serviteurs, ainsi que du messager romain que l'on avait mandé pour qu'il retardât son embarquement à bord du bateau affrété pour la reconduire à Antirrhodus.

Plus près de nous, j'entendis une voix familière :

« César ! »

Le consul, voyant Méto en marge du chemin, s'arrêta et ouvrit grand ses bras.

« Méto ! Tu me sembles au mieux, j'en rends grâce à Vénus ! »

Méto resta en retrait, mais le sourire sur le visage de César eut raison de son hésitation. Ils s'étreignirent.

« Le messager m'a signalé... »

César opina.

« Tu as été lavé de tout soupçon, grâce à la perspicacité de ton père.

— Père ! »

Mon fils m'embrassa. C'était à César qu'il s'était adressé en premier, et à César qu'il avait réservé sa première étreinte. Mais j'essayai de ne songer qu'à la joie que j'éprouvais de le voir indemne et libre, hors de danger.

« Cela doit signifier que tu as trouvé une réponse à la question de ce qui s'est passé à Antirrhodus, reprit Méto en posant un regard interrogateur sur moi, puis sur César.

— En effet, ton père est très exactement parvenu à ce résultat, fit César. Mais l'explication devra attendre. Cléopâtre est sur la jetée, et il me reste quelque chose à lui annoncer. »

César ouvrit la marche, avançant à longues et rapides enjambées.

« Père, que se passe-t-il ? » chuchota Méto.

J'étais sur le point de lui répondre, mais César jeta un œil par-dessus son épaule et, d'un regard, m'invita au silence.

Le soleil de l'après-midi qui se reflétait sur les pierres de la jetée et l'eau du port était éblouissant. Des mouettes plongeaien et criaient au-dessus de nos têtes. Les vagues venaient clapoter contre les marches qui menaient à la yole royale. À la vue de César qui arrivait, Cléopâtre sourit, mais à mesure que nous nous approchions, je vis le coin de sa bouche se contracter avec anxiété. Quand elle reconnut Méto, ce sourire subsista, mais se figea. Elle leva les mains pour prendre celles de César, mais il s'arrêta trop tôt, trop loin d'elle, et elle demeura avec ce geste d'accueil laissé en suspens, gauche, inachevé. Elle baissa ses deux mains et se rembrunit.

« César, qu'arrive-t-il ? » Il la considéra d'un air grave. « Il y a... du nouveau.

— Bonne ou mauvaise nouvelle ? Mauvaise, à en juger par ton visage. »

César détourna les yeux.

« César, que se passe-t-il ? Dis-le-moi tout de suite ! »

Au ton strident de sa voix, j'entendis l'écho de son frère cadet.

Comme il ne répondait toujours pas, elle adopta un ton plus solennel :

« Consul », fit-elle, et je compris qu'elle soupçonnait la vérité, car elle sondait César, pour voir si, en retour, il allait s'adresser à elle de manière formelle – à la reine.

Il poussa un profond soupir et il était sur le point de s'exprimer quand un cri d'une des vigies romaines qui patrouillaient sur les toits du palais jaillit derrière nous :

« Des navires de guerre ! Des navires de guerre ! Des navires égyptiens pénètrent dans le port d'Eunostos ! »

Tous les yeux se tournèrent vers l'Heptastadion. Vers le centre de la chaussée, un passage souterrain permettait aux vaisseaux de faire voile d'un port à l'autre. Leurs avirons giflaient l'eau à toute volée, la cadence était violente, et c'était

un bâtiment égyptien de combat après l'autre qui entrait dans la grande rade. Le pont de ces navires était peuplé de soldats, bardé de catapultes et hérissé de lances.

Un autre guetteur cria du haut des toits :

« De la fumée ! Des flammes ! Le feu aux barricades près du théâtre royal ! »

Comme un seul homme, nous nous tournâmes, tous ceux qui étaient réunis sur cette jetée, pour découvrir le nuage de fumée noire qui s'élevait de la zone où les lignes de défense de César avaient concentré leurs forces les plus importantes. En même temps, une vibration sourde, un fort bruit de percussion envahit les airs, au point que mes dents en tremblèrent... *boum... boum... boum.* C'était un bâlier, que l'on entendait à distance. Les forces d'Achillas avaient lancé une attaque coordonnée par la mer et par la terre contre les positions de César.

Je regardai l'imperator et vis toute une série d'émotions s'emparer de son visage – la consternation, l'indignation et une amère déception. Il remarqua que je le dévisageais, et il saisit mon bras, avec une poigne douloureuse. Il m'attira, me prit à part et me questionna d'une voix sifflante, tout contre mon oreille :

« Gordianus ! Tu étais là. Tu as vu. Tu as entendu. Le roi n'a-t-il pas fait serment de prier Achillas de retirer ses troupes ?

— En effet.

— Alors, que peut-il bien se passer ? »

Du côté des vaisseaux militaires à l'approche, j'entendis un puissant craquement, suivi d'un mouvement de recul. L'un des navires égyptiens, glissant à hauteur des galères de César, les effaçant, s'était avancé jusqu'à se situer à distance de feu de la jetée. Un éclaireur au regard d'aigle avait-il repéré César et Cléopâtre, ou les servants de la catapulte avaient-ils simplement libéré leur charge mortelle sur la première cible accessible ? Quoi qu'il en soit, la boule de poix enflammée fonçait sur nous. L'une des domestiques de Cléopâtre laissa échapper un cri perçant, et d'autres autour de moi reculèrent précipitamment. Mais la course du projectile fut trop courte. Avec une éclaboussure et un sifflement, il s'engloutit dans l'eau, à quelque

distance de la jetée, mais assez près pour me projeter un jet de vapeur brûlante au visage.

Mon bras restait captif de la poigne presque blessante de César.

« C'est à cause d'elle ! murmura-t-il. C'est parce que je me suis refusé à la lui laisser. Il hait encore plus sa sœur qu'il ne m'aime ! Il a dû promulguer l'ordre de donner l'assaut, dès qu'il a rejoint Achillas. Il sait où j'ai déployé mes hommes et fortifié mes défenses. Il a renseigné son général avec exactitude sur le point où faire porter son attaque. Espèce de petite vipère malfaisante ! »

Cléopâtre se tenait à quelques pas, plus loin. Ses yeux ne suivaient pas les évolutions des navires de guerre, ils étaient fixés sur nous deux. Au milieu de tout ce brouhaha, elle n'avait pas esquissé le moindre geste. Son visage, son maintien étaient plus maîtrisés que jamais, si cela était possible. Je vis même, à moins que je ne l'aie imaginé, l'ébauche imperceptible d'un sourire se dessiner sur sa face. Avait-elle saisi, en cet instant, exactement ce qui avait transpiré ? Je le crois. Car le sourire de ce visage était un sourire de reine qui a arraché un triomphe aux mâchoires de la défaite.

« Il semblerait, consul, que nous subissions une attaque. » Son emploi du mot « nous » n'avait rien d'un accident. « Je suis surprise qu'Achillas se livre à une telle opération, considérant que mon frère est sous ta garde. »

Elle savait bel et bien ce qui s'était déroulé. Elle appâtait César, pour qu'il lui dise la vérité. Il ne répondit rien.

La galère de bataille gagnait encore du terrain. Je parvenais à présent à discerner les visages des soldats égyptiens sur le pont, et je vis que l'on armait la catapulte pour lancer sur nous une autre boule de feu.

« Ou se pourrait-il, fit encore Cléopâtre, que cet assaut ait été lancé sur l'instigation de mon frère ? » César rassembla tout son courage.

« Votre Majesté a compris la situation. Voici moins d'une heure, j'ai relâché votre frère et je l'ai autorisé à rejoindre Achillas.

— Mais pourquoi, consul ?

— Imperator ! s'exclama Méto. Il faut nous retirer sur-le-champ ! Le danger... »

César détourna les yeux de la reine, le temps d'aboyer un ordre :

« Retirez-vous à couvert ! Tous ! Tout de suite ! »

Méto eut le geste de l'attraper par le bras.

« Imperator, tu dois venir, toi aussi... »

César se dégagea de son emprise, mais curieusement, de son autre main, il me retint avec une fermeté inédite.

« Va, Méto. Conduis les autres en lieu sûr. Je vais te suivre d'ici un instant. Va ! Je te l'ordonne ! »

À contrecœur, Méto tourna les talons et, d'un signe, commanda aux autres de le suivre et de quitter cette jetée. Si je l'avais voulu, je n'aurais pu en faire autant : César me tenait avec poigne.

Il s'adressa à Cléopâtre :

« Ton frère m'a supplié de le laisser rejoindre Achillas. Il m'a juré qu'il ordonnerait à son général de retirer ses troupes. Il a promis de revenir au palais dès que ce serait fait.

— Et tu l'as cru ?

— J'ai accepté une promesse formulée par le roi d'Égypte.

— Mon père était le roi de l'Égypte ! Mon frère n'est rien de plus qu'un garçon écervelé.

— C'est ce que je constate à présent. Et s'il fut jamais roi, eh bien, à compter de cet instant, Ptolémée ne l'est plus, et ne le sera jamais. »

À ces mots, un feu surgit dans les prunelles de Cléopâtre.

« Que dis-tu, César ?

— J'abandonne toute tentative de te réconcilier avec ton frère. En ma qualité de consul du peuple romain, et en ma qualité d'exécuteur des dernières volontés de ton père, je te reconnais comme la reine de l'Égypte et seule prétendante au trône.

— Et Ptolémée ?

— Ptolémée m'a trahi. Ce faisant, il a aussi trahi son peuple, et sa propre destinée. Une fois que nous l'aurons vaincu, lui et son armée, je prendrai toutes les mesures nécessaires pour m'assurer qu'il ne puisse jamais plus avancer la moindre

prétention au trône ou te faire aucun mal, de quelque manière que ce soit. »

J'entendis un fort craquement, plus proche qu'auparavant, suivi d'un bruit de détente et de recul. La catapulte venait de lancer une deuxième boule de feu sur nous. Elle traça un arc de cercle dans le ciel, suivant une trajectoire difficile à déterminer, de mon point de vue.

« Allez, Votre Majesté ! s'écria César. Suivez les autres en lieu sûr. »

Cléopâtre sourit avec calme. Elle fit ce que César lui demandait et se dirigea vers l'autre extrémité de la jetée. Elle marchait d'un pas vif, mais sans courir.

« Consul, dis-je, quelque peu tendu, en levant les yeux sur la boule de feu qui approchait, ne devrions-nous pas, nous aussi...

— Reste tranquille ! J'ai l'œil pour ces affaires-là, Gordianus. Ce projectile est médiocrement ajusté. Nous sommes parfaitement en sécurité. »

Et en effet, la boule de feu acheva sa descente pour s'écraser dans l'eau, de manière bien inoffensive, plus loin encore que le premier projectile. Entre-temps une galère romaine avait effectué une manœuvre d'approche rapide pour éperonner le navire égyptien, qui fit brusquement demi-tour.

César m'attira tout près de lui.

« As-tu entendu ce que j'ai dit à la reine ?

— Chaque mot, consul. » Je haussai le sourcil. « Tu as omis certains détails concernant ta conversation avec son frère.

— Peut-être. Mais tu ne dois jamais, au grand jamais, me contredire ou t'écartez de la version des événements, telle que je les ai rapportés à la reine. As-tu compris ?

— Je comprends, consul. Cléopâtre ne doit jamais savoir qu'elle n'était qu'un second choix. »

Il regarda vers l'extrémité de la jetée, où la reine rejoignait justement la petite foule réunie là-bas. Il opina, pensif.

« J'ai choisi entre eux deux, et mon choix était erroné. Mais les dieux m'ont accordé une chance de rectifier mon erreur avant d'en aggraver les conséquences. Cléopâtre m'a trompé, et j'ai perdu toute foi en elle. À présent, je l'ai trompée en retour.

Et ainsi, nous voici à égalité, et nous pouvons prendre un nouveau départ.

— Il me semble, à moi, consul, qu'aucun de vous deux n'a trompé l'autre le moins du monde. Vous avez tous deux exactement saisi quel jeu jouait l'autre.

— Mais nous allons faire mine du contraire. Et c'est là que tu peux voir à l'œuvre l'essence de l'art de l'État, Gordianus... et du mariage, d'ailleurs. Cléopâtre est une femme, et je suis un homme. Mais nous sommes aussi deux chefs d'État. Quand l'un de nous deux fait un faux pas, l'autre fait mine de ne rien remarquer. Quand il y aura friction, nous maintiendrons une fiction d'harmonie. Et ainsi nous respecterons la dignité de l'autre.

— Ne serait-il pas plus sage, et beaucoup moins perturbateur, dans le mariage comme dans l'art de l'Etat, d'être simplement franc et honnête ? D'admettre ses erreurs et de demander pardon ? »

César me regarda et secoua la tête.

« Je ne sais pas quelle sorte de mari tu étais, Gordianus, mais en tant que roi ou que politicien, tu n'aurais jamais connu la réussite.

— Je n'ai jamais désiré être ni l'un ni l'autre, consul.

— À la bonne heure ! Maintenant, partons de cette maudite jetée. Où sont mes officiers ? Où sont mes estafettes ? Il y a une reine à défendre et une bataille à gagner ! »

29

Il s'avéra que maintes batailles durent être menées au cours des mois qui suivirent, à Alexandrie.

L'attaque d'Achillas contre les positions de César n'était que le début de ce qui devait se transformer en une guerre à grande échelle, et des plus inhabituelles, puisqu'elle se tint presque entièrement dans l'enceinte de la cité et de son port. La lutte à terre se déroula à bout portant, dans des rues étroites et sur les toits adjacents, au lieu des vastes plaines ou des reliefs montagneux ; c'est pourquoi elle nécessita une stratégie très différente des déploiements tactiques ordinaires de la cavalerie et de l'infanterie. Les engagements des forces navales se limitèrent au périmètre du port et revêtirent parfois l'apparence d'un spectacle aquatique de grande envergure organisé pour que la populace puisse se divertir de manière douteuse.

César, cueilli par surprise par la duplicité de Ptolémée, possédait des troupes inférieures en nombre. Au début, il eut donc du mal à défendre ses positions. À ce moment-là, s'enfuir par bateau était pratiquement impossible, en partie à cause des vents défavorables qui rendent difficile de quitter le port, et en partie à cause des périls extrêmes qu'auraient encourus les troupes dans le cadre d'un retrait total en direction des docks et, de là, par bateau, avec un franchissement de l'étroit accès de la rade, le tout sous le feu d'une attaque égyptienne terrestre et maritime. Pompée, harcelé par César, avait réussi une telle manœuvre de retraite à Brundisium, mais de justesse. À Alexandrie, César se trouvait pris au piège, et confronté à l'anéantissement certain si les Égyptiens parvenaient à pénétrer ses défenses. Parmi ses officiers, le mécontentement allait bon train, car ils lui reprochaient de les avoir cantonnés sur un terrain trop étroit, du fait d'une évaluation erronée des forces alignées contre lui – ce qui ne lui ressemblait guère – et de son

amour pour une reine perfide. Mais César lui-même ne trahit jamais le moindre doute et ne laissa jamais libre cours aux récriminations. Peut-être Cléopâtre l'avait-elle convaincu qu'ensemble ils possédaient une destinée divine, et qu'à eux deux ils surmonteraient tous les obstacles dressés sur leur chemin vers l'immortalité.

Je laisserai à d'autres le soin de raconter les nombreux incidents de la guerre alexandrine. Il ne fait aucun doute que César lui-même, avec l'aide de Méto et d'autres, en écrira un compte rendu plus ou moins juste, si ce n'est intéressé. Jusqu'où ira sa sincérité dans le récit de ses relations avec les descendants de la famille royale ? Il sera intéressant de lire les phrases délicates dont il a usé pour justifier sa décision d'autoriser Ptolémée à quitter le palais et à rejoindre Achillas. Mais quand il s'agit de rapporter des événements dans le registre militaire, on peut d'ordinaire se fier aux mémoires de César.

Certains incidents restent saillants dans ma mémoire. Très vite, les Égyptiens tentèrent de souiller l'eau qui approvisionnait le palais. Dans tout Alexandrie, pas une fontaine qui ne soit alimentée par un puits ou une source, et l'eau du lac Maréotis est trop saumâtre pour être bue. Toute l'eau potable de la ville arrive par le canal depuis le Nil, et là où le canal s'approche de la ville, l'eau se subdivise en plusieurs réseaux qui alimentent les différents quartiers. Les Égyptiens détenaient le contrôle du canal et se mirent donc à pomper de l'eau de mer dans les sources qui alimentaient les parties de la cité tenues par l'imperator. Comme leur eau potable devenait de plus en plus salée, les hommes de César faillirent se laisser gagner par la panique. Mais il leur assura que le long de toutes les zones côtières, on a toujours la latitude de trouver des filons d'eau douce. Les hommes se consacrèrent à des travaux de forage en de nombreux endroits, travaillant sans relâche, nuit et jour. Et en effet, on put découvrir suffisamment de sources d'eau douce pour mettre en place un approvisionnement adéquat, et une crise qui eût offert aux Égyptiens une victoire précoce fut évitée.

Très tôt également, l'incendie des entrepôts le long du port se déclara, et la légende veut que César ait brûlé la grande

bibliothèque. En réalité, quand ses hommes mirent le feu à plusieurs navires égyptiens à l'ancre dans la grande rade, afin d'empêcher que ces vaisseaux soient ensuite saisis et utilisés contre eux, le feu se propagea à certains bâtiments des quais. Parmi ceux-ci un entrepôt qui servait à la bibliothèque, dans lequel de grandes quantités de papyrus étaient rangés, ainsi qu'un nombre incalculable de rouleaux récemment acquis ou copiés qui n'avaient pas encore été classés dans la bibliothèque. Ce sont quarante mille volumes qui auraient ainsi été détruits, mais la bibliothèque elle-même resta intacte. Pourtant, Cléopâtre ressentit un fort grief envers César pour cette destruction, et le maître de Rome lui-même regrettait amèrement le fait, ne serait-ce que parce que les Égyptiens se permirent de lui imputer ces dommages et de le taxer de barbarie.

Mais le pire instant de la guerre fut pour César le jour où il perdit sa cape pourpre.

Il avait toujours porté une cape rouge sang, et il était fier de ce que ses amis et ses ennemis pouvaient aisément le repérer au plus fort de la bataille. C'est Cléopâtre qui lui avait offert une cape d'une autre couleur, d'une nuance pourpre très régaliennes et tout aussi visible. Quelques Romains rechignèrent face à cette innovation – combattaient-ils pour un consul ou pour un roi ? –, mais nombre d'entre eux semblaient approuver. Il arborait cette cape le jour où il entra dans le port par la mer, avec plusieurs centaines d'hommes de troupe, avant de mettre le siège à la chaussée qui conduisait au phare de Pharos. Son objectif était de prendre le contrôle de l'arche de la chaussée qui permettait aux vaisseaux égyptiens d'attaquer depuis le port d'Eunostos.

Au début, la bataille se présenta bien. L'île de Pharos fut prise, tout comme la chaussée, et les hommes de César se mirent en devoir de remplir les ouvertures du souterrain de blocs de pierre. Mais les Alexandrins reçurent des renforts, et le cours de la bataille fut inversé. Les hommes de César furent pris de panique et s'enfuirent. César lui-même fut contraint de battre en retraite sur son navire, qui était au mouillage le long de la chaussée. Les soldats se déversèrent à bord en si grand

nombre que le bâtiment menaça de sombrer. Vêtu de sa cape pourpre, César sauta du pont et nagea vers un autre bâtiment situé plus loin, vers l'extérieur du port. Les plis trop lourds de sa cape détrempée risquaient de l'entraîner vers le fond. Il lutta dans les vagues, maintenant tout juste la tête hors de l'eau, parvint à s'extraire de son vêtement et nagea un certain temps en le tenant serré entre ses dents, car il détestait l'idée de perdre le cadeau de la reine. Mais en fin de compte la cape lui échappa, et il l'abandonna.

Ce jour fut pour César un désastre. Les Alexandrins repris l'arche et retirèrent les blocs qui interdisaient le passage. Plus de huit cents hommes de César furent tués par l'ennemi ou moururent de noyade, dont tous ceux qui se trouvaient à bord de son navire perdu. Et les Alexandrins triomphants parvinrent à repêcher sa cape dans les eaux. Sur la chaussée, ils dansèrent et hurlèrent en l'agitant comme un étendard de victoire, tandis qu'il se hissait en toussant, quasi noyé, à bord d'un bateau, pour se résoudre à une retraite ignominieuse. Plus tard, les Alexandrins attachèrent cette cape déchirée, crasseuse à un poteau, comme un étendard saisi sur l'ennemi, et durant le restant de la guerre ils l'exhibèrent en toute occasion comme une insulte à la dignité de César.

Le conflit continua pendant des mois. Comme dans toutes les guerres, il y eut des accalmies dans les combats, quand chacun des deux camps regroupait ses forces. César usait de ces occasions pour consulter les nombreux érudits et philosophes qui se trouvaient confinés dans les parties de la ville restées sous son contrôle, qui comprenaient la fameuse bibliothèque et le muséum adjacent, réceptacle de l'essentiel des connaissances du monde en matière mathématique et astronomique. C'est lors de ces accalmies que César se mit à concevoir un nouveau calendrier plus fiable, car le vénérable calendrier romain, ces dernières années, s'était de plus en plus écarté de la marche des saisons, de sorte que les fêtes de la moisson avaient lieu avec les moissons elles-mêmes, et les fêtes du printemps survenaient quand les Romains frissonnaient de froid. Les érudits les plus estimés du monde furent consultés par le maître de Rome quand il mit au point ce nouveau calendrier, et s'ils faisaient

bien leur travail, il n'était pas impossible que ce calendrier, tout comme les mouvements des étoiles et des planètes, survive à Rome proprement dite.

Enfin, l'équilibre entre les deux adversaires en guerre fut modifié par l'arrivée de l'allié de César, le roi Mithridate de Pergamum, qui se présenta sur la frontière égyptienne à la tête d'une armée composée de Juifs, d'Arabes et de Syriens, des troupes enrôlées. Mithridate enleva Pelusium, puis il marcha au sud, vers la pointe du delta du Nil. Apprenant l'avance de Mithridate, le roi Ptolémée dépêcha une force pour l'intercepter. Après que cette force égyptienne eut été anéantie, Ptolémée se prépara à son tour à livrer bataille aux nouveaux envahisseurs. Entre-temps, César, en liaison régulière avec Mithridate, rassembla ses meilleures troupes, laissa un contingent pour tenir sa position dans la ville, et fit voile hors du port. Il aborda en un point situé à l'ouest d'Alexandrie et contourna l'armée de Ptolémée, en marchant à une allure si rapide qu'il dépassa le roi et rejoignit Mithridate sur le Nil avant l'arrivée du roi d'Égypte. C'est ainsi que l'on planta le décor de la bataille la plus décisive de la guerre alexandrine, qui ne devait pas se dérouler à Alexandrie, mais en plein cœur de l'Égypte, sur les rives de son fleuve majestueux.

Je n'y étais pas, mais Méto y participa. À travers son regard, j'ai pu être témoin de la fin du roi Ptolémée.

L'armée de Ptolémée occupait un petit village près de la rivière, situé sur une colline, avec un canal sur son flanc, qui tenait lieu de douve. Les Égyptiens élevèrent aussi des remparts de terre et creusèrent des tranchées bordées de piques pointues. Cette position semblait inexpugnable. Mais les hommes de César établirent un gué sur le canal en abattant des arbres et en le comblant, jusqu'à créer un pont de fortune, tandis que d'autres soldats romains nageaient vers l'aval et émergeaient de l'eau à l'autre bout du village, de sorte que la place forte de Ptolémée se trouva encerclée. Pourtant, ces fortifications paraissaient imprenables, jusqu'à ce que les éclaireurs de César remarquent une portion de terrain mal gardée, là où la colline sur laquelle reposait le village était la plus escarpée. Apparemment, les Égyptiens avaient estimé que cette falaise

constituait en soi une défense adéquate. C'est contre ce relief que l'imperator lança un assaut soudain et puissant, et quand le sommet fut pris, ses hommes se déversèrent dans le village, repoussant devant eux les Égyptiens saisis de panique. Pris au piège dans leurs propres fortifications, ils tombèrent des murs, vinrent s'entasser les uns sur les autres dans les tranchées et s'empalèrent sur leurs piques. Ceux qui réussirent à s'échapper du village firent face aux soldats romains qui les encerclèrent, et l'armée de Ptolémée fut massacrée de l'intérieur et de l'extérieur.

Le roi, informé du désastre au fur et à mesure, réussit à s'enfuir à bord d'un petit bateau afin de se réfugier à bord d'une barge royale, sur le Nil. Le capitaine leva l'ancre, mit ses avirons à la nage et s'enfuit du théâtre de la bataille. Entre-temps, des centaines de soldats égyptiens, au désespoir, jetèrent leurs armes, se dévêtrirent de leurs armures et plongèrent dans la rivière. Ils convergèrent en masse, dans un bouillonnement, vers la barge royale et tentèrent de se hisser à son bord. Ceux qui étaient déjà embarqués accueillirent les premiers arrivés, puis ils s'aperçurent qu'ils allaient vite être submergés et tentèrent de repousser leurs camarades, en les taillant en pièces à coups d'épées, en les perçant de leur lance et en tirant des flèches sur les plus lointains.

La scène était horrible. Les berges du Nil renvoyaient l'écho des cris des mourants et les plaintes des vivants. L'eau tout autour de la barge s'épaississait de cadavres. Mais ceux qui se débattaient dans l'eau dépassaient largement en nombre ceux qui étaient sur la barge, et malgré ce massacre, ils étaient de plus en plus nombreux à poser le pied à bord, jusqu'à ce que le vaisseau finisse par atteindre la surcharge. Le côté tribord fut submergé, et le côté bâbord s'éleva dans les airs. Comme renversée par la main de Titan, la grande barge chavira, vidant tous ses occupants dans les eaux du fleuve, et acheva de se retourner en s'abattant sur la horde des nageurs qui avaient tenté d'y embarquer. L'espace d'un court instant, la coque de la barge affleura, bien visible au-dessus de l'eau, et quelques Égyptiens éberlués, désespérés parvinrent à remonter dessus. Ensuite, le navire disparut, complètement avalé par le fleuve.

L'armée de Ptolémée était anéantie. La victoire de César était complète.

Ou presque, car le corps du roi ne fut jamais repêché. Les troupes de César examinèrent tous les corps rejetés sur la rive, arpenterent le moindre Carré de roseaux, jetèrent des filets dans les hauts-fonds et sondèrent avec des piquets la moindre portion de rivière, sur des milles et des milles vers l'aval. Les meilleurs nageurs de César – et parmi eux Méto, qui conduisit la recherche – plongèrent à plusieurs reprises à l'endroit où la barge avait coulé, récupérant tous les cadavres embourbés dans la vase ou pris au piège dans les débris. C'était une tâche épuisante, répugnante et dangereuse, et qui ne donna aucun résultat.

Ou quasiment aucun. Un plongeur localisa la flûte dont jouait l'instrumentiste du roi. Un autre récupéra la couronne d'uræus à tête de cobra de Ptolémée et la remit entre les mains de César. Méto lui-même trouva un souvenir encore plus curieux : une cape déchiquetée, tellement souillée de boue que, de prime abord, il fut difficile d'en distinguer la teinte pourpre. C'était la cape que César avait perdue dans la bataille de la chaussée du Pharos, quand il avait failli lui-même périr. Apparemment, le roi Ptolémée l'avait gardée à portée de la main, dans l'intention de l'utiliser pour rallier ses troupes en quelque circonstance décisive ou pour célébrer son triomphe ultime sur l'envahisseur romain. Quand Méto rapporta sa cape à César, l'imperator sourit avec un air douloureux empreint de regret, sans rien dire. Il étendit la cape sur un rocher, au bord de la rivière, et quand elle eut assez séché, il la disposa sur l'un des nombreux bûchers que l'on avait allumés pour consumer les morts romains. La cape pourpre fut consumée, elle aussi, et César n'en parla plus jamais.

Apprenant le récit de la fin de Ptolémée, je me souvins de ce que Cléopâtre m'avait dit de ceux qui mouraient dans le Nil, et de la bénédiction singulière qu'ils recevaient d'Osiris. Pourtant ce n'était pas l'existence du roi dans la vie de l'au-delà qui inquiétait César, mais la poursuite de son existence, réelle ou nourrie par la rumeur, en ce monde. Tant que le corps de Ptolémée n'était pas exhumé, les ennemis de la reine risquaient

de persister à croire que leur champion avait survécu, et la paix de l'Égypte était à la merci de troubles suscités par d'autres prétendants. Il subsistait aussi une possibilité infime que Ptolémée ait en effet survécu, et qu'il soit allé se cacher, en se déguisant en homme du commun ou en fuyant vers quelque lieu hors d'atteinte de Rome, peut-être la cour du roi des Parthes. César aurait préféré rentrer à Alexandrie avec le corps sans vie du roi, afin de l'exhiber devant Cléopâtre comme on avait exhibé devant lui la tête de Pompée – preuve irréfutable du décès de l'ennemi. Mais à cet égard, en dépit de tous ses efforts, le maître de Rome vit ses plans contrariés.

Je ne versai pas de larmes pour le jeune Ptolémée. Je l'avais vu mettre des hommes à mort, de sang-froid. Il était tout sauf innocent. Mais il était aussi une victime, sous les coups d'êtres encore plus impitoyables que lui, et l'horreur de sa fin me remplit d'une sorte de respect mêlé de crainte, à l'exemple de la mort de Pompée. L'histoire et la légende conspirent pour nous convaincre qu'il existe des hommes qui s'élèvent au-dessus du lot de l'humanité ordinaire, qui entrent dans une catégorie à part, à cause de leur naissance, de leur réussite ou de la faveur des dieux. Mais aucun homme, quelles que soient ses prétentions à la grandeur, n'est immunisé contre la mort, et la mort des soi-disant grands est souvent plus sordide et plus terrifiante que celle des sujets les plus humbles. Je songeai au jeune roi et à la vie étrange et brève qu'il avait menée, si pleine de violence et de trahison, de rêves contrecarrés, et j'en éprouvai un pincement de pitié.

Quand César fut de retour dans Alexandrie, la nouvelle de la disparition du roi l'avait précédé. Abandonnant toute résistance, les Alexandrins jetèrent bas leurs armes et ouvrirent la voie Canopique à César et sa suite. Le peuple avait revêtu les guenilles des suppliants. Ses prêtres firent des sacrifices dans les temples pour apaiser la colère des dieux. Mais César était dénué de colère. Il interdit à ses hommes de se livrer à la moindre démonstration d'hostilité et transforma sa marche dans la cité en procession joyeuse. Quand il arriva dans les quartiers royaux, les hommes qu'il avait laissés en garnison au palais le reçurent avec des vivats d'extase. Cléopâtre sortit

l'accueillir. Elle n'avait plus été vue en public depuis quelque temps déjà, et il me sembla, malgré sa robe floue qu'elle s'était considérablement arrondie par le milieu. À la place de la tête de son frère, César lui présenta la couronne que Ton avait saisie. Laissant son propre diadème en place, elle ajusta aussi la couronne de son frère sur son front, de sorte que la tête de vautour et le cobra cabré fussent côté à côté. Parmi les Alexandrins, même ceux qui précédemment avaient maudit et craché à la seule mention de son nom, ce fut un tonnerre de vivats. Ils l'acclamèrent comme leur déesse-reine.

La bataille du Nil avait eu lieu à la fin du mois de Martius, cinq jours avant les calendes d'avril (selon l'ancien calendrier). C'est ce même jour que je reçus enfin une lettre de ma fille Diane, à Rome.

Tout au long de la guerre, j'avais été pris au piège avec les forces romaines dans le district palatial. J'avais eu Rupa et les garçons pour compagnie. Et Méto, quand il pouvait distraire un peu du temps qu'il devait à César. Mais j'avais contracté une nostalgie de Rome de plus en plus prononcée.

Pour soulager ce manque de la terre natale, j'avais régulièrement écrit de longues lettres à Diane, pour lui apprendre tout ce qui s'était produit depuis que sa mère et moi avions quitté Rome – sauf ce seul détail que je ne supportais pas de confier à une lettre : la perte de Béthesda. Je lui parlais de ma réconciliation avec Méto, de mes rencontres avec le roi et la reine d'Égypte, de Rupa et des garçons et de notre singulière visite au tombeau d'Alexandre.

Dans le port, la navigation de commerce était à l'arrêt, mais César dépêchait de temps à autre un bateau qui portait des messages, et Méto insérait mes lettres dans les paquets officiels du consul. Je n'avais aucun moyen de savoir si elles atteignaient Diane, car aucune lettre de sa main ne m'était encore parvenue – jusqu'au jour de la bataille sur le Nil, quand un navire venu de Rome entra dans le port et qu'un peu plus tard un messager frappa à ma porte et me posa dans la main un rouleau de parchemin scellé.

Je rompis le sceau, déroulai le morceau de parchemin, et lus.

Très chers Père et Mère,

Je vous ai écrit de nombreuses lettres, mais les vôtres ne me donnent aucun signe que vous les ayez reçues, donc je ne sais jamais tout à fait quoi vous dire. Au risque de me répéter, sachez que tout va bien ici, à Rome. Eco et sa famille m'ont l'air de prospérer. Je pense qu'il travaille à un certain poste pour Marc Antoine, qui est en charge de la ville en l'absence de César, mais Éco est si secret à propos de son travail (il tient cela de son père !) que je ne puis vraiment dire ce qu'il fait, quoique ce doive être très lucratif. En votre absence, Davus et moi veillons sur la maison. Le petit Aulus est heureux, mais son grand-père qui lui raconte des histoires lui manque, et sa grand-mère pour le border la nuit.

Mais voici maintenant les véritables nouvelles : le nouveau bébé est arrivé ! Elle est venue au monde aux nones de Mars – une naissance facile – et nous avons décidé de l'appeler Petite Béthesda, peut-être simplement Beth, pour faire court, ce qui, je l'espère, contentera sa grand-mère. Elle est heureuse, en bonne santé et très bruyante ! Elle te ressemble, père. (Je t'entends d'ici marmonner « Pauvre enfant ! » mais non, car elle est très jolie.)

Nous nous languissons de vous voir rentrer à la maison. Vos lettres ne disent rien de la recherche de maman, une cure dans les eaux du Nil, donc nous sommes impatients d'en apprendre davantage.

Écrivez-nous vite et faites-moi savoir que vous avez bien reçu cette lettre. Tout mon amour à vous deux, et à Méto, et à Rupa, Androclès et Mopsus. Toute la bonne fortune à César, que le combat touche bientôt à sa fin et que vous puissiez tous revenir à Rome ! Que Neptune bénisse le navire qui vous apporte cette lettre, et le navire qui vous ramènera vers nous !

Quand j'eus fini de lire cette lettre, Mopsus me demanda si je pleurais de joie ou de tristesse. Je fus incapable de le lui dire.

La nouvelle maternité de Diane m'occupait beaucoup l'esprit quand, quelques jours après le retour triomphant de César, une annonce officielle parut, nous apprenant que la reine Cléopâtre

attendait un bébé. Selon Méto, César n'avait aucun doute que l'enfant soit de lui. À la mi-Aprilis, après avoir réglé leurs affaires à Alexandrie, les futurs parents partirent pour un voyage de villégiature sur le Nil, tout auréolés du succès de leur union et entourés de tous les luxes. Je me rappelai que Ptolémée avait justement proposé un tel voyage à César. Au lieu de quoi, Ptolémée était mort sur le Nil et c'est sa sœur qui montrait à César les temples et les sanctuaires splendides le long du fleuve et la source de la grandeur de l'Égypte.

30

Avec la fin de la guerre vint la paix. Alexandrie ouvrit ses portes et ses ports. Rupa, les garçons et moi étions libres de circuler comme nous le souhaitions.

Pendant quelques jours, je m'aventurai dans la ville, songeant que je devais voir certains lieux et revisiter certains endroits avant de m'en aller, car à l'âge de la vie où j'étais, il semblait très improbable que j'y revienne jamais. Mais les images et les sons d'Alexandrie ne me procurèrent aucune joie. Je priai Méto de réserver une place pour moi et mes ouailles, à la première occasion, à bord d'un des vaisseaux de transport de César qui faisaient voile vers Rome.

Méto fit ce que je lui demandais. La veille du jour où nous devions quitter Alexandrie, j'emmenai Rupa avec moi flâner sur la voie Canopique, car j'étais enfin déterminé à jeter un œil à l'intérieur du temple de Sérapis avant mon départ. Alors que nous passions devant les étals du marché, les places publiques et les fontaines chantantes, je me pris à réfléchir aux compromis qui s'imposent à nous dans la lutte pour la survie. Le maître de Rome avait finalement choisi Cléopâtre, mais davantage à cause de la défaillance de son frère qu'en raison de ses propres vertus. Cléopâtre avait abusé César, et elle aurait obtenu l'exécution de Méto sans en éprouver le moindre scrupule, la moindre culpabilité. César lui-même était tout sauf honnête envers la reine. Et qu'en était-il de sa relation avec Méto, qu'il avait fait emprisonner et menacé de mort ? Je me les représentais tous les trois, enfermés dans un cercle de tromperie, chacun d'eux étant confronté aux trahisons des autres, et pourtant bien résolus, au nom de l'opportunisme, à regarder ailleurs. Quelque chose dans leur pragmatisme obstiné me laissait profondément insatisfait, mais qui étais-je pour les juger ? Mon reniement de Méto, quand je m'étais senti trahi et trompé par lui, ne m'avait apporté que du malheur, et à la fin c'est moi qui m'étais

rétracté, comme si j'avais été le premier fautif. Tant que les choses conservaient une certaine fluidité, était-il plus sage de négliger les menues trahisons, les tromperies et les déceptions, pour simplement aller de l'avant dans le métier de la vie ? Qu'est-ce qui sortait de bon des ultimatums et des jugements lancés à autrui ? C'est ainsi que nous apprenons le compromis réciproque, avec l'autre comme avec nos propres attentes à l'égard d'un monde imparfait.

Telles étaient les pensées qui tournaient dans ma tête quand je vis, à l'opposé de moi, sur une place de marché, la vieille prêtresse qui avait conseillé Béthesda au temple d'Osiris, sur le Nil.

Le marché était vaste et bondé. Les denrées recommençaient à affluer dans Alexandrie, et la populace, toute à cette humeur écervelée qui fait suite aux guerres, était impatiente de dépenser son argent. Au milieu de la foule qui grouillait, à une distance considérable, j'entraînerais la vision fugitive de cette femme. Ce n'est qu'après sa sortie de mon champ de vision que je compris qui elle était.

J'agrippai Rupa par le bras.

« Tu l'as vue ? »

Il me fit un signe de ses mains. *Qui ?*

La vieille prêtresse, allais-je répondre – puis je me souvins que Rupa était parti disperser les cendres de Cassandre dans la rivière au moment même où Béthesda cherchait conseil auprès de la prêtresse de sagesse. Rupa ne l'avait jamais vue.

Je fronçai le sourcil et plissai les paupières, tâchant de saisir un autre aperçu fugtif de ce visage au milieu de tant d'autres.

« Juste quelqu'un... que j'ai cru reconnaître. Mais peut-être était-ce simplement... non, attends ! Elle est là ! Est-ce que tu la vois ? » Je me dressai sur la pointe des pieds. « Ce doit être elle. Elle a exactement la même allure ! Ses cheveux blancs relevés en chignon. La peau comme du bois patiné. Le manteau de laine élimé... »

Rupa secoua la tête, puis il prit une profonde inspiration.

« Alors, tu la vois ? »

Il me fit signe : Regarde l'autre femme plus jeune avec elle. Regarde !

« Une femme plus jeune ? Où ? Je ne vois personne... à moins que tu ne fasses allusion à cette femme qui porte cette coiffe et... »

Comme Rupa, j'en eus le souffle coupé. Nous restâmes tous deux pétrifiés, le regard figé, incrédules.

« Ce n'est pas possible, chuchotai-je, et pourtant... »

Rupa hocha la tête avec vigueur, l'air perplexe, comme pour dire : *C'est elle. Et pourtant cela ne se peut pas...*

« C'est une illusion à cause de la lumière », dis-je en plissant des paupières face à cette apparition – car assurément, cette femme en robe de lin jaune, avec ses cheveux dissimulés dans les replis d'une coiffe, le *nemes*, n'était qu'un fantôme.

Cependant, la vieille ermite était bien capable de la voir, elle, puisque les deux femmes échangeaient quelques mots, discutant apparemment des mérites respectif des deux peignes proposés par un marchand. Elles étaient trop loin, pensai-je. Le soleil égyptien était trop aveuglant, il noyait leurs visages distants. Je voyais ce que je voulais voir, pas ce qui était réellement là. Mais Rupa semblait voir la même chose. Ah oui ? Était-ce si sûr ?

Guère convaincues par les deux peignes, la femme et la vieillard se séloignaient. D'autres visages plus proches s'interposèrent. Je me dressai sur la pointe des pieds et me penchai d'un côté, de l'autre, pour essayer de ne pas les perdre de vue.

« C'est elle, n'est-ce pas ? dis-je. C'est... »

Je serrai les lèvres, afin de puiser la force de prononcer son nom à haute voix.

Rupa m'interrompit. Il noua ses deux index ensemble, dans un geste pour désigner sa sœur, et il assortit le mot d'une exclamation, par la mimique de son visage : *Cassandra !*

Ma mâchoire se contracta. Le son de ce nom resta enfermé dans ma gorge. J'avais été sur le point d'en prononcer un autre.

Subitement, je n'étais plus sûr de rien. Peut-être cette femme ressemblait-elle un peu à Cassandra. Et pourtant...

Où était-elle ? J'avais perdu de vue les deux femmes. Elles avaient toutes deux disparu dans la foule.

« Elle était trop vieille pour être Cassandre, n'est-ce pas ? dis-je d'une voix caverneuse. Et Cassandre était blonde. Nous n'avons pas pu voir ses cheveux, à cause de cette coiffe, mais cette femme avait la peau plus foncée, non ? »

Rupa secoua la tête, l'air troublé, perdu. Je vis des larmes dans ses yeux.

Non, songeai-je, ce n'était pas Cassandre que nous avions vue. C'était impossible. Cassandre était en cendres, à présent. Et même, ses cendres s'étaient dissoutes dans le Nil – ses restes éphémères avaient fusionné avec la rivière, afin qu'Osiris puisse lui accorder cette vie éternelle.

Cassandre avait-elle cru en de telles idées ? Je n'en étais pas persuadé. Mais Béthesda, oui. Il était à peu près certain qu'elle croyait en un monde au-delà de ce monde et dans le pouvoir surnaturel du grand fleuve, le Nil.

Pendant une heure ou davantage, nous nous attardâmes dans les environs de ce marché. Je fis semblant de visiter les étalages, de rechercher des bibelots et des jouets à rapporter en guise de souvenirs pour Diana et Aulus, et pour ma nouvelle petite-fille, la dernière-née, mais en réalité j'espérais surprendre une autre vision fugitive de la vieille et de cette femme qui l'accompagnait. Mais je ne les revis plus ce jour-là.

Cette nuit-là, je demandai à Méto d'annuler notre traversée à bord de ce navire pour Rome.

« Pourquoi, père ? Je croyais que tu ne pouvais plus attendre pour partir. »

Je haussai les épaules.

« Tu es allé visiter la ville avec Rupa aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oui. »

Méto sourit.

« Peut-être que cela t'a plu, en fin de compte ?

— Il se peut.

— Bien ! Alexandrie est une cité étonnante. Prends quelques jours de plus pour te détendre et découvrir tous ces sites. Dois-je t'organiser cette traversée sur le prochain bateau disponible, ou celui d'après ?

— Je ne suis pas sûr de savoir quand je serai prêt à partir. J'ai un sentiment... de travail inachevé... ici, dans Alexandrie.

— Fais-moi juste savoir quand le moment sera venu. Mais n'attends pas trop longtemps. Une fois que César sera revenu de sa croisière sur le Nil, il sera temps de poursuivre la guerre ailleurs, et je vais presque certainement quitter Alexandrie moi-même. »

Jour après jour, je retournai sur ce marché, parfois avec Rupa, d'autres fois avec les garçons, ou même seul.

J'invoquais tous les prétextes possible et imaginables, excepté le vrai motif.

Les camelots du marché ne tardèrent pas à me reconnaître, car je les interrogeais tous au sujet des deux femmes que j'avais aperçues l'autre jour. Ils étaient quelques-uns à voir vaguement de qui je voulais parler, mais aucun d'eux ne put m'apporter le moindre éclaircissement sur leur identité, l'endroit où elles résidaient, ou même si elles risquaient de repasser par là.

Régulièrement, Méto m'organisait un embarquement à bord d'un des navires faisant voile vers Rome, et régulièrement, au dernier moment, je le priais d'annuler ces préparatifs. Encore un jour sur la place du marché, me disais-je, si je peux me rendre à cet endroit une fois encore, juste un jour de plus...

Même avec toutes les merveilles d'Alexandrie qui s'offraient à eux, Androclès et Mopsus finirent par s'impatienter. César et Cléopâtre rentrèrent de leur périple sur le Nil. Le cercle rapproché de César, dont Méto, entama ses propres préparatifs de départ. Méto se fit pressant quant à mes propres dispositions.

« Le moment est venu, père, vraiment. Une fois que je serai parti, il ne sera plus si simple de t'organiser cette traversée. Veux-tu que nous arrêtons une date ?

— Je suppose qu'il le faut, admis-je à contrecœur.

— À moins que tu n'aies une raison impérieuse de rester plus longtemps ? »

Il se rembrunit. Je lui cachais quelque chose, et il le savait.

« Non. Arrêtons une date et tenons-nous-y.

— Bon. Il y a un bateau qui part pour Rome après-demain. »

Je me mordis la lèvre et je sentis une douleur sourde m'envahir la poitrine.

« Très bien. J'y serai. »

Le lendemain, qui devait être ma dernière journée à Alexandrie, je me rendis seul au marché. J'arrivai très tôt et restai jusqu'au soir. Les marchands échangèrent des signes de tête désapprobateurs. Ils considéraient que je commençais à devenir fou. La vieille prêtresse et l'autre femme ne refirent aucune apparition.

Le lendemain matin, Rupa et les garçons se levèrent tôt, ils étaient pressés de s'embarquer sur le navire en partance pour Rome. Ma malle était bouclée. Tout était prêt.

Méto avait promis de nous escorter jusqu'à la jetée. Il arriva tout rayonnant, survolté.

« Tu imagines, père ? Je pars avec toi. César me renvoie à Rome. Il a besoin que quelqu'un remette un dossier à Marc Antoine, et il m'a dit qu'il n'y avait personne de mieux choisi que moi pour accomplir cette tâche. En fait, je crois qu'il me dédommage par ce voyage de retour au bercail... enfin, d'un certain nombre de désagréments que nous avons dû subir, toi et moi. Finalement, c'est une bonne chose que tu aies repoussé ton voyage si longtemps, car maintenant je peux partir avec toi !

— Oui, merveilleuse nouvelle », dis-je, tâchant de manifester quelque enthousiasme.

Je vis bien que Méto fut déçu de ma réaction. Nous prîmes la direction du port.

Le ciel était sans nuages. Un vent favorable soufflait du sud, apportant avec lui les odeurs sèches et sableuses du désert. Les garçons couraient sur le pont, en dépit de l'avertissement de Méto, qui les avait priés de se tenir correctement à bord d'un vaisseau militaire. Rupa, assisté d'un des matelots, emporta ma malle à bord. Je m'attardai sur le quai.

« Il est temps, père, fit Méto. Le capitaine a appelé tout le monde à embarquer. »

Je secouai la tête.

« Je ne pars pas.

— Quoi ? Père, tu n'as aucune raison de rester ici. Je ne comprends pas. Pense à Diane ! Tu dois être impatient de voir le bébé...

— Rupa ! »

Rupa s'était assis sur la malle qu'il venait de charger à bord, non sans peine, le souffle court. D'un bond, il se leva et vint à moi.

« Rupa, tu as la clef de la malle, n'est-ce pas ? »

L'autre opina et plongea la main dans sa tunique pour me montrer la clef, qui était suspendue par une chaîne à son cou.

« Bien. Ouvre la malle. Sur le dessus, tu verras un sac en cuir avec des pièces dedans. Apporte-le-moi. Je vais avoir besoin d'argent. »

Méto secoua la tête.

« Tu vas vraiment rester, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Mais pourquoi, père ? S'il y a quelque chose que je puisse faire, laisse-moi rester avec toi. Ou au moins garde l'un des garçons, ou Rupa...

— Non ! Ce que je vais faire, je dois le faire seul. »

Rupa ouvrit le couvercle du coffre. Mopsus et Androclès vinrent en courant, en échangeant des regards inquiets, et un instant plus tard j'en compris la raison : pointant le nez au bord du coffre, ses yeux verts grands ouverts et son collier d'argent scintillant au soleil, c'était Alexandre le chat.

Je haussai le sourcil.

« Enlever un félin sacré du palais royal ! Si la reine Cléopâtre le découvre, elle risque fort de faire jeter dans le port un duo d'esclaves de ma connaissance.

— Alors à mon avis, il faut que la reine n'en sache jamais rien, fit Méto avec un sourire en coin. Je suis certain que le capitaine ne s'en formalisera pas. Un chat tuera tous les rats du navire. »

Rupa revint avec le sac de pièces et me le tendit. Mopsus et Androclès rabattirent soigneusement le couvercle et regardèrent autour d'eux sur le pont pour s'assurer que personne n'avait remarqué leur passager clandestin.

J'embrassai Méto, puis je reculai.

« Veille sur les autres pendant ce voyage du retour, Méto. Et quand tu verras Diane, et Éco...

— Oui, père, que leur dirai-je ? Ils ne savent pas encore pour Béthesda. Que vais-je leur annoncer à son sujet ? Que vais-je leur dire à ton propos ?

— La vérité, pour autant que tu le puisses. Parfois, Méto, la vérité doit suffire.

— Quand elle va apprendre la nouvelle au sujet de sa mère, Diane va être anéantie. Et dois-je simplement leur indiquer que tu as refusé de quitter l'Égypte ?

— Dis-leur que je les aime. Ils le savent déjà. Dis leur que je serai bientôt de retour, dès que je le pourrai... si les dieux veulent qu'il en soit ainsi. »

Le capitaine du bateau lança un dernier appel à l'embarquement. Des matelots se pressèrent en tous sens sur le pont, pour se préparer à larguer les amarres. Sans jamais me quitter des yeux, Méto grimpa à bord. Rupa et les garçons se tenaient à côté de lui. Le navire s'écarta du quai, et ils me dévisagèrent avec perplexité.

Le navire s'éloigna. Leurs visages rapetissèrent peu à peu jusqu'à ce que je ne puisse plus lire leurs expressions. Je levai les yeux vers le grand phare qui surplombait le port, et je pensai à la première fois que j'avais aperçu cette flamme, cette nuit-là, à bord de *l'Andromède*, avec Béthesda, avant que l'orage ne frappe et ne balaie tous nos espoirs.

31

Je rendis visite à la reine Cléopâtre. À ma grande surprise, je fus reçu presque sur-le-champ.

Elle était allongée sur une couche de couleur pourpre, agrémentée de coussins d'or. Des esclaves l'éventaient avec des plumes d'autruche. La robe qu'elle portait était ample et flottante, mais elle ne dissimulait pas le fait qu'elle était grosse d'un enfant.

« Gordianus-qu'on-appelle-le-Limier ! Je croyais que tu quittais Alexandrie pour Rome ce jour, en même temps que ton irritant personnage de fils.

— J'étais censé partir, Votre Majesté. J'ai changé d'avis. »
Elle haussa le sourcil.

« Et tu es venu me rendre visite, à la place ?

— Votre Majesté m'a parlé un jour des circonstances particulières qui échoient à ceux qui meurent dans le Nil. »

Elle me lança un regard et hocha lentement la tête.

« Ceux qui périssent dans le Nil sont bénis par Osiris. Il étreint leur *ka* tout comme les courants, et les tourbillons du fleuve étreignent le roseau creux du corps. »

Je secouai la tête.

« Tous ces propos sur le Nil sacré ! J'ai vu le Nil. Je me suis aventuré jusqu'au cou dans ses eaux boueuses, à la recherche du corps de Béthesda. J'ai senti la vase du fond m'aspirer par les pieds. J'ai humé la puanteur des plantes en décomposition le long de ses rives vaporeuses. Le Nil n'a rien de magnifique. Il est fétide, puant, sombre, et froid ! Le Nil apporte la mort.

— Et pourtant il donne la vie ! » Cléopâtre posa ses deux mains sur son ventre gonflé. « Certains hommes – des idiots, des ignorants trop facilement dégoûtés ! – émettent les mêmes plaintes au sujet du delta sacré qui est entre les jambes des femmes. Et cependant, c'est de là que naît la vie nouvelle. Des hommes sots, qui froncent le nez devant les fluides moites et les

odeurs fortes de la fertilité ! Vous préférez jouer avec vos lances et vos épées dures et brillantes, et regarder le sang gicler de vos blessures ! Oui, le Nil est tout ce que tu dis qu'il est... une vaste étendue d'eau stagnante à l'infinie et de boue fangeuse. Il se répand dans toute l'Égypte, il apporte la vie et la mort partout où il passe. C'est ce que font les dieux. Ils donnent la vie, ils donnent la mort... et la vie après la mort.

— Ainsi, vous le dites. Ceux qui périssent par le Nil renaissent. Mais leur arrive-t-il de ressusciter ?

— Que veux-tu dire ?

— Reviennent-ils jamais arpenter le monde ? »

Elle me considéra d'un œil sombre.

« Penses-tu à mon frère ? C'est vrai, son corps n'a jamais été repêché, mais...

— Il y a une autre personne dont le corps n'a jamais été retrouvé. »

Je vis son front se plisser, puis elle acquiesça.

« Ta femme ?

— Oui.

— Pourquoi me poses-tu une telle question, Gordianus ?

— Permettez-moi de vous en poser une autre. Vous m'avez dit que vous connaissiez la vieille prêtresse du temple situé près de Naucratis.

— Je me suis rendue en visite dans ce temple. Je l'ai rencontrée.

— Est-il possible que ce soit elle que j'ai vue hier à Alexandrie, sur l'un des marchés ?

— Elle est très âgée, mais il n'y a aucune raison qui l'empêche de venir en ville si elle le souhaite. Même une prêtresse doit faire des provisions. Mais si tu avais simplement vu la prêtresse, tu ne me poserais pas toutes ces questions, n'est-ce pas ? Tu as remarqué quelqu'un d'autre.

— Oui, une femme avec la prêtresse. Et Rupa l'a vue aussi. Mais nous n'avons pas vu la même. Il a reconnu sa sœur, Cassandre, dont les cendres ont été dispersées dans le Nil. J'ai reconnu... Béthesda. Cela me conduit à penser...

— Qu'aucun de vous deux n'a vu une femme qu'il a vraiment reconnue.

— Exactement. À moins que...

— À moins que vous n'ayez vu tous les deux ce que vous vouliez voir. Cassandre et Béthesda, réunies par la rivière et revenues d'entre les morts. »

Je frissonnai.

« Est-ce que de pareilles choses arrivent, en Égypte ?

— Peut-être. Mais je pense que tu préférerais une explication plus rationnelle, moins mystique, n'est-ce pas, Gordianus ? Peut-être ces deux femmes partageaient-elles une plus forte ressemblance que tu ne le crois. Peut-être la femme que Rupa et toi avez observée sur le marché était bel et bien ton épouse... qui ne serait jamais morte, en fin de compte.

— Mais cette femme semblait plus jeune que Béthesda...

— Elle était malade, la dernière fois que tu l'as vue, et depuis un certain temps déjà ? Si désormais elle va mieux, régénérée par le doux hiver égyptien et hâlée par le chaud soleil, ne pourrait-elle paraître plus jeune d'allure ?

— Béthesda... vivante ! Mais comment est-ce possible ? Nous avons cherché, cherché...

— Peut-être ne voulait-elle pas être retrouvée. As-tu fait quelque chose qui ait pu la blesser ? »

Je songeai à Cassandre. Béthesda n'avait jamais laissé entendre qu'elle savait ce qui se passait entre nous, mais peut-être...

« Mais après qu'elle eut recouvré ses esprits, elle m'aurait cherché, assurément...

— Cherché où ? Tu as été emporté par l'armée de Ptolémée. Comment aurait-elle pu savoir où tu étais parti ? Même si elle t'avait suivi jusqu'à Alexandrie, pendant des mois personne de l'extérieur n'a pu nous atteindre à l'intérieur du palais. Qui sait si, durant tout ce temps, ton épouse n'a pas résidé dans le temple d'Osiris, sur le Nil, à expier je ne sais quelle impureté provoquée par la maladie, à se régénérer, à rajeunir et à reconstituer sa vitalité en servant la prêtresse. »

Je respirai avec peine, le souffle bridé.

« C'est ce que j'aimerais croire.

— Mais tu crains les faux espoirs ?

— Oui !

— La seule solution serait de faire ce que tu as fait toute ta vie. Découvre la vérité par toi-même, Gordianus. Va dans ce temple près de Naucratis. Va voir ce que tu pourras y trouver.

— Et si Béthesda n'est pas là-bas ?

— Tu la trouveras. Sinon dans le temple, alors dans la rivière. Tu dois la trouver, et tu dois la rejoindre, d'une manière ou d'une autre. N'est-ce pas ce que tu veux ? N'est-ce pas le désir de ton cœur ?

— Oui !

— Alors surmonte ta peur. Va au temple près du Nil. Fais ce que tu dois pour être de nouveau uni avec ta femme. »

Je pris congé de la reine, secoué et tremblant de doute, mais résolue à faire ce qu'elle m'avait conseillé. Quand je partis, elle souriait. Était-ce parce qu'elle avait partagé la sagesse sacrée d'Isis avec moi ? Ou était-ce parce que, si je suivais ses conseils, elle me verrait pour la dernière fois ?

Je fis le trajet en chaland, puis je continuai à dos de cheval en suivant la route vers l'aval. Voyageant seul, sans le confort ou la distraction qu'apportent des compagnons, je m'aperçus que je ne l'avais plus fait depuis des lustres. Cela me rappela mes jeunes années, quand je partais en voyage sans savoir combien de temps cela me prendrait ni où cela me mènerait, en suivant ma route comme un homme suit son destin, parfois inquiet, parfois épuisé par les rigueurs du voyage, mais plus souvent maintenu à flot par un sentiment de liberté et la possibilité qu'une nouveauté surprenante et merveilleuse puisse m'attendre au détour du prochain virage. C'était bon d'être seul avec mes pensées, de regarder défiler la vue le long du canal, ou le long de la route. À mesure que j'approchais des abords du temple, je me sentais à la fois calme et rempli d'impatience.

Le temps était doux. Les palmiers balançaient dans une brise légère venue du sud. Des fermiers étaient au travail dans les champs, s'occupant des fossés d'irrigation et réparant les moulins à eau pour préparer la crue annuelle. Alexandrie semblait loin. Et Rome, encore plus.

C'était l'Égypte que je me remémorais de ma jeunesse, l'Égypte que j'avais tant désiré revoir. Je sentis le soleil sur mon

visage, je humai les odeurs du Nil dispensateur de vie, et je me sentis transporté en arrière dans le temps, comme si toutes les années qui s'étaient écoulées n'avaient jamais existé. J'étais le jeune homme que j'étais lors de ma première arrivée en Égypte, gagnant peu d'argent, sans être l'obligé de personne, mais confiant dans l'avenir, comme seuls les jeunes peuvent l'être.

J'arrivai à un endroit où le feuillage se faisait plus épais et plus haut, entre le chemin et la rivière. Même si je ne pouvais le voir, je savais que le temple devait se trouver quelque part dans cette végétation dense. J'attachai mon cheval et étirai les jambes raides et endolories d'un vieil homme plus habitué à monter en selle. Ce rappel de la fragilité de mon organisme ne suffit pas à ébranler l'illusion d'être remonté dans le temps.

Je franchis un rideau de vignes vierges et découvris un corridor dans le feuillage. Le jeu de la lumière solaire et des ombres brouilla mon sens des distances. L'isolement de l'endroit m'envoûtait. Le couloir serpentait de-ci de là, et je finis par croire que j'étais irrémédiablement perdu. Ensuite, j'entrai dans une clairière inondée de soleil et vis le temple devant moi. Des libellules voletaient dans des puits de lumière. De l'eau chantait et bruissait dans le bassin à côté du temple, alimenté par la source.

J'allai vers les marches. Je montai le perron et j'entrai dans le sanctuaire d'Osiris.

Le parfum de la myrrhe qui brûlait m'enveloppa. La salle était faiblement éclairée. Une silhouette se profila dans l'obscurité et s'approcha jusqu'à ce que je découvre le visage desséché, tanné de la prétresse. J'entendis un miaulement et baissai les yeux sur le chat noir qui se frottait à mes chevilles osseuses.

Était-ce la femme que j'avais aperçue au marché d'Alexandrie, ou ma mémoire me jouait-elle un tour ?

« Prêtresse, dis-je, je suis venu ici voici plusieurs mois... l'été dernier... avec ma femme. Elle n'était pas bien. Elle a cherché ton conseil. Tu lui as dit de se baigner dans le Nil. Te souviens-tu ? »

La prêtresse de sagesse haussa son épaule voûtée contre son oreille et scruta mon visage.

« Oh, oui. Je me souviens.

— Et ensuite... il y a peu de temps, j'ai cru te reconnaître sur une place de marché dans Alexandrie. Est-ce toi que j'ai vue ? Étais-tu en ville ? »

Elle me considéra un long moment, puis elle secoua la tête.

« En réalité, ce n'est pas la question que tu es venu me poser. Ce n'est pas ce que tu es venu découvrir.

— Non. Tu as raison. Je suis ici pour Béthesda. Est-elle là ?

— Quand elle est venue ici, ta femme était très souffrante. Plus que tu ne le pensais. Son corps était faible, mais c'est son esprit qui était tombé malade. Elle était très proche de la mort. Je n'aurais pas pu tenter grand-chose, si ce n'est la confier aux bons soins de la rivière.

— Et la rivière l'a-t-elle guérie ?

— Va à la rivière. Retrouve l'endroit où tu l'as vue pour la dernière fois. Découvre la vérité par toi-même. »

Ses paroles faisaient écho à celles de Cléopâtre. Je frissonnai, comme j'avais frissonné en présence de la reine. Je ressortis sur les marches du temple, j'avais besoin de reprendre mon souffle. Quand j'y entrai de nouveau, la prétresse avait disparu, et le chat aussi. La petite salle était déserte, il n'y avait que la lampe qui crachotait et un encensoir de myrrhe qui lâchait un dernier soupçon de fumée.

Je redescendis les marches, je me rendis à petits pas sautillants vers le bassin de la fontaine et pris le chemin qui menait au fleuve. J'arrivai à une fourche dans ce chemin et j'hésitai, tâchant de me remémorer quelle direction prendre. L'une m'avait mené à une impasse enchevêtrée, je m'en souvenais, où j'avais entrevu les cendres de Cassandre qui troublaient le flot. L'autre chemin m'avait conduit à l'endroit où Béthesda avait disparu. Mais lequel ? La mémoire me faisait défaut, et je restai un long moment, déconcerté. Le problème était simple, mais j'avais l'esprit si embrouillé que je dus tout reconstituer pas à pas, comme un enfant. Béthesda était entrée dans la rivière en aval des cendres de Cassandre. La rivière était face à moi, le sens du courant de droite à gauche, le chemin de gauche devait conduire en aval. C'était donc la direction à prendre.

Ce chemin n'arrêtait pas de descendre. À travers les feuillages, je finis par entrapercevoir des visions fugitives d'un soleil étincelant sur l'eau verte. Enfin, j'arrivai au bord de la rivière. L'endroit était isolé et silencieux, avec un dais de feuillage au-dessus de ma tête et des ajoncs tout autour. Béthesda n'était nulle part. J'appelai son nom. Mon cri chassa une compagnie d'oiseaux qui surgirent du sous-bois en battant des ailes et filèrent vers le ciel en croassant.

Je retirai ma tunique et mon pagne. L'angle du soleil était tel que toute la rivière semblait scintiller sous une lumière dansante. C'étaient tant de points lumineux qui se reflétaient de la rivière sur ma nudité que je me sentis comme vêtu d'une robe pailletée de soleil. Ces paillettes m'éblouirent et réchauffèrent mes chairs.

J'entrai dans la rivière d'un pas décidé. Le fond sableux et ferme céda vite la place à une vase visqueuse qui m'aspéra les pieds. L'eau monta jusqu'à ma poitrine et, après un autre pas, jusqu'à mon menton.

« Oh, Béthesda ! » chuchotai-je.

Des ajoncs balançait dans la brise tiède. Le soleil luisait à la surface. La face placide du Nil ne trahissait aucun souci particulier quant à mon sort, ou quant au sort de quelque mortel que ce soit. Et pourtant, en même temps, la rivière semblait m'accueillir. Sa chaude obscurité m'offrait son réconfort. Son étendue mettait une fin à la vanité humaine. Son intemporalité m'ouvrait une porte sur l'éternité.

Encore un pas, et l'eau monta au-dessus de ma tête. J'ouvris les yeux. L'eau était boueuse et verte, mais la surface au-dessus de moi était comme un grand drap d'argent martelé. J'ouvris la bouche pour avaler le Nil au fond de mes poumons. Une plénitude brûlante envahit ma poitrine. Le dais d'argent au-dessus de moi s'éteignit. L'eau boueuse vira au noir.

Je sentis des mains sur moi. Dans cette boue noire, un visage m'apparut. Le visage de Cassandre ! Non... le visage de Béthesda, avec ses traits aussi doux et aussi lisses que la première fois que je l'avais rencontrée, à Alexandrie. Elle posa sa bouche sur la mienne. Son baiser aspira le Nil de mes poumons et me prit mon souffle...

J'ouvris les yeux, je battis des paupières pour chasser les gouttes d'eau de mes cils. Je gisais sur le dos sur une berge sablonneuse. Des feuilles frémissaient au-dessus de ma tête. Elles me semblaient faites d'argent. Au-delà, le ciel était d'une nuance pourpre surnaturelle, avec des filets d'aigue-marine et de vermillon.

Je sentis la chaleur d'un corps à côté du mien. Quelqu'un était étendu près de moi sur le sable. Elle s'étira et se dressa sur un coude pour me regarder.

« Béthesda ! » chuchotai-je, et je toussai un peu.

Le goût du Nil était sur ma langue.

« Mon époux », murmura-t-elle d'une voix pleine d'amour et de tendresse.

Elle m'embrassa.

« Béthesda, où sommes-nous ? »

Elle se rembrunit.

« Es-tu si désorienté, mon époux, que tu ne te souviennes pas d'être entré dans le Nil ?

— Oui, mais... sommes-nous vivants... ou morts ?

— Est-ce que cela compte ? Nous sommes réunis.

— Oui, mais... sommes-nous déjà immortels ? »

Elle rit. Je ne l'avais plus entendue rire ainsi, insouciante et détendue, depuis un long moment.

« Ne sois pas sot, mon époux. La réponse n'est-elle pas évidente ?

— Pas tout à fait. »

Le ciel au-dessus de moi ne ressemblait à aucun ciel dont je conserve le souvenir. Ou cette étrange palette de couleurs n'était-elle qu'un phénomène causé par la rencontre de la lumière solaire, de la brume de mer et d'une tempête de sable non loin d'ici ?

« Où as-tu été, tout ce temps, Béthesda ? »

Elle sourit.

« Pour l'instant, c'est moi qui pose les questions. Est-ce que ma petite-fille est déjà née ?

— Oui, Diane m'a écrit une lettre... mais comment sais-tu que c'est une fille ? »

Elle haussa les épaules.

« Pur coup de chance, j'ai deviné. Je veux la voir. Il faut rentrer à Rome dès que possible. »

Je souris.

« Alors, nous sommes vivants ? »

Elle haussa le sourcil.

« Les esprits des morts ne peuvent-ils partir en voyage ?

— Je le suppose. » Je penchai la tête. « J'ai entendu parler de vaisseaux hantés, mais je ne me serais jamais attendu à hanter un vaisseau moi-même ! Ah, enfin. Quand nous étions jeunes et pauvres, nous avons trouvé le moyen d'arriver à Rome. Alors nous trouverons bien un moyen d'y retourner. Nous partirons ensemble. » Je pris sa main dans la mienne. « Rentrons à la maison, Béthesda.

— Oui, mon époux. Rentrons à la maison ! »

FIN

Un mot de l'auteur

Bien longtemps après avoir vécu, Cléopâtre continua et continua d'attirer des épigones, des admirateurs, des ennemis et de faire des victimes, surtout parmi les dramaturges et autres auteurs. Dans son fameux *Antoine et Cléopâtre*, Shakespeare représentait le général romain et la reine comme deux amants maudits par le sort. Reprenant le texte du barde anglais (adapté par Franco Zeffirelli), Samuel Barber composa un opéra pour inaugurer le Metropolitan Opéra House du Lincoln Center en 1966. Pour ses efforts de défense et illustration de la reine, le compositeur de l'immortel *Adagio for Strings* reçut un accueil critique dévastateur. George Bernard Shaw nous donna un *César et Cléopâtre*, avec une reine mutine incarnée plus tard à l'écran par Vivien Leigh. Dans les années 1960, Elizabeth Taylor éclipsa tous les portraits antérieurs (et postérieurs) dans le film très décrié écrit et réalisé par Joseph L. Mankiewicz, et cette liaison avec cette reine si périlleuse lui valut encore plus de souffrances que celles qu'endura Samuel Barber. Si son apparence et son allure sont irrésistibles, il convient décidément d'approcher Cléopâtre avec prudence.

Cléopâtre était-elle belle ? L'historien Dion est à ce propos sans ambiguïté. Voici la traduction de son texte :

C'était une femme d'une beauté superlative, surtout éclatante à cette époque parce qu'elle était dans sa prime jeunesse, avec la voix la plus délicieuse et une science de se rendre agréable auprès de chacun, ou presque. Brillante à regarder et à écouter, avec le pouvoir de subjuguer même la personne au naturel le plus froid ou l'individu le plus âgé, elle crut pouvoir être au goût exact de César et misa sur sa beauté toutes ses prétentions à sa carrière de puissante.

Dans sa *Vie d'Antoine*, Plutarque se montre un rien plus équivoque.

En soi, sa beauté n'est pas si remarquable que personne ne puisse lui être comparé, ou que personne ne puisse la voir sans être frappé, mais le contact de sa présence était irrésistible. L'attrait de sa personne, allié au charme de sa conversation, et le caractère qui allait de pair avec tout ce qu'elle disait ou faisait, avait quelque chose d'irrésistible.

Malheureusement, nous possédons peu d'images de Cléopâtre, à partir desquelles nous puissions juger de sa beauté avec nos propres yeux. Les profils de pièces de monnaie, dans leur grossièreté, nous offrent une image proche de la caricature, et le seul buste de Cléopâtre qui soit reconnu comme authentique, celui du Vatican, est privé de son nez. André Malraux l'a dit : « Néfertiti est un visage sans reine, Cléopâtre est une reine sans visage. »

Quand j'ai sérieusement abordé mon étude de Cléopâtre, les images d'enfance que j'avais d'elle, inspirées par le portrait glamour qu'en avait fait Elizabeth Taylor, avaient fini par s'effacer, et je me suis retrouvé confronté à une personnalité profondément complexe. Au regard des critères de beauté des mannequins du XXI^e siècle, Cléopâtre était ou n'était pas belle. Mais son psychisme, toujours au regard des critères modernes, n'était décidément pas charmant. Après avoir été élevée en vue de devenir une souveraine absolue, dans une concurrence impitoyable avec ses frères et sœurs pour se gagner l'affection de son père, lui-même patriarche d'un clan incestueux, Cléopâtre, on peut l'avancer sans risque, était issue d'une famille déséquilibrée. Tout comme son père assassina sa fille aînée, la rebelle Bérénice, de même Cléopâtre, après avoir éliminé son frère-époux Ptolémée, avec l'aide de César, finira par tuer aussi sa sœur Arsinoë et le plus jeune des Ptolémées. On ne peut que s'étonner de la psychologie retorse qui engendra une telle violence – et fut engendrée par elle. Nous avons aussi la complication supplémentaire d'une Cléopâtre qui a pu se considérer sérieusement comme d'ascendance au moins semi-divine. Si elle devait faire son apparition parmi le beau monde de notre époque, je pense que nous pourrions sans difficulté la

classer parmi les figures de folles méchantes dangereuses à fréquenter.

En fait, plus j'étudie tous les individus dominants de cette époque – y compris Pompée et César –, plus cela me remet en mémoire un commentaire de l'écrivain L. Sprague de Camp, qui, dans un contexte différent (une critique des romans d'E.R. Eddison), écrivait :

En bref, les « grands hommes » d'Eddison, même les meilleurs d'entre eux, sont des butors arrogants et cruels. On peut admirer, dans l'abstrait, le courage indomptable, l'énergie et les aptitudes de tels égotistes débridés. Dans la vie concrète, en revanche, voyons-les plutôt comme les grands carnivores, qu'il vaut mieux admirer derrière une rangée de barreaux qui les sépare du spectateur.

Nous n'avons qu'une vague idée de l'allure qu'avait Cléopâtre. Nous n'avons aucune image de son frère, le roi Ptolémée. Nous ne sommes pas certains de son âge à l'époque de l'arrivée de César. Je lui ai donné quinze ans, l'âge le plus avancé que lui accordent les historiens. Quand les écrivains ou les cinéastes se sont donné la peine de se pencher sur lui, leur portrait n'est guère flatteur. Mankiewicz construisit le rôle du jeune homme-roi comme celui d'un sale gosse irascible dominé par l'eunuque Pothinus, qu'il transforma en folle minaudante. Mais pourquoi supposer que Ptolémée ait été moins beau ou moins charismatique que sa sœur aînée, ou que le charme qu'il exerça sur César ait été moins envoûtant ? En tant que perdante de l'histoire, Cléopâtre fut diffamée et marginalisée par ceux qui avaient triomphé d'elle. Nous pouvons en conclure qu'il en alla de même avec Ptolémée. Si l'on lit entre les lignes de *La Guerre Civile* de César, on y trouve l'histoire d'une étrange relation triangulaire qui a dû se développer entre le conquérant romain et les enfants-époux au milieu des intrigues en vase clos qui se creusèrent dans l'enceinte confinée du palais d'Alexandrie. Dans notre roman, les paroles d'adieu de Ptolémée à César, des mots d'amour et de dévotion, sont tirées mot pour mot du compte rendu de César. Qu'éprouvaient les frères et sœurs les uns pour les autres, qu'éprouvaient-ils envers César, et que ressentait César en retour ? Il me semble que les historiens, aveuglés par

leur fascination pour Cléopâtre (et par les mœurs de leur propre temps), ont ignoré l'histoire tacite des décisions, politiques et personnelles, que César dut affronter dans sa lutte pour régler les affaires de l'État – et les affaires de cœur – de l'Égypte.

Quant au récit de la mort de Pompée et des actes de César à Alexandrie, nos sources sont fournies, mais elles ne s'accordent pas toujours. Dion et Appien, dans leurs histoires de Rome, et Plutarque dans ses vies de César et Pompée, Suétone dans sa vie de César, Lucain dans son poème épique *Pharsale*, et César dans ses mémoires de la Guerre civile, rapportent tous des aspects différents de ce récit. Pline nous fournit dans ses dimensions exactes l'ampleur de la crue du Nil. « La montée des eaux la plus importante à ce jour était de 27 pieds... et la plus faible de 7 pieds et demi dans l'année de la guerre de Pharsale, comme si la rivière tentait d'éviter le meurtre de Pompée par une sorte de prodige. »

De Strabon, qui écrivait en 25 av. J.-C., nous apprenons le peu que nous sachions sur le plan de l'ancienne Alexandrie, qui reste inexplorée par les archéologues modernes : l'emplacement exact de la bibliothèque et de nombreux autres monuments demeure inconnu. *Les Aventures de Leucippe et Cléitophon*, d'Achille Tatius, qui écrivit ce récit au II^e siècle de notre ère, nous fournissent un petit indice concernant la localisation incertaine du tombeau d'Alexandre. Lucain nous dit que César se rendit devant la dépouille mortelle embaumée d'Alexandre. (Plusieurs empereurs romains en firent autant par la suite. Dion nous rapporte qu'Auguste, voulant orner la momie d'une couronne d'or, lui brisa le nez par inadvertance.)

Parmi les historiens modernes, j'ai jugé ces livres d'un intérêt particulier : le *Cleopatra* de Jack Lindsey (Constable & Company Ltd., Londres, 1971), *The Life and Times of Cleopatra, Queen of Egypt*, d'Arthur Weigall (G.P. Putnam's Sons, New York et Londres, 1924), le *Cleopatra, A Study in Politics and Propaganda*, de Hans Volkmann (Sagamore Press, New York, 1958), *l'Alexandrie* de Jean-Yves Empereur (Gallimard, Découvertes, 2001) et le volume III du monumental ouvrage de T.C. Rice Holmes, *The Roman Republic and the Founder of the Empire* (The Clarendon Press, Oxford, 1923). Le *Cleopatra of*

Égypt, from History to Myth (The British Muséum Press, Londres, 2001), catalogue d'exposition sous la direction de Susan Walker et Peter Higgs, contient un trésor d'images.

Mes remerciements vont à Penni Kimmel, Rick Solomon et Rick Lovin pour la lecture de mon manuscrit, à mon agent infatigable, Alan Nevins, et à mon éditeur chez St Martin's Press, Keith Kahla.

J'achèverai par cette observation, qui me vient de Dion, écrivant à propos de la situation instable de l'Alexandrie au temps de la visite de César : « Les Égyptiens, dit-il, sont le peuple le plus excessivement religieux de la terre et ils mènent des guerres intérieures pour la défense de leurs croyances, car leur culte n'est pas un système unifié, plutôt constitué de différentes branches diamétralement opposées les unes aux autres. » Les Romains, toujours réalistes et d'un pragmatisme sans bornes, avec leur penchant pour la realpolitik, ne savaient pas trop que faire des fanatismes des Égyptiens, qui appartenaient pour eux à un autre monde. L'observation de Dion semble aussi vraie pour les habitants de la région à l'heure actuelle que pour ceux du temps de Cléopâtre, et voilà qui doit nous donner à réfléchir.